

Daniel Gagné

OSTABONINGUE

LE BAISER DU ROI DES ARBRES

Roman

Catalogage ISBN : 978-2-9817460-9-2

Dépôt légal : Bibliothèque et Archives nationales du Québec -
2019

Dépôt légal : Bibliothèque nationale du Canada - 2019

Copyright © : Tous droits réservés par l'auteur

Du même auteur :

Kipawa, deux sangs, Soleil de Minuit., 2005

Chroniques hispano-américaines, Kindle publishing, 2018

Suite algonquaine, Kindle publishing, 2018

Le pays des bonsaïs, Kindle publishing, 2019

Matchitérwéïa, Kindle publishing, 2019

Photo page couverture : Mathieu Dupuis, Rouyn-Noranda

Table des matières

1 - La neige tombe	6
2 - Porc-épic	8
3 - Béatrice	10
4 - Les Ménard-de-l'Île	18
5 - L'ours	30
6 - L'Arbre	36
7 - Porc-épic	48
8 - Un amour de maraîcher	64
9 - Véronique et Crow	68
10 - Lady	96
11 - Feu	118
12 - Nathanaël et le Corbeau	124
13 - Pocupine passe à l'attaque	130
14 - La bataille du contrat	150
15 - Porcupine manque le bateau	164
16 - Le magasin de Jawbone's Point	174
18 - Joséphine	190
19 - Gros-Bras s'en va	198
20 – Le songe	200

21 – Jack et son destin	202
22 – Un mariage	206
23 - Harry	218
24 – Pékan contre école	224
25 – Des patates à Jawbone’s point	230
26 – Le guet-apens	234
27 – Deuils et petit collier d’or	244
28 – Véronique à la rescousse	254
29 – La ruse du grand Porc-épic	270
30 – Le fugitif	280
31 - Clémence	292
31 - Junior et le Corbeau	300
32 – L’ombre prend vie sur l’Ostaboninque	310
33 – Émile et ses ancêtres	320
34 – Un beau mariage	326
35- Château et châtelains	330
36- Une ruse d’intendante	340
37 – Porcupine abat ses cartes	346
38 – De mère en fille	358
39 – À la rescousse de Jack	364

40 – Échec et mat	368
41 – L'héritier de Lady	374

I - La neige tombe

Par la fenêtre du château, Émile regardait la neige tomber. Dans l'air paisible, les flocons, duveteux à souhait, acquéraient de la portance en chutant vers le sol. Et avant de terminer leur saut de parachute, ils se permettaient de petites acrobaties, virevoltant et se balançant à droite et à gauche ou valsant les uns avec les autres mais sans jamais se toucher de l'aile. Derrière ce rideau moutonneux, c'était le paysage immobile, composé d'une rangée de pins rouges et de pins gris, le corps dressé, raidis pour faire obstacle à tout ce qui pourrait troubler la paix des environs.

Entre ces soldats de bois et lui, Émile pouvait observer ses deux petites filles qui se bouscuaient en riant dans cette saison des premières neiges. Courant de l'une à l'autre, un beau chien à fourrure noire veinée de blanc ne savait plus à laquelle des deux donner toute son attention. Blackie vient ici ! Non, viens me voir, moi ! Blackie gentil. Blackie pas gentil !

La vie semblait si simple aujourd'hui. Elle donnait du mouvement aux arbres, enfin heureux. Car derrière leur immobilité apparente, les arbres n'arrêtent pas de nourrir les bêtes, les oiseaux et les pauvres humains, qui se répandent sur la terre. C'est leur façon à eux, les arbres, d'acquérir du mouvement. Et de pousser. Hélas le mouvement n'apporte pas que la joie. Car la mort, tel un loup en chasse, guette le moindre frémissement, le moindre son qui trahirait la vie, sa proie de tous les jours.

Mais aujourd'hui la mort rôdait ailleurs. Les siens étaient protégés par ce petit cercle d'arbres qui prenaient peu à peu racine dans le sol, ce même sol qui l'avait vu naître et grandir. Car les arbres, pour ceux qui en auront visité l'ombre, ont conclu un pacte avec les étoiles. Il le savait maintenant.

Oh ! Si seulement Béatrice avait pu être là ... Il laissa là ses rêveries et s'affaira à la cuisine.

Un cauchemar le réveilla cette nuit-là, le même qu'il avait fait des centaines de fois depuis vingt ans, celui qui avait été précédé de tant de drames qui avaient bouleversé sa vie. Il était bien loin de se douter à cette époque ...

2 - Porc-épic

Un petit coup sec, bien asséné, avec le dos du taillant de la hache, en haut des épaules, ou quelque part sur le crâne. Un tout petit coup. Juste ce qu'il faut pour donner un bon avertissement.

Mais voilà qu'il se met à se répandre, à se laisser aller dans une mare de sang sortant de sa bouche et de son nez. Étonnant ! Comment un animal si coriace d'apparence peut-il abandonner sa vie aussi facilement ? On dirait une clôture de fil barbelé qui éclate en mille miettes au simple passage du vent.

Drôle d'animal. On l'aurait vraiment cru plus solide. Maintenant qu'il en voyait toute la portée, Émile se reprochait de ne pas avoir retenu davantage son geste. Utiliser un bâton plutôt que la cognée. Mais pouvait-il faire autrement ?

C'est à quelque chose d'au moins aussi précieux que soi que cet animal s'attaquait. Son arbre, celui qui lui avait tenu lieu de père et mère et lui avait sauvé la vie contre tous les démons de la terre.

Émile l'observait se tordre de douleur devant lui. Des gestes flous dans l'obscurité de la nuit, des images indécises comme un vieux film blafard qui menace à tout moment de se rompre. Des secousses, tremblements. Puis le calme. Est-ce déjà la fin ?

Non ! Il se retourne, le regarde lui jetant au visage l'impuissance de son agonie. Une grimace, un hoquet. Ses traits se déforment, le masque sur son visage se replie jusqu'à disparaître,

découvrant sa forme véritable. Ces petits yeux fuyants, cette moue d'indifférence, cette peau sans rides et pourtant déjà vieille, c'est ... c'est lui ! Encore et toujours lui ! Cet animal de malheur qui lui a tout pris en lui enlevant sa Béatrice. Ce Porcupine était donc vraiment un porc-épic. Et ce porc-épic, vraiment un Porcupine.

Sans le savoir, avait-il donc réussi à l'abattre, celui qui, s'enfuyant, l'avait déjà laissé pour mort ? Il fallait se méfier. Sa haine pouvait tromper ses sens. Comment pouvait-il avoir tué celui qu'il ne connaissait même pas à cette époque ?

Empoigné par le doute, le remords, il s'approcha du porc-épic-Porcupine, le cœur aux abois. Celui-ci se mit à trembler une fois de plus. Tellement fort que la terre sur laquelle il se tenait en fut toute secouée. Cela intimida le pauvre Émile. Comme s'il faisait intrusion dans un monde interdit. Pourtant il avança d'un pas encore.

Tout s'embrouilla à nouveau. Du néant et du chaos jaillit une lumière, teintée de sang. Un instant. Un seul instant déchira la nuit, écartant tous les voiles. Son visage apparut derrière celui de Terry. Porc-épic elle aussi et clouée à leur destin. Malgré elle. Malgré lui. Aspirée dans la tourmente, la débâcle de sa lignée. Elle avait cru tout saisir du monde et des sentiments. Les masques l'avaient trompée.

3 - Béatrice

Béatrice : un oiseau exotique enfermé dans une cage ! Le fait de vivre sur une île accentuait davantage son sentiment d'être piégée. Les barreaux n'étaient pas très hauts mais ils s'étendaient sur des kilomètres autour de sa prison. Les grandes eaux du lac Témiscamingue coupaient du reste du monde les habitants de l'île du Collège. Ici nul besoin de clôture pour les animaux en pacage.

En visite à Ville-Marie chez une tante de sa mère dont elle ignorait même l'existence auparavant, elle s'était laissée amadouée et ferrée par cet Émile de malheur, faute d'avoir cru mériter sort meilleur. Depuis cinq longues années qu'elle s'étiolait dans ce coin perdu, attendant qu'un vent assez fort l'emporte, comme les voiliers d'outardes à l'automne.

Née près de Montmagny, dans le Québec profond, au sein d'une famille bourgeoise, elle avait grandi à l'abri de tout et avait mûri en une large fleur molle. À ses dix-neuf ans, un cancer avait emportée prématurément sa mère, cancer qui avait ensuite ravagé toute la maison. La vie avait, pour Béatrice, failli traîtreusement à toutes ses promesses. Sa sœur et son frère aînés avaient déjà pris racine ailleurs et elle demeurait seule avec son père, un invincible avocat du parquet de Lévis, mais dont la mort de sa femme n'avait fait qu'une bouchée.

Habile défenseur de la veuve et de l'orphelin, surtout s'ils payaient bien, il n'avait jamais eu encore à plaider sa propre

cause devant le tribunal de la vie. Il perdit royalement et rapidement, tout.

Souvent, tard le soir, Béatrice pouvait l'entendre chialer devant ses confidents, des inconnus, rencontrés quelques heures auparavant dans les bars de Québec.

- Ma femme, c'était le *spring* de ma vie. C'est elle qui me faisait bondir en avant. Mon *spring* s'est cassé et l'horloge de ma vie s'est détraquée !

Auparavant le *spring* en question lui aurait sûrement sauté au visage si elle avait pu surprendre pareils propos dans la bouche de son mari. Élisabeth, la *femme-spring*, d'une humble origine, s'était hissée de quelques barreaux dans l'échelle sociale en harponnant un jeune avocat de bonne famille, peu ambitieux mais subjugué par le mystère de ses yeux impénétrables. Elle n'aurait pas toléré que son mari expose sous une lumière aussi crue le genre de pacte qui les liait.

De ses trois enfants, Béatrice était celle qui lui ressemblait le moins. La beauté de sa mère, sèche et brûlante comme une lame de scalpel, s'était émoussée en un masque paisible et agréable sur le visage de sa fille. Les arêtes pointues, les angles aigus du menton décidé s'étaient arrondis ; la profondeur redoutable des prunelles charbonneuses s'était voilée d'un fin miroir bleuté et la toison lisse de cheveux noir ébène avait fleuri en boucles châtain clair sur le visage rond de Béatrice. Elle était à l'image de sa vie de naguère, d'une enfance sereine et insouciante d'où débordaient les longues heures de loisirs et les moments dorés dans un nid douillet pour s'épargner les gerçures lorsque la tempête soufflait sa rage au dehors.

Habitée à cueillir le bonheur dans le verger de la maison, Béatrice se trouva désespérée à compter du jour où il s'enfuit hors de la portée de sa main. Crachant froidure et miasmes, la fatalité s'engouffrait par les fentes béantes de son asile, la giflant au passage.

Ne comprenant rien à ce qui lui arrivait, elle cherchait maintenant un moyen de s'éloigner de cette même maison, désormais stérile. Un peu naïvement, elle croyait semer ainsi la déconvenue derrière elle. La venue d'une lointaine tante de sa mère, accourue tout exprès sur place du fin fond du Témiscamingue pour sauver ce qui restait de meubles dans la famille, lui fournit l'occasion de satisfaire ce souhait invouable. Son père vint au-devant de ses désirs après que la dame eut offert à Béatrice de la ramener avec elle.

- Vas-y Béatrice, va faire un tour au Témiscamingue chez tante Véronique. Ça te changera les idées. Tu es encore jeune et tu as mieux à faire que de vivre constamment à côté d'un vieux cheval qui marche vers sa tombe ...

Pour vaincre ses derniers scrupules, il ajouta :

- Et puis, tu reviendras après un petit bout de temps. Tu verras, c'est bien tranquille là-bas. Vraiment tranquille...

La tante vivait seule à Ville-Marie, une coquette petite ville accrochée aux flancs escarpés du grand lac Témiscamingue. Grand-mère vieillissant en douceur, elle semblait du genre à partager son temps entre ses petits-enfants et les veillées au club de l'Âge d'Or.

C'est ainsi que, malgré quelques remords vite étouffés à l'idée d'aller vivre dans une maison que n'aurait pas visité récemment

le malheur, elle s'était retrouvée un bel après-midi de septembre à contempler la baie du lac à la hauteur du Fort Témiscamingue en compagnie de Véronique.

La jeune fille goûtait là pour la première fois depuis la mort de sa mère, quelques heures de calme et d'abandon. Il y avait bien quelques touristes à proximité, venus contempler les ruines d'un ancien poste de traite, mais leur voisinage ne lui était pas désagréable après toutes ces semaines de vie recluse dans la maison paternelle.

Parfois une petite pointe d'inquiétude l'aiguillonnait lorsque lui revenait avec insistance l'image de son père seul avec sa peine dans la grande maison vide de Montmagny, mais le babil discret de sa tante, bourdonnant doucement à ses oreilles, entre les bruits du vent et des vagues, arrivait à l'éloigner.

- Tu vois, de l'autre côté du lac, c'est l'Ontario. Haileybury, Cobalt. En 1922, un feu de forêt énorme a ravagé toute cette rive. Une tornade épouvantable montait de cet enfer qui poussait devant lui des boules de feu. Certaines ont réussi à contourner le lac, sautant sur des îles, rasant la rive, et nos forêts, de Notre-Dame-du-Nord jusqu'à Nédélec ont presque toutes brûlé par la suite. On avait coutume d'appeler ça *Les Grands Brûlés*. Des milliers et des milliers d'acres d'épinettes et de sapins, secs et sans aiguilles, des chicots noirs à perte de vue. En Abitibi aussi, il y a eu des *Grands Brûlés*. As-tu déjà vu le film qu'ils ont fait sur les colons de ces coins-là, avec Félix Leclerc ? Le titre c'était justement *Les Grands Brûlés*.

- Non ma tante (elle préférait l'appeler *tante*, même s'il s'agissait en fait de sa grand-tante). Jamais entendu parler de ça. Les seuls *grands brûlés* que je connaisse sont ceux de

l'Hôtel-Dieu de Québec, quand je faisais mes stages à l'école des infirmières !

- Pauvre de moi ! J'oubliais que tu es née en 1960, alors que le reste de la Province avait déjà tout oublié des années de la Crise et des plans de colonisation ... Mais dis-moi, tu avais l'air songeuse tantôt. T'ennuierais-tu un peu dans notre pays trop sauvage ou trop tranquille ?

- Oh non ! Ma tante ! J'adore ce coin que je ne connaissais pas. Je me sens à l'abri ici. Et puis chaque jour vous me faites découvrir quelque chose de nouveau et d'étonnant. Dire que là d'où je viens, on n'a même pas idée que tout ça existe. Non. Ça serait plutôt que ... comment dire ? Pardonnez-moi si je reviens encore là-dessus, mais je me demande si j'ai bien fait de laisser mon père là-bas tout seul à Montmagny....

- Écoute Béatrice, cesse de t'en faire avec ça. On en a parlé déjà à ton arrivée il y a une semaine. Ton père ne va pas très bien, c'est vrai, mais as-tu vraiment l'impression que les choses s'arrangeraient si tu restais à ses côtés ? Tu l'as fait pendant plus d'un an. Tu as même abandonné tes études pour lui consacrer plus de temps. Il ne se reprend pas en mains pour autant. A vrai dire, il coule à pic ce cher Michel. À ton âge, c'est un poids trop lourd à porter. Il faut penser à toi d'abord. Question de survie vois-tu. Plus tard, tu seras peut-être en meilleure posture pour l'aider. Tu as toute la vie devant toi. C'est en te sachant heureuse et pleine d'entrain qu'il sera le mieux consolé. D'ailleurs - tu l'ignorais peut-être - c'est lui-même qui m'a demandé de te prendre avec moi pour quelque temps. Il savait qu'il n'était pas à la hauteur pour conforter ce bon départ dans la vie que tu as eu. Pour sa part, il s'en remettra, crois-moi. Il faut parfois avoir la patience de laisser le temps faire son œuvre

Moi aussi j'en ai eu des épreuves dans ma jeunesse. Et pas à peu près. Même mon confesseur ne savait plus quoi me conseiller par moments. Mais j'ai toujours fait confiance en la vie et en l'amour. C'était mon instinct et je l'ai suivi. Ça ne m'a pas empêchée de faire des erreurs et d'être parfois injuste, mais ça n'a jamais été pour l'amour de l'ambition. J'ai passé au travers sans jamais douter de Dieu, mais je n'en ai aucun mérite et je n'ai rien à reprocher à ceux qui doutent de Lui. Ce n'est pas donné à tout le monde d'avoir la bonne paire de yeux pour voir sa main qui nous guide, même dans la noirceur et lorsqu'on trébuche. On essaie de nous faire croire aujourd'hui que tout doit aller bien, toujours ; que nos instants de bonheur sont éternels ...

Véronique arrêta là son envolée, se rendant compte qu'elle était en train de monter en chaire.

- Bon, faut que je m'arrête. Je suis là à radoter et à te faire la morale comme un dominicain dans une retraite fermée. Faut me pardonner. J'essaie de te tendre une perche et de te remettre sur tes pieds. Mais je te connais à peine, malgré que tu sois de la famille. On ne sait plus trop comment s'y prendre avec vous les jeunes.

Elle ne put cependant s'empêcher de poursuivre :

- Nous autres, on vivait sur la terre et de la terre. À deux ans, on avait vu la mère plumer les coqs, le père abattre les cochons et on savait déjà que la mort faisait partie de la vie. On l'a quasiment toujours su que personne n'était éternel, qu'un jour notre tour viendrait. C'est peut-être pour ça qu'on ne se quittait jamais beaucoup, collés les uns sur les autres comme des petits poussins dans une éleveuse, à chercher un peu de chaleur et de

réconfort. Dans les coups durs, on se tenait comme un seul homme. On pouvait compter sur sa famille. Aujourd'hui, on dirait que ça n'existe plus tout ça. Ça fait un paquet de monde tout seul. Et tout seul on n'est rien...

Puis, après une légère hésitation, elle conclua :

- Bon, me revoilà partie pour un autre sermon ! Mais tiens, j'y pense en parlant de famille. Je ne t'ai pas fait connaître encore les Ménard de l'île. Je t'y amène demain. C'est de là qu'on vient tous, c'est le berceau de la famille là-bas. On dirait que chez eux, loin de la ville, ils ont gardé un peu plus de cet *esprit de famille* qui était notre seule richesse à nous lorsque j'étais jeune. Tu verras par toi-même ce que je veux dire en les côtoyant.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Béatrice se laissait conduire comme un petit chat qui ignore tout du monde extérieur. La tante avait d'ailleurs cette touche maternelle pour lui forcer la main, tout en douceur. La propre mère de Béatrice y allait avec moins de ménagements et Béatrice avait appris tôt dans la vie à feindre la soumission pour éviter les affrontements.

4 - Les Ménard-de-l'Île

Le premier arrêt fut chez Alphonse, le frère de Véronique. La jeune fille et la grand-tante se retrouvèrent bientôt dans la cuisine de la maison ancestrale avec leurs hôtes, à siroter un thé brûlant par une chaude journée d'automne.

- Comme ça, c'est la fille de notre nièce, la Bette !

C'était la première fois que Béatrice entendait nommer ainsi sa mère. Bette, un genre de diminutif populaire pour Élisabeth. Béatrice essayait d'imaginer la tête de sa mère si quelqu'un s'était avisé de l'appeler ainsi. Elle pouffa de rire, intérieurement. Élisabeth eût été bien mortifiée qu'on la baptise de la sorte dans le tout Montmagny !

- On a entendu parler de ce qui est arrivé, continua Alphonse, mais on l'a su trop tard. Elle était enterrée, ça faisait déjà des semaines... Depuis son départ par en bas, on l'a pratiquement jamais revue. Et elle ne donnait pas souvent de nouvelles, la Bette. Un peu plus et on n'aurait jamais connu ses enfants. Une belle fille de même, ça aurait été ben dommage...

Un petit éclair de malice dans les yeux, le vieil insulaire avait passé son message. Cette Élisabeth s'était toujours crue différente des autres. Un peu snob sur les bords, elle se prétendait destinée à autre chose que femme de cultivateur. Ce qui avait amèrement déçu plusieurs célibataires de l'île il y a vingt-cinq ans. Elle avait étudié la musique classique au couvent des sœurs du Bon Pasteur à Ville-Marie, s'était un peu enflée la tête avec ça, puis avait décidé d'aller se trémousser à Rouyn,

dans la grande ville du pays. L'école normale des bonnes sœurs à Ville-Marie n'était pas assez progressiste pour elle. Depuis qu'elle fréquentait les protestants du Château de l'Île, et autres gens de la haute société de Ville-Marie, elle avait pris ses distances avec la religion. Son père, qui l'adorait, avait dû vendre une partie de ses terres pour réussir à payer sa pension à Rouyn. On racontait que les gens du château avaient contribué eux aussi.

Mais tout ça ne l'avait pas empêchée de partir pour Québec, sitôt son brevet obtenu. Elle n'est même pas venue faire ses adieux à la parenté de l'Île. Comme si elle avait quelque chose à cacher. On l'a perdue de vue pendant plusieurs années par la suite.

Elle n'avait pas de cœur, pensait Alphonse, sans l'exprimer ouvertement. Il se rappelait combien son frère Ligor s'ennuyait de son Élisabeth après son départ. Il jubilait lorsqu'il recevait une simple carte de Noël ou un coup de téléphone le jour de son anniversaire. Que voulez-vous ? Il n'y a pas de justice sur terre. C'était sa préférée cette petite et ça été la plus ingrate de ses trois enfants. Aucun n'avait pris la relève sur la terre paternelle, mais au moins, les deux autres sont restés pour veiller sur les vieux jours de leurs parents.

Béatrice ignorait tout cela évidemment. Pour elle, l'histoire de sa famille commençait à Montmagny et les origines témiscamiennes de sa mère lui avaient toujours été présentées comme un mystère peu appétissant. Sa mère lui avait bien appris le nom de ses grands-parents maternels, Ligor et Rose-Anna, cultivateurs, par entêtement, dans un pays « où ne poussait que la misère et l'ignorance », comme elle se plaisait à

le qualifier, essayant, aurait-on dit, de la décourager d'y jamais mettre les pieds.

Aussi Béatrice avait-elle été bien surprise, après avoir mis le pied sur l'île du Collège, de constater que la région semblait autrement plus fertile que ce que lui en avait décrit sa mère. Trèfle et luzerne, en lourds amas de verdure dans les champs, côtoyaient des carrés plus pâles où prospéraient orge et avoine, dont les tiges ondulaient sous le vent d'ouest, comme si elles prolongeaient sur terre les vagues énormes qu'il soulevait sur le lac Témiscamingue. Aucune exubérance cependant du côté des bâtiments. Mais propres, fleuris et bien entretenus. A la façon qu'ont les pauvres gens d'exprimer leur fierté.

Cet Alphonse l'intimidait bien un peu avec ses airs de désapprouver la conduite passée de sa mère. Sa femme, plus diplomate, s'essaya alors à détendre l'atmosphère en faisant dévier la conversation vers le Bas du Fleuve. Elle n'avait jamais eu la chance de visiter leur « belle grande maison, moderne et pleine de commodités » telle que la lui avait décrite Rose-Anna après son seul voyage chez sa fille. Elle lui tendait là une perche.

Béatrice ne bouda pas longtemps cette invitation et se mit à leur décrire sa vie là-bas, en omettant certains détails qui lui auraient valu de se faire juger prétentieuse. Dans le décor si contrastant de la maison d'Alphonse, elle s'étonnait de découvrir dans quel luxe elle avait été habituée à vivre. Elle n'aurait pas cru imaginable qu'en cette fin du XXe siècle on n'eût pas encore l'eau chaude au robinet ou qu'on fasse la popote sur une cuisinière à bois.

Prenant de l'assurance au fur et à mesure qu'elle parlait, elle s'oubliait dans ses souvenirs sans remarquer que ses auditeurs

ne la dévisageaient plus depuis un bon moment déjà. Ils avaient tous les yeux fixés vers la porte d'entrée, de biais derrière son dos.

Il était là depuis quelques minutes, ayant brusquement suspendu son élan sur le seuil, interloqué en entendant cette voix féminine, aux accents de jeunesse, provenant du salon chez son oncle Alphonse. Il avait fini de bûcher un voyage de *bois de poêle* et venait s'informer auprès du patron s'il devait le transporter aujourd'hui dans le hangar à bois.

Il ne la voyait que de dos, mais son timbre enjoué et un je ne sais quoi de retenue dans ses manières lui avaient tout de suite fait impression. Il devina qu'elle devait être jolie. De ce genre de beauté qui commande le silence dès qu'elle paraît. D'habitude, il fuyait ce type de femmes, « pas faites pour lui ». Comme un rêve trop étincelant. *Homme engagé* chez Alphonse depuis une dizaine d'années, le fils d'Adrien Chénier avait su mettre une sourdine à ses ambitions sentimentales et tirait tout ce qu'il pouvait de sa vie de célibataire dans le petit univers familial de l'île où il baignait depuis son enfance. Les trois autres s'étonnaient un peu de son attitude, devinant peut-être le trouble qui envahissait son âme. Préférant la fuite, il tourna les talons en se dirigeant vers la sortie.

- Reste un peu Émile. Viens ici qu'on te présente de la visite rare.

Béatrice interrompit là son discours sur les merveilles de la vie aux bords du Fleuve et, se retournant brusquement, aperçut un jeune homme suant le gros ouvrage et l'air frais, arrêté interdit dans le cadre de la porte de cuisine.

- Béatrice, je te présente ton petit cousin, Émile Chénier, le petit-fils de ma sœur Martine. C'est le seul qui soit à peu près de ton âge au milieu de notre bande de vieux souvenirs d'une autre époque!

Il se mit à rire un peu en achevant sa phrase, distribuant les clins d'œil à la ronde.

- Et toi Émile, je te présente ta petite-cousine, Béatrice ... Béatrice comment déjà que tu l'as appelé Véronique ? Fréchette ? Ah oui, c'est ça : Béatrice Fréchette. Elle arrive tout droit de par en-bas. C'est Véronique qui nous l'amène. Imagine-toi que c'est la fille de l'Élisabeth à Ligori ! Tu l'as pas tellement connue. T'étais encore bien jeune quand elle est partie s'installer dans le Bas-du-Fleuve ...

Émile pourtant se souvenait très bien de cette Élisabeth, dont la beauté ténébreuse et la démarche hautaine le tenaient à distance respectueuse lorsque, avec ses cousins plus âgés, ils s'amusaient en bande tumultueuse à taquiner les filles chez l'oncle Ligori. Plus d'une quinzaine d'années les séparaient, à une époque de la jeunesse où cela représente tout un monde de différence. Ouvrant la bouche pour contredire Alphonse, il ne put émettre qu'un petit signe de tête, une manière de salut poli.

En apercevant le visage de Béatrice, il ne reconnut d'abord pas du tout celui de sa mère. Le petit air pincé et dédaigneux avait totalement disparu et un sourire désarmant en éclairait le centre. Il en fut soulagé, s'attendant à devoir s'effacer devant une beauté trop sûre d'elle-même. Retrouvant donc ses moyens plus rapidement qu'il ne l'aurait cru, il préféra cependant tourner les yeux vers son grand-oncle pour éviter de soutenir le regard de Béatrice. Il tenta de dévier la conversation.

- Excusez-moi de vous déranger. Bonjour ma tante Véronique. Comment se portent les gens de Ville-Marie ?

Véronique lui adressa un sourire affable.

- Ils se portent très bien Émile. Et toi ? Tu travailles toujours sur la ferme avec Alphonse ?

- Et oui, comme vous voyez. J'ai réussi à m'acheter un bout de terre, un beau coin qui donne sur le lac. Seulement, j'ai pas encore les moyens de me construire. Ça viendra plus tard ... Dites-donc, mon oncle, le voyage de bois

- Laisse tomber l'ouvrage et viens t'asseoir avec nous autres. C'est fête de famille aujourd'hui!

Émile hésita longuement avant de se décider, comme un renard qui tourne autour d'un appât, craignant le piège invisible. Il s'assit et demeura silencieux. Les autres poursuivirent leur conversation sans plus se soucier de lui. Sauf Béatrice, qui avait remarqué l'effet de son regard sur lui.

Comme beaucoup de ses amies, jusqu'ici Béatrice s'était contentée d'allées et venues en amour. Quelques jours, quelques nuits, parfois quelques mois et l'un finissait par se lasser de l'autre. Mais la solitude ne lui durait jamais très longtemps, son sourire attirant, accrochait immanquablement quelque coyotes en chasse ...

Mais depuis la mort de sa mère, elle s'était éloignée de ces jeux de cache-cache. Sans s'en rendre compte, elle avait franchi ce cap dans la vie où l'on se prend de vertige à constater le vide tout autour de soi.

Avec sa démarche posée et sa large carrure, Émile l'impressionnait un peu, mais ... il aurait pu être son père ! Elle chassa rapidement cette idée folle qui lui était venue, de courir se blottir dans ses bras rudes. Ne quittant pas Émile du coin de l'œil, elle feignit de s'intéresser à la conversation, qui tournait maintenant au dialogue entre Alphonse et Véronique.

- Du temps de mon père, enchaînait Alphonse d'une voix rêveuse, la vie était pas mal moins compliquée. Fallait trimer dur, c'est certain. Et le soir, quand on se *cantait*, on était *restés*. Tellement *restés* qu'on n'avait pas le temps de *jongler* longtemps avant de s'endormir. Quand je regarde les jeunes d'aujourd'hui, je les trouve ben *mêlés*. On dirait qu'ils ne savent pas ce qu'ils veulent. Ça rêve de partir en voyage, de gagner la loto, d'avoir son nom écrit dans les journaux. Sont comme des chevaux *pardus* : pu d'mâîtres, pu d'clôture. Mais pas capables de décider par où s'en aller ...

- T'as peut-être raison, mon Alphonse. Il me semble qu'ils ont tout pour être heureux, mais on dirait que plus ils en ont, plus ils se compliquent la vie. Nous autres à leur âge, si on avait eu seulement la moitié de ce qu'ils ont ! T'en rappelles-tu Phonse, du temps où y avait même pas de pont entre l'île pis le bord de l'eau ?

- J'comprends que j'm'en rappelle. Même le p'tit doit s'en souvenir un peu. Me semble que c'était hier. Sais-tu des fois, Véronique, je me demande comment on faisait pour survivre avant qu'ils nous construisent ce pont-là...

Ce qu'ils appelaient *le pont* était en fait une jetée étroite d'environ 500 mètres de longueur, reliant l'Île-du-Collège - que les gens des alentours appelaient familièrement l'Île aux

Ménard - à la terre ferme. Promesse jamais tenue revenant à chaque nouvelle élection , la jetée s'était finalement matérialisée peu de temps après qu'un Anglo-canadien fortuné, un magnat du papier et du bois, eût décidé de s'aménager une luxueuse villa sur l'île. Avec son argent et son influence il avait réussi ce que des générations de politiciens et d'insulaires réunis n'avaient pu faire à coups d'inlassables prières et pétitions.

Pendant la construction du pont puis de la villa, on avait connu un regain de vitalité tel qu'il ne s'en était jamais vu sur l'île. Camions et voitures à cheval se succédaient en caravanes ininterrompues pendant des semaines, faisant retomber les premiers nuages de poussière graveleuse sur les champs fertiles de l'île du Collège.

Mais une fois la somptueuse demeure achevée, le trafic avait bien ralenti. Le progrès, capricieux visiteur, frappant comme la mort au moment où on s'y attend le moins, bouderait dorénavant les résidents de cette île perdue dans son grand lac. Cela en avait découragé plus d'un qui, comme la belle Élisabeth, avaient fui cette terre de l'oubli sans demander leur reste. Pourtant Alphonse n'était pas mécontent, tout compte fait, de ne pas avoir eu à sauter trop vite dans le XX^e siècle.

- Avant le pont, quand on rentrait un peu tard d'aller veiller et que le passeur s'était déjà couché, on *niaisait* pas longtemps sur le bord. On se déshabillait sur le quai, on fourrait notre linge dans une poche de cuir étanche qu'on s'attachait aux épaules, pis on se jetait à l'eau - nus comme des vers - pour nager jusqu'à l'île. Au mois de juin, l'eau était tellement *frette* qu'on figeait comme des barres de fer pendant les premières minutes. Fallait grouiller pour pas couler à pic ! J'te dis qu'on dégrisait vite à c'te

régime-là... J'me d'mande si la jeunesse d'aujourd'hui serait encore capable de faire ça ...

Ce qu'Alphonse savait et que la plupart des jeunes ignoraient, c'est que lui et ses amis n'étaient pas les seuls à se jeter à l'eau pour franchir le ruban liquide entourant l'île. Des familles de loutres, de visons et de pékans faisaient de même depuis des milliers d'années. C'est en les observant, seul sur la rive, par les soirs de pleine lune, qu'Alphonse avait eu cette idée audacieuse de les imiter. De cela, il n'avait jamais parlé à personne, même pas aux copains de son âge qui nageaient en sa compagnie. Les loutres et le progrès ça ne va pas ensemble...

Un jour pendant qu'il observait une bande de loutres près de la rive, l'une d'elles s'était approchée de lui et ... l'avait invité à la suivre dans l'eau. Du moins c'est ce qu'il avait compris à la voir tourner devant lui avec insistance. Elle parlait ! Dans son langage de loutre évidemment, tout en vibrations de babines, mais avec des accents assez éloquents. Allez Alphonse, grouille-toi un peu ! Viens nous rejoindre ! On va bien s'amuser à faire la chasse aux écrevisses, à écrabouiller la carapace des huîtres et à dévaliser les maisons de castors ! Pas besoin d'attendre après ce stupide chaland pour se promener d'un côté à l'autre des rives !

Poussé par un instinct qui, jusqu'à aujourd'hui encore, lui est resté un peu mystérieux, Alphonse répondit sans hésiter à l'invitation et c'est en sa compagnie et en celle de sa bande qu'il fit sa première traversée à la nage. Le choc de l'eau glacée faillit le faire reculer, mais les loutres l'encourageant de la voix et du museau, peu à peu il parvint à supporter une baisse de sa température corporelle.

Il nageait même avec beaucoup plus d'adresse que d'habitude, comme si son corps n'offrait plus de résistance à l'onde et se coulait amoureuxment en elle. Il n'avait pas remarqué la fourrure lisse et grasse ayant poussé sur sa peau, ni les palmes entre ses doigts et ses orteils, ni sa cage thoracique démesurément gonflée ... En fait, il ne remarquait plus rien lorsque, nageant au milieu des loutres, la mémoire inconsciente de cinq mille années de passages entre l'île et la terre ferme s'était greffée à sa mémoire d'homme.

Parvenu sur la berge opposée, il aurait été bien incapable d'estimer la durée de cette équipée, ni même d'expliquer comment il s'était retrouvé là. Il poursuivit à pied son chemin vers la ville, heureux d'un bonheur qui n'aime pas se poser trop de questions. Il avait fait comme cela plusieurs traversées en compagnie des loutres, qui l'avaient adopté comme un membre de la famille.

Puis les camions étaient venus, séparant le lac en deux continents incapables de communiquer ensemble. Les écrevisses du nord perdirent tout contact avec ceux du sud et en moururent de chagrin. Les loutres manquaient de quoi se nourrir. Elles avaient appris à s'accommoder du chaland à câble qui faisait office de traversier, mais pas à ce mur de roche qui séparaient à tout jamais les colonies du nord et celles du sud. Elles avaient perdu à tout jamais leur île tranquille.

Il y aurait tant à dire... les loutres allaient occuper une grande place dans la vie d'Alphonse... mais si peu de gens y croiraient, s'il fallait tout raconter.

Les loutres disparurent de l'île. Elle se réfugièrent dans le cœur d'Alphonse et dans un petit recoin secret du canton de Guigues

où il savait bien qu'il pouvait toujours les rencontrer, *Kitchi Nikig*¹, la meneuse, et toutes les autres enjôleuses de la famille...

¹ La Grande Loutre, en algonquin

5 - L'ours

- Ce qu'on faisait pour survivre ? Et bien on s'accommodait de ce qu'on avait ! On souffre pas de manquer de ce qu'on connaît pas ! On sortait pas souvent en dehors. Y avait pas la télé ni même la radio pour nous instruire sur tout. On n'avait même pas idée de comment vivaient les riches...

Véronique jeta un coup d'œil à son frère, pour constater, à son regard perdu, qu'il les avait quittés depuis longtemps. Une absence, comme il en avait de plus en plus en vieillissant.

- Eh Alphonse ? Nous écoutes-tu?

Alphonse sursauta devant le haussement de ton. Il répondit par un mouvement de tête impatient, mettant encore un peu de temps à revenir de son voyage chez les loutres. Il savait bien que Véronique faisait elle aussi, de temps à autre, de petits voyages de ce genre, mais il ne crut pas utile de le lui faire remarquer; surtout qu'il y avait au milieu d'eux cette étrangère qui ne savait rien de leur vie passée.

Émile avait l'œil vif pour deviner ces absences de la part de son oncle. Ils se comprenaient à demi-mot ces deux-là. On les aurait dit membres d'une même confrérie d'initiés. Pourtant ils ne s'étaient jamais parlé de leur monde secret. Car pour Émile aussi, il y avait eu des visiteurs dans sa nuit...

Ça s'était passé un soir de février après un fort redoux, un de ces faux retours du printemps en plein hiver, qui nous mettent

en appétit, puis nous laissent sur notre faim, ne tenant aucunement leurs promesses.

Émile était quand même monté au bois, qui s'avancait pas très loin derrière la grange, relever ses collets à lièvres. Bien ambitieux le petit Émile de cette époque. En feuilletant un catalogue *Simpson-Sears* déjà vieux de quelques années, il était tombé en extase devant un équipement de hockey aux couleurs du Canadien de Montréal, dont il suivait déjà les joutes à la radio.

Il s'était juré qu'il en aurait un à lui un jour. Hors de question évidemment que ses parents le lui en paient un. Il ne pouvait non plus, comme ses copains de Ville-Marie, amasser une petite fortune en se faisant servant de messe. Autant de messes, autant de dix sous pour les mioches ambitieux et prêts à se lever tôt le matin.

Non, Émile lui s'était fait chasseur de lièvres. On ne savait trop pourquoi -l'absence de renards et de coyotes peut-être?- cette île regorgeait de quadrupèdes à raquettes². Si bien qu'Émile fut fortement encouragé à « rétablir l'équilibre de la nature » en éliminant tout ce qu'il pouvait de ces envahisseurs. Selon toutes les apparences, il réussissait assez bien dans ce rôle de grand justicier qui lui rapportait vingt sous la pièce, payés comptant chez le marchand général de l'île.

Mais pour les lièvres, fallait non seulement se lever tôt, mais aussi se livrer à une course d'endurance plus que respectable et ce, par tous les temps d'hiver. Il fallait aussi user de toute sorte

² Allusion à la grande portance des pattes de lièvres sur la neige, à laquelle ils doivent leur salut en hiver.

de stratagèmes pour arriver à retrouver ses collets sans attirer l'attention des maraudeurs qui auraient pu être tentés de s'approprier une partie de sa récolte.

Pour éviter de vider un territoire de tous ses lièvres, il lui fallait régulièrement changer de secteur au cours du même hiver. Vers les mois de février et mars, il devait s'éloigner considérablement de la maison pour atteindre des endroits encore giboyeux. Heureusement cette période coïncidait avec un allongement des jours et un réchauffement relatif du climat.

Un jour donc de février, il *monta aux collets*, selon l'expression de sa grand-mère, Martine, l'autre sœur d'Alphonse. Le temps trop doux le portait à s'attarder, guettant le retour des corneilles en traversant les champs derrière la maison de ses parents. La neige ramollie dans son sentier le força à ralentir considérablement son allure. Le soleil était déjà bas à l'horizon et Émile réalisa qu'il ne rentrerait pas *de clarté* ce soir-là.

Un gros cyprès solitaire marquait le centre de sa ronde. En s'en approchant, il vit que la neige avait changé de texture à un certain endroit et que de petites crevasses zigzagantes couraient en surface. De fins cristaux de glace s'accrochaient à leurs parois. Émile savait ce que cela signifiait. Un animal à sang chaud s'était creusé une tanière quelque part autour du grand cyprès. Mais de quel animal s'agissait-il ? Marmotte, écureuil, lièvre ? Il cherchait tout autour des signes ou des pistes pouvant trahir l'occupant. Aucun indice visible.

Ayant coupé une gaule, il l'introduisit délicatement dans l'une des fentes à la surface de la neige, espérant réveiller l'animal caché quelque part sous ses pieds.

Après avoir enfoncé la tige d'environ un mètre, il sentit quelque chose d'à la fois consistant mais en même temps relativement mou, au bout de son bâton. Il s'arrêta interdit. Probablement une marmotte, se dit-il. Elle a dû mettre son nez dehors à la Chandeleur. Réveillons-la pour s'amuser un peu. Il enfonça à nouveau le bâton, y mettant cette fois plus de fermeté. Un léger grognement lui répondit, qui l'enhardit encore davantage. Un second coup de bâton, cette fois définitivement rude.

Ce qui se passa ensuite, Émile n'en garda jamais qu'un vague souvenir, tellement la terreur lui coupa les jambes. Une masse noire énorme émergea brusquement de la tanière, soulevant un énorme gâteau de neige avec elle. Émile distingua des yeux, mais surtout des crocs, énormes. Pour une marmotte, elle n'en finissait plus de se déplier et de s'allonger devant lui !

Heureusement, le monstre, une énorme pelote de poils sombres qui faisait presque deux fois la stature d'Émile, semblait encore à demi prisonnier de son sommeil hivernal et manœuvrait fort lentement. Il humait l'air de son museau noir découpé dans un masque de neige qui lui enveloppait encore la tête.

Émile recula, atterré. Mais qu'est-ce que j'ai fait là ? Que va-t-il m'arriver maintenant ? Il m'attaque ! Fuir au plus tôt avant qu'il ne retrouve tous ses esprits. Pas le temps de remettre mes raquettes !

Émile hésita quelques secondes ou une éternité. Suffisamment longtemps pour que l'ours capte au passage une odeur qui lui laissa une fort mauvaise impression. Il grogna d'un ton superbe, comme un qui se sait fort et puissant. Il sortit définitivement de sa cachette, enfoncée sous la neige au pied du grand cyprès, en

se secouant pour se débarrasser des nombreuses boules d'ouate qui lui collaient encore à la fourrure.

C'est à partir de ce moment précis que la mémoire d'Émile refuse d'aller plus loin. Le reste est voilé comme un mystère qui doit le demeurer. Tout ce dont il se rappelle, c'est d'une ombre énorme qui se pencha sur lui, le couvrit entièrement et l'enleva ainsi de sous les yeux de l'ours, de sorte que celui-ci ne fit que happer le vide lorsqu'il s'élança sur lui, ne sachant plus rien distinguer dans tout ce noir. Il s'enfuit au loin maugréant et hargneux, pourchassant cette odeur fugitive qui l'avait mis de si mauvaise humeur.

Lorsque Émile se réveilla -car c'était bien d'une manière de sommeil qu'il s'extrait- il se découvrit enroulé au pied du grand cyprès. Une sorte de petite chaleur, de douce ivresse circulait entre eux deux et les soudait ensemble. Émile ne pensait plus au cauchemar de tantôt, il s'enivrait du contact avec cette écorce comme s'il en buvait la sève sous-jacente, branche parmi les autres branches.

Il resta longtemps ainsi collé à son arbre, enveloppé comme d'une seconde peau. Il ne sentait ni le temps qui passe ni le froid qui approchait en s'appesantissant de plus en plus autour de lui. Il revint très tard à la maison, incapable de répondre franchement aux questions insistantes de Martine, qui se rongeaient d'inquiétude en ne le voyant pas revenir vers les cinq heures comme il avait coutume de le faire après la tournée de ses collets.

- As-tu au moins attrapé quelque chose ?

- Non. Pas de lièvres aujourd'hui.

- Pourquoi as-tu pris alors tant de temps pour t'en revenir ?

- J'ai été obligé de changer de place. Y avait plus beaucoup de lièvres dans le coin où j'étais avant. Je suis rendu loin maintenant. En arrière de la terre de chez Médée.

- Si loin! Pauvre 'tit gars ! Tu vas te faire mourir avec ces maudits collets. Ménage-toi un peu voyons ! Il me semble que t'en as assez fait cet hiver. Tu as toute l'année prochaine pour te le payer ta *soutte* de hockey !

Émile n'insista pas. Il sentait monter devant lui un barrage d'arguments qui finiraient par avoir raison de toutes ses protestations. Il s'était fait un ami pour la vie, là-bas sur la terre des Médée, et lui avait juré de revenir le voir souvent. Mais à quoi bon essayer d'expliquer ? Surtout ne pas mentionner l'histoire de l'ours, sinon on l'attacherait de force à un poteau dans la grange !

C'est à partir de ce jour qu'il devint comme un arbre, silencieux mais tenace, accroché de toutes ses racines à deux ou trois vérités qui le portaient..

6 - L'Arbre

Pendant tout ce temps où les deux hommes s'étaient échappés à tour de rôle dans leurs songeries, la conversation avait repris son petit bonhomme de chemin entre Alphonse et Véronique, habitués tous les deux à ces épisodes d'immobilité profonde chez leur neveu. Le bon vieux temps refit surface encore une fois sur l'océan de souvenirs qui unissaient Alphonse et sa sœur. Béatrice eut droit à une vingtaine de minutes de variations sur le thème du *moulin à laver à bras* (cent tours de manivelle pour une brassée) ou sur l'art de scier au godendard (ça prend deux gars habitués : un qui tire, un qui pousse. Et puis ça prend aussi Elphège, celui-là qui limait comme pas un).

On lui avait déjà parlé un peu de tout ça autrefois, mais avec une amertume qui laissait un goût de moisi. Pour la première fois de sa vie, elle réalisa d'où elle venait. Elle essayait de seulement imaginer (car elle n'en avait jamais fait personnellement l'expérience) ce que c'était que de vivre sans électricité et d'appeler ça *le bon temps*. Et elle n'y arrivait pas. C'était comme de vivre sous l'eau, sans oxygène. Que serait-elle devenue si, au lieu de naître à Montmagny, elle était née ici, sur l'île ?

Elle regarda Émile avec des yeux neufs. Celui-là était un pur, prolongeant la lignée des ancêtres. Par comparaison, elle n'était qu'un accident de parcours, au mieux, une fausse piste. Lui était resté sagement ici, y avait subi l'usure des jours. Son corps et son esprit ne faisaient qu'un avec cette terre pour laquelle il vivait et qui vivait en lui.

Vivant! C'est ainsi, par ce seul adjectif, qu'elle pouvait le mieux le résumer. Lui, il était vivant. Il s'était battu avec le froid, la solitude, les gelées tardives, les chevaux et les vaches. Et sa vie avait fleuri comme une terre bien labourée. Sa science n'étreignait pas le vaste monde, mais ce qu'il savait le nourrissait. Et il poussait, malgré son immobilité apparente, majestueux et sobre à la fois; compact et rond, comme un arbre.

Jusqu'ici les hommes l'avaient toujours attirée par leur bagout qui, à la longue, vous émoustillait comme un bon champagne. C'était la première fois que l'un d'eux la soulevait par son silence. Celui-là respirait la tranquille assurance de ceux qui ont trouvé leur voie sans chercher à l'imposer. Les autres n'avaient été, au fond, que du vent. De passage. On se lassait vite à ce jeu de qui perd gagne.

Béatrice se sentit soudainement très loin de toute cette vie en surface et à la dérive qu'elle avait menée jusqu'ici. Mais à cette époque, c'était un sentiment vague et bien confus dans son cœur. S'ancrer, prendre racine. C'est ça qui empêchait la terre de s'en aller, érodée par la pluie et le vent.

Émile n'était pas très coloré comparé aux hommes qu'elle fréquentait à l'époque. Ni dans l'habillement, il va sans dire. Ni dans les yeux, qu'il avait ternes à force d'être tournés vers l'intérieur. Ni dans les gestes. Son visage, allongé et maigre, ne brillait d'aucun feu malicieux comme celui des boute-en-train qui savent attiser la chaleur des contacts humains.

Elle ne lui aurait sans doute porté aucune attention, si le hasard ne les avait placés seuls en face l'un de l'autre, sur une île. Mais un peu comme on s'habitue lentement à distinguer les détails

dans la pénombre -une forme de vision de nuit pour percer l'obscurité des personnes douces et silencieuses- elle commençait à mieux apprécier certains détails de son apparence.

Sa stature en imposait. Non par sa taille, mais par sa carrure dense que soulignait la lenteur de ses gestes, posés, un peu retenus. On y sentait une force cachée. Tout le contraire de moi, pensa-t-elle. J'ai l'air confiante et assurée, mais combien au dedans je me sens maladroite et faible. Le haut du crâne d'Émile, dégagé de chevelure de chaque côté du front, accentuait la dizaine d'années qui les séparaient. Encore dix ou quinze ans de plus et il serait à demi-chauve. Et vieux déjà. Et elle, dans dix ans ?

Serait-elle comme un fruit mûr, avide d'être cueillie et dévorée par une brûlante passion ? Quelque chose qui vous pique et qui vous mord et vous fait hurler de douleur, mais qui, en même temps, vous régénère de sève neuve, une dernière fois, avant la petite mort lente au mitan de la vie et qu'on appelle la quarantaine.

Elle eut une sorte de petit sourire au coin du cœur en songeant au tragi-comique petit couple mal assorti qu'ils formeraient dans quinze ans. Ici, pourtant.... Béatrice osa s'imaginer que si elle avait vécu du temps de sa mère, on aurait sans doute jugé qu'elle et Émile, ça ferait ma foi un beau mariage! La fille ne faisait que passer d'un père à un autre ; d'un plus âgé, à la relève, qui l'était un peu moins, et qui pouvait de temps en temps donner de grands coups de collier pour tirer la charge de la famille. La famille: il n'y avait que ça ! L'amour venait ensuite, accidentellement, si on était chanceuse !

Cette pensée se vrilla subitement un chemin en elle, comme le vertige, et elle s'affola rien qu'à cette idée d'être emmurée vivante sous la marmaille! Non! Décidément, le bon vieux temps, elle laisserait ça à d'autres. Elle comprenait maintenant le genre de raisons qui avaient poussé sa mère à mettre les voiles alors qu'elle avait à peu près le même âge qu'elle...

Cinq heures du soir sonnèrent au carillon de la vieille horloge, battant la mesure du temps sous l'armoire à fusils dans la cuisine.

- Hein ! Déjà cinq heures ! Mon Dieu faut que je retourne en ville préparer mon souper ! , s'écria Véronique.

- Justement je voulais vous inviter à rester, pour souper avec nous autres. Toi aussi, Émile. Ça nous ferait de la compagnie à tous deux, hein Alphonse ?, s'empressa de renchérir madame Alphonse.

- C'est pas que ça nous ferait pas plaisir, mais j'ai mis un rôti à feu doux avant de partir et il va commencer à brûler si je retarde encore ! On ne voulait pas rester aussi longtemps.

- Bon! Puisque c'est comme ça, reprit Alphonse, vous vous reprendrez dimanche prochain. On invitera aussi Martine, la grand-mère d'Émile et on pourra faire un bout de veillée ensemble.

- J'dis pas non. Qu'en penses-tu, Béatrice ?

En entendant la question, Émile sembla sortir de sa torpeur. Un léger sourire éclaira son regard, un peu moins timide, lorsqu'il croisa celui de Béatrice. Celle-ci crut y lire une sorte de prière muette.

- Pourquoi pas ma tante ! C'est plaisant ici. Le grand air, le calme. Ça me change de Montmagny

- Ben oui, c'est vrai pauvre p'tite ! On t'avait presque oubliée avec nos histoires de grands-pères. Émile est plus de ton âge. Vous pourriez arriver peut-être un peu plus de bonne heure dans l'après-midi et Émile pourrait t'amener à la pêche. Aimes-tu la pêche ?

- Franchement, j'y suis allé seulement quelques fois. À l'éperlan, le long des quais de Québec, avec des amis.

- À l'éperlan ! Ma foi du Saint Ciel, tu connais pas la pêche de par *icitte* ! Des dorés, des gros brochets! Crac! Ça casse la ligne d'un seul coup de gueule! Hein Émile!

Émile faillit en perdre l'équilibre, tellement cette brusque invitation à faire partie de la conversation le surprit. Il hésita longuement avant de répondre.

- Ouais, ça serait une bonne idée. S'il fait bon vent, on pourrait essayer mon voilier, *icitte* dans la baie.

Ce fut au tour de Béatrice de sursauter. Elle ne put s'empêcher de pousser un petit cri de joie.

- Un voilier! Wow ! J'en ai vu beaucoup sur le fleuve en bas de Québec. J'ai toujours voulu essayer ça un jour!

Cette remarque emporta les dernières résistances de Véronique et il fut convenu de revenir tôt en après-midi du dimanche suivant.

Une semaine plus tard, arrivaient Béatrice et sa grand-tante à bord de la vieille *Chrysler* de son défunt mari. Tout se passa à merveille.

Émile amena Béatrice sur son catamaran, un vieux rafiot qu'il avait eu pour une bouchée de pain d'un fils de juge en goguette, et qu'il avait retapé avec l'aide d'un de ses amis de Ville-Marie. Depuis, il arpentait les grandes plaines liquides du lac Témiscamingue, à bord de son embarcation.

C'était là sa grande, sa seule originalité dans son monde d'insulaires, aujourd'hui devenus gens de terre plus que gens de mer. Il aimait également la pêche, passion qui ne ralliait plus beaucoup d'adeptes chez le reste des habitants de son île. Alphonse prétendait qu'ils avaient mangé trop de poisson, seule nourriture abondante du temps de la *Crise* des années '30, si bien qu'ils en étaient venus à associer le goût du poisson à celui de la misère.

Émile, une fois seul avec Béatrice dans la grande baie qui longeait la partie occidentale de l'île, fut bien obligé de parler et de se révéler un peu. Béatrice admirait sa dextérité au gouvernail. Mais lui, en autodidacte prudent, s'imposait de sévères limites et ne forçait jamais l'allure par temps moutonneux. Mais ce dimanche-là le vent s'était costumé en brise légère, juste ce qu'il faut pour pousser l'embarcation vers la pointe nord de l'île, la plus dangereuse, là où les vagues du large croisent celles de la baie, en les cassant au flanc. De plus, de forts courants sous-marins y rendaient la manœuvre encore plus difficile. Mais c'était là la meilleure fosse à dorés des environs. Jugeant que le beau temps allait se maintenir, Émile s'y risqua, histoire d'initier Béatrice à la pêche en eau douce.

Émile trahissait son désir de plaire par des gestes un peu gauches, qui le rendaient délicieusement vulnérable. D'autre part, le poisson était au rendez-vous, et les belles prises rapportées comme des trophées de bataille excitaient la jeune fille. Elle ne savait plus quoi du trouble d'Émile ou du frémissement de la canne à pêche lui avait plu davantage, mais les deux joies s'étaient confondues en une seule à ses yeux, qu'elle avait joués et vifs lorsqu'ils accostèrent au quai d'Alphonse en fin d'après-midi.

Martine décoda bien vite ce regard-là, de même que les petits gestes complices qu'ils avaient en présence l'un de l'autre. Elle ne voulait pas s'avouer à elle-même son désarroi devant la menace de perdre son *bâton de vieillesse*, comme on disait à une époque. Son Émile était un phénomène en son genre, ça aussi elle l'avait deviné, surtout depuis sa fameuse rencontre avec l'ours, dont il ne lui avait pourtant jamais parlé.

Devenu orphelin tôt dans la vie (ses parents étaient morts tous les deux dans un accident d'auto alors qu'il n'avait que huit ans), elle l'avait pris avec elle en attendant qu'on lui trouve un autre foyer, mais n'avait jamais pu se résoudre à s'en détacher. Elle l'aurait souhaité heureux avec femme et enfants, mais son caractère taciturne dissimulait un cœur trop grand, trop profond, comme le lac Témiscamingue à la hauteur d'Obadjiwan³. Elle craignait qu'il ne s'y cache des passions démesurées, ferment de tempêtes qu'il valait mieux ne jamais réveiller.

³ L'ancien poste de traite des fourrures de Fort-Témiscamingue

Béatrice semblait bien jeune et bien innocente à ses côtés. À la mort de sa mère, elle n'avait subi qu'une simple chiquenaude, même pas une vraie gifle de la vie. Elle s'en remettrait sans doute assez vite. Martine craignait que le petit penchant qu'elle semblait éprouver pour Émile ne soit que circonstanciel.

Ah! Cette Élisabeth! Martine n'avait jamais eu de fortes sympathies pour elle du temps où elle habitait l'île, mais pourtant, elle n'hésitait jamais à prendre sa défense lorsqu'on la jugeait un peu trop sévèrement dans les réunions de famille.

Martine n'avait cependant pas la force de caractère pour en imposer devant les arguments d'Alphonse et des autres qui ne lui pardonnaient pas ses fréquentations avec les *gens du château* et avec la haute gomme de Ville-Marie, lesquelles avaient dû enfler la tête de cette ingénue d'Élisabeth. Il n'y avait rien à répondre à ces répliques, surtout lorsqu'elle lisait cette petite douleur qui passait dans les yeux de Ligori, son frère préféré, un timide au cœur trop sensible, chaque fois que le sujet revenait sur la table.

Ligori s'était « saigné à blanc » pour payer des études à sa fille aînée. Mais cette dernière en avait profité pour fuir dès qu'elle avait pu assurer ses arrières avec son diplôme encore tout frais. Ligori ne l'avouait jamais clairement, mais il vivait ce départ comme un exil. Élisabeth, une fille du feu et du vent, qui s'était promenée dans la vie en crachant le tonnerre sur son passage, lui manquait à la longue. Il était décédé, une dizaine d'année après, sans même avoir eu la chance de connaître ses petits-enfants.

Le jour où Martine avait perdu son fils Adrien, ainsi que la mère d'Émile, c'est Ligori qui lui avait redonné le courage de

reprendre son ordinaire. À celle, qui n'avait été toute sa vie qu'un petit chevreuil aux abois, toujours prête à fuir devant un danger possible, il avait parlé doucement, prenant son temps pour apprivoiser sa petite sœur. Ligori avait fini par lui redonner sa raison, lui conseillant de prendre le petit en élève, du moins pour un temps, parce que ce serait un peu « comme si Adrien se continuait en lui ».

Martine avait fini par se faire une raison et, courageusement, se remit à élever une deuxième famille. Une fois la décision prise, cela avait été beaucoup plus facile qu'elle ne l'avait craint. Émile n'avait pas réagi avec désespoir ou révolte à la mort de ses parents. Il était de ces sortes de bêtes qui souffrent en silence, sans qu'on en sache rien de l'extérieur. Martine cependant n'était pas dupe de sa docile résignation. Comme les tortues, tout jeune il s'était déjà enveloppé d'une carapace.

Ce petit avait grandi comme une plante sauvage, réfugié parmi les réfugiés de l'île. Intelligent mais peu enclin à plaire, il réussissait moyennement à l'école, ne retenant de ses leçons que ce qui lui semblait utile pour mener sa vraie vie. C'est-à-dire pas grand-chose.

Sa vraie vie, il la retrouvait par exemple lorsqu'il allait visiter son arbre. Depuis sa première rencontre avec lui, Émile avait radicalement changé d'attitude. À la mort de ses parents, une corde s'était cassée à son violon. Il avait beau recevoir de ses grands-parents toute la consolation qu'on puisse souhaiter, il se sentait quand même seul et démuné dans ce vaste monde.

Cet arbre-là avait ramené à la surface une partie de lui-même qu'il croyait noyée à jamais. L'été, il lui arrivait souvent de veiller tardivement à ses côtés, prétextant une partie de pêche dans le

ruisseau qui coulait à proximité. Bien vite, il abandonnait sa canne près de la rive et venait s'étendre à l'ombre de ses branches basses et là, laissait flotter son imagination.

Le cyprès sortait alors de son mutisme et commençait à lui parler en appelant le vent à travers ses innombrables aiguilles. Dominant la futaie environnante, il bénéficiait du moindre souffle d'air, qu'il transformait aussitôt en une chanson pour bercer un jeune garçon au cœur trop lourd. Mais il savait profiter des caprices éoliens pour trouver de multiples accents à son affection pour le petit d'homme à ses pieds. Tantôt une mélodie enjouée et vivifiante, toute en saccades imprévisibles ; tantôt ses grandes voix mugissantes, soulevant de grands torrents d'émotion vers le ciel pour les laisser retomber en averses de musique sur son jeune ami.

Il lui parlait de la vie sur terre, qui commence mais ne finit jamais, passant simplement d'une forme à une autre ; du grain de sable à la terre, de la terre à l'arbre, de l'arbre à la bête et de la bête à l'homme. Tout était relié et si la vie parfois semblait se retirer sous la surface du sol, c'était pour mieux revenir. Ainsi, le même souffle, le même mouvement se prolongeait de Martine à son fils Adrien, puis d'Adrien à Émile. La mort des parents n'était pas la mort de la vie, puisqu'ils se prolongeaient en lui et que toutes choses, fourmi, chevreuil et arbres, se prolongeaient en lui et, plus tard, au-delà de lui.

Mais il y avait plus encore, et cela, le grand cyprès dut user de toute la virtuosité dont il était capable pour arriver à le lui faire comprendre. Une bête, une plante ou un fleuve naissait dans chaque homme au cours de sa vie et chaque homme naissait dans une bête au cours de sa mort. La plupart des gens ignoraient tout de cela et poursuivaient sur terre une existence

dont la partie cachée leur échapperait à jamais. Ce secret était révélé à quelques-uns seulement.

La plupart avaient été mis sur la piste lors d'une rencontre physique avec leur hôte, occupant la vie cachée à l'intérieur d'eux-mêmes. Cependant, même chez ces initiés, il était rare que cette *co-naissance* franchisse le cap de la lucidité. Ils vivaient cela dans une espèce d'état second, dont ils ne gardaient qu'une âme bouleversée devant l'inexplicable, lorsqu'ils en sortaient.

Émile, lui, à cause de son regard naïf et à cause d'un chagrin trop lourd à porter pour lui tout seul, vit un jour clairement qu'il était un arbre.



Jack

7 - Porc-épic

Il devait avoir dix-huit ans à l'époque et avait perdu tout goût pour l'école depuis longtemps. Quand vint le temps de « choisir une carrière », à la fin du secondaire, Émile choisit de ne pas faire de choix. Il demanda à son grand-père de l'aider à se trouver un emploi pour la *Consol*, la même compagnie forestière qui avait loué jadis ses bras et sa jeunesse pour trois fois rien.

Un des contremaîtres de Béarn, un vieil ami de son grand-père Frédéric, finit par décrocher un poste d'apprenti-mesureur de bois pour le jeune homme. Celui-ci partit pour le chantier au début de l'été. À cette époque, les hommes pensionnaient dans des camps de bûcherons et partaient donc pour des *runnes*⁴ de un à deux mois, sans qu'on les revoie au village. Martine avait un peu la larme à l'œil pendant qu'elle l'aidait à remplir son *paquetage* pour cette première longue absence à devoir les séparer.

- Surtout n'oublie pas de te protéger de la pluie. Ton grand-père a attrapé une *inflammation de poumons* à travailler sans son manteau ciré par un gros orage...

Frédéric renchérit :

- On s'ambitionne trop, c'est ça le vrai problème. On veut *sortir du bois*, plus riche et au plus vite. On force la nature. Presse-toi

⁴ Périodes de travail, souvent sans aucun jours chômés

pas mon petit gars ; t'es pas obligé d'être celui qui rapporte la plus grosse paye.

Saisissant les bons conseils et son havresac d'une main ferme, il sortit rejoindre Jos Tremblay qui attendait dans son camion devant la porte. Lorsqu'il revint, deux mois plus tard, l'été achevait déjà.

Martine devint toute rayonnante en l'apercevant et lui sauta au cou dès qu'il eut franchi le seuil de la porte. Il était lui aussi tellement heureux de les revoir. Il s'était attaché plus qu'il ne l'aurait cru à cet univers familial aujourd'hui retrouvé. Non, ce ne serait pas lui qui, comme Élisabeth, irait courir le vaste monde, en quête de toujours plus de feux d'artifices.

Il savait maintenant que son île était une toute petite île, et son monde, un tout petit monde. Mais c'était son monde à lui. Il avait pris racine dans cette vérité première. Il est de ces esprits qui ne prennent leur mesure que dans les petites choses ; non qu'ils soient étroits, mais ils ont besoin d'embrasser l'ensemble de la réalité autour d'eux avant de pouvoir déployer leurs ailes. Ici, il pouvait nommer tous les habitants, tous les champs, tous les oiseaux et presque tous les arbres qui comptent.

Là-bas dans ces grandes forêts, Il y avait tellement d'arbres qu'il faillit en devenir dingue au début. Comment apprendre à les connaître tous ? Il avait beau essayer de fixer en sa mémoire leurs cicatrices, leurs infirmités, leur port, leur air de famille, la couleur de leur robe... non vraiment, c'était peine perdue : il y en avait trop. Les sapins, qui s'étirent le cou, penchés au bord des rivières. Les pins, qui surplombent la montagne. Les aulnes, qui traînent autour des tribus compactes d'épinettes blanches. Le groupe sélect des érables rouges. Les bouleaux, qui préfèrent

s'étager à mi- pente. Tout cela pêle-mêle dans un tumulte infini de branches et de feuilles...

Mais son regard s'accrochait à tous les cyprès qu'il rencontrait.

Émile en ressentait un petit pincement au cœur. Il ne pouvait oublier le sien, son cyprès de l'île, dont il connaissait chaque branche, chaque blessure et chacun des accents dans la voix. Heureusement qu'il n'y avait pas de bûcherons sur l'île. Son cyprès ne connaissait pas sa chance...

Aussi, à peine de retour à la maison pendant ses congés, il ne tenait plus en place, cherchant un bon prétexte pour retourner voir son ami sans trop attirer l'attention.

- Maman (il avait pris l'habitude d'appeler ainsi sa grand-mère), me prêterais-tu l'auto, que j'aïlle saluer Alphonse, sans trop entamer ma soirée ?

- Alphonse est parti en ville faire ses commissions. Tu sais bien que c'est vendredi soir et que chaque vendredi soir, lui et Lucienne sont au rendez-vous au marché Mercier.

- C'est vrai j'avais oublié. Mais je pourrais pousser une pointe jusque chez Médée, jaser un peu et, en revenant, arrêter chez Alphonse, s'ils sont revenus

Martine releva les yeux, considérant attentivement son petit-fils. Cet intérêt subit pour les Médée, perchés à l'autre bout de l'île lui paraissait bien étrange. Elle s'apprêtait à l'assaillir de questions comme chaque fois qu'elle le soupçonnait de lui cacher quelque chose. Émile, de son côté, n'osait pas lui avouer qu'il avait tout bonnement l'intention de revoir son arbre, de peur de paraître ridicule. Mais cette fois, ce fut Frédéric qui

s'interposa entre eux, tendant les clefs à Émile, avec un petit sourire entendu.

- Vas-y mon gars. On te fait confiance. Mais ne reviens pas trop tard ...

Le jeune homme sentait bien qu'il avait éveillé les soupçons de sa grand-mère, mais il n'avait pas le courage de les dissiper. Il prit les clefs et se pressa vers l'auto. Il en avait malheureusement besoin, car son arbre soit situé à l'autre bout de l'île et y aller à pied représentait une bonne heure de marche. Cela l'aurait forcé à revenir à la nuit tombée, ce que n'appréciait pas sa grand-mère.

Parvenu au bout des champs de Médée, il s'engagea dans un chemin de tracteur qui lui faisait un raccourci. Il arriva essoufflé, après avoir couru les dernières centaines de mètres. Le grand cyprès était toujours là, comme un porte-étendard, à l'attendre sagement. Toujours aussi droit, majestueux, le sage de la forêt. Son arbre.

Mais lorsqu'il en fit le tour, il fit une découverte qui lui coupa les jambes et faillit lui arrêter le cœur. Tout un côté, un flanc complet du cyprès, avait été rongé jusqu'à l'aubier luisant. Le conifère avait tenté de cicatrifier cette plaie en saignant abondamment une résine visqueuse pour sceller les lèvres de l'entaille. L'attaque avait été massive, impitoyable, sur une proie sans défense.

Émile crut d'abord à une maladie de vieillesse, une sorte de calvitie frappant les arbres très vieux (il ne connaissait pas l'âge de son arbre, mais il l'imaginait plus que centenaire). S'approchant d'un peu plus près cependant, il crut distinguer la trace des dents d'un rongeur sur le pourtour de la peau encore

intacte. Il remarqua également par terre, quelques rognures que le coupable avait laissé tomber en s'absorbant dans son œuvre destructrice.

À quelques pieds de l'arbre, il découvrit aussi de petites crottes noires et dures, semblables à celles du lièvre, mais moins rondes. Il renifla les alentours, le nez collé à la terre pour tenter de déceler une odeur. Il crut relever un parfum musqué, mais qui ne lui rappela aucun animal en particulier. Il cherchait tellement à trouver l'auteur de ces gestes qu'il en vint à oublier complètement son ami.

Ce dernier balançait pourtant ses branches basses au moindre souffle de l'air, comme s'il tentait de d'attraper un petit bout de chemise de son protégé pour le serrer contre lui. Profitant d'un galop subit du vent, il émit une sorte de gémissement et craqua sur sa base. Ce bruit détourna immédiatement l'attention d'Émile vers lui. La vue de son flanc mis à nu, son beau bois blond qui sécherait maintenant comme du bois mort, l'émut aussitôt.

Il ressentit une révolte et une amertume semblable à celle subie lors de l'annonce de la mort de ses parents à l'aube de ses huit ans. Encore la mort qui venait rôder autour, pour lui enlever ce qu'il avait de plus précieux. Mais cette fois, il pouvait réagir, tenter de sauver l'arbre. Il demeura longtemps songeur et silencieux au pied du cyprès, espérant que la faim ramènerait ce soir le glouton à son macabre festin. Mais en vain.

Il devait s'en retourner, maintenant que le soleil piquait du nez dans l'horizon, sinon on s'inquiéterait à son sujet. Il étouffa un dernier remords à l'idée de laisser son arbre seul et sans défense si, cette nuit encore, son bourreau revenait à la charge.

Émile évalua la gravité des blessures et conclut qu'en une seule nuit le rongeur ne pourrait l'écorcher suffisamment pour le tuer net. Tôt demain matin, il reviendrait avec de la broche pour les collets à loup et de la tôle pour entourer la base de l'arbre, empêchant ainsi l'animal de s'agripper à l'écorce. Pour le moment, ne trouvant rien d'autre à portée de main, il déposa un tas de chicots secs tout autour de la base en un semblant de clôture barbelée qui, espérait-il, pourrait au moins retarder son avance.

Pendant la soirée, mine de rien, il tenta d'obtenir quelques renseignements de la part de Frédéric.

- Dis, *papa*, as-tu déjà vu ça, toi, un arbre rongé debout par un animal ?

- Ben, qu'est-ce que tu veux dire ?

- L'arbre est *ben* sain, *ben drette* dans le ciel. Et puis du jour au lendemain, son écorce est toute *plemée*.⁵ Les castors rongent les arbres, mais les abattent avant. Ça peut-il être une sorte de castor qui grimpe aux arbres ?

Frédéric se mit à rire doucement. Non ça se peut pas des castors grimpeurs. Les pics-bois, surtout les grands pics-bois, parfois, enlèvent de grands pans d'écorce et arrachent des copeaux de bois à la base des arbres. Mais ce sont surtout aux mélèzes qu'ils s'attaquent.

Il réfléchissait tout en parlant. Soudain, une intuition commença à poindre.

⁵ Écorcée

- Dis donc, c'est-il quelque chose que t'as vu hier soir ou quelque chose qui date de longtemps; par exemple que t'aurais remarqué pendant que tu travaillais dans les chantiers autour de Laniel ?

Émile tressaillit en entendant la question. Il faillit tout avouer à son grand-père, tellement il se sentait petit et faible sous le poids de son chagrin. Il hésita longuement, mais préféra garder son secret, ayant peur du ridicule, s'il se confiait.

- Bah! C'est juste un cyprès, un beau et grand arbre que j'ai vu il y a quelques semaines. La tête avait été toute écorcée par un animal rongeur. Même les branches aussi!

- Un cyprès hein, que tu dis ! Ben d'après moi, c'est un porc-épic ton castor ! Ils sont maudits pour ça les porcs-épics! Ils rongent les cyprès et les font sécher debout. Seulement la tête. Là où l'écorce est encore jeune et tendre. Un seul porc-épic peut décimer une vingtaine de gros cyprès dans son hiver. Grugé jusqu'aux petites branches! Mais à ma connaissance, ça n'a jamais causé de gros dégâts. Quelques arbres seulement en meurent dans toute la forêt.

- Je veux bien croire, mais quand t'as rien qu'un arbre et que les porcs-épics se sont jetés dessus, y a-t-il quelque chose à faire pour les en empêcher ?

- Ça ne devrait pas être trop compliqué. Le porc-épic a peur de rien. Il s'imagine que toutes les bêtes craignent de l'attaquer, à cause de ses maudits dards qui ne veulent plus s'arracher de la peau... Un bon piège devrait faire l'affaire!

Cette suggestion correspondait à peu près aux plans d'Émile. Le lendemain matin, il se fabriqua deux ou trois collets avec une

broche résistante, s'empara de quelques feuilles de tôle parmi un tas de ferraille qui rouillaient tranquillement leur reste de vie derrière la grange. Il mit tout cela dans un grand havresac et se rendit rapidement jusqu'au boisé où il avait laissé son arbre la veille.

En arrivant sur les lieux, il constata qu'il était plus que temps d'agir. Le mystérieux visiteur (porc-épic, il en était à peu près sûr maintenant) était revenu, s'était joué de son barrage de chicots morts et, une fois de plus, s'était gavé de la peau brute de son arbre, encore tout imbibée de sève. Émile ne put retenir l'afflux de colère qui lui gonfla les veines.

- Maudit porc-épic! Tu ne perds rien pour attendre. Un jour c'est moi qui aurai ta peau ! Peau pour peau, même si la tienne est loin de valoir celle de Jack !

Jack, pour *Jack pine*⁶, bien sûr, mais aussi pour marquer sa différence d'avec les autres habitants de l'Île. Il n'y avait pas ici beaucoup de traces du passage des Anglois sur la face de la Nouvelle-France, le château des Américains excepté. Jack, c'était un brin d'exotisme dans son univers un peu exigü. Ça lui rappelait aussi un bûcheron du camp de la baie du Huard sur le Kipawa, qui se faisait appeler Jack (il devait probablement s'appeler Jacques ou Henri, comme tout le monde). Un gars du Témiscouata. Une grande gueule, mais un cœur d'or.

Émile donc, s'empressa d'entourer de tôle ondulée la base de l'arbre, sur un bon mètre de hauteur. Puis il repéra assez facilement le sentier du porc-épic, lequel ne faisait aucun effort pour le dissimuler. Il y installa des collets un peu partout,

⁶ Nom commun du cyprès, en anglais

comptant plus sur le nombre que sur la subtilité pour attraper sa proie.

Jack-le-cyprès avait maintenant l'air d'un chevalier médiéval, avec sa carapace de tôle et ses branches sèches à ras le sol, pointant vers l'horizon comme autant de lances pour des joutes épiques. Pauvre grand aïeul ! Fallait-il en venir à cette mascarade pour te sauver la vie, toi qui as sauvé la mienne jadis, rien que par la puissance de ton ombre ?

Quel paradoxe que de voir cet arbre, symbole -s'il en était un- de force et de calme maîtrise de soi, se laissant dévorer tout cru par un simple porc-épic, le roi du bluff, aussi étourdi et faible qu'un enfant, sous son armure trompeuse ! Mais quelle était donc la vie d'un arbre ? Ses plus grands ennemis n'étaient peut-être pas le vent, le froid et la neige, contre lesquels on est habitué à les voir se cabrer, perdre des branches et parfois, s'affaler, déracinés ? Se pouvait-il que d'humbles, minuscules parasites comme les champignons, les insectes, les microbes et de petits rongeurs pas très malins puissent l'envahir et le terrasser sans qu'il n'y puisse rien ?

Émile s'assit à sa place coutumière, marquée d'un creux dans l'herbe. Sans qu'il en formule clairement le principe dans son esprit, il se rendait compte intuitivement que la force des forts n'est souvent qu'une chape étincelante camouflant leur solitude; à l'opposé, la force des faibles n'est souvent qu'une question de nombre et de patience.

Et sa vie à lui, que serait-elle ? Continuerait-il à travailler dans les chantiers, aidant d'autres hommes à massacrer des forêts entières d'arbres sains et forts, comme l'était Jack? Ou s'enfuirait-il plutôt vers la foule anonyme des villes ?

Ne sachant trop que faire, il aurait voulu demander conseil à quelqu'un, mais à qui ? Ses grands-parents semblaient trop dépassés par la vie moderne pour lui être d'un grand secours. Ses amis, pour la plupart avaient déjà décroché de petits emplois çà et là ou avaient quitté la région pour poursuivre leurs études ailleurs. À qui se fier pour lui montrer sa voie ? Au fond, il n'était sûr que de ce qu'il ne voulait pas : subir. Que ce soit assis sur un banc d'école ou sur une chaise de fonctionnaire.

Mais pour l'instant, il se sentait bien auprès de Jack. Au fond, il aimait mieux ne pas trop penser à ces choses. Levant la tête vers la cime de son arbre, il l'envia encore une fois d'être si grand. Comme on devait avoir une belle vue de là-haut ! Il ressentit une folle envie de grimper sur les épaules de Jack pour faire une promenade dans le regard du géant.

Ne pouvant atteindre les premières branches, même en s'étirant les bras au maximum, il grimpa sur l'enveloppe de tôle dont il venait d'habiller la base du tronc et finit par attraper les branches basses. Se poussant avec ses pieds arc-boutés au tronc, il réussit à se hisser de quelques mètres, là où on pouvait commencer à se servir des hautes branches comme d'une échelle. Finalement, il atteignit l'extrémité de ce que la cime pouvait supporter, se frayant difficilement un chemin à travers l'enchevêtrement touffu des ramilles. Déséquilibré par ce poids appréciable sur l'extrémité plus frêle de son dos, Jack oscillait de droite à gauche au moindre vent.

Émile fut d'abord déçu, une fois sa première frayeur passée. Il avait imaginé un panorama plus étendu. Surtout, il avait imaginé Jack tout seul à se balader en altitude. Il est vrai que le cyprès dominait de loin toute la forêt. Pourtant à une cinquantaine de mètres à peine, d'autres vénérables conifères avaient eu aussi

des prétentions sur le point de vue et bouchaient des pans complets de la terre environnante. Ils n'étaient peut-être pas d'aussi grande taille que Jack, mais ils avaient l'avantage de pousser sur de petites éminences du terrain qui compensaient pour les mètres manquants.

Peu à peu cependant, il sentit une sorte de griserie l'envahir. La brise vive des hauteurs lui emplissait les poumons d'un fluide qui semblait plus léger et donnait de la portance au corps, comme s'il pouvait s'arracher du sol pour ramper sur l'air. Tournant la tête derrière lui, il s'aperçut que le véritable paysage se cachait dans son dos.

En effet si les bosquets de fortes épinettes blanches lui bloquaient la fenêtre sur la baie du Sud-est, droit devant, en revanche, la baie du Nord vous sautait au visage du côté des jachères chez Médée.

C'était d'abord un bleu de profondeur violente, moutonnant de vagues molles, tacheté d'îles vertes comme autant de déchirures à l'aile de l'horizon. Ensuite le plongeon abrupt des collines bordant la rive, dans l'onde noire de la baie, à la hauteur des pacages chez Médée. Comme si la terre, lasse de marcher sous le poids du ciel, voulait nager et flotter dans le mystère de l'eau, impénétrable malgré sa transparence. Des vaches paissaient vaillamment de part et d'autre de la baie, carrés noirs et blancs sur la courtepoinette des champs clôturés, indifférentes à la beauté du tableau dont elles faisaient partie, bien malgré elles.

Émile pensait qu'il devait en être ainsi de la plupart des vies sur terre. Vécues tellement à ras le sol, à ruminer la pitance quotidienne, dans la parfaite inconscience de l'arrière-plan

magistral sur lequel elles bougent leurs taches de couleurs, qu'elles meurent sans même laisser de traces dans la mémoire des champs, des lacs et des ciels.

Mais quand on peut jouir de la vision des grands arbres et qu'on peut reconnaître la place de chaque chose, de chaque être dans la grande toile qui fait face au ciel, alors on n'a plus besoin de bouger. On se contente de voir venir à soi. Pourquoi courir et s'agiter à vouloir tout embrasser du monde quand ce dernier peut tenir au bout du simple regard d'un oiseau ? Les arbres savent cela, eux qui sur toute la surface de la terre, maintiennent le sol en place, en l'enserrant dans leurs racines profondes.

Le sol supporte et permet toute vie, lorsqu'il épouse l'eau. Nulle part ailleurs que sur une île ne se rend-on compte aussi aisément de ces choses et, plus dramatiquement encore si, comme le faisait Émile en ce moment, on se juche sur un arbre pour lui emprunter sa vision.

Émile savait maintenant ce qu'il lui restait à faire. S'ancrer lui aussi, comme Jack, et pousser d'un côté vers le ciel et de l'autre, vers l'eau souterraine, concentrant dans le temps et l'espace d'une vie toutes les forces du monde. Non, il n'avait plus besoin de chercher au loin sa destinée. Les yeux de Jack lui offraient maintenant cette évidence.

Un bruit insolite finit pourtant par le tirer de sa rêverie. On s'impatientait quelque part au pied de l'arbre; on trépignait, secouant arbustes et plantes, grattant les feuilles mortes sur le sol. Quelques grognements nerveux accompagnant toute cette agitation finirent par convaincre Émile de descendre vérifier ce qui se passait.

Arrivé au bas de l'arbre, il finit par discerner la face ensanglantée d'un porc-épic qui s'était pris dans un des collets qu'il avait tendus. Émile ne put retenir un cri de joie en constatant le succès de sa chasse et il sauta promptement par terre. L'animal s'immobilisa à quelques pas de lui. Émile l'entendit se plaindre une fois ou deux, d'une petite voix irritée, comme s'il exigeait des explications à sa situation inconfortable. Émile sentait son cœur battre à tout rompre. Enfin, il le tenait à sa merci, son ennemi juré, l'objet de ses fantasmes les plus cruels. Il aurait même le plaisir de le liquider lui-même.

- Tu venais encore t'attaquer à Jack, hein ? Tu voulais terminer ta sale besogne et me l'écorcher vivant! Eh bien, j'ai des petites nouvelles pour toi. Le vent a tourné. C'est maintenant toi la proie sans défense. Moi, je viens de la part de Jack, pour t'apprendre à respecter les arbres.

En marmonnant ces paroles, Émile se saisit d'une des branches sèches à la base du tronc de son ami et, dans un effort décuplé par la rage, l'arracha brusquement. Elle céda en émettant un craquement retentissant qui figea le porc-épic sur place. Plus grosse que son pouce et encore solide, elle se transforma en un gourdin méchant dans les mains d'Émile. Et vlan ! Une première fois le bâton s'abattit sur le dos de la pelote d'épingles.

Celle-ci broncha à peine sous le coup. Émile avait trop retenu son geste. Par politesse, par crainte de le blesser mortellement. Étonné par cette indifférence, Émile se crut justifié de recommencer en y mettant plus d'ardeur. Deux, trois, quatre fois. Le porc-épic commençait à trouver le temps long... Il se tortillait en tous sens afin de s'échapper. Son arrière-train faisait maintenant face à Émile, dressé comme un bouclier. Son dos et

sa queue n'étaient plus qu'une boule d'épines menaçantes à travers lesquelles on pouvait voir gicler un peu de sang.

La colère d'Émile était retombée pour faire place à un genre de désarroi. Que fallait-il faire maintenant ? Le tuer en l'inondant d'une pluie de coups ? La bête semblait trop costaud pour souffrir sérieusement de cette bastonnade avec une branche sèche. Émile chercha du regard une arme plus appropriée. Rien en vue. S'éloigner pour en quérir une risquait de donner le temps au porc-épic de se défaire de son collet et de s'enfuir. Haletant et tremblant de nervosité, Émile s'arrêta pour réfléchir un peu.

En son for intérieur, il répugnait à tuer. Il préférait croire qu'une bonne correction allait lui marquer la mémoire à jamais et que le pique-porcine ne remettrait plus jamais les pieds à cet endroit. Sans s'en rendre compte, il s'éloignait lentement de sa victime, prétextant chercher un outil assez robuste pour lui servir d'assommoir.

C'est alors que l'ombre de Jack s'allongea vers lui jusqu'à l'envelopper complètement. Émile se rappela immédiatement comment de manière similaire, auparavant, l'arbre l'avait sauvé de l'assaut d'un ours. Mais cette fois, il eut davantage conscience du déroulement des choses. La transition entre la clarté et les ténèbres fut très rapide, bien qu'on la sentit venir. On promenait un voile devant ses yeux, un voile très mince, mais étonnamment opaque. Le monde et la lumière semblaient demeurer à portée de la main derrière cet écran. Émile avait beau tenter de l'arracher, le voile persistait. Il commença alors à douter de ses perceptions.

Si le voile refusait de s'écarter lorsqu'on le chassait de la main, c'est qu'il ne se situait peut-être pas à l'extérieur de ses yeux, mais bien dans ses yeux. Il approcha lentement la main de son visage, jusqu'à toucher le bout de son nez. Rien. Il ne voyait strictement rien. L'univers venait de disparaître, engouffré dans un vaste trou noir. Et il était le seul survivant, perché au milieu du vide. Pourtant il sentait très bien le sol sous ses pieds, qui lui proclamait le contraire. Ce qui avait disparu, c'était plutôt lui-même. Il n'était qu'un peu de vide arpentant la surface de la terre.

Combien de temps cela durerait-il cette fois-ci ? Pourquoi Jack l'accablait-il de cette façon alors qu'il s'apprêtait à le débarrasser d'un ennemi mortel ? La nuit commençait à lui envahir le cœur, après lui avoir pris sa tête. Il entendait distinctement le porc-épic tirer sur sa chaîne et ronger l'arbrisseau auquel il avait attaché le collet. Ce diable lourdaud, tout empêtré dans sa graisse, allait donc en profiter pour s'échapper.

L'animal, s'aidant du groin et des griffes, grognait et grattait avec une surprenante agilité maintenant, compte tenu de ses mœurs habituellement plus dolentes. Si bien qu'au bout de quelques minutes de ce manège, il réussit à couper partiellement, puis à arracher le piquet qui le retenait sur place. Il prit ensuite la fuite, le traînant avec lui, tel un trophée. Les bruits de froissements et de glissements diminuèrent rapidement d'intensité et Émile, perdu sur sa planète de noirceur, ne sut bientôt même plus de quel côté avait fui le brigand.

C'est alors seulement que la lumière revint à ses yeux, comme un feu qui brûle. Criant de douleur, il referma aussitôt les

paupières, attrapant arbustes et branches au passage pour s'aider à garder l'équilibre. Se calmant peu à peu, il les ouvrit à nouveau, plus lentement cette fois.

Plus de Jack ni de porc-épic à ses côtés, mais plutôt Béatrice qui ramassait des petites fraises dans un des champs de son oncle Josaphat, un coteau au point culminant de l'île où les vaches broutaient l'herbe tendre de ce début d'été.

8 - Un amour de maraîcher

Que de changements dans sa vie depuis cette époque de ses 18 ans, où il avait fait cette première rencontre avec Porc-épic et où peu de temps auparavant il avait eu la révélation de sa place sur terre, juché sur les épaules du grand Jack. Presque dix années plus tard, Émile se sentait un peu perdu en émergeant de la longue rêverie qui lui avait fait revivre cet épisode de sa jeunesse. Sans doute que l'éclat et la force du soleil, auquel il n'avait pas pris garde, lui avaient un peu trop chauffé le crâne et ramené à la surface des souvenirs décantés au fond de la mémoire.

Mais si l'image de Jack lui apporta une bouffée de douceur de vivre, l'épisode de sa cécité passagère le troubla beaucoup et le rendit mélancolique. Cet étrange mal qui, pour la seconde fois s'était manifesté en lui, allait-il l'accompagner ensuite tout le reste de sa vie ? Il n'en avait jamais parlé à quiconque. Ni à sa mère, ni à son médecin. Pas plus à Béatrice. Pourtant il se sentait l'obligation de le lui avouer. C'était peut-être de l'épilepsie. Ils allaient bientôt se marier et il se sentait l'obligation de lui en parler.

Il avait surtout d'autres choses à lui expliquer.

Béatrice ne connaissait rien à la famille des Ménard, dont elle était pourtant issue elle aussi. Cette famille habitait l'île depuis plus de trois générations et le sang qui coulait dans ses veines était chargé d'histoire.

Arrivés tôt au début du siècle, parmi les premiers contingents de colons à arpenter les lots déboisés qui entouraient Ville-Marie, les Ménard avaient connu un monde bien différent du paisible hameau canadien-français que constituait aujourd'hui Ville-Marie. Une foule cosmopolite y grouillait alors, attirée par des rêves de fortune rapide qu'inspiraient les pays neufs, notamment dans le Nord-Est ontarien.

Aux Irlandais des îles Orkney, maîtres suprêmes du petit monde des trafiquants de fourrures, avaient succédé la génération des forestiers anglais de la vallée de la Gatineau, venus remplir leurs goussets à même les massifs de pins rouges du Bas-Témiscamingue. Une fois les forêts décimées, les colons étaient arrivés, appâtés par les discours enthousiastes des missionnaires oblats qui projetaient de faire de ces vastes contrées, tout entières livrées à une poignée de Sauvages, un pays à foin et à bestiaux.

Des Québécois de vieille souche avaient répondu à leur appel, mais aussi des Français et des Belges, qu'on avait enrégimentés dans des sociétés de colonisation moitié laïques, moitié religieuses, outre-mer. Comme tous les autres qui, à l'époque, désiraient se tailler une place au soleil dans ce nouveau pays, ils devaient se taper le pénible voyage par bateau en remontant l'Outaouais supérieur, lequel comportait de nombreux portages.

Parmi ces premiers contingents, il se trouvait un Chénier. Il avait tenté l'aventure à partir de sa Bretagne natale. Il s'établit un peu au nord de Ville-Marie, dans le secteur qu'on appelait à cette époque «Hull», parce que beaucoup d'anciens bûcherons de la compagnie hulloise, Eddy, abandonnant la hache à équarrir pour la charrue, y avaient élu domicile. Ce Chénier, gros travailleur et moins nostalgique que ses équipiers, connut des succès rapides

sur sa terre, en cultivant de nouvelles variétés de concombres et de tomates qui venaient bien en ce pays, malgré sa courte saison chaude. Il devint rapidement un des bons maraîchers des alentours.

Il finit par s'enticher d'une fille de ses voisins québécois et compta bientôt quelques-uns de ses propres enfants parmi sa plus fidèle clientèle. Frédéric était l'un d'eux, qui devait plus tard épouser Martine Ménard, la grand-mère d'Émile.

Les Ménard quant à eux s'étaient installés à l'île du Collège dès leur arrivée. On l'appelait île Bryson à l'époque. Eux aussi devinrent d'efficaces maraîchers, jouissant d'une longueur d'avance sur leurs concurrents Chénier, à cause du micro climat plus tempéré qu'on retrouvait sur leur île. Toutefois, pendant l'été, ils ne pouvaient se rendre facilement écouler leur production à la ville, devant emprunter un chaland pour rallier la terre ferme. Par contre l'hiver, ils étaient plus favorisés.

En effet, un chemin d'hiver était tracé sur le lac à partir de l'île « Bryson », ce qui raccourcissait la traversée, et un petit trafic s'établissait alors entre Ville-Marie et Haileybury, sur la rive ontarienne du lac Témiscamingue. Entre deux tempêtes, beaucoup de cultivateurs des alentours s'aventuraient sur ce chemin de glace pour aller commercer avec les riches citadins des villes minières de Cobalt et Haileybury, qui appréciaient les victuailles que leur apportaient les colons de Ville-Marie et qu'on échangeait contre les marchandises rares qu'offraient leurs élégants magasins.

Frédéric et Martine s'étaient connus dans les marchés de Ville-Marie et Haileybury, côte à côte dans leurs kiosques respectifs, rivalisant d'adresse pour vanter les qualités de leurs patates,

citrouilles et céleris ou de spécialités comme le sucre d'érable, la confiture de petites fraises et les cornichons. La concurrence avait eu le curieux effet de les rapprocher et même de les unir.

Émile avait donc hérité de son grand-père une ascendance bretonne, qu'on ne pouvait facilement deviner aujourd'hui, mais que son père, Adrien, devait bien lui avoir transmise. Était-ce à cause de cela qu'il se sentait différent des autres Québécois *pure laine* de son entourage? Il n'avait pas honte de cette différence mais préférait la cacher dans la solitude de son patelin, où on s'en accommodait bien.

9 - Véronique et Crow

Et puis, il y avait Véronique, cette grand-tante si gentille qui avait recueilli Béatrice à la mort de sa mère, Élisabeth. Un mystérieux secret se tenait bien caché derrière ses yeux rieurs, dont Béatrice était loin de soupçonner la nature.

La sœur cadette de la grand-mère d'Émile avait eu le privilège de poursuivre ses études un peu plus longtemps que les autres et avait même fini par décrocher un diplôme à l'École normale de Ville-Marie. À peine âgée de 18 ans, elle avait déjà la responsabilité d'une classe dans la petite école de rang de son île natale. Deux ans plus tard, elle quittait brusquement le petit milieu douillet où elle avait grandi pour s'en aller vivre une aventure extraordinaire.

En effet, à la fin de l'été, un de ses professeurs à l'École normale vint un jour la trouver pour lui présenter un ami à la recherche d'une institutrice pour une mission indienne. Il s'agissait du père Meilleur, un missionnaire oblat qui desservait les communautés algonquines du Bas-Témiscamingue. Une ces communautés avait construit une école au village indien de Hunter's Point et faisait appel à des religieuses d'Europe pour enseigner les rudiments de l'alphabet aux jeunes Algonquins postés là durant l'hiver. Cependant, ces religieuses s'étaient rebutées à la tâche, vaincues par trop de dépaysement. Les oblats n'avaient jusqu'ici pu trouver personne pour remplacer la dernière titulaire.

Véronique n'était pas de nature téméraire et ce genre de proposition ne lui paraissait pas très alléchant. Cependant elle

venait de vivre une peine d'amour (un de ses camarades d'enfance lui avait préféré sa meilleure amie) et elle désirait s'éloigner de son monde trop étroit pour mieux les oublier tous les deux. À la grande surprise de ses parents, elle avait donc accepté le poste pour un an, obtenant un congé temporaire de la commission scolaire et bien décidée à revenir s'installer près de sa famille sitôt sa plaie cicatrisée. Elle n'avait donc aucune idée de l'aventure qui l'attendait.

Bien que les Indiens eussent toujours fait partie du paysage au Témiscamingue, on les voyait de moins en moins autour de Ville-Marie depuis la fermeture du poste de traite de Fort Témiscamingue, en 1920. La petite vérole et la grippe avaient clairsemé le nombre de chasseurs - déjà fort peu nombreux - parmi la population indienne et les Blancs, profitant de ce déclin, s'emparaient de leurs territoires de trappe pour les dégarnir rapidement. La compagnie de la Baie d'Hudson⁷ avait pour ainsi dire fermé boutique dans la région, les affaires n'étant plus ce qu'elles étaient.

Au sud du grand lac Kipawa, quelques commerçants métis avaient pris la relève et ouvert des magasins de traite, notamment à Hunter's Point et à Long Point. Les survivants parmi les familles algonquines traditionnelles vivaient maintenant en satellites autour de ces humbles cabanes, passant du nomadisme en hiver à la vie villageoise pendant l'été.

Sur l'île « Bryson » on se souciait fort peu de ce qu'il pouvait advenir d'eux. Les seuls contacts réguliers qu'on avait avec les

⁷ Principal acheteur de fourrures et vendeur de marchandises pour les populations indiennes de la région

Indiens se limitaient à la famille des Murray, une famille de métis installés là depuis belle lurette, probablement bien avant l'arrivée des Ménard et des premiers colons blancs. On les disait parents avec James Kelly, le premier colon de Ville-Marie. Un Irlandais ayant fui la famine en son pays, vers 1870, et qui s'était construit une cabane dans la baie du lac Témiscamingue qui aujourd'hui porte son nom.

Il y avait défriché, puis ensemencé un lopin de terre situé loin à l'extérieur des limites du Fort Témiscamingue. Une initiative que les bourgeois de l'époque voyaient d'un mauvais œil. Ils avaient peur que son exemple ne déteigne sur les trappeurs algonquins qui pourraient délaisser la chasse aux fourrures (et l'achat à crédit au magasin de la Compagnie) pour s'adonner au lucratif commerce du foin avec les compagnies forestières, prêtes à payer le prix fort pour nourrir leurs chevaux de trait d'une denrée aussi rare dans le pays.

Ce Kelly avait lui-même été trappeur, ou une sorte de coureur des bois, avant de s'installer à la baie qui porte maintenant son nom, seul avec son chien. Célibataire, on ne lui connaissait pas de descendants. Pourtant le bruit courait dans le hameau qu'il avait pris femme parmi les Algonquins du lac Saséginaga, avec lesquels il entretenait des relations intermittentes. À ce que laissaient parfois sous-entendre les missionnaires, les Murray de l'île seraient apparentés à sa progéniture.

Cette famille s'était peu à peu isolée du reste de la population. Les Murray avaient conservé pour l'essentiel les habitudes vagabondes de leurs ancêtres. Chaque hiver, ils partaient rejoindre les territoires de chasse de leurs parents dans la région des grands lacs entourant le Kipawa. L'été, ils le passaient à tendre des filets sur le lac Témiscamingue et à bêcher leurs

carrés de légumes, vendant leur poisson au marché de Ville-Marie et parfois à leurs voisins insulaires. Ils finirent par quitter définitivement les lieux vers les années 1950, sous la pression des cultivateurs avides de terres jouxtant les rives du lac, et s'installèrent, dit-on, au lac Tee, près de Kipawa.

Véronique donc ne connaissait des Indiens que les Murray, qu'on tolérait bien sur l'île, mais qu'on jugeait malpropres et peu portés sur le travail. Au grand désespoir de ses parents, elle allait donc s'exiler parmi les *purs Indiens*, qui vivaient de façon probablement plus misérable encore que les Murray. Mais Véronique, pour la première fois peut-être dans sa vie, tint tête à sa mère, ne lui opposant pour tout argument qu'un silence buté. Une faible voix intérieure la persuadait que sa décision était la bonne et que son destin devait passer par Hunter's Point.

Elle partit donc au début de l'automne et ne revint qu'au printemps de l'année suivante. Car l'année scolaire là-bas prenait fin à la fonte des glaces. À son retour, elle semblait n'avoir plus rien de commun avec la Véronique d'antan. Son séjour là-bas avait métamorphosé la frêle jeune fille, aux manières si timides qu'elle passait presque inaperçue auparavant, en un papillon étrange. Elle ne parlait plus que de retourner là-bas. Sa vie allait en être marquée pour toujours.

Le voyage pour s'y rendre (elle qui pourtant l'avait bien redouté, tant on lui avait décrit les misères qui l'attendaient) l'avait tout de suite plongée dans le ravissement. Elle partit de Laniel en septembre, avec une brigade de trois canots qui transportaient le missionnaire et son attirail pour plus de quatre mois de tournée parmi ses ouailles dispersées dans les forêts. Les rameurs appuyaient ferme sur l'aviron car il fallait faire vite.

Son périple avait commencé par un voyage en train, de Ville-Marie jusqu'au pont de la rivière Kipawa. Elle fut un peu déçue de constater, en débarquant du wagon, qu'il n'y avait là ni gare, ni village, mais tout juste une cabane de rondins, perchée sur une des falaises qui supportaient le pont du chemin de fer. Dès qu'ils eurent fait quelques pas vers la cabane, un petit groupe d'hommes, sales et hirsutes, se détacha de l'ombre et vint à leur rencontre. Elle s'effraya un peu en les apercevant. Ce seraient leurs guides, lui avait expliqué le père Meilleur, mais elle redoutait de remettre son destin entre leurs mains. Elle se rassura en constatant combien le prêtre semblait les respecter et les apprécier.

On ne tarda pas à charger les bagages dans les canots et à filer sur la rivière, dans ce qui était pour elle l'inconnu total. La température commençait déjà à rafraîchir et, dans quelques semaines, les familles allaient gagner leurs territoires de trappe pour la chasse d'automne. Le père oblat voulait les bénir toutes avant leur départ.

L'équipage était constitué de jeunes hommes endurcis dont on appréciait les muscles solides et le dos fort dans les nombreux portages qui les attendaient. Véronique, peu habituée à voisiner d'aussi près les hommes de son âge, les admirait maintenant du coin de l'œil, tout en essayant de bien camoufler ses sentiments. Par contre, elle s'extasiait ouvertement sur la beauté du pays qu'elle découvrait.

Née sur les bords du grand lac Témiscamingue, le spectacle des vastes étendues d'eau lui était familier, mais c'était la première fois qu'elle s'en servait comme d'un chemin menant vers l'aventure. Elle commença à oublier ses anciens déboires amoureux, accrochant au passage son regard aux îles et aux

falaises du Kipawa, dont chacune avait un caractère de famille et un nom pour les guides. Leurs pères avaient été capitaines sur les gros bateaux de fer dont se servaient les compagnies forestières pour halier les immenses radeaux de bois jusqu'à l'embouchure du ruisseau Gordon au lac Tee, et eux-mêmes avaient appris à lire les moindres indices des écueils et rochers affleurant la surface de l'eau. Ils se devaient aussi de ne jamais négliger les signes avant-coureurs d'un changement du temps, qui pouvait se gâter subitement sur ce géant et le transformer en ogre avaleur de canots.

Ainsi, un beau matin, ils décidèrent de garder les tentes dressées jusqu'à midi, malgré les apparences de beau temps cette journée-là. Pendant la nuit, l'un des jeunes Algonquins avait vu en songe des canots chavirer dans une tempête sur le lac et avait convaincu ses camarades de ne pas se risquer sur l'eau pour le moment. Véronique ignorait totalement ce dont on discutait lors des échanges assez vifs, en algonquin, qui eurent lieu par la suite entre les jeunes Indiens et le missionnaire. Ce dernier, bien mécontent de prendre ainsi un retard injustifié sur son horaire, se moquait d'eux en les traitant de superstitieux. Mais ils n'en refusèrent pas moins de bouger.

Au lieu de l'affairement habituel qui suivait le petit déjeuner, Véronique remarquait, intriguée, que les hommes restaient tranquillement assis autour du feu, étirant leur pipée tout en jetant des regards furtifs au curé qui maugréait dans son coin. Ce dernier vint avertir Véronique du changement de programme pour la journée, non sans lui avoir servi une autre leçon sur l'art de vivre avec les Indiens, pour qui le temps et les objets de civilisation n'avaient pas la même importance que pour les Blancs.

Véronique n'était pas pressée elle non plus, car ce contretemps lui permettait de prolonger la partie de pêche qu'elle avait commencée ce matin pendant les préparatifs du repas. Elle comptait bien ramener un ou deux beaux touladis pour varier le menu du souper. Un vent léger du sud-est se leva ensuite, agitant la soutane du curé, comme le fit observer Harry, l'un des rameurs, celui-là même qui avait eu le rêve prémonitoire. Véronique, lasse de tendre sa ligne en vain près de la rive, monta dans l'un des canots et s'éloigna à quelque distance dans l'espoir d'améliorer ses chances de capture.

- Je vais aller pêcher sur la petite île en face. Je pense que ça va mordre un peu plus. Je reviens dans une heure au plus tard.

L'île en question n'était qu'un minuscule amas de rochers, coiffée de quelques cèdres rabougris et se trouvait à quelques centaines de mètres du campement.

- Fais attention Véronique, un canot, c'est pas comme une chaloupe. Si le vent se lève, tu auras de la misère à t'en revenir.

- Oui mon père. Si les vagues commencent, je m'en reviens tout de suite.

Elle n'avait pas franchi cent mètres que soudain Harry s'était dressé sur ses jambes et lui criait de revenir.

- *Come back, miss ! There's a storm coming in behind you !*

Véronique ne comprenait pas assez bien l'anglais pour saisir rapidement de quoi il s'agissait et Harry dut répéter sa requête avant qu'elle ne décède. En se retournant, elle vit un gros pan de ciel complètement bouché par d'épais nuages noirs qui chassaient des trombes d'eau et de vent devant eux. Elle n'en

revenait pas de la rapidité avec laquelle cette tempête était apparue. Pour l'instant, seul un petit souffle plus humide sur son visage trahissait son arrivée.

Bien que la distance la séparant de la rive ne fût pas bien grande, elle s'énerva et s'épuisa en fausses manœuvres. Le vent avait doublé de force en quelques minutes, et elle ignorait comment manier le canot dans ces conditions. Elle se rappelait les paroles du missionnaire et, prise de panique, usait inutilement ses dernières forces.

Le missionnaire, debout sur la rive, tentait de la calmer en multipliant ses conseils.

- Mets-toi à genoux au fond du canot. Tiens-toi au centre. Prends l'aviron le plus près possible de la face plate. Penche-toi pas trop sur le côté en ramant.

Mais cette avalanche de détails ne fit qu'augmenter sa frayeur. Pendant ce temps, Harry, sans un mot, avait sauté dans l'un des autres canots et ramait comme un forcené vers la jeune fille que le vent emportait au large. Il finit pourtant par la rejoindre assez rapidement en tirant le maximum de sa musculature. Arrivé à sa hauteur, il aligna les deux canots côte à côte, puis, agile comme un chat, enjamba le plat-bord pour se retrouver dans le canot de Véronique avant même qu'elle n'ait eu le temps de se remettre de son étonnement. Il attacha son embarcation à l'arrière de celle de Véronique et, d'un geste de la main lui fit signe d'avancer à la proue du canot, non sans lui avoir adressé un large sourire qui la rassura immédiatement sur ses chances de se sortir de ce mauvais pas.

Elle répondit par un timide sourire complice, puis s'exécuta en conservant son aviron pour aider Harry. Au bout de quelques

minutes qui lui parurent bien longues, tellement la tempête semblait vouloir refermer ses crocs sur le frêle esquif, ils réussirent à accoster en sécurité. Ses premiers mots furent pour le missionnaire.

- Père, comment dit-on « merci », en algonquin?

- On dit : *Migwetch* !

- *Migwèch*, hein, c'est ça ?

- Oui, à peu près ça.

Elle se tourna aussitôt vers Harry pour le lui répéter, mais ce dernier ne le lui en laissa pas le temps, l'entraînant vers la tente en la prenant par la main. Pour toute explication, il pointa du doigt les trombes de pluie qui fonçaient maintenant droit sur eux. Robe-noire suivait derrière, sa soutane claquant au vent comme un drapeau mortuaire.

Un grand brassage de l'air précéda l'averse et les parois de la tente vinrent près de se coucher par terre sous cet assaut. Barney, l'un des compagnons d'Harry, se dépêcha d'aller s'asseoir sur le pan de toile qui servait d'ouverture afin de le maintenir fermé. Par la fente demeurée béante, il vit que la surface du lac s'était maintenant transformée en une mer déchaînée, crachant ses vagues écumeuses l'une après l'autre sur tout ce qui faisait obstacle.

Partant d'un grand éclat de rire, il revint vers les autres, tassés au centre, et cria au-dessus du vacarme que faisait le vent:

- *Well, I guess you'll be less in a hurry for a while, father! ! !*

L'oblat eut un petit sourire décontenancé et acquiesça d'un signe de tête. Il demeura songeur quelques instants, puis chassa ses doutes sur la puissance des manitous en se persuadant que c'était probablement Dieu lui-même (et non *Kitchi Manido*) qui avait permis à Harry de faire ce rêve prémonitoire. Il en glisserait d'ailleurs un mot lors de son prochain sermon, pour bien leur illustrer que Dieu veillait sur tous ses enfants, Indiens y compris.

Véronique, elle, finit par se tourner vers les jeunes Algonquins qui avaient l'air indifférents pendant que des tonnes de pluie mouillaient la tente de part en part. Elle cherchait Harry du regard, mais celui-ci semblait l'éviter, lui tournant le dos et riant des plaisanteries que les cinq autres échangeaient entre eux. Elle finit par lui toucher le genou.

- Harry... ,

Sa voix trembla jusqu'à s'éteindre sous l'émotion et c'est elle qui, cette fois, hésitait à le regarder en face. Elle finit cependant par lancer :

- *Migwèch !*

Les autres se turent quelques secondes, surpris peut-être qu'une Blanche montre ainsi sa gratitude pour un geste qui paraissait tout aussi naturel. Harry lui rendit son sourire et se mit à blaguer.

- *It's all over now. Pense plus à ça... After the storm I'll show you how to catch big fishes ... gros poissons !*

Il tint parole. Ce jour-là et les jours suivants, Harry et Véronique allèrent souvent à la pêche ensemble. Ils ramenèrent de beaux

poissons et beaucoup de bonne humeur au camp, ce qui changea les repas en véritables fêtes pour tout le monde.

Le curé assistait, songeur, à la naissance de cette amitié inattendue entre sa jeune protégée et Harry. Il se demandait s'il avait fait le bon choix en amenant là-bas une jeune fille célibataire et aussi jolie. Pendant l'hiver, il devait s'absenter pour aller visiter les familles dans leurs lointains campements de trappe. Qu'allait-il se passer s'il laissait Véronique seule au village pendant ses longues excursions ? Il avait pourtant promis à Martine de veiller sur sa fille. Il devrait trouver une façon de séparer ces deux-là, une fois rendu à Hunter's Point.

Ils arrivèrent à la fin septembre, juste à temps pour assister aux préparatifs de départ pour la chasse d'automne. Le magasin de Jos Riverin, le marchand de fourrures, bouillonnait d'activité à ce moment et le missionnaire en profitait pour y passer presque toutes ses journées, car il était sûr d'y rencontrer tout son monde, chaque famille venant tour à tour compléter ses provisions pour le *Pré-hiver*, la cinquième saison des Algonquins. Cette période de l'année qui s'étend à peu près de la fin septembre à la mi-décembre permet une chasse plus facile au castor et à l'orignal. C'est en cette saison qu'on regarnissait les garde-manger pour l'hiver et qu'on ramassait le plus de pelleteries. Aussi, chaque chef de famille était-il impatient de gagner le vaste territoire qu'il avait hérité de ses ancêtres, mais qui, souvent était éloigné de plus de dix jours en canot à partir de Hunter's Point.

Le père Meilleur insistait pour que Véronique l'accompagne dans ses visites quotidiennes au magasin. Celle-ci ne demandait pas mieux au fond. Contrairement à ses appréhensions, elle découvrait que les Indiens n'étaient ni plus sales, ni plus

méfiant que la plupart des Blancs de son île. Ils étaient même d'un naturel assez gai, malgré les situations précaires qu'ils devaient souvent affronter. Les enfants surtout raffolaient de sa présence, lui tournant sans cesse autour et s'amusant de ses efforts pour apprendre à la fois l'algonquin et l'anglais (que la plupart d'entre eux maîtrisaient mieux que le français). Les femmes du village suivirent ensuite, discutant vêtements et bébés avec elle et pouffant de rire chaque fois qu'on lui demandait si elle avait un mari et qu'elle répondait d'un ton pointu :

- Non ! Et je n'en veux pas. *Never* !

Elle ne voyait plus guère Harry d'ailleurs, au grand soulagement du curé. Sitôt de retour parmi les siens, ce dernier se fit un devoir de participer aux corvées qui précèdent les grands départs pour la chasse d'automne. Son père, Andrew Jawbone, revenait d'une tournée des forêts des alentours à laquelle il avait consacré une partie de l'été afin d'identifier une série de sentiers pour la nouvelle société de protection contre les feux de forêts que les compagnies forestières envisageaient de mettre en place dans le secteur. Sa connaissance des sentiers de portage -les *onigamik* aux entrées si parfaitement dissimulées qu'elles se confondent dans le paysage - les Indiens se la transmettaient de père en fils. Ignorant tout de cette science, les Blancs ne pouvaient pénétrer dans les profondeurs des forêts pour tenter d'y surveiller les débuts d'incendie. Ce travail lui avait rapporté un peu d'argent mais aussi du retard dans ses préparatifs de chasse. L'aide de son fils tombait à point.

Il fallait vérifier les pièges, les débarrasser de toute odeur, inspecter et réparer les canots, les filets de pêche, les raquettes,

les *tobaggannes*⁸, les tentes, les carabines et tout le gréement pour assurer leur survie pendant six mois d'hiver. Quant à sa mère, Prudence, la petite-fille de l'ancien chef ancestral Michel Crow, elle avait passé l'été à tanner des peaux d'original et se dépêchait de terminer les nombreux vêtements de cuir, mitaines, mocassins et parkas dont ils auraient bientôt besoin en forêt.

Harry n'avait pas tellement le goût de partir cette année. Pourtant la chasse l'avait toujours passionné et, à 22 ans, on le considérait déjà comme un des meilleurs pourvoyeurs du village. Mais dans son cœur, l'eau limpide s'était troublée. Depuis que ses yeux avaient croisé ceux de Véronique, des sentiments confus agitaient ses moindres instants de repos. C'est une Blanche, se disait-il. Elle ne voudra jamais de moi, un Indien. Même si ma mère ...

Sa grand-mère, Sophie Crow, lui avait en effet un jour raconté qu'elle avait eu un enfant d'un homme blanc, un coureur de bois qui visitait les *wigwams* pendant l'hiver. Sa mère, Prudence, était la demi-sœur de cet enfant... Mais l'histoire avait mal tourné, et Lady, cette petite métisse, avait connu une fin bien cruelle dans le territoire du Kipawa. Ayant toujours cet exemple en tête, Prudence avait coutume de dire qu'on ne mélange pas les races, et que ça porte malheur d'épouser une Blanche pour un Indien. Mais Prudence était superstitieuse, comme bien des vieilles de la bande, et Véronique n'était pas une Blanche comme les autres ... Et puis elle venait de l'île Bryson (du Collège), presque de la famille.

⁸ Traîneaux de lattes de bouleau repliées, tirées par les chiens et les trappeurs

Véronique pour sa part était loin de se douter des liens historiques qui unissaient la bande de Hunter's Point à la plus grande île du lac Témiscamingue, son île. Aussi ne percevait-elle pas le malaise et la curiosité des Anciens du village à son égard dès qu'ils apprirent ses origines. Pour l'instant, elle découvrait chaque jour un peu plus du monde particulier des *Sauvages* et avait hâte de tenir sa petite classe avec ces enfants si enjoués autour d'elle.

On l'avait installée au presbytère, dans un genre d'appentis qui servait autrefois d'asile pour les visiteurs du curé, si rares en cet endroit et en cette saison qu'elle ne croyait pas qu'un jour elle aurait à déménager au grenier de l'école, qui servait de logement de fortune pour l'institutrice, quand on en trouvait une. Le père Meilleur faisait tout pour lui rendre le séjour agréable dans sa demeure, trop heureux de pouvoir la surveiller du coin de l'œil tout en la tenant éloignée le plus possible du jeune Jawbone.

Mais Véronique ne collaborait pas très bien à cette entreprise. Elle faussait régulièrement compagnie à l'oblat et se rendait au magasin, tournant la tête chaque fois que quelqu'un y pénétrait dans l'espoir qu'il s'agisse d'Harry. Hélas, il ne venait jamais.

Le dimanche suivant son arrivée, on fit sonner à pleine volée la cloche de l'église et toute la population de Hunter's Point se massa devant le perron. Il en vint même des lointains villages voisins de Wolf Lake et de Brennan Lake qui pendant plusieurs jours avaient ramé tout le trajet en canot pour assister à la messe. On aurait dit que toute la population se livrait à un rituel avant le départ pour la chasse. Les hivers étaient rudes dans les bois, et on savait que certains n'en reviendraient pas. De nombreux attroupements animaient le cimetière, dont on

décorait les tombes récentes. Puis chacun allait se recueillir quelques instants devant l'autel et recevoir la bénédiction de *Makadè inini*, Robe-noire, afin de se mettre sous la protection de *Kijé Manido*, le Dieu des Indiens auquel les missionnaires avaient donné un visage de Juif nazaréen.

Cette fois-là, Harry y était, flanqué de ses parents et du reste de sa famille élargie. Il avait revêtu son plus beau costume, complet et cravate, et Véronique en fut tout impressionnée sous son chapeau à voilette, qui lui permettait de l'observer sans se trahir.

Après la messe, les familles regagnèrent leurs cabanes. On devinait, à l'agitation générale, que le départ était proche. Dès l'après-midi, les flottilles de canots de ceux dont les territoires étaient les plus éloignés quittaient le village, laissant sur place les jeunes enfants d'âge scolaire, sous la garde d'un parent ou d'un ami.

Véronique décida d'aller préparer sa classe pour accueillir ces enfants qui ne tarderaient pas à se présenter à l'école. Elle rangea les brosses et les craies près du tableau noir. Elle examina les manuels scolaires, moitié français, moitié anglais ; les livres de chants religieux, en algonquin, se demandant comment elle allait se débrouiller dans cette tour de Babel. Puis elle monta inspecter le logement qui lui était destiné au grenier. L'ameublement, réduit à son strict minimum, se composait d'un petit lit de fer, avec une paille, d'une chaise un peu bancal et d'une table qui servait à la fois pour les repas et la correction des devoirs; une petite fournaise en fonte au centre de la pièce et, dans un coin, d'une commode coiffée d'un miroir.

Elle s'assit en jetant un regard un peu désespéré autour d'elle. Une fois les familles presque toutes parties, elle se sentirait bien seule ici avec les enfants pour toute compagnie. Elle réalisa alors pourquoi sa mère avait tant essayé de la dissuader de plonger dans cette aventure. Tout absorbée dans ses pensées, elle ne remarqua pas une tête ébouriffée qui l'observait derrière elle, juchée au faite de l'échelle qui servait d'escalier pour se rendre à son logis. Elle faillit tomber à la renverse lorsqu'elle entendit subitement prononcer son nom, d'une voix douce, presque chuchotée :

- Véronique, *it's me ...*

En se retournant, elle aperçut Harry qui avait l'air désolé de la frayeur qu'il causait.

- *I am leaving tomorrow for the fall hunt. Pars demain dans le bois. I am coming to say good bye...*

- Harry! Tu m'as fait peur... Veux-tu visiter... *my apartment* ?

Il fit signe que oui de la tête. Véronique, remise de son émotion, lui décrivait pleine d'enthousiasme son installation de fortune.

- C'est mon château, *my castle!* finit-elle par lancer en riant. Es-tu venu à cette école quand tu étais jeune, Harry ?

- Pas longtemps. *A few weeks for two or three years !*

Ils descendirent au rez-de-chaussée. La pénombre commençait à envahir la pièce, portant aux confidences.

- Harry, j'ai peur de m'ennuyer un peu quand tout le monde sera parti à la chasse... *I will miss you ...* .

Pour toute réponse, Harry la regarda fixement, droit dans les yeux pour la première fois depuis leur rencontre. Il était facile d'y lire que lui aussi partageait ses sentiments et allait se morfondre au fond des bois. Mais ces dernières paroles avait fait maintenant briller l'espoir dans sa tête. Après un moment il ajouta :

- Véronique, *I will come back at Christmas*. Sortir du bois pour te voir. *We always have a feast here at that time. All the families come and meet the children*.

Il fit une longue pause et ne put retenir un soupir avant d'ajouter :

- Véronique... *Will you wait for me ?*

Il avait maintenant les yeux baissés d'un animal traqué, à la merci du chasseur. Véronique lui toucha l'épaule en se penchant un peu vers lui.

- *Yes, Harry*. Je t'attends pour Noël...

Harry faillit bondir au plafond pour rattraper son cœur qui sautait de joie. Il se retourna pour cacher cette émotion par trop évidente sur son visage d'habitude imperturbable. Pas assez vite cependant pour que Véronique n'attrape au passage cette lueur dans son regard qui la combla mieux que tout serment.

Harry pourtant aurait voulu parler. Subitement il se sentait mille choses à dire qui se bousculaient jusqu'à ses lèvres, cherchant à les entrouvrir pour éclater au grand jour. Pourtant il n'en serra que plus fermement les mâchoires. Un réflexe d'animal sauvage, hérité de centaines d'années de déceptions dans les contacts

avec les Blancs, lui commandait de se taire et de filer en douce pendant qu'il était encore temps.

Mais... ne pouvait-il pas voir sans être vu ? La lignée de sa mère était bien vivante en lui. Une folle idée ébranla sa résolution.

- *Véronique, when you gonna hear a crow...* Je vais venir te voir.

Il n'ajouta rien d'autre, se contentant de lui envoyer la main, avec le plus charmant sourire que Véronique eût reçu de sa vie. Elle voulut l'arrêter, le retenir encore un peu auprès d'elle. Recevoir surtout plus d'explications sur ce qu'il venait de lui dire. Trop tard. Sitôt dehors, il s'était confondu avec le vent de la nuit. Elle se sentit plus seule que jamais.

Qu'avait-il voulu dire au juste ? Elle comprit vaguement qu'il reviendrait la voir à la Noël en décembre. Presque trois mois à l'attendre. C'était bien long. Ne pouvait-il faire mieux ? Maintenant qu'elle avait brûlé sous le feu de son regard, elle grelottait en son absence. Bien cruel tourment.

Revenant à elle peu à peu, elle réalisa cependant qu'elle ignorait tout de lui. Elle ne savait pas même où il allait avec sa famille. C'était probablement fort loin de Hunter's Point. Et de toutes façons, on ne pouvait revenir de là-bas : « la glace trop mince pour marcher et trop épaisse pour le canot ». Ces paroles remontaient de ses souvenirs maintenant. On ne pouvait, même en cas d'urgence, revenir de là-bas avant décembre. Mais alors que pouvait donc signifier cette histoire de corbeau à laquelle elle n'entendait rien ? Il lui avait presque fait espérer une visite avant décembre...

Cette nuit-là, elle dormit plutôt mal et fit plein de cauchemars. Elle se revoyait en songe, perdue dans la tempête sur le lac

Kipawa. Son canot allait chavirer. Le vent, tel un démon vengeur, s'acharnait à pousser des vagues monstrueuses contre ses flancs. Le ciel était si noir qu'elle crut sa dernière heure venue. Dans son lit, elle se débattait toute en sueur, essayant vainement de se réveiller. Tout à coup, elle entendit un cri derrière elle, le coassement d'un corbeau, l'oiseau aux mille voix.

Ce corbeau, plus noir encore que le ciel de la tempête, voletait avec peine entre les trombes de vent, toujours sur le point de piquer du nez vers le lac, aurait-on dit. Mais il finissait toujours par se redresser avant le plongeon fatal et poursuivait courageusement son chemin vers elle. Parvenu à sa hauteur, il se percha, chose étrange, à la proue du canot. Un éclair terrible déchira les ténèbres, et ensuite Véronique constata une chose incroyable. Harry était là avec elle, s'était saisi d'un aviron et pagayait avec frénésie vers la rive, qu'on distinguait à peine à travers les rideaux de pluie.

A ce moment, Véronique sortit de son rêve, bouleversée par cette vision. Le corbeau... Harry... « Quand tu entendras le corbeau, ce sera mon signe ... »

Véronique ne se rendormit qu'au petit jour. Lorsqu'elle s'éveilla de nouveau, le soleil était déjà haut dans le ciel. Elle avait manqué le départ de la famille Jawbone, partie bien avant l'aube. Déçue, elle s'en fut à leur cabane et poussa la porte lentement. Vide. Cette maison, si vivante il y avait à peine une journée, sentait la mort et la désolation. Elle s'assit dans un coin sur un lit et pleura longuement. Elle aurait tant voulu qu'on la rassure sur ce rêve, que pourtant elle n'aurait jamais osé confier à personne. Elle n'avait plus que les larmes pour toute compagnie.

Pourtant, si elle s'était retournée, elle aurait aperçu une vieille femme dans l'embrasement de la porte.

- *Péronique, cry no more !*

La jeune fille recula de frayeur.

- *Don't be afraid of me. Friend. I am Harry's auntie.* Tante de Harry.

Véronique la reconnut en effet. Le missionnaire lui avait un jour parlé de cette femme, la belle-sœur de Prudence. « Un peu sorcière sur les bords, mais pas méchante pour deux sous », avait-il rajouté.

Monique était restée là longtemps, assise sur le seuil à l'observer, mine de rien. Comme seuls les vieillards peuvent le faire, elle s'était penchée vers cette jeune fille qui se débattait dans les eaux troubles des passions de la vie.

Monique était la femme de Nathanaël, frère de Prudence. Ce Nathanaël, ayant perdu tous ses enfants lors d'une grave épidémie de grippe au début du siècle, avait pris le jeune Harry sous son aile et l'amenait souvent avec lui dans le bois, lui enseignant la science de la chasse mais aussi les rudiments de la vie secrète des *chamans*. Cet oncle faisait en effet partie de la confrérie des guérisseurs, ces médecins de l'âme qui soignent le corps du malade en renforçant son esprit et sa vertu. *Kosaupajigandowin*, ceux qui peuvent entendre les voix. Celles des personnes disparues, oubliées, mais aussi des animaux qui veillent sur nous.

Ces hommes et ces femmes avaient réputation de grande sagesse parmi les Algonquins, chez les jeunes en particuliers ; on

les consultait volontiers au moment des grands tournants de sa vie. Monique avait souvent assisté aux discussions entre son mari et Harry. Elle avait vu ce dernier peu à peu se transformer sous les enseignements fertiles de Nathanaël et devinait ce qui se cachait derrière le mystère de ses yeux profonds.

- Harry parti. *Don't worry, he'll be back soon.* Viens à mon *migwam*, manger soupe à l'original.

Véronique, trop surprise et trop désespérée, la suivit à sa cabane sans se poser de questions. Après avoir avalé un peu de bouillon, une tasse de thé, sucré et bouillant, accompagné d'une tranche de *bannick*⁹ bien grasse, Monique se mit à lui parler d'Harry.

- *Good boy. He's strong in his heart and his body.* Mais lui gêné. Parle pas beaucoup.

- Monique, peux-tu m'expliquer où est son campement. *Where is he gone ?*

- *It's far away, at the head of the Ostaboniquie lake.* Beaucoup castors là-bas avant. Mais, *White men, Wémétchigojik*, tout tué, presque.

Un long silence plana au-dessus d'eux. Véronique avait trop honte pour parler, se rappelant ce que lui avait un jour raconté le père Meilleur. Vers le milieu des années 1930, beaucoup de chasseurs et de colons blancs, poussés par la misère et la famine, avaient envahi les territoires de chasse des Algonquins, qu'ils avaient pillés sans vergogne. Dès lors, les Indiens n'avaient plus eu d'autres choix que de se regrouper

⁹ Pain de levure chimique, populaire chez les Indiens du Québec

autour des postes de traite pour survivre de charité ou de petits travaux serviles au gré des traiteurs.

Au dehors un vent froid soufflait, annonçant les premières neiges d'hiver, toujours abondantes en cette partie du pays. Le silence entre les deux femmes fut rompu par le cri d'un corbeau survolant la maison de Monique. Celle-ci dressa l'oreille subitement.

- *You hear that. The Crow. C'est lui.*

Monique se mit alors à lui raconter la plus étrange histoire qu'il fut jamais donné d'entendre à Véronique.

La famille de Nathanaël et de Sophie était issue du grand Corbeau, l'oiseau noir qui dominait l'espace pendant tout l'hiver. Il était tellement noir qu'on le confondait parfois avec son ombre sur la neige lorsqu'il volait en silence au-dessus des lacs gelés. Le corbeau accompagnait souvent les familles de chasseurs indiens, dont il partageait les restes de repas avec leurs chiens. Il savait se montrer utile au chasseur qui pouvait l'appivoiser, par exemple en dénonçant de sa voix criarde et clochetante la présence plus ou moins proche de l'original autour du campement.

En ce temps-là, les familles indiennes pouvaient et savaient s'identifier à un animal qui les aidait à survivre dans les bois. En retour, on respectait et on nourrissait les rejetons de l'espèce. Depuis leur tendre enfance, les jeunes Crow apprenaient que leurs ancêtres revenaient veiller sur eux sous la forme d'un corbeau. Mais Nathanaël, lui, pouvait commander l'esprit du Corbeau, bien qu'il le faisait rarement.

Harry connaissait aussi ce don et, bien qu'elle n'en fût pas complètement certaine, Monique croyait que, malgré son jeune âge, Harry saurait lui aussi, plus tard, se faire obéir du grand Corbeau. C'est pourquoi Monique tressaillait chaque fois que l'oiseau noir s'approchait d'elle, ne sachant s'il s'agissait de son mari, d'Harry ou d'un parfait inconnu, essayant de les identifier en déchiffrant les mille nuances de leurs appels.

Véronique était trop heureuse qu'on lui donne, à portée de regard, un signe de la présence possible de Harry pour ne pas ajouter foi immédiatement aux propos de la vieille femme. Elle sortit dehors pour examiner l'oiseau, espérant qu'il livrerait un indice pouvant la convaincre hors de tout doute. Mais l'animal était déjà parti.

- *He will come back.*

Les semaines passèrent ensuite, et Véronique se plongea dans les préparations de classe, ce qui lui fit un peu oublier son trouble. Aidée du missionnaire, elle apprit à reconnaître chacun parmi la vingtaine de frimousses qu'on lui avait confiées, la plupart filles et fils de métis. Une sympathie complice s'établit entre elle et sa classe, qui lui permit de surmonter facilement la barrière des langues entre eux. Elle apprenait un peu d'algonquin et d'anglais et eux, un peu de français qu'ils adaptaient à leur langue avec un accent comique, remplaçant les « l » et les « r » par des « n » et les « v » par des « p ». Ainsi « Marie » devenait « Mani » et Véronique, « Pénonique » !

Puis la neige vint adoucir les rigueurs des premières gelées. Une mince couche de glace saisit le lac Ostabonigue dans un étau et figea sa turbulence habituelle. Le père Meilleur était déjà parti depuis deux semaines, accompagnant les dernières familles à

quitter le poste. Il ne reviendrait qu'à Noël, s'il était chanceux, après avoir surmonté misères et dangers. Véronique se sentait plus seule que jamais. Aussi invitait-elle régulièrement ses élèves à l'accompagner pour souper. Par commodité, elle avait fini par s'installer dans le petit grenier au-dessus de sa classe, malgré qu'il fût moins confortable que la chambre des visiteurs au presbytère.

De temps à autre, elle se rendait aussi chez Monique qui l'accueillait toujours avec bienveillance, les yeux plissés mais pleins de cette douceur propre à ceux qui ont vieilli sans amertume. Elles ne parlaient plus souvent de Harry ou des corbeaux. Véronique passait de longues heures à l'observer coudre des mocassins ou tresser des raquettes en écoutant le crépitement rassurant du poêle chauffé à blanc. Toujours la même surprise de voir surgir la magie des formes au bout de ses doigts patients...

Un soir de novembre qu'elle revenait chez elle après l'une de ces visites, elle faillit se perdre tellement la nuit était noire et les bourrasques de neige aveuglantes. À mi-chemin, elle s'arrêta pour reprendre son souffle et ses esprits lorsqu'elle entendit un cri rauque derrière elle. Son cœur tressaillit à la fois de joie et d'angoisse. Lui ? Pouvait-il être revenu ? Il ne s'agissait probablement que d'un vulgaire corbeau, semblable à tous les autres, quoique ces derniers ne sortent habituellement pas en pleine tempête. Par contre, Harry...

À travers les voiles de neige tourmentée, elle le voyait qui ramait de l'aile devant elle, plein d'énergie, et décida de le suivre. Fort heureusement, car elle aperçut bientôt un petit pan de l'école, dans une direction dont elle s'éloignait auparavant. Arrivée près de la porte, elle s'assit dans un banc de neige,

enveloppée dans son chaud manteau de fourrures et attendit qu'il vienne à elle. L'oiseau tournoya au-dessus, planant et virevoltant dans les tourbillons d'air. C'était bien lui, son cœur en était sûr maintenant. Il continuait à veiller sur elle, même si son visage et sa voix avaient pris une autre forme.

- Mon amour, emporte-moi ! Ce furent ses dernières paroles avant de sombrer dans l'inconscient de la nuit et de la neige mêlées. Il la couvrit de son ombre, puis la souleva dans les airs, grimpant sur un courant ascendant, jusqu'à cet endroit haut dans le ciel d'où elle pouvait contempler tout le petit village enseveli dans la tempête. Elle n'avait plus peur et se sentait habitée d'une sorte de sentiment à la fois tendre et brûlant, ayant l'impression d'avoir découvert tout ce qu'elle avait imaginé de la vie jusqu'ici. Reviendrait-elle un jour sur terre ? Elle ne le souhaitait pas vraiment. Elle ne voulait que saisir davantage cet instant et s'y perdre.

Le cri du corbeau à nouveau dans ses oreilles la tira de son rêve. Il s'enfuyait rapidement, arraché à elle par la main puissante du vent du Nord. On n'entendit plus que son cri étouffé pendant qu'il disparaissait au loin. Mais il lui avait laissé au moins une certitude, qui lui redonna confiance en elle-même. Celle de se voir désormais transformée, mi-femme, mi-corbeau, en un bouillonnement de deux êtres et de deux mondes, quoi qu'il advienne.

Elle reprit sa classe le lendemain, mais il manquait plus de la moitié des élèves, terrés dans leurs maisons basses, presque ensevelies sous la neige. Véronique décréta alors jour de congé pour tous. Cette nouvelle fut accueillie par des cris de joie chez les élèves et on fit la fête des premières grandes neiges de l'hiver. Véronique sortit sa tuque, ses mitaines et s'amusa avec

eux à courir dehors et à glisser en *tobagganne*. Mais, malgré ses airs insoucians, elle ne cessait de penser à sa soirée de la veille et elle avait hâte de revoir Monique pour lui en parler. N'y tenant plus, elle laissa là les plus vieux à leurs jeux et entraîna avec elle les plus jeunes jusque chez l'aïeule. Les enfants l'aidèrent à dégager l'entrée, complètement bloquée par les congères.

Jamais la vieille n'aurait pu s'extraire de sa cabane toute seule, à moins de casser une fenêtre. Monique les accueillit donc avec soulagement, car sa provision de bois de chauffage commençait à baisser sérieusement à l'intérieur. Véronique résolut alors de toujours se rendre chez elle après une tempête pour vérifier comment elle s'en tirait ou d'envoyer ses élèves la secourir au besoin. Monique, toute heureuse de voir ces jeunes bambins se frôler à ses jupes, sortit ses bonbons, ses galettes et son thé sucré pour régaler tout ce beau monde. Cependant, une fois le plat de galettes vide, les petits s'impatientaient de retourner dehors. Véronique leur donna rapidement congé et profita de leur absence pour ramener la conversation vers le sujet qui la préoccupait tant.

Après avoir écouté le récit de l'institutrice, Monique ne répondit d'abord rien, se contentant de regarder au loin par la fenêtre. Peut-être songeait-elle à sa propre histoire et à cet épisode de sa propre vie où sous la forme du corbeau, un Blanc inconnu était venu la transformer en femme, alors qu'elle n'était qu'une jeune fille de seize ans. Elle hésitait un peu à s'ouvrir de ces choses à une Blanche, même si elle estimait beaucoup Véronique.

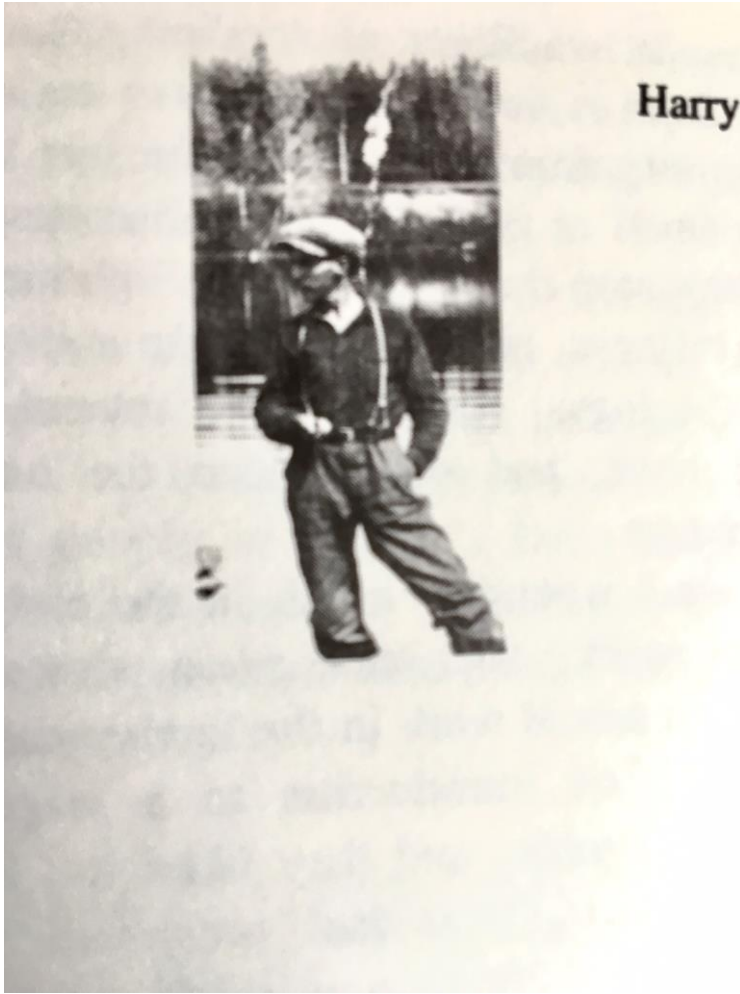
- *Harry wants you for wife... Mariage...*

- Voyons Monique, tu n'es pas sérieuse. Comment peux-tu être sûre que c'était bien lui ?

L'aïeule ne reprit la conversation qu'après une autre longue pause. Véronique ne savait rien du drame de la famille Crow et, si elle devait en faire partie un jour, aussi bien la mettre au courant de tout. La vieille indienne remonta alors avec elle très loin dans le temps, à l'époque où ce vieux fou de James Kelly, après avoir roulé sa bosse dans tous les postes de traite du nord de l'Ontario, avait finalement abouti parmi la bande algonquine qui chassait autour du lac Ostaboningue.

Petit à petit, et après plusieurs soirées passées ainsi ensemble, dans son mauvais anglais, aidée de son encore plus mauvais français et de quelques expressions algonquines, la pauvre vieille finit par lui en faire comprendre assez pour que Véronique puisse peu à peu reconstruire le casse-tête, l'histoire prodigieuse de cette famille et de toute la bande de Hunter's Point.

A partir de ce moment, la vie de la jeune enseignante bascula dans un monde qui allait lui faire se considérer comme une étrangère à ses propres yeux.



10

¹⁰ Photo tirée de Kipawa, Portrait of a people, Kermot A. Moore

10 - Lady

Toujours accompagné de son chien Romy, le genre de chien qui est aussi à l'aise dans un canot que sur la terre ferme, James Kelly passa l'hiver de 1869 avec la famille Crow sur les bords du lac Ostaboningue. Les Crow et les Jawbone avaient des territoires contigus et se visitaient à quelques reprises durant la saison de chasse. De cette façon, Pinomène Jawbone avait fini par épouser l'aîné des Crow.



Un campement typique de l'époque de Kelly sur l'Ostaboningue¹¹.

¹¹ Photo : ibidem

De cette union venait Sophie Crow, la mère de Prudence, elle-même mère de Harry. Sophie à ce moment devait avoir 17 ou 18 ans et resplendissait de beauté. Tous les chasseurs encore célibataires rêvaient de la voir coudre leurs mocassins. James Kelly ne fut pas sans remarquer lui aussi cette perle des bois et ce ne n'était pas uniquement pour profiter de leurs fourrures qu'il décida, cet hiver-là, de s'installer à demeure pour commercer avec les deux familles.

Sophie, quant à elle, gardait jalousement son cœur contre tous les assauts de ses soupirants. Mais elle avait un faible pour Romy, le chien de Kelly. C'était un honorable bâtard, moitié berger écossais, moitié chien-loup, un rejeton d'un fameux gardien de mouton que Kelly avait emmené de Dungavan, en Irlande, lorsqu'il avait filé vers l'Amérique.

Cette sympathie, Romy la lui rendait bien d'ailleurs et les deux formaient une paire inséparable chaque fois que James mettait les pieds au campement. De cette façon, il parvint à amadouer la fière *ikwésich*¹² et à la fin de l'hiver, il avait réussi à en faire sa femme.

Au printemps, il remonta avec sa jeune épouse jusqu'au poste de traite de Témiskaming¹³, où il fit des affaires d'or. Si bien qu'il décida de s'installer pour un bout à quelques kilomètres du fort, près d'une baie du lac Témiscamingue¹⁴. Pendant l'hiver suivant, Sophie donna naissance à un magnifique bébé, Éliza, que le radieux papa surnomma aussitôt « Lady », tellement il avait

¹² Jeune fille

¹³ Nom de l'établissement du Vieux-Fort de Ville-Marie, du temps de la cie de fourrures de la Baie-d'Hudson

¹⁴ Plus tard connue sous le nom de « Baie-Kelly ».

d'ambition pour elle. Ils menaient une existence calme et heureuse dans un camp de bois rond. James commença alors à défricher, puis à cultiver un petit coin de terre autour de leur cabane. À sa grande surprise, les légumes venaient très bien dans ce pays.

L'année suivante, il s'acheta un cheval et une vache et se mit en tête d'un jour devenir cultivateur. Les familles Crow et Jawbone venaient leur rendre visite régulièrement et quelques-uns voulurent même les imiter en s'établissant à proximité. Cinq ou six ans plus tard, le premier campement de fortune des Kelly commençait à ressembler à un petit village, avec pleins de jardins, d'étables et de poulaillers tout autour de leur demeure.

Mais les bourgeois anglais du poste de traite de Témiskaming n'appréciaient guère leur nouveau voisin. En fait, ils craignaient que cet exemple ne détourne les chasseurs algonquins de la trappe et les rende moins dépendants de leur magasin pour s'approvisionner en victuailles. De sorte que le cercle vicieux du piégeur obligé d'approvisionner chaque année le magasin en pelleteries pour rembourser une dette éternelle serait brisé. Escomptant un effet dissuasif, on coupa bientôt tout crédit aux Kelly, Crow, Jawbone et à ceux qui voulurent les imiter. La misère rattrapa la petite colonie et la plupart finirent par regagner les territoires de trappe.

James fut réduit à chercher du travail du côté ontarien, à la solde de prospecteurs cherchant des filons d'argent près de Cobalt. De fil en aiguille, il s'acoquina si bien avec eux qu'il devint membre de leur syndicat financier, basé à Pittsburgh, aux États-Unis. Au début, ils firent de bonnes affaires et vendirent à profit quelques-unes de leurs concessions. James s'installa même dans cette grande ville américaine et fit venir avec lui sa

famille. Il inscrivit sa Lady dans l'une des meilleures écoles de l'endroit. Mais Sophie faillit mourir d'ennui dans cette mer de béton, pour laquelle elle n'était pas destinée. James la ramena chez elle mais garda en ville sa Lady pour qu'elle reçoive une « éducation », ce que lui-même n'avait jamais pu avoir.

La séparation fut bien cruelle pour la mère et la fille. Mais cette dernière s'adapta mieux à la vie des grandes villes que sa mère. Elle finit même par décrocher un diplôme d'institutrice et commença à travailler à Pittsburgh. James connut alors des revers financiers qui finirent par gruger sa santé. Il mourut là-bas alors que Lady n'avait que 17 ans. Entre-temps, Sophie s'était remariée avec un chasseur de son clan et élevait une autre famille, dont Prudence et Nathanaël faisaient partie. On n'entendit plus beaucoup parler de Lady pendant quelques années. Puis, un beau matin, elle débarqua à Hunter's Point, accompagnée d'un Américain.

Les retrouvailles furent chaleureuses entre la mère et la fille. Mais Lady se rendit très vite compte qu'elle ne connaissait plus rien ni personne de la vie des bois, qu'elle avait imaginée si belle et si pure dans le confort de sa douillette maison à Pittsburgh. Là-bas, elle en avait tant parlé à son mari que ce dernier, un riche industriel de l'acier, avait contracté la même passion que sa femme pour la sauvagerie du Kipawa.

Ils s'étaient rencontrés par un de ces hasards providentiels qui signalent un coup de barre du destin dans votre vie. Veuf depuis quelques années, M. Gray (car c'était son nom), cherchait une tutrice pour son neveu âgé d'une douzaine d'années. Il s'adressa à l'école normale où Lady avait étudié pour en trouver une. On lui suggéra quelques noms d'anciennes élèves, beaucoup plus

âgées que Lady, et qui macéraient dans le célibat depuis trop longtemps déjà.

Aucune des candidates n'enthousiasmait Bill Gray, qui ne pouvait se décider à faire un choix. Un peu plus tard, il se rendit à une exposition canine où il comptait remporter un prix avec son superbe berger écossais Blackie . Lady assistait justement à la même exposition en tant que spectatrice. Depuis sa tendre enfance, elle avait toujours adoré les chiens et elle avait grandi avec Romy, qui fut longtemps son seul confident pendant ses premières années à Pittsburgh. Maintenant qu'elle avait un emploi et un petit logement bien à elle, elle cherchait à remplacer son vieux compagnon de route, mort depuis quelques années déjà.

En apercevant Blackie, elle fut immédiatement attirée vers cette bête nerveuse et un peu rétive. Bill ne remporta pas de prix avec cette bête qui ressemblait un peu trop à un vrai chien. Mais il rencontra Lady qui, après le concours, était venue lui demander s'il lui serait possible un jour d'acquérir un rejeton de Blackie.

Bill, un peu surpris de cet engouement, voulut en connaître la raison. Lady lui résuma alors son histoire d'amour avec le chien de son père irlandais, en quelques phrases qui piquèrent la curiosité de Bill. Ce dernier finit par l'inviter au restaurant en espérant découvrir plus de détails sur cette jeune fille dont la vie lui semblait bien originale. Gray avait toujours été fasciné par les grandes forêts silencieuses et sereines du Nord et fut irrémédiablement conquis en écoutant les récits pleins de candeur que lui faisait Lady.

Apprenant qu'elle était diplômée de l'école normale, il l'embaucha sur-le-champ pour assurer l'éducation de son neveu

, trop heureux qu'elle puisse s'occuper aussi de Blackie pendant ses voyages d'affaires, parfois assez longs. Lady, qui n'était pas insensible au charme de ses tempes grises et de son regard limpide d'où coulait la bonté, accepta sans trop se faire prier.

Par la suite, ils eurent amplement le temps de mieux faire connaissance, tout en étirant les nombreuses promenades dont ils gâtaient Blackie. Le neveu de William (familièrement appelé Bill) s'attacha aussi à sa nouvelle institutrice, qu'il considérait un peu comme une grande sœur. Un an plus tard, et en dépit des critiques acerbes venant de l'entourage, Bill et Lady se marièrent et partirent en voyage de noces vers le Nord, en cette saison où les oies sauvages y reviennent aussi.

Le voyage n'était pas de tout repos à cette époque. À partir d'Ottawa, aucun chemin de fer ne reliait ces solitudes oubliées à la civilisation. Mais Lady qui, une douzaine d'années auparavant, avait déjà descendu l'Outaouais avec ses parents, se souvenait qu'en canot, il faut voyager léger. Il fallait définitivement laisser le confort derrière soi et adopter les coutumes des nomades. Pour mettre toutes les chances de leur côté, Bill embaucha cependant à Montréal une équipe de solides rameurs canadiens-français, vétérans de brigades de canots faisant la navette entre Fort Témiscamingue et Lachine.

L'expédition fut un émerveillement à chaque jour renouvelé pour les deux jeunes époux. William découvrait à travers les yeux de Lady toute la sérénité et la grandeur de la nature encore indomptée par l'homme blanc et que le gibier parcourait en toute liberté.

Cependant, en approchant du lac Témiscamingue, ils constatèrent que de grands pans d'une pinède de géants

avaient été fauchés par un moissonneur impitoyable, ne laissant sur place que souches et branches abandonnées à la pourriture. Quelques chantiers de coupe demeuraient encore exploités le long de la grande rivière, mais la plupart s'étaient maintenant enfoncés vers les profondeurs des berges.

Lady s'indignait de cette besogne, malgré les appels au calme de son capitaliste de mari, qui en appréciait la rentabilité du point de vue financier, mais n'avait jamais contemplé de ses yeux les cicatrices que cela laissait sur le visage du pays. Il formula secrètement en lui-même le projet de sauver au moins une partie du trésor de sa femme et des siens. À ce moment, il était loin de se douter du prix qu'il aurait à payer pour ses bonnes intentions.

Ils avaient projeté de faire halte à Ville-Marie avant de changer d'équipage pour des trappeurs indiens qui retournaient aux alentours du lac Saséginaga. Ils logèrent au meilleur hôtel (il n'y en avait qu'un seul digne de ce nom) de la ville, qui à cette époque de l'année était souvent bondé de nouveaux arrivants venus tenter leur chance en territoire neuf.

Ils eurent tôt fait d'être repérés par les notables de la place, trop heureux d'accueillir dans la bonne société de la ville un riche investisseur américain. C'est du moins ce qu'ils s'étaient imaginés au départ. Mais William Gray était en vacances et avait bien d'autres projets en tête. Il n'acceptait que les invitations pour la chasse et la pêche, ou les promenades sur le grand lac. C'est au cours d'une de ces croisières qu'il découvrit l'île « Bryson ». Les hauts caps rocheux et les baies profondes de la plus vaste des îles du lac Témiscamingue lui plurent tout de suite. Il s'informa de ce qu'on y trafiquait et de qui en était le propriétaire. On lui répondit qu'elle appartenait au

gouvernement, à part quelques concessions accordées à des cultivateurs.

Mais Lady avait hâte de retrouver sa famille, et on oublia vite cet incident. Quelques jours plus tard, après avoir fait le plein de provisions, les canots reprenaient la route, vers le sud cette fois, pour bifurquer à la rivière Kipawa, empruntant le même trajet que Véronique allait expérimenter près de trente ans plus tard.

Une fois rendue sur place, Lady reconnut à peine sa mère tellement elle avait vieilli, usée par la rude vie des bois, l'espace des quelques années où elles ne s'étaient pas revues. Et malgré le fait qu'une jeune marmaille grouillait autour d'elle, Lady sentit que sa mère ne serait pas éternelle. Sophie avait épousé un des Jawbone, renforçant ainsi les liens entre les deux clans. Mais la vie était plus difficile maintenant que les Blancs avaient augmenté leur présence dans la région, amenant avec eux la grippe, la farine et pleins d'objets utiles ou clinquants, mais qu'il fallait durement payer en castors supplémentaires.

Le pire cependant, ce n'était pas ça.

- Ils coupent tous les arbres sur nos territoires et les animaux s'enfuient ailleurs. Comment allons-nous nous vêtir, nous nourrir et nous chauffer plus tard ?

Ainsi se lamentait sa mère, en algonquin, pour être sûre que le nouvel ami de Lady n'entende rien de ses récriminations contre les Blancs. Mais Bill Gray avait assez de ses yeux pour voir le « progrès » cheminer à travers la forêt. Cependant, ayant connu le monde urbain, le tragique de la situation lui échappait en bonne partie. Pour l'essentiel, ce pays demeurait une vaste forêt vierge. Malheureusement, la partie habitée par les Indiens, c'est-à-dire les rives des cours d'eau, avait été aussi celle où les

bûcherons avaient concentré leurs énergies. De chaque côté, les rives des effluents du lac Kipawa étaient mises à nu. Puis c'est au lac lui-même qu'on s'était attaqué en commençant par dégarnir les îles de leur coiffure de conifères, pour ensuite poursuivre la tonte sur les rives. On se rapprochait de plus en plus de l'Ostaboningue et du Saséginaga.

Les Algonquins assistaient impuissants aux entailles dans la plus attachante partie de leur pays, comme ils assistaient, calmes et résignés, aux funérailles des enfants, des femmes et des jeunes chasseurs, victimes des épidémies. Les plus pessimistes prédisaient que si cela durait encore quelques années, tout ne serait plus que désert sans vie. Bill ne comprenait pas encore que si on exagérait ainsi le catastrophique de la situation, c'était faute de pouvoir nommer le véritable mal, ce sentiment d'être envahi dans son être intime par un étranger brutal et grossier; d'être, dans les faits, dépossédé de son pays. Mais la sympathie qu'il ressentait déjà profondément pour ce peuple fondu au paysage l'incitait à essayer de leur venir en aide d'une quelconque manière, ne serait-ce que symboliquement. Un soir qu'ils veillaient ensemble autour du feu, Bill s'ouvrit de son projet à sa femme.

- Lady, je sais que tu es déçue de voir la main des Blancs qui s'étend un peu partout sur le territoire. Plusieurs t'en ont parlé ici et ça les rend bien tristes.

- Je sais bien Bill, mais comment arrêter cela ? Ils ont la bénédiction du gouvernement pour massacrer ainsi le pays. C'est une vraie épidémie de mangeurs d'arbres ! Et ils se fichent bien du mal qu'ils nous font, à nous les Indiens!

- Tu as probablement raison. On ne pourra pas éviter tout ça. En grande partie du moins. Mais il y a peut-être un moyen de sauver l'essentiel...

- Je ne vois pas comment...

- Écoute, j'ai un plan, un peu fou peut-être... Il faut combattre ces compagnies avec la seule arme qu'ils respectent: l'argent. Si... si on achetait les concessions forestières tout autour et qu'ensuite on retardait indéfiniment la coupe de bois, ta famille pourrait au moins continuer à vivre ici en paix, même si on ne pourra empêcher les coupes ailleurs. Je suis certain qu'on pourrait se faire céder les droits de coupe sur la partie nord de l'Ostaboningue pour une bouchée de pain.

- Comme tu es généreux, Bill de vouloir faire cela pour moi. Mais je ne sais pas si ça en vaut la peine. Car vois-tu, ma famille a besoin de compter sur les autres familles autour pour survivre. Et chaque famille a besoin d'un grand territoire - à peu près 50 milles carrés¹⁵ - pour trouver de quoi manger et trapper en suffisance. Tu peux acheter les droits de coupe pour une ou deux familles. Mais pas pour toute la bande. Et puis le gouvernement ne voudra pas te vendre à toi, un Américain. Ça fera des jaloux chez les Anglais d'Ottawa. Si tu ne coupes pas le bois, ça va aussi enlever du travail pour les bûcherons d'ici, qui iront se plaindre à leur député.

- Bah ! Je me débrouillerai bien. C'est sûr que je ne pourrai pas acheter tout le pays, mais je peux acheter quelques hommes politiques influents! Et je vais fonder une compagnie canadienne

¹⁵ 125 km²

pour chapeauter le tout, dont tu seras la tête. Car tu es encore citoyenne canadienne que je sache !

- Je ne suis qu'une métisse, Bill. Nous n'avons aucun droit dans ce pays de nos ancêtres. De plus, mon père était Irlandais. Pas Anglo.

- Je sais. Et il détestait les Anglois qui avaient fait crever de faim toute sa famille dans son Dungavan natal! La même histoire se répète ici, on dirait. Eh bien je ne les laisserai pas faire sans combattre. On peut les vaincre. Mes ancêtres yankees les ont déjà boutés dehors ! Je vais en parler à mes avocats dès notre retour.

Cette nuit-là, pendant que Bill dormait paisiblement, à côté d'elle sous la tente, Lady pleurait en silence, pensant à sa mère, à ses amis et à son coin de paradis sous le ciel bleu. Quelques jours plus tard, Lady confiait un secret à sa mère.

- Tu sais, *n'djodjo*, je vais avoir un bébé, je crois.

Sa mère la regarda sans mot dire. Aucune trace d'émotion sur son visage. Elle lui prit simplement la main et, tirant un petit sac de cuir de sous le lit sur lequel elles étaient assises, elle le lui remit. C'était un beau sac, savamment ouvragé, brodé de perles et de coquillages venant d'aussi loin que des bords des Grands Lacs et que les Anciens s'étaient transmis de génération en génération dans sa famille.

- Ne l'ouvre pas tout de suite, *kwésiss*¹⁶. Tu auras une famille à toi bientôt. Dans le sac il y a ce qu'il te faut pour t'aider à prendre soin des tiens. Ensuite à ton tour tu le transmettras à

¹⁶ Petite fille

tes enfants. Tu n'ouvriras le sac que lorsque tu auras besoin de moi.

- Mais *n'djodjo*¹⁷, j'ai toujours besoin de toi. Puis-je l'ouvrir maintenant ?

- Non. Je veux dire : vraiment besoin de moi. Question de vie ou de mort...

Lady se contenta de sourire en regardant le sac, puis sa mère et fit la promesse de ne l'ouvrir qu'en cas d'urgence. Ce devait être quelque vieilles reliques du temps de la sorcellerie qui jadis réglait tous les problèmes de droit et de famille parmi ses prédécesseurs. Lady s'était désintéressée de tout cela depuis belle lurette, mais se garda bien d'en rien laisser paraître.

Quelques jours plus tard, ce furent les préparatifs de départ. Ils retournèrent à Ville-Marie où ils avaient rendez-vous avec l'équipe des *voyageurs*¹⁸, prêts pour le retour vers « Bytown » (Ottawa).

Sur place, Lady finit par informer Bill au sujet de sa grossesse et de son désir de revenir le plus tôt possible montrer leur rejeton à sa mère, dont elle craignait la mort avant longtemps. Bill, très heureux de la nouvelle, ajouta qu'il allait justement lui proposer de revenir l'an prochain à pareille date, tellement il désirait revoir ces lieux encore intacts et, qui sait, peut-être y faire des affaires. Ils transmirent donc le message aux rameurs de Kipawa avant qu'ils ne retournent auprès de Sophie et sa famille de

¹⁷ Maman

¹⁸ Hommes de canot, transportant les fourrures et les marchandises pour la Cie de la Baie d'Hudson.

façon à les savoir au rendez-vous l'an prochain, avec cette fois un beau bébé à leur apporter en cadeau.

Avant de quitter Ville-Marie, Bill tenta de se renseigner sur les possibilités d'acheter des droits de coupe dans la région du lac Ostaboningue. On lui répondit que tout était déjà promis aux Porcupine de Bytown, propriétaires de gros moulins à papier dans cette ville. Peut-être pouvait-il négocier directement avec eux ou alors avec ceux qui contrôlent les ficelles à Québec et dans la capitale fédérale.

Par contre, s'il désirait investir à Ville-Marie, alors il y avait plein de possibilités et de terres à exploiter. L'île Bryson en était un bel exemple. Un audacieux millionnaire français, M. Wyse, avait d'ailleurs acquis une île sur le lac Témiscamingue l'an dernier et comptait y établir un élevage de moutons.

Bill comprit que la bataille serait rude pour acheter les droits de coupe et qu'il ne pouvait guère trouver d'alliés chez les Canadiens-français de Ville-Marie, à moins de ... Un projet astucieux germait tranquillement dans sa tête. Il leur promit de revenir les visiter l'an prochain et on le salua bien bas avec cigares et courbettes.

L'année suivante, les outardes purent contempler une flottille de canots remontant comme elles vers le Nord, en suivant le cours de l'Outaouais. Lady avait accouché d'un gros bébé bien en santé, Jacques-Joseph, qu'ils surnommèrent « Jack ». Bill avait mis au point son petit plan et fit une longue halte à Ottawa, au département de l'Agriculture et à celui des Ressources naturelles.

Il proposa un genre de troc aux deux ministres, dont il connaissait l'ascendant sur les fonctionnaires du ministère des

Forêts à Québec, compères du même parti politique. Il comptait fonder une colonie agricole sur l'île Bryson et y développer la culture maraîchère et l'élevage pour approvisionner les chantiers des Porcupine ainsi que des chantiers qu'il mettrait, plus tard, lui-même en branle du côté de Kipawa.

Au ministère des Ressources naturelles, on lui rétorqua que les Porcupine n'avaient pas besoin des produits locaux, ayant leurs propres fournisseurs dans la région de l'Outaouais et que de toutes façons, tout le bois du Kipawa leur avait été promis. Le ministre de l'Agriculture par contre était enchanté à l'idée de développer des cultures à grande échelle autour de Ville-Marie. C'était là un des dadas favoris de son collègue et ami, au ministère de l'Agriculture à Québec. Ce dernier s'était d'ailleurs fait élire en promettant d'ouvrir le Témiscamingue à la colonisation pour y établir les fils de cultivateurs des villages agricoles de la vallée du Saint-Laurent, déjà surpeuplés à l'époque.

Bill, quant à lui, demeurait inflexible : pas de colonie agricole à l'île Bryson sans droits de coupe sur les tributaires du Kipawa. Cela compromettait le projet si on l'amputait des coupes forestières, une partie finançant l'autre. Les deux ministres de l'Agriculture firent si bien jouer de leurs ficelles auprès du premier ministre que celui-ci consentit au projet intégral de Bill. Les Porcupine prirent assez mal la chose, mais on les apaisa en leur octroyant quelques centaines d'hectares supplémentaires à couper au nord du lac Témiscamingue, du côté de Tête-du-Lac (Notre-Dame-du-Nord).

Notre Américain avait également une autre idée derrière la tête, mais il n'en souffla mot aux deux ministres. Pour coloniser son île, il voulait embaucher les familles de Kipawa, relançant ainsi le

projet avorté dans l'œuf du père de Lady, James Kelly. En effet, comme cette dernière le lui avait fait comprendre, il y avait trop grand de forêt à conserver, face à une trop grande convoitise du capital, pour sauver à la fois le peuple algonquin et la famille de Lady. Il ferait ce qu'il pourrait pour empêcher le maximum de coupe dans le secteur du Kipawa, mais en même temps, il offrirait aux Indiens la possibilité de s'établir près de Ville-Marie dans un petit univers qu'ils contrôleraient forcément, vu que c'était une île.

Du gouvernement provincial, il obtint sans trop de mal, par l'entremise de ses « amis » d'Ottawa, les concessions forestières du nord, entre les lacs Ostabonigue et Saséginaga, à la hauteur du lac des Cinq-Milles, mais eut plus de mal avec celles du sud, plus faciles d'accès par la rivière Kipawa et convoitées par quelques grands seigneurs de la coupe de bois, en plus des Porcupine. Finalement, on convint d'un compromis. Qu'il commence par la coupe du secteur nord. Quant au sud, on lui cèderait une étroite enclave au bout du lac Pommeroy pour lui permettre d'y construire un camp de relais. Dès que ses installations agricoles seraient fonctionnelles sur l'île Bryson, avec maisons, dépendances et une partie du domaine déjà défriché et labouré, on lui signerait une promesse de cession du territoire environnant son camp au Pommeroy. Bill parapha le contrat et paya les redevances au gouvernement, puis il se hâta de rejoindre sa femme et son fils, en serrant sur son cœur la copie de l'acte notarié qui ferait germer leur rêve. Il garda le secret jusqu'à Ville-Marie, voulant l'annoncer là-bas comme un cadeau à sa femme.

Ils descendirent au même hôtel que l'année précédente, y rencontrèrent les mêmes gens, comme s'il s'agissait de vieilles

connaissances. On discuta ferme investissements et agriculture. Cette fois, Bill se montra beaucoup plus intéressé par la chose, en particulier par les expériences d'un frère oblat dans la Baie-des-Pères qui, semble-t-il, avait réussi à adapter certaines variétés de maïs et de blé à la saison de croissance assez brève qu'on connaissait sous ces latitudes.

Puis, il emmena sa famille à l'île Bryson et, lorsqu'ils cinglèrent la pointe nord, il sortit pompeusement son papier de sa poche en le tendant à Lady :

- Lis. C'est pour toi et pour Jack. Conserve-le précieusement.

Celle-ci n'en croyait pas ses yeux au fur et à mesure qu'elle déchiffrait le contrat. Elle n'y comprenait pas grand-chose, sauf que Bill allait essayer de sauver sa bande.

- Oh ! Bill ! C'est incroyable ! Que je suis heureuse ! Comment as-tu réussi à obtenir ces droits de coupe ?

- Grâce à cette île qui est en face de toi maintenant !

- Tu veux dire que nous allons vraiment établir une colonie agricole ici ?

- Parfaitement !

- Mais Bill, tu n'y connais rien et moi non plus. Et les Indiens de Kipawa encore moins !

- Nous n'avons pas le choix. C'est la condition pour conserver les droits de coupe. Nous ne sommes pas obligés de couper le bois, mais nous devons mettre l'île en culture.

- Y as-tu pensé sérieusement Bill ? Tu ne peux laisser tes affaires à Pittsburgh pendant bien longtemps. Et moi je ne pourrai vivre seule ici sans toi.

- Je me suis trouvé un intendant qui supervisera les travaux en notre absence et s'occupera d'enseigner comment cultiver des légumes à ceux de ta race. C'est un frère Oblat de Ville-Marie. Je lui ai parlé de mon projet. Ça l'enthousiasme au plus haut point et il a obtenu l'autorisation de ses supérieurs pour nous louer ses services.

- Vraiment ? Bill tu as bien manigancé ton plan. Tu as le génie des affaires !

- Non Lady. Seulement de la facilité à saisir la chance au vol !

Tout en riant de cette désinvolture, Lady replia le papier et le rangea immédiatement dans sa bourse. Puis ils accostèrent et tout en arpentant les environs, firent ensemble des plans pour la construction de leur maison et des granges ; délimitèrent les terrains pour les jardins, les pacages d'animaux et le village de leurs amis algonquins. Le rêve peu à peu allait prendre forme. Ils décidèrent de construire les bâtisses avec le bois de l'île, récolté lors du défrichage, pour ne pas empiéter sur les forêts des alentours. Pour demeure, ils auraient une grande habitation de bois rond, juchée sur les caps rocheux occupant la rive ouest, tout près du lac.

Bill entendait commencer la construction dès cette année, s'étant ménagé quelques semaines de vacances supplémentaires pour engager du personnel et surveiller le début des travaux. Si tout se passait bien, au printemps prochain, les familles algonquines pourraient déménager sur l'île pour y passer l'été. À l'automne, ils pourraient retourner à leurs

camps de trappe. Lady fut tellement soulagée de retrouver sa mère encore vivante et enthousiaste en caressant son petit-fils dans ses bras, qu'elle en oublia de remarquer à quel point elle avait maigri pendant le dur hiver qu'ils venaient de traverser. Encore cette année, quelques décès de plus après la famine de mars et d'avril. Surtout des enfants et des vieillards. L'an prochain, ce serait peut-être le tour de Sophie...

Lady sentit un pincement au cœur en entendant le sobre récit du malheur de son peuple. Elle brûlait du désir d'annoncer à sa mère le grand projet concocté par Bill. Mais en voyant autour d'elle toutes ces cabanes en lambeaux épars, où la vie grouillait à peine, elle se demandait s'il n'était pas déjà trop tard.

Déjà, son petit Jack commençait à se traîner par terre et rampait vers des bébés chiens qui dormaient dans un coin du wigwam. Sophie retrouva vite son sourire et son entrain en contemplant cette nouvelle pousse qui allait remplacer la sienne et, peut-être, avoir plus de chances de jouir du soleil. Un soir, Lady invita toutes les familles des alentours à partager un festin d'original, cuit sur la braise dehors près de la maison de sa mère. C'est ce moment qu'elle choisit pour leur proposer son plan.

- Vous verrez, c'est un coin merveilleux. Le lac Témiscamingue juste à côté, rempli de poissons. La ville aussi est tout près. Il y a plein de magasins et vous ne manquerez de rien. Les enfants pourront aller à l'école et vous, vous apprendrez comment élever des bœufs et avoir de la viande pendant toute l'année, au lieu de vous en aller au fin fond des bois, courir un gibier devenu trop méfiant!

Les vieux l'écoutaient, sceptiques. Un missionnaire, il y a quelques années déjà, leur avait tenu ces discours-là. Les plus

jeunes tendaient l'oreille un peu plus grande. Les Ramsay et les Hunter en particulier, qui décidèrent de raccompagner le couple à Ville-Marie afin de voir sur place de quoi il en retournait.

L'endroit leur plut immédiatement et l'un des fils Hunter décida d'y passer l'été pour donner un coup de main à Bill et à ses hommes. À partir de là, les choses bougèrent rapidement. Bill recruta une bonne équipe de bûcherons et, en moins de deux semaines, un espace de forêt était dégagé sur le site choisi par Lady pour la construction de la maison, dont on avait même jeté les fondations.

Les Gray pouvaient s'en retourner chez eux, en comptant sur une équipe fiable pour achever les travaux en leur absence. Le frère Laforce commençait déjà à choisir les terrains à défricher et les animaux à acheter pour l'an prochain. Les labours auraient lieu dès l'automne, avant les semences du printemps suivant.

Pendant quelques années, tout se passa comme prévu. L'île Bryson s'ouvrait peu à peu à l'agriculture ; les marchands de Ville-Marie se frottaient les mains de satisfaction en voyant les commandes affluer dans leurs divers magasins. Les Murray et les Hunter y avaient pris racine et cultivaient de petits carrés de légumes et de maïs pendant l'été. L'automne les voyaient revenir au Saséginaga avec des provisions et un portefeuille bien garni. Ils n'avaient plus besoin d'obtenir de crédit auprès du magasin de traite d'Hunter's Point. D'autres familles décidèrent de les imiter et commencèrent à apprivoiser l'île des Gray.

Toutefois, pendant ce temps, les Porcupine reculaient de plus en plus loin leurs percées dans les forêts du Kipawa. Ils lorgnaient sérieusement du côté du lac Audoin, où on retrouvait, à proximité du campement algonquin, une des dernières grandes

forêts de pins rouges et de pins blancs du secteur. Comme les Gray tardaient à débiter la coupe de la partie nord de l'Ostaboningue, les forestiers firent jouer de leurs relations à Ottawa et Québec pour récupérer les anciens privilèges qu'on leur avait déjà réservés. Ils prétendirent que Gray ne remplirait jamais la clause du contrat stipulant qu'il devait exploiter le nord du lac, à la vitesse où son installation progressait.

Profitant d'un changement chez les têtes dirigeantes du parti libéral, ils eurent finalement gain de cause à Ottawa. On se montra cependant prudent en commençant par rappeler poliment à Gray qu'on s'attendait à ce qu'il débute bientôt l'ouverture d'un chantier au lac Ostaboningue et qu'en haut lieu, on s'inquiétait des délais... Si par hasard, monsieur n'était plus intéressé, il serait facile de transférer le droit de coupe à d'autres, moyennant ... Etc.

Selon l'interprétation des avocats de Bill, rien dans le contrat ne le forçait à commencer la coupe dans des délais prescrits. Il avait bien pris soin de s'en assurer à la signature. Lady prit très mal la chose et décida de s'en occuper elle-même. Elle devina rapidement qu'il y avait du Porcupine là-dessous et se mit en tête de vouloir négocier directement avec eux. Pourquoi ne pas laisser cette forêt intacte? Elle ne représentait que des miettes pour eux, alors que c'était une question de survie pour elle et son peuple.

Les Porcupine la reçurent poliment dans leurs quartiers à Ottawa et semblèrent se laisser toucher par ses arguments, s'adressant à leurs cœurs plus qu'à leur tête. Au bout de quelques rencontres, on en vint à un genre de proposition, où les Porcupine accepteraient de laisser tomber leurs « prétentions » sur ce territoire -pour quelques années encore-

à la condition qu'on leur laisse exploiter une petite parcelle d'un peuplement déjà à maturité dans la région du lac Kikwisis, dont les plus vieux arbres commençaient déjà à choir d'eux-mêmes au sol. C'est que, expliquèrent-ils, ils avaient une commande urgente à remplir pour un chantier maritime et leur seule possibilité d'approvisionnement se situait justement dans les environs du campement algonquin, mais à quelques kilomètres de distance des cabanes. Couper ces quelques centaines d'arbres ne changerait strictement rien à la vie de tous les jours chez ces nomades.

Comprenant subitement qu'il fallait lâcher un morceau pour sauvegarder l'essentiel, Lady se résigna à ce compromis. On convint de se rendre sur place pour jalonner les parterres de coupe avant de signer le contrat. De plus, les Porcupine, pour bien montrer leur magnanimité dans cette affaire, invitèrent Lady à venir passer une fin de semaine chez eux, dans le superbe cottage qu'ils s'étaient fait construire sur une île immense du lac Kipawa. De là, toute l'équipe partirait vers le lac Kikwisis visiter le territoire de coupe projeté et mesurer l'étendue de territoire affecté.

Lady, contente de ce prétexte pour revoir sa mère, amena Jack avec elle pour le montrer encore une fois à Sophie et donner en même temps l'occasion à son fils de s'habituer à la vie *sauvage*, loin du confort de Pittsburgh. Dès leur arrivée à Ville-Marie, une équipe de rameurs écossais, dépêchée par les Porcupine, les attendait pour les conduire à l'île MacKenzie, site de leur chalet sur le Kipawa. Tout cela se fit si rapidement que personne à Ville-Marie n'eut connaissance de leur passage.

11 - Feu

Parvenu sur le site, le clan Porcupine les reçurent chaleureusement et les installèrent dans un petit pavillon situé à quelque distance du bâtiment principal, « pour lui procurer un peu d'intimité », disaient-ils. Lady ne fut pas mécontente de cet arrangement et, fatiguée par le voyage, s'installa dans la cabane dès le coucher du soleil.

Dehors, tout était calme et le grand lac étalait à l'infini ses eaux paisibles. Seul un corbeau voletait au loin en criillant. Elle ne remarqua pas que, peu de temps après, il se perchait silencieusement près d'une fenêtre ouverte du chalet des Porcupine, où on causait à voix basse à la lumière des lampes au kérosène. Le père s'exprimait d'un ton lent mais ferme. Le fils essayait de faire contrepoids à ses arguments.

- *Let's get rid of her, tonight. She's just a half-breed. Nobody would care if she disappears...*

- *But you forget about her husband. He is fearsome. He would get mad about it and ask a police inquiry.*

- *Don't worry, son. I know this kind of man. Romantics ! He'll be down on his knees when he'll hear what happened. By the time he'll be able to stand up again on his feet, we'll have time to finance the prime minister's next campaign. He won't listen to maddened American ...*¹⁹

- ¹⁹Débarrassons-nous d'elle dès ce soir. C'est juste une métisse. Personne ne se souciera de sa disparition.

Les deux hommes se mirent à rêver en silence. Ils faisaient tous deux le même rêve. L'écorce des géants de la forêt, si appétissante, se transformait en dollars sous la dent de leurs haches et de leurs scies. On aurait dit que sur leur dos brillait une pelisse d'épines au reflet argenté chaque fois qu'ils se laissaient aller à ce genre de rêveries.

Finalement ils mirent leur plan à exécution. Le fils irait incendier le pavillon où dormaient la mère et son enfant pendant la nuit, barricadant la porte de l'extérieur pour éviter qu'ils ne puissent s'échapper.

S'étant assuré que tout le monde dormait, Porcupine fils empoigna un petit bidon de kérosène, dont il répandit le contenu tout autour du pavillon. Il prit la précaution de verser plusieurs seaux d'eau à quelques mètres tout autour pour arrêter la propagation des flammes vers le chalet principal, puis il mit le feu à la coulée de pétrole, qui s'enflamma en un rien de temps et se mit à lécher silencieusement les murs de bois rond de la cabane.

Lady fut réveillée quelques minutes plus tard par les cris incessants d'un corbeau, perché directement sur le toit. Qu'est-ce qu'un corbeau peut bien avoir à se lamenter ainsi à pareille heure ? En ouvrant les yeux, elle vit une lueur rouge par la fenêtre et s'en approcha pour constater, horrifiée, que le feu

-Mais son mari, lui? Il sera fou furieux et exigera une enquête policière.

-Ne t'en fais pas avec ça. Je connais ce genre d'homme, un romantique. Il mettra des mois à s'en remettre et nous pendant ce temps-là nous aurons le temps de financer la prochaine campagne électorale au Canada. Le premier ministre n'aura cure des jérémiades d'un Américain.

était en train d’embraser les murs. Déjà une épaisse fumée avait envahi l’intérieur.

Elle se précipita vers le lit de Jack, lui enveloppant la tête dans une couverture et fonda sur la porte, qui lui résista, barricadée de l’extérieur. Ne comprenant pas ce qui se passait, elle s’obstinait à essayer de débloquer la clenche de l’intérieur. Pendant ce temps, le corbeau voletait à la fenêtre, dont il essayait de frapper les carreaux de son bec. Remarquant subitement son manège, Lady se saisit d’une chaise et fracassa la vitre. Elle ficela la couverture autour de son bébé et le lança par la fenêtre sur l’herbe mouillée au-delà du cercle de flammes.

Puis elle essaya de s’extirper elle-même à son tour. Mais l’ouverture était trop petite et elle restait coincée en essayant de s’y glisser. Elle se mit à implorer du secours en criant de toutes ses forces, puis regagna l’intérieur à la recherche d’un objet quelconque qui lui permettrait d’agrandir le passage. Peine perdue. Elle reprit la chaise et frappa de toutes ses forces contre ce qui restait de mur autour de la fenêtre. C’est à ce moment qu’une partie du toit, rendu fragile par l’incendie, céda sous ses coups, s’effondrant sur elle et l’assommant au plancher.

Pendant ce temps, le vacarme du corbeau, les cris de la mère et de l’enfant ainsi que le crépitement des flammes réveillèrent les rameurs qui dormaient dans une hutte à quelque distance de là. Ils se saisirent de tous les contenants valides à leur portée et se mirent à arroser frénétiquement le brasier. Ils réussirent à faire reculer les flammes et finalement à maîtriser le feu après de longues minutes de combat épuisant.

Mais il était trop tard pour Lady, dont le corps inerte et déjà affreusement brûlé, gisait au milieu des décombres. Le pauvre petit Jack était inconsolable et courait à droite et à gauche comme s'il cherchait au mauvais endroit quelqu'un qui ne serait plus jamais là dans sa vie. Les hommes finirent par l'éloigner des cendres encore fumantes, pendant que les Porcupine, arrivant lentement sur les lieux, feignaient la surprise. Elle doit avoir renversé la lampe par terre, ce qui a mis le feu à la cabane. Quel horrible accident ! Et le bébé au moins est encore vivant. Il a l'air en forme ...

Ce disant, en leur for intérieur, ils n'en maudissaient pas moins le sort d'avoir miraculeusement épargné l'enfant. Au moins était-il trop jeune pour pouvoir étaler au grand jour ce qui s'était réellement produit...

Quelques hommes fouillaient les décombres dans l'espoir de récupérer quelques souvenirs à rapporter à la famille. L'un d'eux, soulevant la paillasse encore intacte du lit de Jack, découvrit un petit sac de cuir noirci, finement brodé, à la manière des Algonquins. Intrigué, il le mit de côté avec l'intention de vérifier plus tard son contenu. Mais, dès qu'il l'eut lâché, un gros corbeau noir, sorti de nulle part, le lui arrachait des mains et, l'attrapant de son bec en plein vol, s'enfuit avec à tire d'ailes, aussi silencieux qu'un fantôme dans la nuit.

L'homme, sidéré par un événement aussi mystérieux, avait enlevé sa casquette pour se gratter la tête d'étonnement. Porcupine père ayant remarqué son geste, lui demanda ce qui semblait l'intriguer à ce point. Après ces explications, le vieil homme haussa les épaules, se disant que les couleurs brillantes de ce sac, contenant sans doute quelque babiole pour l'enfant, avait dû enhardir le corbeau à tenter cette rapine audacieuse.

Au bout d'environ une heure de recherches, Porcupine commanda à ses hommes d'aller se coucher, ce qui ne leur déplut guère, car ils étaient rompus de fatigue après trois longues journées à l'aviron. Quant aux deux meurtriers, ils profitèrent de leur départ pour continuer à farfouiller en toute quiétude parmi les vestiges de leur pavillon.

Ils semblaient chercher quelque chose de bien précis, sur lequel ils n'arrivaient pas à mettre la main.

- *Bah ! It must be burned with the rest. Let's go to bed, son !*

Ils cherchaient en fait un bout de papier, une des premières choses à disparaître dans un incendie. Car Lady avait sûrement dû amener avec elle sa copie du contrat de son mari, en cas de litige sur certains points.

12 - Nathanaël et le Corbeau

Le lendemain matin, pendant que tout le monde avalait en silence son petit déjeuner à la table des maîtres, quelle ne fut pas la surprise générale de voir arriver un groupe de canots contournant la pointe de la baie de l'île où se trouvait le chalet des Porcupine.

Le paternel faillit s'étouffer avec sa gorgée de café, qu'il avala de travers tant sa surprise était grande.

- *What the hell is this ?*

Et bien c'était eux...

Toute la bande du Saséginaga, de l'Ostaboningue et même ceux de l'Ogascanane ; du moins ce qu'il en restait de valide. Dans le canot de tête, venait Nathanaël vêtu de son plus beau costume, orné de plumes noires. Derrière lui, écrasée au fond du canot, Sophie regardait intensément le petit groupe d'hommes blancs dont ils approchaient.

Dès qu'ils furent accostés, Nathanaël se dirigea droit sur eux, d'une allure décidée, peu commune chez les Indiens qui abordent un groupe de Blancs. Pendant ce temps Porcupine, s'étant un peu remis de ses émotions, se préparait à les inviter à se joindre à eux. Mais Nathanaël, fendant le groupe, lui coupa net son inspiration en lui jetant au visage, sur un ton de mépris de plus en plus étonnant :

- *We're coming to take back Lady's body with us.*

Il n'avait pas eu le temps d'achever que déjà une voix de femme enchaînait derrière lui :

- *And her son too, we're bringing back.*

Toute la troupe des nouveaux arrivants se déploya silencieusement autour des Blancs, encerclant complètement le chalet, armes en bandoulière. Les Angloles les regardèrent interloqués. Une apparition céleste leur eut causé moins d'effet. Ces mages en guenilles savaient donc déjà ce qui s'était passé et ils avaient l'air bien décidé à leur enlever le corps de Lady ainsi que son jeune fils. Il y avait de la diablerie là-dessous et les Écossais se mirent à se signer les uns après les autres.

Porcupine, qui en avait vu bien d'autres dans sa vie, ne craignait pas les esprits, fussent-ils les disciples du diable en personne. D'un ton affable et même condescendant, les yeux mi-clos pour mieux se concentrer, il répondit à Nathanaël que la femme et l'enfant resteraient sur place jusqu'à ce qu'on les transporte à Ville-Marie où des représentants de la famille viendraient s'en occuper, sans doute pour les emmener vers les ...

Il s'arrêta au milieu de sa phrase, sentant quelque chose de dur et froid lui pressant douloureusement les narines. Nathanaël avait le canon de son fusil braqué droit dans son nez !

- ***We** are her family ! This is my daughter and my grandson !*, lâcha Sophie dans un cri de rage qu'elle ne pouvait plus contenir.

Nathanaël regardait Porcupine père avec des yeux si perçants que celui-ci en ressentit un chatouillement jusqu'au fond de son âme minuscule, si profondément cachée en lui qu'il ignorait

même en avoir encore une. Un peu plus et il avouait tout en pleurant.

L'Indien commença à lui tenir des propos étranges, auxquels les employés autour ne comprenaient rien, mais qui faisaient se ratatiner sur place les deux Porcupine. Il leur dit que du haut des airs et perché sur les hautes branches, il surveillait tout depuis longtemps. Il les connaissait bien ces porcs-épics. Ils ont l'air intouchables avec leur pelote d'épingles sur le dos, mais un seul petit coup de bâton sur le nez les assomme net. Ils grugent l'écorce des arbres, qu'ils font mourir pour les transformer en dollars, qu'ils s'épinglent ensuite sur le dos. Autant d'arbres grugés, autant de piquants dans leur fourrure. Ils s'imaginent ensuite invincibles avec leur cuirasse de dollars piquants. Car qui s'en approche trop s'y pique. Parfois jusqu'à la mort. La pauvre Lady, petite bête innocente et dépourvue de toute malice était là pour en témoigner... Mais un jour viendra où un homme-oiseau vengera ce crime et Porc-épic périra, d'un simple coup de bâton sur son nez, en s'imaginant invulnérable, stupidement. On donnera alors son cadavre aux corbeaux pour qu'ils s'en repaissent.

Porcupine sentait les narines lui brûler sous le double poids des paroles de Nathanaël et de son canon de fusil. Il le laissa achever son long discours et, tout ébranlé, lui demanda, très humblement, d'enlever son arme de sous son nez pour lui permettre de respirer un peu.

Les rameurs n'en revenaient pas. Qui leur avait donc raconté que les Indiens étaient peureux comme des lièvres et rampaient sous la botte du moindre commis ? Et là ne voilà-t-il pas que le *Big Boss* lui-même, celui qui commandait à une armée d'ouvriers dans ses chantiers et ses usines, s'agenouillait

presque devant un seul d'entre eux ! Leur sang de guerriers commençait à bouillir et ils n'attendaient qu'un geste des patrons pour se jeter sur Nathanaël et Sophie, persuadés que les autres n'oseraient jamais leur tirer dessus, malgré leur air de défi.

Nathanaël finit par baisser sa carabine, mais ne lâcha pas Porcupine des yeux, et cela lui était pire que de se savoir mis en joue. Porcupine fils s'avança pour s'interposer entre eux. Mais son père l'arrêta d'un geste de la main, tout en soutenant le regard du vieil Indien.

- You can have them, if you want them !

Tout le monde se regarda étonné, parmi le groupe des Blancs. Porcupine en quelques mots brefs leur expliqua que Lady, par sa mère, était indienne après tout, et que cette femme à ses côtés pouvait bien avoir raison de la réclamer comme sa fille. Pendant qu'il parlait, le petit Jack se mit à pleurer à l'intérieur d'une des cabanes. Sophie courut le rejoindre. L'enfant lui sauta au cou, tout joyeux, comme s'il voulait attester devant tout le monde de la vérité des propos de Sophie.

Serrant son petit-fils dans ses bras, la grand-mère redevenue mère, passa sous le nez des hommes sidérés, aussi figés que les restes du repas dans leurs assiettes. Elle l'installa dans le canot en l'enveloppant de couvertures. Pendant ce temps, deux grands gaillards aux gestes lents et sûrs se dirigèrent vers l'appentis derrière le chalet où on avait étendu les restes de Lady. Quelqu'un suivait derrière eux avec un grand manteau fait de peaux d'originaux et marqués de motifs d'oiseaux. Peu de temps après, la petite procession, emportant

le paquet ficelé dans leurs bras, repassa devant les hommes toujours attablés.

Aussi silencieux qu'à leur arrivée, ils repartirent vers les profondeurs insondables d'où ils venaient et où personne parmi ceux qui restaient n'aurait osé les poursuivre.

Quand ils eurent disparus, derrière la pointe de l'île, Porcupine fils se hasarda à émettre ses craintes.

- *What will we say to the police ? We shouldn't have permitted that.*

- *Well son, they took it by force. They robbed the body !*

- *But... Bill, Bill Gray. He will be looking for his son and his wife's body. We even don't know where they've gone with them.*

- *Son, that's his problem. Not ours. There's nothing we can do about it.*²⁰ »

Au fond, la tournure des événements ne lui déplaisait pas au Porcupine père. Il se disait que le vol du cadavre et le kidnapping du fils allait détourner l'attention des enquêteurs chargés de découvrir les causes de l'incendie. Ce qui ne pouvait que jouer en leur faveur.

²⁰ Que dirons-nous aux policiers? Père, vous n'auriez pas dû permettre cela.

- Et bien, mon fils, on dira qu'ils l'ont pris par la force. Ils ont volé le corps.

- Mais Bill... Bill Gray. Il voudra retrouver le corps de sa femme et son fils encore vivant. On ne pourra même pas lui dire où ils les ont amenés.

- Ce sera son problème, pas le nôtre. On ne peut rien y faire...

Mais ce n'était pas tellement cela qui le préoccupait mais bien plutôt la manière dont cette bande d'Indiens, venus d'on ne sait où, avaient pu être informés si rapidement de l'« accident ». Il osait à peine formuler ce mot dans sa tête, car le regard de Nathanaël semblait appartenir à quelqu'un qui savait exactement ce qui s'était passé et tout ce qu'il y avait de non accidentel dans cet accident. Il avait parlé d'un corbeau... Un de ses hommes avait remarqué un corbeau sur place pendant la nuit ... Bof ! Des histoires à dormir debout sans aucun doute. Il y avait plus urgent à faire maintenant.

13 - Pocupine passe à l'attaque

Nathanaël, Sophie et leurs familles regagnèrent cette baie où l'Ostaboningue se déverse dans le Kipawa et, là-bas, ils enterrèrent le corps de Lady, dans le cimetière des anciens Algonquins, sur une île à l'ombre du mont Nikik²¹.

Sophie faillit ne pas s'en remettre tellement sa douleur et sa déception l'écrasaient au sol. Mais il y avait le petit Jack et, pour lui, elle décida de s'accrocher encore à la vie, tant que celle-ci voudrait bien tenir à elle.

L'enfant se portait malgré tout assez bien et passait ses journées à jouer avec un petit chien de la dernière portée de *Wabanimouch*²², la chienne de tête de l'attelage de Sophie. Les semaines passèrent sans qu'on ait de nouvelles de qui que ce soit, pas même de Bill.

C'est que ce dernier, tel que l'avait prévu les Porcupine, se tordait de douleur à Pittsburgh. Cette histoire insensée dont les Porcupine lui avaient eux-mêmes fait part, il n'y avait d'abord pas cru. Il l'avait confondue avec un stupide cauchemar, puis harcelé par une absence qui le rapetissait chaque jour davantage, s'était effondré. Les funérailles indiennes avaient eu lieu depuis près d'un mois lorsqu'il commença à se ressaisir et à se mettre à la recherche de son fils. Pour compliquer davantage les choses, ses affaires en Pennsylvanie traversaient une période de crise, en butte à la concurrence européenne, et il dut

²¹ Montagne de la Loutre.

²² Chien blanc

retarder son départ de quelques jours pour éviter la faillite totale.

Il arriva tard l'automne suivant, aux bords de l'Ostaboningué, juste avant que l'emprise des glaces ne ferme le pays complètement à la circulation maritime. Son fils était bien là, entouré d'une nouvelle famille, aurait-on dit. Il semblait s'y être si bien adapté qu'il ne voulait plus retourner avec son père aux États-Unis. Finalement, pour le convaincre, Bill dut lui promettre de le ramener dès le printemps prochain, au grand soulagement de Sophie qui s'était très attachée au petit.

Nathanaël voulut le mettre en garde contre les Porcupine et leurs manigances, mais cet homme rompu aux dures batailles du milieu des affaires ne prêta qu'une attention distraite aux conseils du vieux mage. On le conduisit à la tombe de sa femme et il resta là-bas tout seul avec elle, se jurant d'aller la rejoindre bientôt. Sauf qu'il y avait maintenant le petit Jack entre eux deux. Ce dernier pouvait très bien être adopté par la bande et mener une vie aussi heureuse ici en pleine nature que dans la bourgeoisie hypocrite de Pittsburgh.

Cependant, son cœur l'adjurait de ne pas faire une chose pareille, qui le priverait du seul souvenir encore vivant de sa femme. Mais sa tête répondait qu'il n'était pas prêt actuellement à s'occuper convenablement de son fils et, pour quelque temps encore, il valait mieux que ce dernier grandisse au milieu d'une vraie famille. Bill ne savait plus que faire et se brisa sur la tombe de Lady, la suppliant de lui indiquer la route à suivre. Mais il n'y eut que le silence et le coassement d'un corbeau pour lui répondre. Bill ne remarqua pas d'abord la présence du vieil Algonquin derrière lui, mais il sentit brusquement une sorte d'apaisement à ses tourments. Au bout

de quelques secondes, il réalisa le poids du regard enveloppant de Nathanaël derrière lui. Il n'eut même pas besoin de se retourner pour le savoir là.

- Nathanaël, je croyais tout posséder de ce qui fait le bonheur sur cette terre. Mais maintenant je me rends compte que derrière tout ça, je n'étais rien. Je crois que je ne pourrai même pas prendre soin de mon fils convenablement. Lady ne me le pardonnera jamais.

- Bill, tu es un homme bon et généreux. Pourtant, tu appartiens au même monde que celui des Porcupine. Et ce monde-là va nous écraser, nous les *Anichinabek*²³, comme il a écrasé Lady. Et toi, tu n'y peux rien, malgré toutes tes bonnes intentions.

- Que s'est-il passé exactement Nathanaël ? Sais-tu quelque chose que les Porcupine ignorent ou font semblant d'ignorer ? Je me méfie d'eux. L'histoire qu'ils m'ont racontée ...

- ...est fausse. Ça je peux en jurer sur ma vie, Bill. Le Grand Corbeau... De là où il était, il a tout vu. Il m'a averti. Ils ont tué Lady de leurs propres mains. Et sans aucun scrupule. Je suis accouru aussi vite que j'ai pu et tout le peuple avec moi, par nos messagers... Je n'ai pu sauver que le petit Jack ... et le contrat.

En entendant ces paroles, Bill s'évanouit de rage et de désespoir. Quand il revint à lui, presque une heure plus tard, il était de nouveau seul. Il crut d'abord qu'il avait rêvé, tellement Nathanaël n'avait laissé aucune trace de sa présence. Puis il remarqua, près de la tombe de Lady, le petit sac en cuir brodé, serti de coquillages luisants.

²³ *Anichinabe* (Amérindien), au pluriel donne *anichinabek*

En l'ouvrant, il y découvrit le contrat original tel qu'il avait été signé avec le ministre des Forêts. Il se dit alors que Lady ne serait pas morte complètement pour rien et qu'au moins il essaierait d'empêcher les Porcupine de raser toutes les forêts encore debout tout autour de lui.

Mais lui-même ne se sentait plus l'énergie pour mener à bien ce combat. Il irait trouver le frère Laforce à Ville-Marie et lui confierait le contrat et la mission de sauver ce qu'il pourrait des terres indiennes et de l'île Bryson. Quant à Jack ...

- Laisse-le ici pour quelque temps encore. Il y sera aimé et apprendra à connaître la forêt et tout ce qui l'habite ... C'est à travers lui que tu triompheras des Porcupine !

Bill croyait entendre la voix de Lady à travers les criaillements du corbeau qui voletait au loin. Il n'en fallut pas plus pour qu'il prenne sa décision. Il en ressentit aussitôt un grand soulagement. Il retourna au campement pour discuter avec Sophie et Nathanaël au sujet de l'avenir de Jack.

Il allait le leur confier jusqu'à l'été prochain, où il reviendrait les chercher tous pour les amener à l'île Bryson. Entre-temps, il devait confier aux Oblats les négociations avec le gouvernement pour empêcher les Porcupine de faire main basse sur le pays. Lorsque Bill partit avec les derniers canots qui se rendaient à Fort Témiscamingue, un petit courant d'espoir s'était remis à circuler dans les veines de tous ceux du campement et on envisageait l'hiver avec plus de confiance.

Quelques jours plus tard, le petit Jack fut emmitoufflé dans les fourrures et Sophie l'emmena avec elle, en compagnie de son fils Nathanaël et de sa bru Monique, pour le voyage sur les terrains de trappe de la famille, dans les hautes terres de

l'Ostaboningue, enserrées entre le lac en Cœur et le lac *Mokomanne*²⁴. Il y passa tout le reste de la saison du pré-hiver et tout l'hiver, exception faite d'une visite au camp des Jawbone, leurs plus proches voisins, à deux jours de distance en traîneaux à chiens et raquettes, sur la rive opposée de l'Ostaboningue, au-delà de la grande savane qui précède *Mokominesipi*, la Rivière aux Cerises.

Les deux familles réunies festoyèrent d'un orignal fraîchement abattu par Andrew Jawbone, le fils aîné de Mani-Jane et, sous le toit de l'humble cabane de bois rond de Charles Jawbone, semblaient lancer un défi au froid. Andrew sortit son violon de sous un lit et se lança dans des interprétations diaboliques des *reels* écossais qu'il avait entendus au fort Témiscamingue, au grand plaisir des femmes, qui se mirent à gigner jusqu'à l'épuisement. Seule Prudence, la fille cadette de Sophie, y mit un peu de réserve, tout intimidée qu'elle était devant l'éclat du regard d'Andrew lorsqu'il croisait le sien. Sophie ne fut pas sans remarquer le malaise de sa fille et se dit qu'un mariage allait la lui ravir d'ici l'an prochain.

Les effusions terminées, chaque famille reprit sa route et on passa la dernière moitié de l'hiver au gré des hauts et des bas de la générosité du lièvre, qui n'était pas toujours au rendez-vous dans les collets. La chasse du printemps, par contre, fut particulièrement bonne, une fois terminé le pré-printemps, saison de la famine, qui ne fit pas de victime cette année-là parmi les familles.

²⁴ Lac-au-Couteau

Pendant ce temps, Bill, de retour aux États-Unis, entreprit de préparer une contre-offensive aux assauts des Porcupine, mais il était loin de se douter que ceux-ci avaient déjà pris une bonne longueur d'avance sur lui en soudoyant un fonctionnaire pour qu'il falsifie le contrat. Il y avait rajouté une clause où il était stipulé que les droits de coupe sur l'Ostaboningué et le Kikwissi seraient rétrocédés à la Couronne, si aucune activité commerciale ne s'y déroulait avant 1903 (un an après le drame de l'île à la Tortue, sur le lac Kipawa).

A chaque jour qui passait, les forêts du Témiscamingue s'effaçaient un peu plus de la mémoire de Bill qui, au fond, n'y accordait d'intérêt que par fidélité à la mémoire de Lady. D'un autre côté, ses affaires ne s'arrangeaient pas, et cet homme à qui la bonne fortune avait souri toute sa vie ne sut pas comment faire face à ces revers. Il sombra dans l'alcool et tenta ainsi d'oublier à la fois ce qu'il avait déjà définitivement perdu et aussi ce qui lui restait encore, dont il perdait chaque jour davantage. Sa secrétaire, qui avait toujours eu un faible pour lui et avait dû ravalé sa salive lorsqu'il s'était ramené avec cette Lady de malheur, décida de profiter de sa faiblesse actuelle pour le séduire. Elle minauda tant et si bien qu'elle réussit à le coucher dans son lit, moins d'un an après la mort de Lady.

L'été suivant, elle parvint même à le dissuader d'entreprendre le périlleux voyage au Témiscamingue qui devait lui permettre de retrouver son fils. Elle écrivit elle-même une lettre au frère Laforce, pour lui demander de garder l'enfant « pour une année encore » auprès de sa grand-mère indienne, pour son plus grand bien, étant donné que son père, brisé par la douleur, ne pourrait s'en occuper adéquatement à Pittsburgh. De toute façon, l'air « pur et vivifiant » du Nord assurerait une meilleure

santé à l'enfant que les « fumées charbonneuses et noires de la grande ville ».

Le frère Laforce lui n'avait pas chômé pendant tout cet hiver qui venait de s'écouler. Il s'était fié à l'apparente détermination de M. Gray l'automne dernier pour mettre sur pied un plan de colonisation complet de l'île Bryson, en gagnant l'appui de la Société de colonisation du Témiscamingue.

Mais il avait oublié d'entretenir certains contacts avec les industriels forestiers qui sillonnaient l'arrière-pays à l'époque, à l'affût de la moindre parcelle renfermant des pins blancs encore sur pied. S'il avait pu les cuisiner un peu, il aurait facilement pu apprendre d'eux les manigances de Porcupine, dans les coulisses du « ministère » à Ottawa, pour faire main basse sur les concessions de Bill Gray en pays Ostaboningué. Mais le frère Laforce était un agriculteur. Il s'était facilement laissé persuader que le ministre de l'Agriculture avait beaucoup plus de poids que le ministre des Forêts auprès du cabinet et que jamais on ne menacerait l'avenir d'une colonie agricole prometteuse pour quelques milliers d'acres de pins blancs perdus dans la sauvagerie.

Le contrat de Bill, il l'avait bien caché dans un coffre sous son lit. Pendant ce temps, il exhibait fièrement ses calculs de rendement au minot sur les terres fertiles de l'île devant les patrons belges et français de la Société de colonisation. Il ne manquait plus que l'arrivée de Bill à Ville-Marie -et ses gros sous- pour voir tout ce grand projet se matérialiser.

Mai puis juin passèrent sans qu'on reçoive de nouvelles du bienfaiteur. À la mi-juillet, il fallut se rendre à l'évidence que le financier ne tiendrait pas sa promesse de revenir dans ses fiefs

du Nord. Laforce écrivit un petit mot poli à Pittsburgh pour s'enquérir de ses intentions. Au début d'août, la réponse de Miss Simpson, la secrétaire de Bill, ne fit que confirmer ses pires appréhensions. *Mister Gray* ne se pointerait pas au pays avant l'année suivante, et même de cela, on n'était pas très certain.

Désemparé, le frère oblat ne savait plus où donner de la tête pour sauver son île et les forêts de l'Ostaboningue. Après de longues semaines d'hésitation, il entreprit d'entrer en contact avec le ministère des Ressources naturelles pour discuter des modalités d'exploitation des concessions de Bill. Peut-être de cette façon pourrait-il financer l'amorce des travaux sur l'île ?

Mais il ne reçut pas de réponse à ses lettres au gouvernement. Il y avait eu des élections à l'automne et un nouveau parti avait été porté au pouvoir. Les fonctionnaires avaient reçu des directives bien strictes concernant toute « l'affaire Bill Gray ». Les concessions lui étaient retirées et on allait les accorder en douce aux Porcupine, qui allaient en faire « un meilleur usage », en bons amis du parti qu'ils étaient.

Au printemps suivant, l'un de ses confrères qui revenait d'une mission d'hiver au lac Kipawa, apprit au frère Laforce qu'un chantier avait été mis sur pied par les Porcupine dans le secteur de la passe *Opachkotéak*, au nord du lac Audoin, juste avant l'entrée de ce qui allait devenir plus tard Jawbone's Point.

Des cabanes de fortune, en billots non équarris, avaient été rapidement montées par les hommes dès que les glaces avaient permis le passage des chevaux sur le lac Kipawa. Une petite équipe de bûcherons s'était ensuite rapidement attaqué aux plantations de pins blancs qui surplombaient la passe, avalant de grandes bouchées de cette forêt de géants plus que

centenaires. Armés de godendards et de lourdes haches à double taillant, une équipe de deux hommes devait trimer comme des forcenés pour réussir à abattre et débiter plus de deux arbres dans une journée entière. Ensuite les équarrisseurs mettaient autant de temps pour tailler le billot en une poutre rectangulaire, longue de dix mètres ou plus. Ces poutres étaient ensuite glissées le long des rives escarpées jusque sur la surface dégagée du lac, où on les attachait ensemble pour en faire d'énormes radeaux, pouvant compter plus d'une centaine d'arbres. Après la fonte des glaces, un remorqueur à vapeur allait péniblement traîner cette lourde charge jusqu'à l'embouchure de l'Outaouais, par la passe de la Baie-des-Anglais, puis du ruisseau Gordon, creusé de mains d'homme, sur une distance de 10 km, par les employés de Porcupine.

Le père Vadeboncoeur raconta ensuite au frère Laforce qu'au début, les Anichinabek de l'Ostaboningue avaient vu arriver d'un œil méfiant cette armée de rongeurs de bois. Mais quelques semaines après avoir installé ses hommes, Porcupine père ne tarda pas à rendre visite à ses voisins amérindiens. À force de promesses et de cadeaux, il réussit à embaucher quelques-uns d'entre eux pour lui servir de guides sur le territoire du haut Ostaboningue, qu'il explora de fond en comble pour en évaluer tout le potentiel forestier. Les yeux de ses guides ne voyaient qu'un pays giboyeux tout autour d'eux, mais lui se mordait les lèvres d'impatience devant toute cette masse bleuâtre de conifères qui s'étendait jusqu'à l'infini de l'horizon, peu importe le côté où l'on regardait.

Si les Indiens avaient pu lire dans ses pensées, ils auraient vite compris pourquoi les poils drus de sa moustache et de sa tignasse se hérissaient de joie à la vue de cette montagne

d'écorce à gruger tout autour de lui. Mais Porcupine fut assez rusé pour les écouter patiemment, dans un mauvais anglais, vanter les belles pelleteries récoltées le long de la Rivière aux Cerises et au lac B. L. Toutefois, sur le chemin du retour, il avait déjà concocté son plan.

L'ère du bois carré s'achevait, avec la disparition des grands voiliers au profit des vapeurs. Trop tard cependant pour les vastes forêts de pins blancs transformées en mâts de navire. Par contre, au sud, les gens fuyaient les campagnes pour venir s'établir dans les villes industrielles. Il faudrait des maisons pour loger tout ce monde, et lui, Porcupine, leur fournirait ce dont on a le plus besoin pour la construction : du bois de charpente.

Il avait déjà, avec l'aide d'un associé, érigé un petit moulin à scie à l'embouchure du ruisseau Gordon et de la rivière des Outaouais et il avait décroché quelques gros contrats pour approvisionner les marchands de bois d'Ottawa et de Montréal. Mais son ambition avait atteint la démesure lorsque les fonctionnaires du ministère à Ottawa lui avaient offert d'approvisionner en dormants l'audacieux projet de chemin de fer du Transcontinental au nord du pays, sans compter le bois d'œuvre pour la construction des camps pour ouvriers et contremaîtres.

La découverte qu'il venait de faire des immenses réserves d'épinettes blanches sur les bords de l'Ostaboningué allait lui permettre de remplir facilement cette commande, à peu de frais. Il allait pouvoir rentabiliser les travaux d'aménagement qu'il avait dû faire exécuter sur le ruisseau Gordon, afin de pouvoir y flotter le bois coupé sur le Kipawa.

Son nouveau chantier à la passe Opachkotéak serait le dernier pour ses équarrisseurs de pin blanc. Une page d'histoire était tournée et une nouvelle commençait. Sauf que maintenant on changeait la technique. Au lieu de pratiquer quelques trouées parmi les meilleurs peuplements, on serait en mesure de raser systématiquement de grandes portions de la forêt. Un peu comme on récolte le foin dans un champ, ne laissant qu'un désert après la récolte.

Sur le chemin du retour, Porcupine ne fut pas sans remarquer quelle connaissance admirable ses compagnons avaient de toutes les voies d'eau du pays. Ils savaient l'origine et la destination de chacun des ruisselets qui s'ouvraient sur l'Ostaboningue ; ils devinaient la présence de rochers ou d'arbres morts sous l'eau, même en pleine nuit, et, par-dessus tout, connaissaient bien les hauts fonds. Mine de rien, il s'assura que toute cette science maritime, ils la possédaient aussi pour le secteur du lac Kipawa.

Bref, il réalisa très vite quel atout précieux ils pouvaient représenter pour lui, non seulement pour explorer de nouveaux recoins de son domaine - car il se sentait déjà roi et maître de tout le pays algonquin - mais aussi pour assister ses navigateurs sur ces lacs parsemés de récifs et de rochers à fleur d'eau et entravés d'îles innombrables. Sur le chemin du retour, il se risqua donc à leur demander, presque en suppliant, s'ils n'accepteraient pas de travailler pour lui l'été suivant. Du travail facile, sans effort. Juste à guider les bateaux à vapeur pendant leur voyage du haut Ostaboningue jusqu'à l'entrée du ruisseau Gordon, sur la rive orientale du lac Kipawa. Et cela pour un généreux salaire : vingt dollars par mois et en prime, plusieurs sacs de farine, de sucre, de thé, de pois secs et de graisse, une

fois la saison finie. De quoi faire le plein de provisions pour la prochaine saison de trappe.

Les deux hommes écarquillaient les yeux d'envie face à ces propositions et le vieux *businessman* sut aussitôt que l'affaire était dans le sac. Il proposa même d'embaucher tout de suite une dizaine d'hommes de la tribu pour aider ses arpenteurs à délimiter les secteurs de coupe pour l'an prochain.

Le père Vadeboncoeur n'avait entendu que la version des Indiens et, comme eux, ne voyait qu'une bonne affaire dans cet arrangement. Comme eux, il ne connaissait des chantiers que les petites éclaircies des coupeurs de pins, qui laissaient sur place la majeure partie de la forêt. Il persuada donc le frère Laforce de ne pas faire de représentations à Ottawa pour contrecarrer les plans de Porcupine. Il y allait du « plus grand bien des Indiens », qui, plus souvent qu'autrement, avaient trop de mal à survivre à la famine du pré-printemps. Avec quelques emplois lucratifs durant l'été et même une partie de l'hiver, c'est toute la bande qui en sortirait plus forte et en meilleure santé, pour ensuite pouvoir aider le frère Laforce au défrichement de son île.

Presque sans nouvelles de monsieur Gray depuis deux ans déjà, le frère Laforce en déduisit vite qu'il ne fallait compter que sur ses propres moyens pour sauver sa petite colonie naissante. Il écrivit à Bill pour lui exposer ses projets. Une longue lettre où il était question d'initier les Indiens au travail de la terre pendant l'été et, après la tombée des feuilles, les retourner à leurs forêts faire la chasse d'automne. Pendant l'hiver, certains pourraient travailler dans les chantiers des Porcupine; au printemps, après avoir guidé les remorqueurs pour la drave sur le Kipawa, ils reviendraient cultiver leur lopin de terre sur l'île Bryson, où les

plus doués d'entre eux pourraient même s'établir de façon permanente et y élever leur famille.

Sans attendre la réponse de l'Américain, le frère Laforce obtint de son supérieur la permission d'accompagner le père Vadeboncoeur dans ses missions sur le Kipawa, qui le conduisaient jusqu'à l'Ogascanane et même à la rivière Dumoine, aux sources de la majestueuse rivière Kipawa. Il espérait recruter quelques familles, jadis amies de Lady, pour continuer le travail de défrichement et de labours commencé sur l'île Bryson.

Au confluent de la rivière Ostaboningue et du lac Audoin, il retrouva avec plaisir les Jawbone, les Crow et les Murray. On passa quelques heures à ressasser les vieux souvenirs et à discuter des futurs travaux envisagés par les Porcupine. Ces derniers avaient même agrandi et modernisé leur scierie à la décharge du ruisseau Gordon dans l'Outaouais et quelques-uns parmi les meilleurs chasseurs travaillaient au flottage du bois sur le lac Kipawa.

Drapé dans sa vieille soutane noire, Laforce évoqua ensuite la mémoire de Lady et tous les visages prirent un air plus sombre. Il leur expliqua qu'ils devaient continuer le travail qu'elle avait entrepris et ne pas laisser tomber la colonie de Ville-Marie. Par ailleurs, selon le contrat du gouvernement, les forêts de l'Ostaboningue étaient toujours à eux, par l'intermédiaire de Bill Gray, même si le départ prolongé de ce dernier changeait un peu les choses.

En effet, on n'avait pas d'argent pour assurer la coupe du bois et, pour l'instant, le seul moyen d'en gagner était de travailler pour les Porcupine en hiver, y prendre de l'expérience, puis de

défricher les terres de l'île Bryson en été. Dans quelques années, ce serait à eux de décider où, quand et combien de bois serait coupé.

À ce moment-là, tout le monde ignorait que les concessions du haut Ostaboningue étaient déjà entre les mains des Porcupine, et on envisageait donc l'avenir avec confiance. Comme preuve de sa bonne foi, le frère sortit de sa poche le contrat de Gray et le tendit aux hommes attroupés autour de lui. Leur peu d'enthousiasme lui fit rapidement se souvenir qu'aucun d'eux ne savait lire, et encore moins, ce que signifiait un contrat écrit.

Nathanaël s'approcha alors et prit le bout de papier dans ses mains, le tournant, le retournant et le reniflant plusieurs fois.

- Oui, je le reconnais bien. Il a cette odeur ... C'est bien le contrat de Lady.

Frère Laforce s'approcha de cet homme qui le regardait d'un œil hautain.

- Est-ce toi le chef ici ?

Nathanaël ne répondit pas, se contentant de soutenir son regard, avec une force étrange. Robe-noire en fut un peu mal à l'aise.

- Demande aux autres ! , finit-il par lâcher.

- C'est bien lui votre chef ?

Les membres du groupe ne répondirent ni oui, ni non, secouant la tête de tous les côtés à la fois, ce que le frère décida d'interpréter comme un non-déni.

- D'après ce que je peux voir, ce n'est personne d'autre. Eh bien, Nathanaël - c'est ton nom selon ce que me dit le père Vadeboncoeur - tu peux le garder ce contrat. Tant que vous l'aurez en votre possession, vos forêts resteront entre vos mains.

Nathanaël et les autres contemplaient ce petit bout de papier et ne pouvaient croire qu'un objet aussi frêle puisse tenir à distance les puissantes machines de l'homme blanc. Mais au bout de quelques minutes, le fils de Sophie le replia et le replaça dans le petit sac de cuir brodé appartenant autrefois à Lady et qu'il avait déjà lui-même conservé dans sa cabane auparavant.

Le frère Laforce leur décrivit ensuite la situation dans l'île, dessinant sur le sable de la grève le contour des lots, l'emplacement des bâtisses et faisant s'élever dans les airs au bout de son bâton, les futures récoltes de maïs, d'orge et de mil jusqu'à hauteur d'homme.

- On pourra même cultiver du tabac !

Cette fois il avait frappé juste. Les hommes ouvraient démesurément leurs yeux pour mieux imaginer les larges feuilles vertes qui poussaient sur l'île par la magie du frère.

- Et ensuite, on pourra faire de la farine, du pain pour vos enfants et de la moulée pour les animaux. Des vaches, des cochons, des poules et des chevaux. Avec tout ça, on aura des provisions pour l'hiver. Pour vos chantiers ici sur l'Ostaboningue. Pour la trappe aussi à l'automne.

Le pauvre moine parlait, parlait. Sa vision d'une colonie agro-forestière, forte et douce à la fois, montait devant ses yeux et

remplissait tout le vaste espace au-dessus du lac immobile en face de lui...

- Moi, j'irai avec toi, Robe noire, et Prudence aussi.

Les yeux d'Andrew brillèrent. Lui aussi avait soulevé le voile et apprécié la vision. Cet hiver, il avait goûté aux produits du luxe et cela avait attisé son appétit. Mais surtout, il savait maintenant que cette race d'hommes sur terre, les Blancs, pouvaient vivre toute leur vie durant, sans craindre la famine, la maladie et le froid. Il aurait voulu un peu de cela pour lui, sa femme et ses enfants. Il imaginait, sur la rive de ce même lac, un petit village, avec un magasin, une école, une église ; une petite communauté qui tirerait sa subsistance de chasse, de fourrures, de *bois carré*, de culture et d'élevage, sans toujours dépendre du crédit des postes de traite.

Nathanaël s'était retiré à l'écart et regardait ce même lac immobile. Immobile en apparence seulement. Il n'y voyait pourtant que mouvement, perpétuel passage de la mort à la vie, porté sur le rêve comme dans un canot d'écorce...

Pendant que chacun se retirait dans son rêve, *Kitchi Kakagiss*, le Grand Corbeau, passait au-dessus de l'Ostaboningue. Sans un geste. Sans un cri. Tout juste un petit soulèvement de l'aile. Sophie et Nathanaël, les premiers, remarquèrent son vol insistant autour du petit groupe qu'ils formaient. L'oiseau décrivait de grandes courbes au-dessus de l'éclaircie où ils se tenaient. La mère et son fils se regardèrent sans rien dire. Mais lorsqu'ils virent l'oiseau s'approcher et se poser près du petit Jack qui jouait avec son chien Blackie, à l'écart des adultes, ils eurent l'impression que ce corbeau n'était pas descendu auprès d'eux par hasard.

La bête avança de quelques pas prudents vers l'enfant et lâcha un petit cri étouffé. L'enfant recula de surprise en constatant la présence de ce gros corbeau si près de lui. Le petit chien de Jack aboyait à qui mieux-mieux pour faire fuir le volatile. Mais au lieu de s'envoler, ce dernier se rapprocha davantage, roucoulant et roulant des yeux tant et si bien que le chiot finit par se taire. Comprenant qu'il s'agissait d'un visiteur arrivé tout droit du pays des neiges éternelles, Blackie essaya de se faire oublier quelque temps.

L'enfant tendit la main pour atteindre le noir emplumé et celui-ci, au lieu de s'enfuir, se rapprocha jusqu'à toucher la main de Jack, comme s'il voulait y attraper quelque nourriture. Jack ferma le poing et, sans hésiter, le corbeau vint s'y percher, allant même jusqu'à laisser l'enfant lui lisser les plumes.

La grand-mère ressentit un grand frisson en les voyant réunis. L'oiseau penchait la tête vers l'enfant, réclamant encore une caresse, que Jack ne lui refusa pas. Les deux formaient une vraie paire. Nathanaël souriait de bien étrange façon. L'esprit de Lady planait dans l'air et Jack venait d'entrer dans le clan des corbeaux, ceux dont la vision porte loin, porte haut ; si haut qu'elle peut les faire voler d'un lieu à un autre sans que jamais leur corps ne bouge.

Pendant ce temps, les autres continuaient de forger des plans pour développer l'île Bryson et une autre petite colonie, tout près de l'endroit où ils se tenaient, au confluent de la rivière Ostaboningue et du lac Audoin. Les Jawbone, en particulier Andrew, se proposaient d'organiser les chantiers sur l'Ostaboningue. Les Murray avaient pris goût à l'élevage des bœufs et des chevaux pendant les deux étés qu'ils avaient

passés sur l'île et rêvaient d'y retourner. Le frère Laforce jubilait. Il n'en espérait pas tant.

Pourtant Prudence, la jeune épousee d'Andrew, gardait ses distances. Elle ne semblait pas partager l'enthousiasme de son mari. Très proche de sa demi-sœur Lady, dont elle se reprochait la mort tragique, elle se méfiait désormais de tous les projets associés aux Blancs. Andrew, l'observant du coin de l'œil, voyait bien que sa femme resterait toute entière à convaincre après le départ du missionnaire. Elle n'était pas de celles qui quittent facilement les forêts profondes. Il crut qu'elle était simplement intimidée à la perspective d'affronter les pièges invisibles de la civilisation blanche. Il parla pour eux deux.

- Prudence, nous irons avec Robe-noire cet été, cultiver les terres sur l'île de Lady. Et cet automne, il nous aidera à trouver des chevaux et des provisions pour les chantiers ici.

Prudence s'était décidée à parler. Tout allait sortir. Au sujet de Lady. De la terre qu'elle avait voulu garder intacte pour eux et pour leurs enfants. Des arbres qu'il ne fallait pas couper, sauf pour se chauffer, s'éclairer et s'abriter du froid, du vent et de la pluie. Mais frère Laforce renchérisait déjà aux paroles d'Andrew, avant qu'elle n'ait eu le temps d'ouvrir la bouche.

- Andrew, tu es un brave gars et on fera une belle équipe ensemble. Je repars demain pour l'île. Qui nous accompagne ?

Quelques-uns s'avancèrent. À peine de quoi remplir trois canots. Laforce fut un peu désappointé mais ça valait mieux que rien. Il distribua du tabac à tout le monde pour sceller le pacte.

- C'est moi-même qui l'ai cultivé à Ville-Marie. Vous n'en trouverez pas de meilleur à la *Hudson's Bay*²⁵.

Ils remontèrent la longue route le long de l'Outaouais et de ses affluents, qui les mena à Ville-Marie avec tout le nécessaire pour passer l'été là-bas, ce qui tenait dans un seul canot par famille. En quelques mois, aidés des colons Blancs que le frère avait ralliés à sa mission, ils avaient défriché plus de vingt acres sur l'île, construit des cabanes rudimentaires et semé de vastes potagers pour les provisions d'hiver. Laforce espérait toujours recevoir un peu d'argent de Gray à Pittsburgh afin de défrayer les coûts d'installation d'un chantier sur l'Ostaboningue. Mais rien ne venait de la lointaine cité de l'acier.

Porcupine lui, par contre, rôdait dans les alentours. Fin renard, il se garda bien de mentionner que les concessions forestières allaient lui être accordées. Il visita le frère à quelques reprises, faisant mine de s'intéresser beaucoup aux cultures sur l'île et offrit au frère de lui acheter des légumes pour ses propres chantiers à l'hiver prochain.

²⁵ Au magasin de la Compagnie de la Baie d'Hudson au fort Témiscamingue.



Porcupine, un dangereux prédateur, qui veut construire son empire.

14 - La bataille du contrat

À Pittsburgh, Bill pourrissait de plus en plus sur place. L'alcool et les remords le rongeaient jusqu'à la moelle. Il était sans nouvelles de son fils et du frère Laforce depuis près de cinq ans maintenant. Pourtant, le frère lui avait promis d'écrire régulièrement pour lui donner des nouvelles de Jack, de Sophie, de Nathanaël et des autres et aussi de ses installations sur l'île Bryson. Se serait-il trompé sur le compte de ce papiste ? Pourtant il avait un flair pour juger des hommes, qui ne l'avait jamais trahi jusqu'ici. On pouvait compter sur le frère Laforce, il en était certain. Pourquoi alors ce silence ?

Il était loin de se douter que les nombreuses lettres du frère étaient systématiquement interceptées lorsqu'elles atteignaient le bureau de poste de Pittsburgh. Sa dévouée secrétaire veillait au grain. Dès qu'elle repérait l'oblitération d'une lettre venant du Québec, elle la fourrait dans son sac. De retour à la maison, elle en parcourait rapidement le contenu, espérant toujours y apprendre la seule nouvelle qu'elle espérait recevoir de ces Sauvages : la mort de Jack, seul héritier de Bill. La fortune de l'ancien magnat de l'acier avait beau s'amenuiser de jour en jour, ce qu'il en restait pouvait quand même la mettre à l'abri pour le reste de ses jours.

Miss Simpson prenait son mal en patience et, subtilement, guidait la main de son maître vers le testament, lui faisant valoir l'abîme de misère sociale où la jetterait la mort prématurée de son protecteur, auquel elle était demeurée si dévouée malgré ses malheurs. Bill n'était pas insensible à ces arguments, mais il

désirait en avoir le cœur net sur ce qui se passait là-bas avant de tout céder à cette femme qui représentait la consolation de ses derniers jours. Il décida de réunir ses dernières forces et de s'embarquer pour un voyage au Témiscamingue. Miss Simpson fut atterrée à cette idée. Elle usa de tous les arguments de son imagination, conjugués aux charmes de son sexe pour arriver à le dissuader. Elle s'allia même le médecin personnel de Bill qui lui prédit les pires ennuis au bout de pareille aventure.

Rien n'y fit. Bill s'entêtait et s'accrochait à son idée comme s'il s'était agi là du dernier lien qui le retenait à la vie. En fait, sa santé s'améliorait grandement depuis qu'il avait maintenant un projet devant lui et que l'alcool ne meublait plus entièrement le vide de ses soirées. Prise de panique en le voyant ainsi reprendre des forces, Miss Simpson se décida à frapper le grand coup pendant qu'il était encore temps.

Elle consulta un apothicaire de ses amis auprès de qui elle s'informa des vertus médicinales de l'arsenic, dont elle avait eu vent dans une revue médicale, disait-elle. Celui-ci lui confirma que des poisons les plus violents, on tire parfois les meilleurs remèdes. Tout est une question de dose, ajouta-t-il, philosophe. Tout est une question de dose en effet, se répétait-elle intérieurement, pendant qu'elle écoutait ses explications détaillées sur les effets bénéfiques de telle ou telle liqueur arsenicale.

Et si on doublait la dose ? Pas de problèmes. C'est encore sécuritaire, mais pas à conseiller. À long terme cela pourrait provoquer une usure prématurée du cœur, qui deviendrait plus fragile, surtout lors d'exercices violents. Et si on triplait la dose ? Alors là, ce sont les mêmes dangers, mais à beaucoup plus court terme. Dix fois la dose peut tuer net un cheval en quelques

jours. C'était tout ce qu'elle avait besoin de savoir. Merci beaucoup cher ami, je reviendrai vous voir un de ces jours. Elle acheta ce qu'il lui fallait d'un autre apothicaire, installé dans une petite ville voisine et qui ne la connaissait ni d'Ève, ni d'Adam. Elle pouvait maintenant mettre son plan à exécution.

À force d'allusions de plus en plus incisives, elle réussit à ce que Bill lui fit sur son testament la même place que dans son lit. Cependant, elle ne réussit pas à arracher les forêts de l'Ostaboningue, ni le château de l'île Bryson, qui demeurèrent à Jack ou, à défaut de le retrouver vivant, à la belle-famille de Bill. Quelques semaines avant son départ, elle commença à mêler son arme secrète au scotch et au whiskey dont elle abreuvait généreusement son maître.

Aux premiers beaux jours du printemps, Bill prit le train pour Ottawa, sans se douter de quoi que ce soit. Il fit une brève visite dans les bureaux du ministère et apprit finalement que les Porcupine allaient s'emparer des concessions de l'Ostaboningue. On lui exhiba alors la copie du faux contrat préparée sous les bons soins des Porcupine. « Désolé, Mr Gray : vous aviez deux années après la signature de votre contrat pour remplir vos engagements. Ce que vous n'avez pas fait. Vous avez donc perdu vos concessions... »

Bill devina bien vite les manigances des Porcupine et de leurs amis politiciens. Il eut beau argumenter avec les fonctionnaires, rien n'y fit. Il résolut de retourner au plus tôt voir le frère Laforce qui détenait la copie originale du contrat. Une profonde colère montait en lui et il prit pour un afflux d'émotion le petit pincement au cœur qu'il ressentit en sortant des bureaux des fonctionnaires.

Dès le lendemain, il était à bord d'un vapeur qui remontait l'Outaouais en direction de Ville-Marie. Parvenu à la succession de rapides qu'on devait contourner par ce qu'on avait coutume d'appeler le « tramway Gendreau », il voulut se charger lui-même du transport de ses bagages pour accélérer les choses. Cette fois-là fut la bonne. Le petit pincement au cœur revint encore, mais se transforma rapidement en un étai implacable qui empêchait son cœur de battre. Il voulut s'arracher les vêtements de la poitrine pour se libérer de cette étreinte, mais s'écrasa par terre à quelques mètres du quai de débarquement.

Sans le savoir, Jack venait de devenir le plus orphelin de tous les siens sur l'Ostaboningué. Pour l'instant cependant, il avait suivi sa grand-mère, Nathanaël, Prudence et Andrew sur l'île Bryson dans la nouvelle colonie du frère Laforce. Ce dernier discutait depuis quelques semaines d'un marché que lui avait proposé Porcupine. Réalisant peu à peu le potentiel de l'île Bryson pour ses futurs chantiers sur le Kipawa, le vieux rusé avait forgé un stratagème pour s'en emparer, avec en prime, le magnifique cottage qu'avait érigé Bill à l'autre bout de l'île. De plus, il n'eut pas trop de mal à tirer les vers du nez au frère Laforce, de plus en plus découragé par le silence de Bill. Il apprit alors l'existence de la copie du fameux contrat original que Bill avait passé avec le ministère des Forêts. Redoutant qu'il ne refasse un jour surface. Il mit sur pied un plan pour s'emparer à la fois du contrat et de l'île.

Faisant mine de s'intéresser beaucoup aux projets d'exploitation forestière des Algonquins sur l'Ostaboningué, il offrit sa collaboration pour en faciliter le démarrage. Saisissant vivement la perche que lui tendait Laforce. Il offrit de les financer lui-même.

- Je connais bien Bill. Un bon diable, mais un peu négligent. Il doit être très occupé à remettre à flot ses aciéries à Pittsburgh. Il ne connaît pas vraiment le secteur de la coupe de bois. Et vous non plus mon père, sans vouloir vous offenser. Je vais donc vous avancer l'argent qu'il vous faut, en souvenir de ma vieille amitié pour Bill et je me ferai rembourser de lui lors de mon prochain voyage aux États-Unis. Ainsi au printemps prochain, avec la vente de bois, vous aurez de quoi assurer l'avenir de votre petite ferme de l'île Bryson. Et moi, j'aurai encore plus de légumes pour mes chantiers pendant les prochains hivers!

Tout cela paraissait tellement inespéré au frère Laforce qu'il interpréta cette proposition comme une intervention directe de la Providence pour venir en aide à sa petite colonie. Il convainquit les Jawbone et les Murray de la bonne volonté de Porcupine, dont il fit un associé en puissance de leur jeune entreprise.

- Il a de l'expérience. Il nous conseillera aussi pour la conduite de nos chantiers. Il a intérêt à le faire, car il a besoin que notre ferme se développe et prospère. Cela lui facilitera grandement l'approvisionnement de ses chantiers. Et puis, il s'agit d'un ami personnel de Bill. Il le remplace un peu dans ce pays, si différent et si lointain de son Pittsburgh de charbon et d'acier.

Et il ajouta, en regardant le petit jouer, comme toujours, avec son Blackie :

- Je suis sûr que Jack approuverait cette entente au nom de son père, s'il le pouvait...

Nathanaël et Prudence, s'étant approchés de l'enfant, l'entourèrent de leurs bras et tournèrent leurs regards

silencieux vers l'oblat. Ce dernier dut se sentir mal à l'aise en croisant leur regard.

- N'êtes-vous pas de cet avis, Nathanaël et Prudence ?

- Non ! Porcupine est mauvais. Lady ne serait pas morte si ...Il n'a pas de vrais amis. Il ne songe qu'à gruger du bois. Il veut nous voler tous nos arbres !

- Mais bon sang Nathanaël ! Pourquoi être si méfiant ? Vous l'avez vu travailler l'hiver dernier. Il n'a coupé que quelques centaines de pins blancs. Ses gros chantiers sont ailleurs, vers Chapleau. Beaucoup de tes frères ont pu travailler pour lui. Il veut nous aider et ça tombe à pic, car autrement ...

Laforce n'acheva pas sa phrase, n'osant pas avouer publiquement qu'il se désespérait du silence de l'Américain à ses lettres successives depuis cinq ans. Il songea à ses tempes grises. Ses soixante ans se portaient plus difficilement sur ses jambes, et il pressentait que pour lui, l'avenir utile ne durerait guère plus que ce qu'il avait de doigts dans une seule main.

Andrew et les Murray assistèrent à la signature du contrat chez un notaire de Ville-Marie. Porcupine avançait la somme de 2 500 dollars au frère Laforce et à la bande de l'Ostaboningué. Ces derniers devaient cependant donner en garantie les terres cultivées de l'île Bryson ainsi que le « château », comme on l'appelait. Plus tard, dès qu'on aurait des nouvelles de Bill, celui-ci se porterait personnellement garant de l'emprunt.

À ce moment-là, tout le monde ignorait que Bill avait déjà rejoint Lady sur le chemin des étoiles et on continuait à s'illusionner sur son éventuel retour. Porcupine davantage encore que tous les autres.

L'entrepreneur forestier devait faire vite et le mettre devant un fait accompli si jamais il lui prenait la fantaisie de quitter Pittsburgh pour revenir se pointer à Ville-Marie et faire valoir ses droits. Pendant ce temps, de l'autre côté de la frontière, Miss Simpson prenait bien garde d'informer qui que ce soit de la mort de son époux, quitte à priver Jack de son héritage. D'ailleurs, comme elle l'avait escompté, les exécuteurs testamentaires se lassèrent vite d'essayer de retrouver trace de l'héritier dans les profondeurs de ces forêts du Nord où le courrier ne se rend même pas ! À Pittsburgh, le cas Jack Gray fut enterré dans le classeur des « affaires en suspens », rapidement oubliées.

Pendant l'automne suivant, après une généreuse récolte de fourrage et de produits maraîchers divers, le frère Laforce, en effervescence, préparait tout ce qu'il lui fallait pour son chantier du lac Ostaboningue. Porcupine délégua ses meilleurs contremaîtres et son *walker*, le surintendant des coupes, pour lui prodiguer de judicieux conseils sur tout le grément nécessaire à un petit chantier. Il lui offrit même de lui acheter son bois et de le flotter sur le Kipawa au printemps suivant, à la condition qu'Andrew et ses amis acceptent de guider ses capitaines chargés de haler les billes parmi les chapelets d'îles et de récifs qui jonchent ce lac aux mille lacs intérieurs.

Laforce s'empressa d'accepter, bénissant la Providence qui semblait décidée à prendre une nouvelle fois sa petite colonie en pitié. Pendant ce temps, Andrew et sa famille avaient repris la route des bois, juste à temps pour ne pas rater la chasse d'automne. En début décembre, lorsque la glace le permettrait, frère Laforce irait les rejoindre avec les équipes de chevaux,

tirant de lourds traîneaux chargés des provisions et de l'équipement nécessaire pour le chantier.

Quelques hommes de Porcupine étaient déjà installés dans les parages, continuant à dégarnir les environs de la passe Opachkotéak des quelques pins centenaires qui leur avaient échappés l'hiver précédent. Porcupine les avait aussi intimé de donner un coup de main aux préparatifs d'installation des camps amérindiens.

Andrew avait déjà choisi l'endroit du premier chantier, près de l'embouchure de la rivière Ostaboningue, un peu au nord du lac Wapsip. Ce territoire, déserté par le gibier depuis plusieurs années et couvert d'une forêt parvenue à pleine maturité, lui paraissait prêt pour une coupe partielle qui lui permettrait de se rajeunir plus rapidement.

Le chantier débuta un peu avant la Noël et tous les hommes valides du campement de l'Ostaboningue y participèrent, s'initiant gaiement à la conduite des chevaux et au roulage des billes, jusqu'aux abords du lac. À la Noël, les hommes de Porcupine se joignirent à eux pour fêter le passage au Nouvel An et on fraternisa longuement autour des bouteilles de whiskey blanc.

De janvier à mars, les choses allèrent plus rondement, les Algonquins acquérant plus de dextérité avec les outils des Blancs. Le frère Laforce resta sur place une bonne partie de l'hiver, puis repartit au début mars pour veiller à l'achat de semences pour la prochaine saison de culture à l'île Bryson, rêvant déjà du bétail qu'il allait pouvoir acheter avec le bois coupé cet hiver.

Vers la fin mars, la neige devenant lourde, les Algonquins cessèrent la coupe pour se préparer à l'étape finale, qui consistait à transporter les *roules*²⁶ de bois accumulées le long des chemins de halage, directement sur la glace du lac. C'est à ce moment-là que les hommes de main de Porcupine choisirent d'intervenir.

Une nuit, ils surgirent en silence pendant que tout le monde dormait profondément et ils mirent le feu aux écuries, où on avait pris soin d'enfermer les chevaux, les attelages et tout l'équipement servant au transport du bois. Puis ils disparurent en prenant soin de ne pas laisser de traces le long du sentier glacé conduisant au lac.

Andrew et ses hommes, dans un camp situé à quelque distance des écuries, furent réveillés par le hennissement et le piaffement des chevaux qui tentaient vainement de se libérer de leurs licous. Un gros corbeau s'égosillait à proximité, comme s'il pressait les hommes de voler à leur secours.

Pour la plupart des bêtes, il fut trop tard. Les flammes les enveloppaient à tel point qu'on ne pouvait s'en approcher sans mettre sa propre vie en péril. Quelques-unes réussirent à s'échapper, complètement affolées, et couraient éperdument dans la neige molle où elles s'enfonçaient jusqu'au ventre. Les hommes tentaient de les rattraper, mais les chevaux n'obéissaient plus ni à Dieu ni à diable et n'avaient qu'une idée fixe : fuir le plus loin possible. Épuisées, les pauvres animaux moururent de leurs brûlures, à quelques centaines de mètres du campement.

²⁶ Empilades de billots roulés près des chemins de halage

Pendant ce temps, les flammes gagnèrent la hutte aux provisions, où on avait rangé la nourriture et le reste de l'équipement. Trop tard encore une fois pour intervenir et tenter de sauver quoi que ce soit. Au petit matin, il ne resta plus que cendres fumantes, noircissant la neige, et une odeur de viande brûlée autour des carcasses calcinées des chevaux du chantier.

Andrew se tenait la tête entre les deux mains, titubant de désespoir. Tous ses beaux rêves envolés en fumée. Comment allaient-ils se remettre de cette épreuve ? Et tout le bois coupé cet hiver, comment allaient-ils pouvoir l'amener jusque sur le lac ? Découragés, les Algonquins décidèrent de tout laisser en plan pour aller consulter les hommes de Porcupine, à deux jours de marche de leur campement. Arrivés sur place, ils ne trouvèrent que des cabanes vides, les travailleurs ayant mis brusquement fin à leur contrat, après avoir pris soin de bien corder tout leur bois sur les rives.

Andrew et ses hommes retournèrent donc à leur chantier et s'essayèrent courageusement à tirer les troncs, longs de quatre mètres et ayant parfois plus d'un mètre de diamètre, jusqu'au lac, s'attelant à des traîneaux de fortune. Après une semaine d'efforts surhumains, ils durent admettre qu'ils ne remplaceraient jamais, même à plusieurs, une *team*²⁷ de chevaux de trait. Ramassant ce qu'il leur restait d'effets personnels, ils abandonnèrent le camp et regagnèrent Hunter's Point pour y attendre l'arrivée des familles de trappeurs à la fin du printemps.

²⁷ Paire

Un à un, tous les compagnons d'Andrew le quittèrent pour aller rejoindre les familles qui trappaient à petite distance de Hunter's Point. Bientôt, il se retrouva tout seul, avec l'évidence de plus en plus grande que tout leur travail de cet hiver serait ruiné. En effet, si on ne trouvait pas un moyen pour approcher des rives tout le bois coupé en forêt, on ne pourrait jamais l'acheminer jusqu'aux *moulins à scie*, le long du ruisseau Gordon.

Comment annoncer ce malheur au frère Laforce, qui se faisait une telle joie de reprendre les travaux agricoles sur l'île en réinvestissant les profits de la vente du bois de l'Ostaboningue ? Andrew redoutait que cette nouvelle ne porte un coup fatal à l'enthousiasme de Robe-noire pour la nouvelle colonie agro-forestière. Il craignait surtout que les Porcupine, profitant de ce que Gray se fasse oublier si longtemps aux États-Unis, n'appliquent en force la clause du prêt selon laquelle le château et ses terres sur l'île Bryson ne leur reviennent en propriété, à défaut de rembourser les 2 500 dollars cet automne. Ainsi donc, les pressentiments de Prudence, Nathanaël et Sophie à propos des Porcupine s'avèreraient fondés !

Andrew tenait à son rêve de petit magasin de traite sur les bords de l'Ostaboningue comme à une bouée de sauvetage. Lui aussi nourrissait certaines craintes par rapport à l'avenir des Algonquins sur leurs terres. Mais il avait décidé de combattre les envahisseurs avec leurs propres armes : les contrats de coupe de bois et le commerce des fourrures. Mieux valait ne plus trop se fier au frère Laforce, que les Porcupine tenaient à la gorge, mais plutôt s'acheter soi-même une terre sur laquelle personne n'aurait mainmise.

Lorsque les autres revinrent de la chasse du printemps, après la débâcle des rivières, Andrew les accompagna au fort de Ville-Marie, où se feraient les échanges de fourrures et le règlement des crédits accordés à l'automne. Andrew arrivait cette fois les mains vides. Aussi ne s'attarda-t-il pas au vieux poste de traite mais partit plutôt rejoindre le frère Laforce à l'école d'agriculture, en ville.

En apprenant la nouvelle du désastre, le pauvre frère demeura sans voix. À voir sa mine déconfite, sa lippe tombante au milieu de ce visage aux traits cireux, Andrew dut convenir que le bonhomme, considérablement vieilli par les années de labeur aux champs, n'aurait plus l'énergie nécessaire pour se relever de ce coup de poing du mauvais sort, ni même peut-être celle de passer au travers du prochain hiver.

Andrew le laissa cuver sa défaite quelques minutes, puis se risqua à lui parler de son plan. Le frère Laforce en fut enchanté. Au moins son rêve avait-il été contagieux et ne s'éteindrait pas avec lui-même ! Il assura Andrew qu'il ferait le nécessaire auprès de l'agent des terres du ministère de l'Agriculture à Québec pour qu'un titre de propriété en bonne et due forme lui soit délivré.

Andrew ressentit une impression bizarre en entendant ces paroles. Comment l'Homme Blanc, qui s'était attribué le privilège de posséder la terre, pouvait-il lui donner à lui un droit de propriété sur cette même terre dont ses pères et les pères de ses pères avaient toujours été les gardiens ? Était-ce pour la venue du Blanc que ses ancêtres avaient ainsi toujours veillé religieusement au renouvellement du territoire ? Pour qu'eux le saccagent, le défigurent et l'abandonnent ensuite lorsque tous les habitants de l'eau et des bois l'auront déserté ?

Mais Andrew ne laissa rien paraître des émotions qui l'envahissaient devant le bon frère Laforce. Au moins à celui-là pouvait-on faire confiance, car il aimait la terre ; cela se sentait.

Au ministère de l'Agriculture, frère Laforce fit jouer de ses relations et la transaction fut bâclée rapidement avant que Porcupine n'ait eu vent de l'affaire. Andrew Jawbone avait acheté deux lots contigus à ceux du château sur l'île Bryson. Un pour lui et l'autre pour son ami Murray, qui avait financé tout le projet grâce aux produits de sa trappe de l'hiver précédent.

15 - Porcupine manque le bateau

Porcupine ne fut pas long à revenir traîner dans les parages. Mine de rien, il fit quelques allusions au succès de ses chantiers de l'hiver précédent.

- Et les vôtres, messieurs ?

La question avait été lancée avec un regard narquois par-dessus ses petites lunettes rondes de myope. Andrew et le frère Laforce laissèrent là la pioche avec laquelle ils sarclaient les patates du potager sur l'île et se comprirent d'un coup d'œil. Ils se doutaient que c'était Porcupine lui-même qui avait manigancé la destruction de leurs écuries sur le lac Ostaboningue, probablement avec l'intention bien arrêtée de s'emparer ainsi du château.

- Nos chantiers ont donné un bon rendement et il reste encore du bois à profusion là-bas. Seulement, le feu a pris dans nos écuries et on n'avait plus de chevaux pour sortir le bois avant le flottage du printemps.

- Comment ça, pas pu sortir le bois ? Comme ça vous n'allez rien toucher de revenus cet été ? Et mon prêt alors ? Comment allez-vous me rembourser ?

- Si vous pouviez attendre l'an prochain, on vous remboursera tout et avec de gros intérêts !

- C'est que je ne peux pas attendre voyez-vous. J'ai besoin de cet argent pour financer les nouveaux équipements que je fais installer dans mon moulin à scie sur le ruisseau Gordon...

- Si c'est le cas, essayez de contacter Gray directement à Pittsburgh. Je suis persuadé qu'il vous remboursera sans hésiter.

- Ah oui ! Je l'oubliais celui-là ! Eh bien figurez-vous que Gray n'existe plus. Je veux dire : il est mort ! Cet hiver, j'avais envoyé un télégramme à son bureau pour l'aviser de ma prochaine visite et discuter *business* avec lui. Ça n'a pas été long que j'ai reçu une réponse de sa secrétaire qui gère maintenant toutes ses affaires à Pittsburgh. Elle m'annonçait qu'il était mort d'une crise cardiaque dans un des portages du tramway Gendreau, il y a maintenant presque un an. Elle m'apprit aussi que ses affaires au Canada ne la concernaient pas, puisqu'il avait tout légué à son fils Jack, caché quelque part au fond des bois avec les Sauvages, et introuvable, pour autant qu'elle sache...

Andrew ressentit un pincement au cœur en entendant tout cela.

- Mais Jack est ici ! Je veux dire avec ma belle-mère et Nathanaël sur l'Ostaboningué !

Porcupine hésita un peu avant de poursuivre. Il allait porter le grand coup, celui qui allait les aplatir tous contre terre, eux les derniers obstacles sur sa route.

- Cela n'a pas vraiment d'importance, voyez-vous. Je suis allé au ministère des Richesses naturelles après avoir appris cette nouvelle. Le contrat de Bill Gray ne valait que pour deux ans et les concessions de bois n'étaient renouvelées que si l'exploitation avaient été en marche l'été dernier. En fait, vous n'aviez même plus le droit de couper du bois à cet endroit cet hiver ! En apprenant cela, j'ai acheté moi-même vos concessions sur l'Ostaboningué et le haut Kipawa. Voyez-vous, en réalité, le pauvre petit Jack ne possède plus rien ! Désolé... *Business is*

business ! Je ne pouvais pas laisser une pareille occasion profiter à un quelconque étranger!

Le frère Laforce sentit son sang bouillir dans ses veines. N'était-ce de sa soutane, il aurait sauté à la gorge du bonhomme.

- Vieux sacripant ! C'est vous qui avez trafiqué tout ça ! Vous n'avez pas honte : enlever le pain de la bouche à ces pauvres Indiens qu'on a déjà dépouillés de tout ! Vous êtes suffisamment riche pour ne pas avoir à écraser les autres pour survivre. Vous ne l'emporterez pas en Paradis, c'est moi qui vous le dis !

Le frère Laforce était allé au bout de sa pensée, sans détours. Sa morale intérieure lui avait inspiré ce plaidoyer que la morale officielle de son ordre n'aurait peut-être pas approuvé, du moins en ce qui concerne les qualificatifs utilisés. Porcupine le prit de haut, bien qu'il ne fût pas mécontent de l'emportement du frère.

- Sachez, cher curé, qu'on n'est pas en affaires pour sauver le pauvre monde, comme vous l'êtes en religion. Ce n'est pas illégal de faire des profits que je sache. Au contraire. S'il n'y avait que des bonnes âmes et des apôtres comme vous, il n'y aurait jamais eu de progrès en Amérique !

Porcupine sentit la soupe chaude et voulut mettre un terme à cet entretien qui tournait au vinaigre.

- De toutes façons, je n'ai pas à me justifier devant vous. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour vous encourager l'automne dernier. Je vous avais même financé dans l'espoir que nous puissions être un jour associés. Vous me remerciez en répandant toutes sortes de calomnies à mon sujet. C'est assez ! Je reprends vos biens

donnés en garantie : le château et toutes les terres défrichées attenantes. Si vous n'êtes pas capables d'administrer vos affaires, j'en trouverai d'autres qui le feront mieux que vous. Je vous donne deux semaines pour décamper. Adieu !

Le vieux hérisson leur avait déjà tourné le dos, arborant sa pelote d'épines, et s'en retournait tranquillement son chemin, persuadé de son invulnérabilité.

- Minute Porcupine ! Vous ne l'emporterez pas si facilement. J'ai vu le contrat de Bill Gray et il n'y est pas question du délai de deux ans pour exploiter les concessions de l'Ostaboningue. Je me battraï pour faire valoir les droits de Jack et, s'il le faut, j'irai même jusqu'à Ottawa !

À ces mots, Porcupine ralentit sa marche. Ainsi, le frère savait où se trouvait la copie du contrat original. Il se contenta de hausser les épaules et poursuivit sa route en feignant l'indifférence.

Le frère Laforce devait retrouver le fameux papier qu'il avait remis à Nathanaël. En quelques mots, il en expliqua la raison à Jawbone. Il faudrait donc retourner là-bas le chercher. Ce qui représentait près de huit jours de voyage, si le temps était favorable. Le frère Laforce dit qu'il tenterait d'abord quelque chose avec les fonctionnaires de Ville-Marie.

- Ce Porcupine est un monstre, Andrew. Nathanaël avait complètement raison de s'en méfier. Et dire que je me suis laissé prendre à son jeu ! Ma communauté va sûrement me reprocher tout ça !

Andrew ne répondit rien. Il n'en pensait pas moins à ce que les autres allaient lui répondre lorsqu'il allait retourner chercher le contrat là-bas et leur expliquer ce qui s'était passé.

- Il me reste au moins les deux terres que nous venons d'acheter, Murray et moi. Si nous pouvions redonner les concessions à Jack, nous pourrions continuer à y cultiver les légumes pour nos chantiers et tout ne sera pas perdu.

- Sapristi ! Mais c'est pourtant vrai, Andrew. Mais le plus dur sera de récupérer les concessions forestières. La bataille n'est pas gagnée d'avance avec Porcupine. Il a des amis haut placés à Ottawa. Prions le Seigneur qu'il nous vienne en aide !

Le frère se mesurait en effet à un adversaire de taille et sur un terrain où il n'avait pas l'avantage.

Porcupine, sitôt qu'il eut laissé les deux autres, avait déjà préparé sa riposte. La meilleure défense est encore l'attaque, surtout si l'adversaire ne s'y attend pas. Ses succès en affaires le lui avaient prouvé tant et plus. En quittant l'île, il s'en fut directement à la maison des Oblats, près de l'école d'agriculture. Il demanda une audience auprès du supérieur de la congrégation, qui le reçut complaisamment. Lorsqu'il sortit de son bureau, un large sourire découvrait ses dents solides et luisantes de rongeur de bois : le cas « Laforce » serait réglé en moins de une !

Le lendemain soir, après le souper au réfectoire, frère Laforce était convoqué au bureau du supérieur. Ce dernier, après avoir vanté ses mérites comme pédagogue et agriculteur, lui parla de ses limites comme administrateur. Il effleura au passage le sujet de la visite que Porcupine lui avait faite et lui fit comprendre que « pour le plus grand bien de la communauté, il valait mieux

qu'on laisse à César, ce qui est à César. » Ce dont les Indiens avaient vraiment besoin, c'est qu'on travaille à éclairer leur vie spirituelle. Quant à leur vie matérielle, Dieu y pourvoirait, comme pour « les oiseaux du ciel et les lys des champs... »

Frère Laforce sortit de cet entretien complètement démoli. Il avait l'impression d'avoir berné les Indiens, leur faisant croire à un rêve qui ne s'avérait finalement que chimères. Il avait commis un des pires crimes qui soit, le crime contre l'espérance...

Le surlendemain, il annonça à Andrew le résultat de son entrevue avec son supérieur. C'était vraiment la fin maintenant. Plus question d'aider la bande à récupérer les concessions forestières. On lui avait même interdit de remettre les pieds dans l'île ! Il est de ces défaites dont on ne se relève pas, sinon en apparence seulement ... Il s'en alla tristement regagner ses quartiers à la faible lueur du crépuscule, pendant qu'Andrew le regardait lentement s'éloigner. Une ombre parmi les ombres, déjà mort avant d'avoir rejoint sa tombe.

Jawbone s'en retourna à l'île récupérer ses affaires. Il en profita pour inspecter soigneusement les lots qu'il venait d'acquérir. Déjà partiellement défrichés et ensemencés de légumes et de plantes fourragères, ils promettaient une belle récolte à l'automne et fourniraient du bon pâturage à quelques bouvillons cet été. Le frère les avait particulièrement avantagés en leur vendant deux des meilleures terres de l'ancien domaine de Bill Gray. Il y avait même une cabane de bois rond, toute prête à recevoir une famille, sur chacune des deux terres. Porcupine deviendrait sûrement fou de rage en apprenant qu'il devrait compter avec une enclave d'irréductibles enracinés au beau milieu de son domaine !!! Il s'en retourna ensuite au

campement sur l'Ostaboningue, pour chercher Murray et leurs familles, afin de les ramener sur l'île pendant l'été, à y tranquillement cultiver leurs terres.

En arrivant chez lui, quelle ne fut pas sa surprise de constater qu'une bonne partie du bois coupé cet hiver avait été flotté jusqu'à un poste temporaire d'*encageage* près du campement. Il y avait là près de la moitié de leur récolte d'hiver, soit près de dix mille *pmp* (pieds, mesure de planche) de pin blanc, que des hommes s'apprêtaient à équarrir.

C'était des travailleurs dépêchés là par Porcupine qui, montés sur un petit vapeur, avec l'aide d'un couple de chevaux, avaient réussi à traîner une partie de la coupe hivernale des Indiens jusqu'à la rivière Ostaboningue.

- Monsieur Porcupine prétend que ce bois est à lui, leur avaient répliqué les hommes quand les Algonquins furieux avaient voulu les empêcher de voler ainsi leur bois sous leur nez.

Décidément ce Porcupine poussait sa chance un peu trop loin. Andrew décida alors qu'il était temps de rendre la monnaie de sa pièce au vieux porc-épic. À la guerre comme à la guerre... Avec l'aide de Murray et de quelques autres, ils mirent au point un stratagème pour s'emparer de ces billots. Sans mot dire, ils laissèrent les hommes de Porcupine équarrir le bois et confectionner les cages, en rassemblant les arbres à l'aide de barricades amarrées au rivage par de lourdes chaînes. Puis ils les regardèrent s'éloigner lentement avec leur remorqueur attelé à ce lourd radeau.

Sitôt qu'ils eurent disparu de leur vue, les Algonquins se précipitèrent sur leurs légers canots d'écorce et rejoignirent le bois flotté à la tombée de la nuit. Andrew cependant,

empruntant un raccourci, se rendit directement à Kipawa négocier avec l'acheteur des frères Wright, rival de Porcupine, pour la vente des billots, avec le contrat de Gray en poche.

Pendant ce temps, les Indiens suivirent de loin l'équipage de Porcupine, en prenant soin de ne pas se faire repérer. Arrivés à l'île du Corbeau, à quelques milles de l'embouchure du ruisseau Gordon, ils mirent leur plan à exécution. Pendant la nuit, alors que les draveurs dormaient dans la tente dressée sur la rive, leurs poursuivants débarquèrent en silence et défirent les liens qui arrimaient les radeaux à de gros arbres enracinés près du rivage. Ils détachèrent également le remorqueur qui se mit à dériver vers le large, entraîné par la force des billots, qu'une brise légère éloignait de la rive. Au bout de quelques heures, les cages de bois avaient franchi plus de deux kilomètres de distance pendant qu'au campement les Blancs continuaient à ronfler paisiblement. Les amis d'Andrew avaient également pris soin de laisser la chaloupe de sauvetage amarrée aux cages de bois.

Vers les trois heures du matin, certains des draveurs furent éveillés par les croassements insistants d'un corbeau qui s'égosillait près de leur tente. Intrigué par ce vacarme à une heure indue de la nuit, l'un d'eux sortit dehors pour jeter un coup d'œil aux environs. Il ne fut pas long à constater que tout, remorqueur, radeaux de bois et chaloupes, avait disparu. Croyant vivre un mauvais rêve, il se décida à réveiller les autres pour s'assurer qu'il avait bien vu ce qu'il avait cru voir. Hélas, il ne rêvait pas et la réalité était maintenant pire qu'un cauchemar pour ces hommes qui se retrouvaient prisonniers sur cette île sans aucun moyen de récupérer leur bois en allé au large et dont déjà ils ne distinguaient plus rien à l'horizon.

Les Indiens n'avaient laissé aucune trace de leur passage et les hommes, ne pouvant expliquer ce qui s'était passé, s'accusèrent mutuellement de négligence sur la façon dont remorqueur et cages de bois avaient été amarrés. Un doute subsistait cependant dans leur esprit qu'ils avaient peut-être été victimes du grand Manitou. En attendant de trouver réponse à ce mystère, les jours seraient longs à attendre ici sur l'île les secours que Porcupine finirait bien par envoyer, s'inquiétant de leur absence prolongée.

Pendant ce temps les Algonquins à bord de leurs canots rejoignirent facilement les radeaux et tentèrent de les guider vers la passe menant vers Kipawa. Lorsqu'ils se jugèrent à une distance suffisante, ils mirent en marche le remorqueur, selon les instructions d'Andrew, et conduisirent paisiblement toute la flottille de billots jusqu'à Kipawa. Lorsque Andrew les vit apparaître à l'horizon, il courut chercher l'acheteur des frères Wright pour qu'il vienne lui-même constater que sa proposition devait être prise au sérieux. M. Simon, qui avait d'abord considéré Andrew comme un mauvais farceur, fut bien obligé d'admettre qu'il s'était trompé sur son compte.

Il examina rapidement le *bois carré* et évalua qu'il était encore de bonne qualité bien qu'il ait été entreposé tard dans la saison des insectes et parasites des arbres morts. Il informa son patron de cette transaction et paya Andrew la juste valeur pour ses billots, soit près de 1 000 dollars en tout. Pas suffisamment pour rembourser l'emprunt à Porcupine, mais largement assez pour mettre en branle le projet qui allait donner naissance à Jawbone's point.

Quelques jours plus tard, quelle ne fut pas la surprise de Porcupine en découvrant son remorqueur gentiment amarré à

une grosse épinette près de l'embouchure du ruisseau Gordon. Cet homme était trop habitué aux escroqueries pour ne pas être dupe sur ce qui s'était passé. Mais il ne trouva aucune preuve qui lui permettrait d'incriminer Andrew et sa bande, sinon à l'intérieur de la cabine du bateau, une plume de corbeau fichée près du moteur.

Jetant rageusement la plume à l'eau, il cria face au lac et à la rivière Ostaboningue :

- Soit ! Vous avez eu le pin blanc, mais moi je me réserve l'épinette et vous ne perdrez rien pour attendre de mes nouvelles sous peu !

16 - Le magasin de Jawbone's Point

Andrew, comme prévu, passa l'été sur l'île, avec les Murray et quelques autres familles de leur parenté, dont Nathanaël et Sophie. Le petit Jack se plut bien sur l'île et se fit rapidement des amis parmi les fils de colons blancs qui peu à peu occupaient le reste des terres cultivables sur place. Quant au frère Laforce, fidèle à ses vœux d'obéissance, il avait disparu de la circulation.

Porcupine ne fut pas long à s'installer dans le château, en compagnie de sa femme et de son fils. En faisant le tour du propriétaire, quelle ne fut pas sa surprise d'apercevoir des tentes de toile fichées au milieu de ses terres.

- Maudits Indiens ! Ils n'ont pas encore débarrassé la place! Je vais leur envoyer une ordonnance de la cour, avec mention de ne plus remettre les pieds ici!

Andrew l'attendait de pied ferme lorsqu'il vint répandre sur lui ses excès de bile. Il avait tous ses titres de propriété en bonne et due forme sous la main. Porcupine eut beau pester et rager, il ne pouvait rien contre lui. Il fit demi-tour sans ajouter une parole, mais on devinait bien à son air bourru qu'il était loin de plier face à cette réalité.

À l'automne suivant, Andrew se présenta au bureau des fonctionnaires à Ville-Marie et voulut négocier une reprise des chantiers sur l'Ostaboningue, copie du contrat original en main. On le reçut poliment mais froidement, lui faisant comprendre qu'il devait se rendre à Québec ou Ottawa en personne, s'il voulait contester les droits de coupe des Porcupine sur

l'Ostaboningue. Pour ce que les employés sur place en savaient, c'était Porcupine qui couperait le bois cette année...

Trop tard pour se rendre si loin, avec l'hiver qui approchait. De toute façon, Andrew ne se sentait pas de taille à lutter contre Porcupine maintenant. Et puis son idée de magasin de traite lui trotta constamment dans la tête, maintenant qu'il avait un peu de capital dans les poches.

Grâce au bois *volé* à Porcupine, au bétail, aux céréales et aux légumes amassés sur l'île pendant la saison précédente, Andrew avait pu acheter de quoi garnir un petit magasin qui suffirait aux besoins de quelques familles de trappeurs pendant le prochain hiver. À la fin de la chasse du printemps, il ramasserait les fourrures de ceux à qui il aurait fait crédit et irait lui-même les vendre à Ottawa, profitant du voyage pour, du même coup, plaider sa cause en faveur des concessions forestières de Bill Gray.

Au fil des jours, depuis trois ans, Prudence avait déjà donné naissance à deux filles. Le petit Jack, âgé de six ans, était maintenant vraiment un Algonquin parmi les Algonquins. Pendant son été dans l'île, il avait pourtant appris à se débrouiller assez bien en français. Andrew le considérait déjà comme son fils, bien qu'il passât la majeure partie de son temps avec sa grand-mère et Nathanaël. Il aimait particulièrement la baignade en compagnie d'Andrew. Ensemble, ils jouaient aux loutres, passant des heures à folâtrer dans l'eau noire et froide de la rivière et poursuivant les castors jusque sous leur cabane pour s'amuser. Cet automne, Andrew commencerait à l'initier aux secrets de la trappe et à la science de la lecture des pistes.

Après avoir crédité les provisions d'hiver aux Murray, aux Crow et aux autres Jawbone, Andrew, chargea ses propres canots pour regagner ses terrains de trappe, avec Sophie, Nathanaël et sa femme. Tout ce monde s'était donné rendez-vous à la Rivière aux Cerises, à la cabane d'Andrew, pour le Nouvel An.

Peu de temps après leur départ, les glaces envahirent lentement le Kipawa et Porcupine, s'affairant comme mille diables réunis, levait une véritable armée pour s'attaquer à la grande forêt d'épinettes sur l'Ostaboningué.

Pendant que les familles indiennes, ignorant tout de cette marche des rongeurs de bois, s'installaient à leur camp d'hiver et commençaient à traquer le castor, les hommes de Porcupine débarquaient au confluent de la rivière Ostaboningué et du lac Audoin. C'était là l'endroit choisi pour le dépôt principal. À partir de là, les chantiers se déploieraient en éventail de chaque côté de la rivière en gagnant le lac Ostaboningué. En quelques semaines, ils avaient déjà construit le camp principal, la cuisine et le bureau des contremaîtres, sans parler des dépendances, écuries, *bécosses*²⁸, saloir à viande et forge. L'équipement lourd et les chevaux suivirent peu après.

Déjà à la Noël, ils avaient coupé plusieurs hectares d'épinettes. Ce peuplement était plus dense que les pinèdes, aussi la récolte laissait-elle des cicatrices plus visibles sur la forêt qui paraissait souffrir d'une quelconque forme de pelade.

Au printemps suivant, Andrew et les siens descendirent la rivière assez tôt, de façon à pouvoir accueillir les trappeurs qui descendraient du haut Ostaboningué, du Saséginaga, du lac des

²⁸ Toilettes sèches extérieures

Loups et du lac aux Foins. Andrew voulait acheter leurs fourrures directement sur place et leur éviter ainsi le voyage jusqu'à Ville-Marie.

Il fut bien surpris de trouver sur place toute l'effervescence d'un gros camp de bûcherons. Les lieux étaient presque méconnaissables, tellement on y avait coupé de bois. Près de la rive, on avait jeté les bases d'un village entier.

- Il n'y manque que le magasin de traite ! songea ironiquement Andrew.

Les hommes de Porcupine ne furent pas longs à les rejoindre. Le contremaître avait reçu des ordres pour embaucher les Indiens du coin comme guides sur les remorqueurs qui traîneraient les radeaux de bois sur le lac Kipawa, jusqu'au ruisseau Gordon.

Andrew déclina poliment l'offre du contremaître, mais lui demanda si lui et ses hommes comptaient s'installer pour bien longtemps sur leurs territoires de chasse. L'autre ne se laissa pas impressionner par cet argument.

- Ici, ce sont **nos** territoires de coupe. En ce qui me concerne, vous êtes mieux d'aller trapper ailleurs. Il y a pas mal grand de terrain tout autour. Nous serons dans le coin pour quelques années encore. Tu pourrais aussi abandonner la trappe et t'engager pour la compagnie. C'est pas mal moins forçant. Et on paye de *bonnes gages*²⁹ à ceux qui ont du cœur à l'ouvrage.

- Ça me surprendrait que vous trouviez un seul Indien du coin pour travailler chez vous ! Le bois que vous bûchez nous appartient. Le contrat de coupe, Porcupine nous l'a volé ! Mais

²⁹ Bons salaires

ça ne se passera pas comme vous croyez. J'irai me battre jusqu'à Ottawa pour récupérer nos concessions !

Le contremaître ne comprenait pas grand-chose à toute cette histoire, sinon qu'il ne pouvait pas beaucoup compter sur la collaboration des Indiens pour le flottage du bois. Il résolut d'informer son chef de section au sujet de la tournure imprévue des événements.

Porcupine entra dans l'une de ses colères caractéristiques lorsqu'il apprit la chose averti par son subordonné.

- Au diable les Indiens ! On se débrouillera sans eux pour amener les *rafts*³⁰ jusqu'au Gordon. Démerdez-vous pour conduire vous-mêmes les billots jusqu'ici ! Moi, j'ai affaire à Ottawa.

Il avait décidé de devancer Andrew et de préparer son accueil auprès des fonctionnaires. Ce n'était qu'un Indien après tout ! On pourrait facilement le berner.

Pendant ce temps, Andrew se construisit une petite cabane sur la rive opposée à celle des camps de bûcherons et, comme prévu, intercepta une bonne partie du trafic de fourrures se dirigeant vers Ville-Marie.

En juin, il affréta quelques canots et, chargés des ballots de fourrures, il descendit jusqu'à Ottawa. Il fit de bonnes affaires là-bas et se rendit compte jusqu'à quel point les traiteurs blancs ne prenaient pas grand risque à se faire intermédiaires entre les trappeurs indiens et les acheteurs de fourrures.

³⁰ Radeaux de bois coupé, remorqués par des bateaux.

Il connut moins de succès cependant au ministère des Richesses naturelles où l'on était prévenu de son arrivée. On le fit attendre d'antichambre en antichambre pendant des jours pour finalement lui annoncer que, même si son contrat paraissait valide, Porcupine avait aussi des droits légitimes. Il faudrait qu'il aille en procès contre Porcupine et qu'un juge tranche la question. Mais pour se payer des avocats, il faut déjà être riche...

Cependant, tout n'était pas perdu. En faisant le pied de grue devant les bureaux des fonctionnaires il avait quand même pu rencontrer pas mal de monde, dont des industriels forestiers concurrents de Porcupine, qui exploitaient des concessions en d'autres endroits sur le Kipawa. On lui parla même qu'un projet de construction de moulin à papier était dans l'air pour le secteur. Peut-être qu'Andrew et les siens pourraient travailler sur les remorqueurs de ces compagnies-là, s'ils ne voulaient pas encourager Porcupine. Si tu ne peux vaincre le diable, tu peux toujours t'associer à ses ennemis...

L'idée ne déplut pas à Andrew. Cela permettrait de tirer quelque revenu de la coupe de bois - inévitable pour le moment - sur leur territoire, tout en s'initiant au commerce forestier, auquel il voulait s'adonner un jour.

De retour parmi les siens, il fut tout heureux d'apprendre que les hommes de Porcupine avaient eu bien du mal à rendre leurs *rafts* à bon port. Inexpérimentés sur le Kipawa, ils s'étaient égarés plusieurs fois dans des chenaux sans issue entre

des îles³¹ ; s'étaient fait surprendre au large par des tempêtes et avaient même perdu quelques radeaux en s'échouant sur des hauts fonds.

Porcupine n'était pas de très bonne humeur à cette époque et tout le monde à Jawbone's Point (ainsi qu'on commençait à appeler cette portion de Hunter's Point) avait bien rigolé cet été-là en suivant de loin en loin, en canot, la lente progression des billots vers le ruisseau Gordon. Les années suivantes, Porcupine et ses hommes revinrent à la charge et se montrèrent plus efficaces encore dans la coupe de bois, mais de moins en moins chanceux à la drave. À croire que ces corbeaux de malheur qui tournoyaient toujours autour de leurs équipées ...

Andrew, quant à lui, achetait toujours les fourrures au printemps et cultivait ses terres sur l'île pendant l'été. Son projet de magasin commençait à prendre forme. Les missionnaires s'attardaient maintenant à Jawbone's point et les Algonquins y installaient leur tente pour l'été.

À chaque été, Booth Lumber et d'autres, parmi les *contracteurs* qu'Andrew avait rencontrés à Ottawa, venaient recruter des pilotes de remorqueur parmi les Indiens, dont les prouesses comme navigateurs faisaient pâlir d'envie les matelots inexpérimentés de Porcupine. Toutefois, l'incompétence de ces derniers n'y était pas toujours pour quelque chose dans leurs malheurs.

³¹ Le lac Kipawa a la forme d'une immense araignée aux multiples pattes. Il est très facile de s'y perdre ou de s'y échouer dans l'une ou l'autre de ses centaines de baies échanrées.

En effet, ceux de l'Ostaboningue, furieux de voir leurs concessions forestières se vider de gibier sous la pression des haches et des godendards de l'inflexible Porcupine, se vengeaient parfois en allant subrepticement détacher les *booms* pendant que l'équipage bivouaquait. Au petit matin, trente minutes après son départ, le remorqueur ne tirait plus qu'un filet vide derrière lui !

Finalement, au bout de quelques années de semblables déboires, l'entreprise parut moins lucrative à Porcupine qu'il ne l'avait imaginée. Apprenant que la Riordon allait construire un gros moulin à papier sur la rivière des Outaouais, près de l'embouchure du ruisseau Gordon, il joua au spéculateur. Il acheta pour une bouchée de pain, à ses amis fonctionnaires, tous les terrains qui bordaient sa scierie sur le ruisseau Gordon près de l'Outaouais, et les revendit à prix d'or au consortium que Riordon avait mis sur pied pour financer le projet. Dans la même transaction, il cédait également son moulin à scie ainsi que ses droits de coupe sur l'Ostaboningue.

Ainsi, croyait-il, il en aurait fini des Indiens et du guignon sur le maudit lac Kipawa. Tout compte fait, il ne s'en tirait pas si mal, récoltant par cette vente un bénéfice légèrement supérieur à sa mise de fond alors qu'il craignait d'y laisser sa chemise. Mais cet homme était avant tout un grugeur de bois. Cet argent, il l'investirait dans des projets plus au nord, du côté d'Angliers, où la forêt était encore vierge et le flottage du bois plus facile. Il pourrait de la sorte approvisionner la gigantesque usine de Témiscaming, ainsi qu'allait désormais s'appeler la ville que la Riordon s'apprêtait à construire près du site de son moulin à papier.

Quant à Andrew, son petit commerce prospérait assez bien. Il fut néanmoins surpris d'apprendre que la compagnie de la Baie d'Hudson avait décidé de fermer boutique au poste de Ville-Marie en 1920. Cependant, la concurrence de Jawbone's Point n'était pas la seule raison, loin de là. L'arrivée du chemin de fer jusqu'au plus profond de la forêt boréale ne justifiait plus le maintien de coûteuses équipes pour maintenir en place ses magasins ouverts à longueur d'année et peu fréquentés par la clientèle indienne depuis que d'autres commerçants avaient ouverts des boutiques dans les villages environnants de *Tachkibodjiganik* ou *Ajigwanik*³².

Toutefois, au bout de quelques années, *l'acier*³³ commença à miner le commerce d'Andrew également. Mais il y avait pire encore. D'année en année, les équipes de bûcherons faisaient reculer la forêt autour de Jawbone's Point, ce qui faisait fuir le gibier toujours plus loin vers le nord. On manquait de bons chasseurs aussi, puisque ceux qui ne migraient pas vers le nord délaissaient la trappe au profit d'emplois bien payés par les compagnies forestières.

³² *Latulipe et Laforce*

³³ *The steel, ainsi qu'on nommait le « chemin de fer » chez les Anglais*



Un magasin similaire à celui d'Andrew à Jawbone's point.³⁴

³⁴Photo : ibidem

17 - Le fils de Lady

Pendant tout ce temps, Jack avait fini par devenir un jeune homme dans la vingtaine. De sa mère, du côté des Crow, il avait hérité des qualités d'observation et de patience qui sont à la base du succès des bons chasseurs. De son père, il avait retenu la souplesse et l'entregent qui favorisent le commerce. Du moins, est-ce ainsi qu'Andrew le voyait. Et il misait sur ces qualités-là pour faire de lui son successeur.

Car, il considérait que c'était sa mission sur terre que de maintenir ouvert un magasin sur les bords de l'Ostaboningue. Cela permettait à toute la bande de s'approvisionner sur place et ainsi, de réduire au minimum les contacts avec les nouveaux arrivants blancs, lesquels tournaient rarement à l'avantage des Indiens.

Andrew était très fier de ses filles, mais il aurait aimé avoir un garçon pour le seconder dans le négoce et surtout sur ses terrains de trappe. Le ciel avait exaucé son vœu, mais depuis trois ans seulement, et le jeune Harry était loin de pouvoir rapidement prendre la relève.

Sauf qu'il y avait toujours la ferme à l'île Bryson, à laquelle Jack prenait de plus en plus goût. En compagnie des fils Ramsay, ils avaient défriché ce qui restait de lot boisé et y faisaient l'élevage à beaucoup plus grande échelle maintenant. Cependant, les autres familles indiennes qui leur donnaient un bon coup de main chaque été, ne venaient plus guère camper sur l'île comme autrefois. De sorte qu'on manquait de bras maintenant pour fournir à la tâche.

De plus, les Porcupine ne leur faisaient pas la vie facile, essayant de les isoler du reste des colons blancs. Chaque fois qu'ils le pouvaient, ils essayaient de les dénigrer, faisant valoir le rendement plutôt moyen de leurs récoltes et pointant du doigt la mauvaise herbe qui envahissait certains de leurs champs. Cela finira par gagner toute l'île et ruinera vos semences, avaient-ils coutume de dire aux autres *habitants*³⁵.

Tous n'étaient pas de cet avis, et Jack comptait de bons amis parmi eux. Mais avec le temps, il sentait bien que chaque année, ils perdaient du terrain, alors que les autres cultivateurs développaient de plus en plus leurs fonds de terre. Et puis, même si Jack aimait bien le travail de la terre, il aimait surtout les arbres. Chaque automne, après avoir vendu ses récoltes et ses animaux d'élevage, il retournait avec plaisir dans les forêts de l'Ostaboningue, du moins ce qu'il en restait.

Était-ce pour apaiser son cœur, ému de voir les retraites boisées de son enfance tomber une à une sous la hache et le *bucksaw*, que, chaque année, il ramenait des semences des plus beaux pins blancs et pins gris qu'il pouvait repérer sur les terrains de chasse de la rivière - aux - Cerises et qu'il plantait en terre près des bosquets protégés sur la terre de l'île ?

Au bout d'une dizaine d'années, une petite pinède se mit à prendre racine sur cette île que les cultivateurs avaient auparavant passablement dégarnie de son bois debout. Il n'en fallait pas plus pour attiser la haine des Porcupine qui ne toléraient les arbres que couchés sur le monte-billot d'un

³⁵ A ici le sens de « propriétaires d'une ferme ».

moulin à scie, prêts à se faire découper par la grande scie ronde de la vie.

Un jour, sous prétexte que la petite plantation de Jack, voisine d'un de leurs champs, risquait de s'étendre dans leurs prairies et donnait asile à une multitude d'oiseaux sauvages, susceptibles de piller leurs récoltes, les Porcupine s'adressèrent à la municipalité pour obtenir que la plantation de Jack soit rasée. Mais on sentait bien que leur intention cachée n'était que de harceler les Indiens afin de les forcer à déguerpir. Même le conseil municipal ne fut pas dupe de leurs manigances et se laissaient tirer l'oreille. Cependant, ces puissants forestiers avaient quelques appuis auprès des marchands de Ville-Marie qui usèrent de leur influence pour faire pencher la balance en leur faveur lors de la réunion du conseil où la question dut être tranchée une fois pour toute.

Pendant ce temps, Jack, ignorant tout de ces tractations, avait regagné les terrains de trappe d'Andrew à la rivière - aux - Cerises. À son retour, l'été suivant, il crut défaillir en apercevant toute sa plantation décimée. Les cadavres des petits pins, qui atteignaient auparavant 2 à 3 mètres de hauteur, gisaient par terre avec leurs aiguilles qui commençaient à rougir sur le sol bien sec.

Qui avait bien pu faire cela et pourquoi? Andrew, qui l'accompagnait, avait quelques soupçons, mais ils frappèrent à la porte de leurs voisins, les Ménard, pour s'en assurer.

- Nos petits arbres ont tous été coupés cet hiver. Avez-vous vu quelqu'un ?

Le père Ménard tira quelques bouffées de sa pipe avant de répondre.

- Ce sont les hommes engagés du conseil municipal. Apparemment que ça nuisait aux Porcupine...

- Comment ça, nuire aux Porcupine ?

Ménard haussa les épaules.

- Tu les connais, toi, Andrew. Ils ont inventé toutes sortes de prétextes. Les corneilles, les étourneaux, les siffleurs qui mangeaient leur avoine. Et puis le danger pour le feu...

Jack, abasourdi, ne comprenait rien à cette décision qui ne lui semblait rien d'autre qu'un cruel abus de pouvoir. Andrew serra les poings et vint près de s'emporter.

- Ah ! Les maudites faces de rat ! Ils en ont profité pour acheter le conseil avec leurs petits amis pendant notre absence. On n'était même pas là pour se défendre. Maintenant, les arbres sont morts. Même si on retourne au conseil pour renverser la décision, ce sera trop tard pour la plantation de Jack.

Ménard, devant la tête de Jack, si piteuse, crut bon d'ajouter :

- Si ta mère avait été là Jack, les choses ne se seraient pas passées comme cela !

La famille Ménard avait été l'une des premières recrutées par le frère Laforce pour venir prêter main forte lors de la colonisation. Même si, avec les années, elle avait pris ses distances avec l'entreprise du frère, on avait toujours conservé une sympathie pour les *métis*, comme on les appelait sur l'île. L'aïeul Ménard avait connu personnellement Bill et Lady et il vouait à ce petit bout de femme déterminée une admiration sans borne, qui n'avait d'égale que sa méfiance envers les

Porcupine, ces envahisseurs sans scrupules qui avaient ruiné tout l'établissement de la *métisserie* rebelle de l'Ostaboningue.

Jack avait l'impression qu'on lui cachait quelque chose. On lui avait raconté peu de choses sur sa mère, sinon qu'elle était morte dans un accident pendant qu'il était tout jeune encore. En sortant de chez les Ménard, il demanda donc plus d'explications à son oncle, qu'il considérait comme son père, même si Andrew, à 37 ans, n'était son aîné que d'une quinzaine d'années tout au plus.

Ils retournèrent s'asseoir parmi les vestiges de la plantation et Andrew, après un long moment de silence, commença le récit détaillé de la tragique histoire.

- Il est temps pour toi d'apprendre qui tu es et pourquoi les Porcupine s'acharnent sur nous pour nous chasser d'ici.

Il mit une bonne demi-heure à tout lui raconter. Au fur et à mesure que son récit progressait, Jack sentait la colère et le dépit monter en lui. Il comprenait d'où lui venait son attachement pour les arbres. Ce qu'il y avait de nouveau maintenant, c'était la découverte des Porcupine, cette menace à tous ses projets, et qui se pavait impunément presque sur le pas de sa porte. Il n'aurait de répit que s'il parvenait à éliminer cette engeance de son voisinage. Sans qu'il le sache, une lutte à mort était engagée entre lui et les descendants des assassins de sa mère.

Pendant qu'il parlait, Andrew fut seul à remarquer le corbeau qui s'était posé sur l'un des troncs de cyprès qui jonchait le sol derrière son neveu. À la fin de la conversation, l'oiseau prit son envol et son ombre recouvrit longuement celle de Jack, qui s'allongeait sur le sol derrière lui. Cette ombre découpait la

silhouette d'un jeune cyprès, trop petit pour avoir attiré l'attention des coupeurs de bois, un des rares qui aient survécu au massacre dans la plantation du fils de Lady.

18 - Joséphine

Après avoir écouté en silence les révélations d'Andrew sur son passé, Jack s'en alla errer un bout de temps sur les terres de ce dernier. Lorsqu'il revint près de la cabane, Andrew devina que le fils de Lady ne serait plus jamais le même. Un nuage de douleur et de révolte brouillait son regard lorsqu'il ressortit de la maison avec la Winchester de Nathanaël dans les mains.

- Je vais leur trouver la peau moi à ces fils de tueurs. Ils m'ont tout volé, même mon père et ma mère. Il est temps qu'ils apprennent qu'ici, il y a une justice !

Andrew l'arrêta d'un geste.

- Ne fais pas de folies que tu regretterais plus tard, Jack. Tu finiras à l'échafaud si tu leur tires dessus. Ils sont très puissants, malgré qu'ils paraissent lourdauds et faciles à chasser. Je me suis déjà frotté à eux et j'en sais quelque chose.

- On voit bien que ce n'est pas ta mère qui a été brûlée au bûcher par ces lâches ! Je me fous de ce qui va m'arriver par la suite, pourvu que j'aie vengé son esprit !

- Jack, écoute-moi. Il y a peut-être une autre solution avant d'en arriver à cet extrême. J'ai déjà réussi à faire décamper les Porcupine de Jawbone's Point. Pas par la force, mais en me servant des mêmes armes qu'eux : la ruse !

Jack fut loin d'être convaincu d'emblée. Les propositions d'Andrew sonnaient creux et n'atteignaient pas cette partie de son intelligence qui aurait pu en apprécier toute la portée. On

aurait dit qu'un barrage avait cédé dans le cœur du jeune métis et que des siècles de douleur accumulée coulaient en torrent, noyant à jamais les paisibles clairières où s'était déroulée sa vie antérieure.

Jack laissa là sa carabine, mais fut incapable d'écouter jusqu'à la fin Andrew qui échafaudait son plan. Il courut se réfugier chez son ami Alphonse, un des fils du père Ménard, qui travaillait aux champs derrière chez eux en ce moment.

Alphonse n'en croyait pas ses oreilles d'entendre une histoire pareille. Il ne fut pas loin lui aussi de saisir une arme et d'accompagner son camarade et confident faire place nette au château. Mais le vieux fonds de cultivateur qui sommeillait derrière son âme juvénile lui conseillait de renifler d'abord le marché proposé par Andrew.

Il proposa à Jack de s'amuser un peu aux dépens des Porcupine.

- Écoute Jack, je t'ai déjà vu avec Andrew dans l'eau. Tu nages comme les loutres. Les loutres sont agiles et aiment jouer des tours aux castors, qui sont tenaces et travailleurs, mais un peu niais. Par exemple pourquoi est-ce qu'on ne ferait pas goûter à un peu de liberté au yacht des Porcupine sur le grand lac Témiscamingue? Après ça, peut-être qu'ils se sentiraient moins en sécurité ici ?

Jack oublia un peu sa peine en imaginant la scène. Les deux jeunes hommes ne mirent pas long à s'entendre sur un plan afin de semer la pagaille dans la marina des Porcupine. Quelques jours plus tard, sous le couvert de la nuit, deux ombres nageaient en silence sur les eaux calmes du lac Témiscamingue. Seul un léger sillage derrière eux trahissait leur présence.

Pendant ce temps, les Porcupine ronflaient paisiblement derrière les volets clos de leur château aux murs de bois équarri. Ils avaient fait construire au bout de la pointe de roche plate qui leur servait de quai, un abri pour leur bateau de croisière, une embarcation de six mètres de long environ.

Les deux loutres plongèrent et s'approchèrent du bâtiment sous l'eau ne remontant à la surface qu'une fois parvenues à l'intérieur de l'abri. Ainsi personne n'aurait pu se douter de leur présence. Jack et Alphonse défirent les nœuds des amarres et poussèrent l'embarcation hors de la cabane. Un vent léger se levait au large, qui prit charge du bateau et l'emporta vers les rochers de l'île Mann à quelques kilomètres de distance. Tel que prévu par les deux compères, le vent s'amplifia durant la nuit et une petite tempête bientôt s'abattit sur les rives du lac.

Au petit matin, Porcupine fils fut bien étonné de trouver la maison vide lorsqu'il pénétra dans l'abri. Il examina les poteaux d'amarrage et demeura perplexe. Comment l'agitation des vagues pendant la nuit avait-elle pu venir à bout des cordages ? Peut-être que les nœuds n'avaient pas été bien serrés ? Jamais auparavant et même pendant de bien pires tempêtes, le bateau ne s'était détaché.

Le doute commença à pénétrer son esprit et il pensa immédiatement à un vol. Même après que des pêcheurs eurent signalé quelques jours plus tard, la présence du yacht à demi démoli, sur la rive ontarienne du lac, les Porcupine ne purent apaiser leurs soupçons. La version officielle fut qu'on avait dû mal l'arrimer, mais Porcupine père ne pouvait s'empêcher de faire un rapprochement avec l'incident des radeaux de bois équarri sur le Kipawa quelques années plus tôt. Décidément, ces maudits Indiens avaient un peu trop de culot et il n'allait pas les

laisser ainsi répéter leurs coups bas. Après tout, lui au moins quand il attaquait, s'assurait d'agir dans la plus « parfaite légalité » ! Enfin, presque toujours...

Il était temps maintenant de laisser tomber les masques et de recourir aux bonnes vieilles méthodes qu'il savait si bien utiliser en cas de force majeure. Sans en souffler mot à qui que ce soit, pas même à son fils, le vieil argenté contacta l'un de ses fidèles comparses à Ottawa, lequel se chargea de lui recruter un homme de main, bien réputé pour sa brutalité autant que sa discrétion.

Gros-Bras débarqua un jour dans l'île et se présenta chez les Ménard, en quête de travail. Il portait sur lui une lettre de référence provenant d'un cultivateur de Guigues, une vague connaissance du père Ménard, mais qui passait pour un honnête homme. Ménard ne se méfia pas trop de cet *engagé*³⁶ qui paraissait bien bâti pour les travaux des champs.

Un jour que tout le monde travaillait *aux foins*, un accident stupide se produisit. Jack, qui était venu prêter main forte à ses voisins, avait roulé sous les chevaux, qui tiraient le chargeur à foin, et si ce n'avait été des prompts réflexes d'Alphonse, aux commandes de l'équipage, il se faisait happer et déchiQUeter par les nombreuses broches du remonte-foin. On tira le pauvre Jack de là, meurtri de toutes parts par les sabots des chevaux, qui l'avaient piétiné au passage. À demi-inconscient, celui-ci marmonnait des bouts de phrases incompréhensibles :

- Poussé... Attention... Gros-Bras...

³⁶ Travailleur agricole qui loue ses services de ferme en ferme.

Un médecin, dépêché de Ville-Marie vint sur place et conclut que Jack semblait indemne, sauf pour une côte cassée et une blessure ligamentaire au genou. Toutes choses qui guériraient d'elles-mêmes, avec un peu de patience et du repos.

Ce fut Joséphine, la fille des Murray, qui s'occupa de panser et soigner Jack. Elle était à peu près de son âge et depuis longtemps, partageait leurs jeux sur l'île. Pendant sa convalescence, il l'amena visiter les restes de sa pinède. Joséphine fut à la fois émue et révoltée d'apprendre que le massacre avait été l'œuvre des Porcupine.

Pendant qu'ils se promenaient au milieu des décombres, elle remarqua soudain la silhouette chétive d'un jeune pin gris qui émergeait à peine des hautes herbes environnantes. Elle s'en approcha avec précaution et dégagea l'espace tout autour des squelettes qui l'entouraient. Peu à peu, on vit sa forme intacte apparaître et Jack fut tout heureux de constater qu'au moins un de ses arbres avait survécu à ce malheur. Joséphine redressa la cime un peu penchée, à l'aide d'un tuteur, puis elle défit une boucle rouge qu'elle avait nouée à ses tresses et en coiffa l'arbrisseau. Le petit conifère avait fière allure ainsi et on aurait dit qu'il dansait de joie autour de son bâton.

- On l'appellera Jack. Comme son père. , dit subitement Joséphine en tournant vers le jeune métis un regard admiratif. Jack y lut aussi les premiers balbutiements d'une affection simple et profonde.

Avant de s'en retourner, ils prirent soin de dresser une petite clôture tout autour du jeune Jack-le-cyprès, afin de le protéger des regards indiscrets. Ils s'en retournèrent lentement, Jack s'appuyant légèrement à son bras, car son genou continuait de

lui causer des ennuis et le forçait à boiter légèrement. Ils marchaient en silence, chacun d'eux absorbé dans ses pensées. Jack songeait à son accident et à la façon de se venger encore davantage des Porcupine. Joséphine, pour sa part, devait combattre un vif tourment intérieur. En effet, depuis quelques mois, Terry, le fils Porcupine, de quinze ans son aîné, lui faisait une cour assidue chaque fois qu'il avait la chance d'être seul avec elle. Il lui avait promis un emploi au château comme ménagère et lui faisait miroiter les splendeurs de la ville d'Ottawa, où la famille avait l'habitude de s'installer pendant la saison froide.

La pauvre Joséphine hésitait à céder à ses avances, consciente du fossé qui s'était creusé entre leurs deux familles, mais en ignorant les causes lointaines. Avec les révélations de Jack, elle savait un peu plus maintenant à quoi s'en tenir. Son cœur penchait définitivement vers Jack, mais elle n'était pas insensible à la perspective d'une vie facile et tourbillonnante dans le monde des riches, avec Terry.

Tout en poursuivant leur marche, Jack, comme s'il pouvait deviner ses hésitations intérieures, s'ouvrit un peu sur les pensées qui l'habitaient.

- Tu sais, c'est Gros-Bras qui m'a poussé sous les chevaux l'autre fois. Je pense qu'il travaille pour les Porcupine en cachette. Alphonse et moi, on leur a joué un vilain tour après qu'ils aient rasé la plantation. Ils doivent se douter de quelque chose et veulent se venger. Cette semaine, Alphonse l'a suivi pendant sa marche après souper. Après un grand détour du côté des Girouard, dans le petit chemin du quai, il s'est dirigé tout droit au château. C'est eux qui l'ont fait venir pour me liquider, j'en

suis sûr. Mais Alphonse et moi, on leur prépare une petite surprise...

Ces paroles emportèrent les dernières hésitations de Joséphine. Elle se résolut à ne plus avoir commerce avec Terry. Elle consacra tout son temps à soigner le malade qu'on lui avait confié et finit par s'y attacher complètement. Ensemble, ils retournèrent souvent à la plantation veiller sur Jack-le-cyprès, désherbant le pourtour et engraisant le sol avec un peu de fumier de mouton. Jack pour sa part, se remit assez bien de sa côte cassée, mais son genou continua de le faire souffrir toute sa vie. Chaque fois qu'il avait une longue marche à entreprendre en forêt, il se mettait à boiter et devait s'arrêter pour calmer la douleur. Il garderait ainsi un souvenir durable de la haine des Porcupine à l'égard de sa famille.

19 - Gros-Bras s'en va

Pendant ce temps, Alphonse avait Gros-Bras à l'œil et ne le laissait jamais seul en compagnie de Jack. Ils mirent quelque temps à mettre au point leur riposte.

Profitant du fait que Terry s'était amouraché d'elle, Joséphine l'invita un jour à se baigner à la plage au bout du quai. Terry jubilait en acceptant cette invitation. Mais Joséphine exigea que Gros-Bras soit de la partie, en guise de chaperon. Terry ne fit pas de difficulté à accepter. En temps opportun, il arriverait bien à éloigner ce gêneur. Gros-Bras, mis au courant de l'affaire par Terry, hésitait bien un peu, mais dut céder devant l'insistance de son maître.

Par un chaud après-midi de juillet, ils descendirent donc vers la plage par le petit chemin du quai, où Joséphine les attendait déjà. Ils ne furent pas sitôt dans l'eau tous les trois que deux loutres géantes surgirent des buissons aux alentours et plongèrent discrètement sous l'eau. Joséphine attira facilement Terry dans un coin plus éloigné et Gros-Bras resta seul au milieu de la plage, accroché à un billot de cèdre blanc qu'il avait récupéré sur la grève, car il était mauvais nageur. Avant qu'il ait eu le temps de se rendre compte de ce qui se passait, deux paires de bras surgirent des profondeurs marines et lui ligotèrent les pieds. Il n'avait plus que ses deux gros battoirs pour manœuvrer vers la rive. Mais ce fut un jeu d'enfant pour nos deux compères de le ficeler à son billot, tellement il paniquait dans cet élément peu familier pour lui. Il n'avait plus

que sa grande gueule pour crier au secours. C'est ce que les loutres attendaient.

Terry vola à son secours sans se méfier d'un quelconque stratagème. Lorsqu'il s'approcha du cèdre où pendouillait son homme de main, Terry comprit trop tard ce qui se passait. On l'empoigna fermement par les jambes et on l'enfonça sous l'eau jusqu'à ce qu'il fut à demi-noyé. Terry se débattait comme mille diables et criait comme un cochon qu'on égorge. Après qu'il eut avalé quelques tasses d'eau, il se calma bien malgré lui et, accroché au même billot que Gros-Bras, s'y laissa attacher à son tour, pieds et mains liés.

Les loutres remorquèrent ensuite leur radeau de fortune vers le large où les courants se chargèrent de les amener vers la pointe de l'île, là où se trouvait le château. Joséphine leur cria qu'elle irait chercher de l'aide pour les sortir de ce mauvais pas, mais elle prit bien son temps...

Gros-Bras, qui avait une peur bleue de couler, faillit les faire se noyer plusieurs fois, cherchant constamment à se hisser sur le billot, ce qui propulsait Terry sous l'eau. Sitôt qu'il fut informé de leur mésaventure, Porcupine père dépêcha une embarcation pour les quérir. Ni l'un, ni l'autre des deux rescapés ne purent identifier leurs agresseurs. De plus Terry ne collaborait guère à l'enquête, tremblant de peur que son père n'apprenne qu'il courtisait Joséphine. Après cette déconvenue, Porcupine comprit que sa nouvelle stratégie n'était pas encore au point. Gros-Bras disparut de la face de l'île, aussi mystérieusement qu'il y était arrivé...

20 – Le songe

Le reste de l'été se passa sans incident, si ce n'est que Terry se tint loin de Joséphine et que cette dernière se rapprocha de Jack. Il ne se passait pratiquement pas une journée sans qu'on ne voie ces deux-là réunis, le plus souvent pour aller se promener à la plantation que Jack se promettait bien de regarnir d'arbres au printemps suivant.

Avec le retour de la froidure, les préparatifs pour la chasse d'automne allèrent bon train chez les Jawbone. Mais Jack ne surprit personne lorsqu'il demanda à Andrew la permission d'accompagner les Murray sur leurs territoires jusqu'au Nouvel An. Comme à l'accoutumée, tout ce beau monde devait être au rendez-vous à la rivière aux Cerises pour la fin de décembre.

Un jour que Jack remontait sa ligne de trappe, la glace céda sous son poids alors qu'il traversait un ruisseau gelé. Il s'empressa de faire un feu pour éviter les engelures et décida de passer la nuit sur place, étant donné l'heure tardive. Il construisit un abri temporaire et se composa un épais lit de *chicobik*, petites branches de sapin empilées les unes sur les autres, pour lutter contre le froid déjà vif en ce début de novembre. Après avoir mangé un peu de poisson fumé et des restes de *bannick*³⁷, il s'endormit rapidement, au son crépitant d'un brasier bien nourri. Il ne remarqua pas la présence d'un noir corbeau, perché

³⁷ Pain de tous les jours chez les nomades, utilisant le bicarbonate de soude au lieu de levain.

dans le voisinage et qui l'avait suivi tout le jour. Cette nuit-là, Jack fit un rêve qui l'intrigua pendant longtemps par la suite.

Il était dans la peau d'un oiseau, un animal de forte envergure, et il volait très haut dans le ciel. Il planait sur des courants ascendants, tellement qu'il ne voyait presque plus la terre sous lui. Tout se confondait en une masse cotonneuse de nuages.

Il put bientôt discerner des formes sous lui. Dans la forêt un jeune Indien, poursuivi par des coupeurs de bois, traqué... Fuite haletante... Devenu adulte, l'Indien vivait dans une cabane avec sa femme et sa fille... Plus tard, tombe dans une autre embuscade... Se fait abattre d'une balle dans le dos. Ses poursuivants, à face de porcs-épics, s'attaquent ensuite à sa fille, à peine adolescente, son petit écureuil, pour en abuser...

Jack n'en peut plus de voir ces scènes rouler dans son cerveau et se réveille en sursaut, constatant que ce rêve l'a rendu tout tremblant et en sueurs.

Il ralluma vite son feu et réintégra ses vêtements glacés qu'il avait mis à sécher au cours de la nuit. Il se prépara un bouillon chaud avec les derniers restes de pemmican qu'il avait encore sur lui, mais ne put se remettre en route au petit jour, tellement il avait été secoué par son rêve de la nuit précédente. Ce rêve-là n'était pas comme les autres...

À son retour à la cabane, Joséphine se précipita dehors pour l'accueillir, toute inquiète qu'elle était de son absence prolongée. Lorsqu'ils furent seuls ensemble, Jack lui raconta ce qui l'avait tant bouleversé. Joséphine remarqua que son aspect n'était plus tout à fait le même lorsqu'il parlait. Sa voix hésitait par moments, comme s'il avait un sentiment confus de transgresser un quelconque interdit. Joséphine avait déjà entendu ses parents parler de sorcières et de *windigos*³⁸. Bien souvent, au coin du feu, elle avait frissonné en prêtant l'oreille à ces histoires. En écoutant Jack, elle retrouvait le même émoi.

- Jack, tu as sûrement été visité par un *windigo*. Ton rêve doit vouloir dire quelque chose d'important pour toi.

- Dans un mois, ce sera le Nouvel An et Nathanaël sera au rendez-vous à la cabane d'Andrew. Nous lui en parlerons à ce moment-là.

Au temps des Fêtes, les familles se retrouvèrent avec plaisir chez les Jawbone. Le voyage était long sur le lac Ostaboningue, mais au moins la glace y était-elle solide. Jack ne craignait plus

³⁸ Esprits conseillers, parfois maléfiques.

d'y enfoncer. Peu de temps après l'avoir rencontré, le fils de Lady attira nerveusement Nathanaël à l'écart et, sans ambages, lui débita tout son rêve. Chaque fois qu'il le racontait d'ailleurs, sa gorge se nouait et il avait l'impression que ces événements se passaient réellement devant lui. Nathanaël baissa la tête en silence pendant un long moment après que Jack eut terminé. Il se contenta d'émettre quelques grognements assez doux. Puis il dit :

- ... Les esprits t'ont parlé. Ta vie sera brève, mais intense. Tu aimes beaucoup les arbres, et c'est bien. Pour nous protéger, nous qui rampons sur la terre, les arbres nous apportent l'ombre. Les corbeaux, eux, sont les messagers du ciel. Ils crient près de nos demeures. Remarque les corbeaux qui rôdent autour de toi. Apprends à les reconnaître. Observe les arbres où ils se perchent. Certains de ces oiseaux et certains de ces arbres sont là pour toi. Ils t'apportent la force et la paix, si tu sais les écouter.

Jack regardait Nathanaël avec un mélange d'étonnement et d'insatisfaction. Le vieil homme laissait deviner qu'il connaissait la signification complète du rêve, mais il se cantonnait dans des explications presque aussi mystérieuses que le rêve lui-même. A quoi bon remplacer une énigme par une autre ?

- Tu es sage et bon, mon oncle. Mais ce rêve me bouleverse tant. Il envahit mon esprit chaque fois qu'il n'est pas occupé. Ne peux-tu m'en dire plus? Est-ce que je vais habiter une nouvelle vie à partir de maintenant ?

- Ton rêve représente ce que tu as le pouvoir de changer et ce que tu n'as pas le pouvoir de changer... Les temps seront plus difficiles pour les Anichinabek. Les Blancs seront de plus en plus

puissants. Ils veulent qu'ici-bas toute chose obéisse à leurs lois. Et il n'y a pas de place pour les Indiens dans le genre de monde qu'ils veulent construire. Notre esprit est trop différent du leur et nous n'avons que des couteaux de pierre pour nous défendre... Mais c'est dans notre esprit que se cache notre vraie force. Pas dans nos armes de pierre et de bois. Notre force, c'est de savoir qu'ils sont fous et qu'ils finiront par se détruire eux-mêmes, aspirés par le vide qu'ils sèment autour d'eux.

- Nathanaël, tu sais que je suis à moitié Blanc, par mon père. Et un peu aussi par ma mère. Il me semble que tout n'est pas mauvais dans ce que les Blancs nous apportent. Beaucoup d'Anichinabek mourraient s'ils n'avaient pas un poste de traite près de leurs terrains de chasse. Le vrai problème, c'est que ce sont eux qui possèdent les magasins et décident du prix à payer pour nos fourrures. Mais Andrew va changer tout ça avec son commerce à Jawbone's Point et ses terres à l'île Bryson. Si seulement il n'y avait pas les Porcupine...

- Tu appartiens à plus grand que toi-même, Jack. Tu n'as pas à t'en faire pour décider de ta vie. Les Corbeaux ne laisseront pas les Porcs-épics s'emparer de leur monde sans réagir. En temps voulu, ils choisiront et les armes et le champ de bataille. Et les Porcs-épics finiront par avaler leurs propres épines...

Jack ne savait pas trop pourquoi les paroles de Nathanaël, peut-être mieux que la vérité toute nue, arrivaient à rassurer son cœur tourmenté par la peur. Une sorte de maternelle douceur dans la fermeté, commandant la paix de l'âme.

Pour l'instant cependant, il fallait penser à autre chose...

22 – Un mariage

Peu de temps après eurent lieu de grandes réjouissances au camp d'Andrew sur la Rivière-aux-Cerises. Jack et Joséphine avaient pensé en effet annoncer à tout le monde leur mariage pour l'été prochain, à Jawbone's Point. Les Murray avaient toujours été de bons voisins pour Andrew à l'île Bryson et de bons chasseurs aussi, qui alimentaient bien son poste de traite sur l'Ostaboningue. Cette union allait sceller la coopération entre les deux familles.

Andrew avait abattu un orignal pour l'occasion et on en fit un festin qui réjouit tout le monde après quelques mois de repas monotones à gruger du castor et du lièvre. Prudence réserva le museau, apprêté selon une recette séculaire pour Jack et Joséphine. Les Murray sortirent un violon, miraculeusement intact au milieu de leurs bagages, et on dansa au son des *reels*³⁹ écossais jusque tard dans la nuit. Le bruit mat des *gigueurs* martelant le plancher de billes équarries montaient doucement vers les étoiles de la constellation du Corbeau⁴⁰, qui ce soir-là, brillaient d'une splendeur inhabituelle au milieu du froid glacial de janvier.

Au printemps, peu de temps après la fonte des glaces, les petits canots de cèdre ou d'écorce descendirent de tout le bassin versant de l'Ostaboningue et du Saséginaga vers Jawbone's

³⁹ Gïgues

⁴⁰ La constellation du Cygne

Point. Il y avait eu une bonne récolte de fourrures cet hiver et Andrew comptait en tirer un profit suffisant pour faire bâtir une sorte d'entrepôt près de son magasin, qui servirait aussi un peu de salle de rencontre pour toute la bande, depuis qu'elle avait pris l'habitude de se retrouver à cet emplacement pendant l'été.

Effectivement, l'automne suivant, le magasin était flanqué d'une autre bâtisse, en bois rond, suffisamment spacieuse pour accueillir la cinquantaine de personnes qui composaient, bon an mal an, l'essentiel de la communauté. On l'inaugura en y célébrant le mariage de Jack et Joséphine, où furent conviés tous les amis du Kipawa et même ceux de Long Point et de *Saugeeng* (Timiskaming). Ces derniers n'en revenaient pas de voir un des leurs devenir *post master*, négociant en fourrures. Ils se promirent bien de l'encourager au printemps suivant en lui apportant le fruit de leurs prochaines saisons de trappe.

Pendant qu'on se réjouissait chez les Indiens, le monde des Blancs était secoué par une catastrophe économique sans précédent qui allait plonger toute l'Amérique dans une décennie de misère. Andrew et tout le reste de la bande étaient loin de se douter que cela causerait des remous jusque dans le plus profond des forêts de l'Ostaboningué.

L'été suivant, quand Andrew prit le train pour Ottawa avec sa cargaison de fourrures, il entendit parler à bord du train, pour la première fois, de la « crise de la bourse de New York » en octobre 1929. Il n'y comprit pas d'abord grand-chose, sauf que cela avait l'air de représenter un bien grand malheur pour les Blancs, au point que plusieurs d'entre eux s'étaient flambés la cervelle plutôt que de devoir affronter la vie sans argent.

Encore une drôle d'idée des Blancs que la pauvreté rend la vie insupportable. Comme si l'absence d'argent pouvait empêcher les poumons d'aspirer l'air, la tête de penser et le cœur de battre. Et puis, quelle drôle d'idée, encore, de la pauvreté ils avaient ces Blancs. Les plus pauvres d'entre eux avaient plus d'argent que les plus riches parmi les Indiens. Pas un d'entre eux ne possédait si peu de biens sur terre qu'il eût pu les entasser tous dans un petit canot d'écorce avant de partir pour la chasse. L'Indien ne se suicide pas parce qu'il n'a plus d'argent, mais parce que la forêt le rejette et refuse de mettre du gibier à portée de main.

La grande inquiétude d'Andrew et de tous les Anciens dans la bande n'était pas le manque d'argent mais de se demander si un jour la forêt n'allait pas entrer en colère de se voir pillée, volée et violée par l'homme. Un jour la forêt allait vraiment s'offenser de ce qu'on saccage ainsi la nourriture et le gîte de tous les animaux. Et ce jour-là, la forêt, la très riche forêt, cessera d'être généreuse envers les Indiens. Alors ils seront vraiment pauvres.

Ils n'auront d'autre choix que de compter sur la pitié des Blancs pour survivre, dans des cages, comme les animaux dans les zoo, ces sortes de musées des sacrifiés que les Blancs ont eu l'idée saugrenue d'inventer et qu'un jour Andrew a pu visiter près d'Ottawa. Les animaux y étaient tristes et désabusés, Andrew l'avait bien senti. N'importe quel être libre l'aurait bien senti aussi.

Pendant que le train à vapeur filait à toute vitesse parmi les forêts décimées de l'Outaouais, c'est l'image de ce zoo qui lui revient en tête. Aujourd'hui, ce sont les animaux, la nourriture des êtres libres, que l'on met en cage. Demain ce sera eux, les derniers êtres libres, que l'homme blanc mettra en cage...

En descendant du train, Andrew arpenta un peu les rues d'Ottawa, cherchant les traces de ce qu'on lui avait décrit comme une effroyable calamité pendant son voyage entre le Témiscamingue et la capitale. Il s'attendait à voir des cadavres joncher le sol un peu partout ; au mieux, des hordes de mendiants sillonnant tristement les rues de la ville, avec cette lueur éteinte dans les yeux qu'il avait quelquefois découverte chez les siens dans les printemps de grande famine. Mais non, il n'y avait rien de tout cela à Ottawa. Chacun semblait vaquer à ses occupations habituelles. Décidément il n'y avait rien à comprendre aux Blancs. Même les catastrophes passaient inaperçues chez eux !

Ce n'est qu'après avoir marchandé avec le traiteur de fourrures à la succursale huppée de la *Hudson's Bay Company* qu'Andrew apprit vraiment ce que la crise économique voulait dire.

Après avoir examiné soigneusement les peaux de martre, de rat musqué, de lynx, de loup et de castor, encore imprégnées de l'odeur de poisson et de graisse, l'odeur indienne, que tous les Blancs remarquaient facilement - une signature dans l'air - parfum étrange au milieu des odeurs habituelles des gens de la ville, le préposé laissa voir une petite moue d'insatisfaction sur son visage :

- Belles pièces... Bien nettoyées et sans aucun accroc. Mais ...

Il hésita longtemps avant d'achever.

- ... la Compagnie ne peut t'en donner que cent dollars...

Andrew fut tout décontenancé en entendant ce chiffre. Était-ce une bonne ou une mauvaise nouvelle ?

- Que veux-tu dire, cent dollars ? Cent dollars chacune ?
- Non, Andrew. Cent dollars pour le tout. La Compagnie a perdu beaucoup d'argent avec la crise économique. Et avec le chômage partout dans les chantiers cet hiver, beaucoup de Blancs se sont mis à trapper le castor. C'est parce que tu es un bon client et que tes fourrures sont de première qualité que je t'offre cent dollars. Sinon, je ne te les achèterais même pas ! Nos entrepôts sont pleins et on n'arrive même pas à en écouler la moitié. Bien peu de gens ont encore les moyens de se payer des manteaux de fourrures aujourd'hui.
- Mais voyons Ben, c'est ridicule ! Rien qu'en marchandises de troc, ça m'a coûté plus de mille dollars pour acheter ces fourrures, sans compter mes dépenses pour mon magasin, mon billet de train pour venir ici cette année et l'automne dernier...
- Mon pauvre Andrew ! Là-bas dans tes forêts sauvages, tu n'as pas dû entendre parler de la chutes des prix de la fourrure. Comme de tout le reste d'ailleurs. Tu as payé trop cher pour tes peaux le printemps dernier. Tu ne me crois pas hein ? Regarde ces factures que j'ai faites pour les frères Révillon au lac Abitibi. Tu vois : cinquante peaux de castors, dix de loutres et soixante de lynx pour vingt-cinq dollars. C'est parce que la Compagnie veut t'encourager avec ton nouveau magasin que je te fais cette faveur. Crois-moi, nous perdrons probablement de l'argent avec le prix que je t'offre pour ton ballot de fourrures cette année.
- Vous perdrez de l'argent ! Mais moi, je vais **tout** perdre, Ben ! J'ai déjà investi toutes mes économies dans la construction d'un gros entrepôt près de mon magasin sur l'Ostaboningué. Tout ce qu'il me reste maintenant c'est ce cent dollars que tu m'offres pour mes fourrures. Là-bas, j'ai dit à tout le monde de compter

sur moi pour leur avancer les provisions nécessaires à l'hiver prochain. Je ne pourrai jamais acheter tout ce qu'il faut pour la bande avec si peu. Surtout que ceux de Long Point et de Timiskaming ont commencé à venir chez moi eux aussi. !

- Vraiment ? Tes affaires allaient donc de mieux en mieux à ce que je vois. Mais ne te décourage pas trop vite. Avec ce cent dollars, tu vas pouvoir acheter beaucoup plus que tu imagines. Tu vois, et je te le répète, tous les prix ont baissé, y compris ceux des marchandises que nous vendons ici. Pas autant que le prix des fourrures, mais tout de même, ça fait une bonne différence. Et puis la Compagnie a mis sur pied une société de crédit pour justement aider les petits acheteurs de fourrures comme toi. Tu pourras t'adresser à cette société pour t'avancer les fonds qu'il te manque cette année. Tu vois, la crise économique ne durera pas toujours. Il reste encore de gros capitalistes qui ne demandent pas mieux que d'acheter à bon prix le bois de vos forêts, en profitant du fait que les *gages* des bûcherons ne sont pas très élevées maintenant. Sois patient Andrew et dans quelques années, crois-en ma parole, les affaires vont reprendre comme avant. Ça ne peut pas faire autrement, sinon on va tous mourir de faim, nous dans les villes...

Andrew se décida à suivre les conseils de Ben, en qui il avait toujours mis sa confiance, et il alla cogner à la porte de la *Natural Resources Development Corp.*, la société de crédit dont il lui avait parlé. Là-bas, après l'avoir fait patienter dans diverses antichambres, un petit homme grisonnant, au regard fuyant derrière ses lunettes rondes, le reçut poliment. Il lui expliqua qu'il n'avait pas trop à s'en faire pour les intérêts : chaque année, la société prélèverait un pourcentage sur ses

ventes. Ainsi, bonne ou mauvaise année, le paiement allait varier, mais il garderait la même proportion dans ses poches. Andrew signa au bas de la feuille, comme un qui n'a guère le choix.

Le petit homme chauve était resté assez vague dans ses explications au sujet de la société. Non ce n'était pas avec HBC (*Hudson's Bay Company*) directement qu'il transigeait, mais avec une filiale indépendante, un consortium, composé surtout de compagnies forestières de l'Abitibi. Oui, la Hudson's Bay était majoritaire dans cette société et il pouvait compter sur sa compréhension habituelle envers les Indiens dans ses transactions.

Andrew oublia vite ses inquiétudes après être retourné auprès de Ben et avoir constaté que pour cinq cents dollars, il avait pu acheter encore davantage de marchandises que l'an dernier avec mille.

Après le long voyage de retour jusqu'à Jawbone's Point, il eut bien du mal à expliquer à sa femme tout ce qui s'était passé à Ottawa. Tout ce que cette dernière avait pu entendre clairement à ses explications un peu confuses, c'est que désormais, ils avaient une dette importante envers des étrangers et que, même si la fourrure ne valait presque plus rien, ils allaient devoir la rembourser avec des fourrures qui, elles, allaient se faire de plus en plus rares, car des tas de chômeurs blancs tenteraient de pourchasser leurs animaux jusque sur leurs terres ancestrales. Quelle logique y avait-il dans tout cela ?

- Ils n'ont pas eu assez de prendre nos arbres, voilà maintenant qu'ils vont nous prendre aussi ce qu'il nous reste de castors. Qu'allons-nous devenir ensuite ?

Un peu hébété, Andrew ne trouvait rien à répondre. S'était-il jeté lui-même dans la gueule du loup ?

Dans son coin, Jack écouta tout cela sans broncher, les dents et les poings serrés, comme s'il voulait concentrer en lui toutes ses forces pour combattre un diable imaginaire. Le petit Harry, qui n'avait qu'une douzaine d'années à l'époque, sentait obscurément que son père courrait un danger et aurait bientôt besoin de lui. Il s'en approcha et, prenant sa grosse patte dans sa main d'adolescent :

- Papa, je suis là. T'en fais pas. Avec Jack et maman, Nathanaël et tous les autres, on va tous t'aider à t'en sortir. Tu as toujours été aussi rusé qu'un chien-loup. Rappelle-toi avec les Porcs-épics, comme vous les avez bien roulés. On trouvera bien un petit sentier où se cacher ...

Andrew s'arrêta pour observer son jeune fils. C'est vrai qu'il avait grandi et ressemblait de plus en plus à un homme. Mais il se demandait avec quelles sortes d'armes ceux de sa génération se défendraient le mieux pour affronter la vie. Le savoir et l'habileté du chasseur ou toutes ces choses étranges qu'on enseignait à l'école des Blancs ? Andrew avait le sentiment que le monde ne serait jamais plus ce qu'il avait été de son temps et du temps de son grand-père. Le frère Laforce et les autres missionnaires avaient peut-être eu raison quand ils lui répétaient que le papier et le crayon pouvaient être plus forts que le fusil et les gros muscles...

Et Andrew se prit à regretter de ne pas avoir envoyé son fils à l'école des missionnaires à Timiskaming, comme le frère Laforce le lui avait conseillé.

Les deux années suivantes furent terribles pour le commerce d'Andrew. Même pour des prix ridicules, il n'arrivait plus à écouler ses fourrures. Chaque année, il revenait d'Ottawa avec une partie des fourrures non vendues. Les acheteurs de la Compagnie faisaient la fine bouche et ne prenaient que les plus grosses et les plus luxuriantes peaux. Chaque année ses dépenses dépassaient ses gains et il revenait chez lui un peu plus endetté envers la Société de crédit.

Pour les chasseurs, c'était aussi la catastrophe. Avec l'affaissement du marché de la fourrure, ils avaient dû réduire leurs achats d'automne au minimum, n'embarquant dans leurs canots que tout juste de quoi suffire pour quelques mois, et se fiant à la chasse de subsistance pour affronter le plus dur de l'hiver. Mais ainsi, ils consacraient moins de temps à la trappe, occupés qu'ils étaient à traquer l'orignal, le lièvre, la perdrix ou le poisson. Chaque printemps, la famine se faisait de plus en plus menaçante, surtout lorsque les oies sauvages ne daignaient pas survoler leur territoire pendant leur voyage de retour vers les terres crient de la Baie James.

Ceux qui pouvaient faire le voyage de retour -car ils ne le faisaient pas tous- vers Jawbones's Point arrivaient souvent avec un visage squelettique et très affaiblis, ayant laissé leurs morts sur leurs territoires de chasse, corps gelés déposés dans de petits sanctuaires en forêt, sur de simples plates-formes pour empêcher les loups de gruger leurs os.

Andrew hébergeait ses frères du mieux qu'il pouvait. Son cœur était tellement triste à la vue de ces fiers chasseurs d'autrefois, obligés de mendier un peu de farine, de graisse et de thé pour arriver à survivre jusqu'à l'abondance de l'été.

Chaque année, Andrew descendait d'un cran de plus vers le désespoir. Il pouvait de moins en moins aider les siens, alors qu'eux en avaient de plus en plus besoin. Et puis lors de son dernier voyage à Ottawa, il avait appris une nouvelle qui l'avait consterné.

La Société de crédit se faisait de plus en plus pressante pour obtenir le remboursement de ses prêts et le petit gérant à lunettes lui avait alors révélé que l'un des plus gros actionnaires de la Société, la Porcupine & sons, s'impatientait de plus en plus, exigeant même la saisie de ses biens sur l'île Bryson et à Jawbone's Point.

Dans quel guêpier était-il tombé. Les Porcupine étaient donc derrière cette Société de crédit ! Il s'était vraiment jeté dans la gueule d'un loup, eût-il l'apparence d'un porc-épic!

- Pauvre Andrew ! J'aimerais bien te dire que la crise économique touche à sa fin. Mais non. Ça va de plus en plus mal, au contraire. Beaucoup de commerces font faillite. Même la Compagnie doit fermer beaucoup de ses magasins. Les Révillon au lac Abitibi ont plié bagage et sont retournés en France. Les frères Gagnon les ont remplacés, mais ils en arrachent eux aussi. Une chance qu'ils n'ont pas d'employés à payer. C'est ce qui les sauve. Ça, et puis la fourrure qui continue d'être abondante là-bas, le long de la Turgeon, de l'Harricana et de la Moose. Mais toi tu reviens avec de moins en moins de fourrures à chaque année. C'est ça qui te fait le plus de tort.

- Oui, c'est vrai. Mais les chasseurs n'ont plus beaucoup de temps pour la trappe. Ils doivent sans cesse courir après l'original ou le lièvre pour nourrir leur famille.
- Écoute Andrew, la politique de la Compagnie a toujours été de décourager ceux qui perdent leur temps à chasser l'original durant la saison de trappe. Nous, on refusait le crédit aux chasseurs de subsistance. C'est comme ça que tu dois faire Andrew. Sinon ils deviendront paresseux et ne pourront jamais te rembourser leurs avances.
- Mais ils vont mourir de faim s'ils n'attrapent pas de gibier pour survivre pendant le pré-printemps. J'en connais qui ont trappé tout l'hiver au lieu de remplir le garde-manger et, à la lune de l'oie sauvage, ils ont dû manger leurs fourrures pour survivre jusqu'à la fonte des glaces. Ça ne m'a pas donné plus de fourrures, après qu'elles avaient été cuites en bouillon !
- Je sais. Ça m'est déjà arrivé à moi aussi. Mais à la longue, notre méthode est plus payante. Tu n'as pas le choix. C'est eux ou toi. Mourir de faim ou de misère, c'est du pareil au même. Les Porcupine parlent de saisir ton lot à l'île Bryson et ton magasin à Jawbone's Point. Ils vont le louer pour des bûcherons de la CIP ou pire encore, pour des trappeurs blancs qui vont voler vos fourrures jusque sous votre nez ! En affaires, il ne faut pas avoir d'amis ! C'est la première loi des compagnies. Il faut que tu apprennes cela si tu veux réussir.
- Des trappeurs blancs sur nos territoires de chasse ! Jamais ils n'oseront s'aventurer si loin en forêt. Ils se perdraient au bout de quelques milles. Seuls les Indiens connaissent ce territoire.
- Andrew, tu es bien naïf. Tu ne le sais peut-être pas, mais le gouvernement à Québec va payer des milliers de chômeurs pour

s'installer comme colons sur des terres en bois debout en Abitibi. Ces gars-là ne sont pas de vrais cultivateurs. Après qu'ils auront coupé tout le bois sur leurs terres, ils vont s'engager comme bûcherons dans les chantiers pour survivre. Ils vont voler la *djobbe* des gars du Témiscamingue, parce qu'ils vont accepter de travailler pour moins cher. Après ça, ceux du Témiscamingue n'auront pas d'autre choix que de courir les bois pour y ramasser tout ce qui bouge. Les Porcupine sont prêts à acheter toutes leurs fourrures. Pour le moment, ça ne paraît pas encore beaucoup. Mais tu m'en reparleras dans quelques années.

- Penses-tu que les Porcupine sont sérieux avec leurs menaces ? Il me semble qu'ils pourraient attendre encore une ou deux autres années ? Peut-être que j'arriverai à les rembourser. Tandis que là, même en saisissant mes terres, ils ne pourront jamais récupérer tout l'argent qu'ils m'ont prêté.

- Je vais te confier un secret Andrew, parce que tu es mon ami. Les Porcupine n'ont pas l'air à vous aimer beaucoup, toi et ta famille. Ça ressemble plus à un règlement de comptes qu'à autre chose. À ta place, je me méfierais beaucoup d'eux... Mais ne répète jamais à personne ce que je viens de te dire...

Quand Andrew revint à Jawbone's Point cette année-là, il avait l'air abattu plus que jamais. Même la nouvelle de la naissance d'une première fille pour Jack et Joséphine ne réussit pas à lui enlever ses idées noires.

23 - Harry

Andrew était accoudé sur le comptoir de son magasin, discutant avec Jack et quelques amis, dont Ti-Tom Endogwen et Billy Michel. Les hommes tiraient copieusement sur leurs pipes et l'odeur du tabac dominait tous les autres parfums de la pièce. Pour la n^{ième} fois, Andrew venait de leur exposer ses démêlés avec la Société de crédit, et les Porcupine, aussi rusés que tenaces.

- Ce sont de vrais carcajous ! Il n'y a pas de place pour eux et nous sur le même territoire de chasse. On devrait peut-être quitter l'île Bryson après tout. On n'aura jamais que des ennuis avec de pareils voisins !

- Non, Andrew, objecta Jack. Moi je suis un Gray. Cette île appartient à ma famille et je ne l'abandonnerai pas, tant que je serai vivant. Je vais y planter des pins. Beaucoup d'arbres, comme du temps de ma mère. Je trouverai un moyen de me débarrasser des Porcupine. C'est eux qui partiront.

- Je ne demande pas mieux que de te croire Jack. Mais comment trouver l'argent pour rembourser mes dettes ?

Ti-Tom s'interposa dans la discussion des deux hommes.

- On pourrait couper du bois sur l'Ostaboningue et le vendre à la CIP à Témiscaming. Les concessions sont encore à toi, Jack .

- Ce n'est pas si évident. De plus, même si j'arrivais à faire reconnaître mon héritage, le bois ne vaut plus rien. La preuve :

presque tous les *djobbeur* ont fermé leurs chantiers. On est même pas certain que la CIP l'achèterait.

Ti-Tom ne se découragea pas pour autant :

- Tu pourrais essayer de vendre ton magasin à un autre, Andrew. Tu aurais peut-être de quoi payer une partie de ta dette et ça les ferait patienter pendant quelques années.

- J'y ai déjà pensé. Mais à qui je pourrais vendre ? Presque tous les traiteurs sont en faillite. Mon entrepôt est plein de barils de bois remplis de fourrures de martres et de lynx. Je les garde en réserve en espérant que les prix augmenteront d'ici quelques années. Je ne voudrais pas les donner pour une pincée de tabac à celui qui achèterait mon magasin maintenant. Ce sont ces fourrures, et rien que ça, qui pourraient me sauver de la faillite d'ici quelques années...

Petit à petit, le soir tombait sur Jawbone's Point et Harry, assis sur une poche de farine, dans un coin retiré du magasin, ne distinguait plus que des ombres au comptoir, visages faiblement éclairés par la lueur d'une lampe à l'huile. Il s'endormit au son de la rumeur des voix qui, au fil des heures, s'assourdisaient davantage pour finalement se confondre avec le silence nocturne.

Harry, au milieu de ses quatorze ans, n'entendait pas grand-chose aux déboires de son père. Mais il comprenait bien qu'Andrew risquait de perdre ses terres et son magasin aux mains d'hommes durs et méchants qui avaient juré sa perte. Il aurait bien voulu l'aider, mais ne savait trop comment.

La veille, il avait fait un rêve très riche qui l'avait rempli d'une grande satisfaction. Pendant le jour, il avait découvert le nid

d'un corbeau, perché au faite d'un gros mélèze au fond de la baie Wachagami, où vivait Billy Michel avec sa mère. Pendant la nuit, la vision de ce nid lui revint. Il était devenu un jeune corbeau dans le nid. La mère les nourrissait tout en leur racontant des histoires sur ce qu'elle avait vu et entendu pendant le jour.

Un aigle venait d'arriver dans les parages et tous les autres oiseaux fuyaient dès qu'ils décelaient son ombre noire planer dans le ciel. Mais la mère rassurait les petits. C'était un aigle-pêcheur. Il n'attaquerait pas les corbeaux ni les autres oiseaux. Les loutres par contre le redoutaient et le haïssaient. Il leur volait les plus beaux poissons, s'envolant avec de jeunes dorés bien gras dans ses serres. Les loutres habitaient une ancienne cabane de castors construite au pied du mélèze où la mère avait bâti son nid. Leur famille comprenait les deux parents et quatre petits.

C'était de bons amis de la mère. Ils avaient pris l'habitude de s'avertir les uns les autres dès qu'un danger pouvait les menacer. Le corbeau lançait trois ou quatre cris affolés, que les loutres avaient rapidement appris à décoder. Les loutres elles, sonnaient l'alarme en gonflant d'air leurs joues, pour ensuite le relâcher en faisant claquer leurs babines l'une contre l'autre. Dès que les oiseaux apercevaient l'aigle, ils alertaient les loutres. Ces dernières s'empressaient alors de sortir de leur cabane pour nager à la surface de la rivière, faisant fuir tous les poissons à la ronde. L'aigle avait beau tourner dans le ciel, laissant son ombre noire découper des pans de ciel bleu, il ne découvrait aucun poisson venu se réchauffer dans le soleil des eaux de surface.

Du haut des airs, il voyait bien le manège des loutres, mais ne pouvait rien contre elles. Finalement, de guerre lasse, il abandonnait la partie et s'envola vers d'autres territoires de chasse. Guettant sa silhouette s'amenuiser à l'horizon, loutres et corbeaux réunis crièrent de joie après l'avoir vu disparaître dans les nuages. Les deux familles avaient joint leurs forces pour se tirer du pétrin. En revanche, dès qu'une martre rôdait autour du mélèze hébergeant les corbeaux, les loutres claquaient des babines et des dents. La martre discrète et bonne grimpeuse pouvait parfois prétendre se payer un dîner de jeunes corbeaux encore au nid.

Avertie par le signal d'alarme des loutres, la mère, du haut des airs, rappliquait au logis. De son vol nerveux, elle tissait autour de la chasseresse un écran d'ombre qu'elle semblait tirer de son mélèze. On aurait dit une marée de mélasse tombant sur le monde. À mi-chemin sur l'échine de l'arbre, la martre n'y voyait bientôt plus rien et arrêtait là sa course, incapable de se défendre contre le bec acéré du corbeau qui lui perçait les flancs. Rebroussant chemin, dès qu'elle parvenait au pied de l'arbre, un autre supplice l'attendait, afin de lui passer définitivement le goût de revenir dans les parages. Les loutres, de leurs griffes solides, lui labouraient les côtes, arrachant à la pauvre martre aveuglée des cris de surprise, puis de douleur. Affolée, l'assaillante s'enfuyait à vive allure sans demander son reste, ignorant complètement le concert de réjouissances autour du mélèze qui saluait son départ.

Le soir venu, le grand mélèze prenait dans ses bras tout son monde de la terre et du ciel et le tendait vers les étoiles qui semblaient les recouvrir d'une lueur tendre...

Se réveillant subitement dessus sa poche de farine, Harry eut une inspiration soudaine. Et si on allait chasser la martre pour sa peau, peut-être pourrait-on en obtenir un bon prix ?

24 – Pékan contre école

Le lendemain matin, Harry parla de son rêve à son père et de sa suggestion à propos de la martre.

- Qui penses-tu m'a envoyé ce rêve papa ?

Andrew était mal à l'aise lorsqu'on discutait de ces choses. De temps à autre les chasseurs lui racontaient des visions étonnantes qu'ils avaient eu pendant des périodes de grandes difficultés. Et ces histoires les avaient guidés hors de leur misère. Pas toujours de façon évidente cependant. Il était toujours demeuré plutôt sceptique.

- Je ne sais pas Harry. Pour moi, c'est un rêve comme un autre.

Cependant, il ne pouvait faire taire une petite voix au-dedans de lui qui l'incitait à faire confiance au peuple des songes. Les Anichinabek⁴¹ n'avaient pas pu survivre à des milliers d'années d'errance et de famine sans la protection d'une main invisible qui les guidait de son ombre, lorsqu'elle les recouvrait. Il caressa un brin la tête de son garçon. Et d'une voix silencieuse, tout à la fois extérieure et intérieure, il confia :

- La fourrure de la martre ne vaut pas plus que les autres Harry. Mais le missionnaire l'autre jour m'a glissé un mot à propos de quelque chose. Et avec le rêve que tu as fait là, j'ai bien l'intention d'aller vérifier cela.

⁴¹ Les Amérindiens en général, mais plus particulièrement les Algonquins.

Le missionnaire, un oblat basé à Ville-Marie, venait les visiter plus régulièrement depuis que le chemin de fer passait à une cinquantaine de kilomètres de Jawbone's Point. Constatant leur désolation face au prix des fourrures, qui ne remontait toujours pas, il avait laissé tomber :

- Écoute Andrew, je ne connais rien au commerce des fourrures. Mais l'autre jour, nous avons eu la visite d'un trappeur blanc à notre mission du lac Abitibi. Il vend ses fourrures lui-même à Montréal à une compagnie de Hollande. Il ne veut plus faire d'affaires avec la Hudson's Bay. Il prétend que ce sont des escrocs qui font tout ce qu'ils peuvent pour couper le prix des fourrures. Cette compagnie d'Europe lui donne beaucoup plus cher pour ses peaux. Il se vante d'avoir reçu jusqu'à 120 dollars pour un pékan !

En entendant cela, Andrew s'était esclaffé, manquant d'avaloir sa pipe !

- 120 dollars pour un pékan ! Nous on le trappe même pas tellement cet animal ne vaut rien. On ne peut même pas manger sa viande ! Et en plus il est très difficile à attraper. Il vous a bien eu, ce Blanc, avec ses histoires !

Et les choses en étaient restées là, après la rigolade.

Maintenant, Andrew jonglait plus sérieusement avec cette idée. Mais comment se rendre à Montréal et trouver cette compagnie hollandaise ? Un peu piteux, il se résolut à retourner voir le missionnaire, qui séjournait quelques jours encore parmi eux. Ce dernier essayait de convaincre la bande de construire une école à Jawbone's Point. Il avait bien du mal à soulever l'enthousiasme des gens pour ce projet.

- Voilà, Andrew, j'ai un marché à te proposer. Tu me donnes une belle peau de pékan et je la fais descendre à Montréal par les soins de notre communauté. On trouvera bien un moyen de rejoindre cette compagnie européenne. Et on verra le prix qu'ils en offriront. Ça ne peut pas être pire qu'avec la Compagnie de la Baie d'Hudson. Si le prix te convient, on organisera un transport régulier entre là-bas et ici pour tes fourrures. De ton côté, cependant, toi, tu me prêtes ton entrepôt pour y loger mon école !

Andrew avait confiance en cet homme doux et sans malice. Le marché fut conclu autour d'une tasse de thé, agrémentée de bannick et de confitures de bleuets.

L'automne suivant, Andrew mit ses meilleurs chasseurs à la poursuite du pékan, le seul carnassier capable de s'attaquer au porc-épic. C'est un animal rusé que l'on parvient difficilement à attirer dans un piège ou un collet. Le moyen le plus simple de le prendre, c'est de le battre à la course en suivant sa piste sur la neige. Chaussé de ses raquettes, un bon coureur peut mettre deux à trois jours pour en coincer un dans un pin creux ou dans une petite grotte entre les rochers. Une fois repéré, on le fait sortir de son trou en allumant un feu de boucane à l'entrée et on l'abat lorsque la fumée le force à sortir.

Andrew présenta quatre peaux au missionnaire lorsqu'il revint les visiter au Nouvel An. Revenant de Montréal le printemps suivant, ce dernier lui remit, tout souriant la jolie somme de 450 dollars.

- Je te l'avais bien dit, hein Andrew, qu'il fallait me faire confiance !

450 dollars pour quatre peaux ! Andrew n'en revenait pas. C'était plus qu'il n'en tirerait de toute sa récolte de castors de l'année. Il était sauvé, et Jawbone's Point avec lui ! Il sortit l'ensemble de ses ballots de fourrures, soigneusement ficelés dans de la toile de tente. Il amena même quelques barils de ses vieilles fourrures, entreposées dans son magasin depuis plus de deux ans.

- Cette fois, j'accompagne votre messenger jusqu'à Montréal. Je vais vendre mes fourrures là-bas cette année !

- Pas si vite Andrew ! Tu me dois quelque chose en retour. Rappelle-toi notre marché.

- Ah oui ! L'école ! Bien sûr, Robe-noire, tu peux prendre mon entrepôt. Je ne sais pas si tu auras des élèves par contre...

- On fera l'école pendant l'été, alors que toute la bande est ici. Deux religieuses de Ville-Marie viendront s'installer ici dans quelques semaines et nous commencerons les classes. Ma première recrue sera Harry. Je lui en ai glissé un mot hier, et il est d'accord pour essayer. Les autres suivront bien...

Il a même réussi à enrôler Harry, pensa Andrew, surpris de constater que cet homme au caractère plutôt rêveur puisse avoir un tel sens de l'organisation. Mais il n'y prêta pas beaucoup attention, tout occupé qu'il était à ses préparatifs pour le voyage.

Lorsqu'il revint au début de l'été, il jubilait. Il avait empoché presque le double de ce que lui aurait payé la Hudson's Bay. Mais surtout, il avait vu quelques belles peaux de pékan se transiger à 150 dollars pièce. Le pékan, ça serait la planche de salut pour Jawbone's Point !

Pour éviter la saisie par les huissiers des Porcupine, Andrew donna à Jack -qui n'avait aucune dette- ses titres de propriétés sur l'île Bryson, toujours selon les conseils du missionnaire, décidément beaucoup plus rusé qu'il n'en avait l'air. D'ici deux ou trois ans, Andrew pourrait rembourser les Porcupine, si les *windigos* pouvaient laisser le pékan s'offrir aux chasseurs...

25 – Des patates à Jawbone’s point

Cet été-là, quand les religieuses débarquèrent à Jawbone’s Point, ayant fait en canot tout le chemin depuis la gare de Kipawa, on leur fit une véritable fête. On ne comprenait pas grand-chose à ce qu’était l’école, mais les parents souhaitaient vivement que leurs enfants puissent déchiffrer les petits signes sur le papier, une habileté qui leur avait cruellement fait défaut dans le monde des Blancs.

Aussi, à la grande surprise d’Andrew, plusieurs enfants accompagnèrent Harry sur les rudes bancs de bois équarris à la hache que son père avait façonnés pour eux. Andrew et Prudence n’en laissaient rien paraître, mais ils étaient fiers que leur fils s’initie à lire le papier, un art aussi important chez les Blancs que de savoir lire les pistes en forêt chez les Anichinabek. Si Harry un jour prenait en main le commerce familial, il aurait besoin de savoir lire et écrire pour traiter d’égal à égal avec les Blancs.

L’école connut un grand succès la première année, mais dès le retour des outardes, les garçons abandonnèrent la partie au profit de la grande aventure de la trappe. Les religieuses furent un peu déçues en reluquant les rangées de bancs vides dans la classe. Cependant, elles avaient été prévenues qu’il en serait ainsi. Et puis elles se consolait en constatant que les filles du village s’intéressaient vivement aux matières académiques et, s’il n’avait été de devoir suivre la famille en forêt, seraient sûrement restées à l’école.

Pendant l'été, Andrew s'ennuyait un peu de la culture de la terre. La vue des rangées bien droites de légumes dans son potager lui manquait. Il résolut alors de s'en faire un sur place, près de l'Ostaboningué. Après avoir d'abord dégagé à la hache et au *sciotte* une petite clairière près de l'eau, là où foisonnaient des buissons et des *aulnages* il réussit à faire pousser quelques rangs de patates, la seule semence qu'il avait à la portée de la main. L'automne suivant, il empocha une récolte très respectable, suffisante en tout cas pour se persuader de répéter l'expérience l'année prochaine, en y ajoutant une plus grande variété de légumes et en agrandissant la surface en culture.

Jack pour sa part prit la relève sur la ferme d'Andrew à l'île. C'est lui qui apprit aux Porcupine la nouvelle du transfert des titres de propriétés entre Andrew et lui, en leur remettant une partie de la dette financière de ce dernier, couvrant la totalité des arrérages d'intérêts et une partie du capital. Les Porcupine acceptèrent le tout, muets de stupeur et de rage. Ils ne viendraient donc jamais à bout de ces maudits Indiens !

Jack en profita pour entretenir sa jeune pinède et particulièrement le seul cyprès qui avait échappé à la hache des mercenaires de Porcupine. Ce dernier dépassait tous les autres de plusieurs têtes. Jack et Joséphine en étaient particulièrement fiers. Avec leur petite de deux ans, ils passèrent l'été dans l'île à cultiver les jardins d'Andrew et à nourrir les bêtes destinées aux enchères de l'automne. Mais on garda quelques veaux et deux poulains pour les transporter ficelés dans des canots jusqu'à Jawbone's Point.

Après les premières neiges de novembre, Jack comme tous les autres s'initia à courir le pékan. Au bout de la deuxième année, léger sur ses raquettes et doté d'un bon souffle, il était passé

maître dans cette chasse. Envié de tous, il s'était métamorphosé de misérable à prospère en quelques années. Sa réputation comme chasseur était même parvenue aux oreilles des Porcupine qui ne tardèrent pas à mettre à profit ce renseignement.

Entre-temps, la vie était devenue beaucoup plus facile pour les *Anichinabeks* à Jawbone's Point. Andrew achevait de rembourser sa dette. Il avait même fait don d'une partie de la somme nécessaire pour la construction d'une église et d'une véritable école près de son magasin. Des familles métisses étaient venues s'installer en quasi permanence sur les bords de l'Ostaboningue. Elles avaient tendance à délaisser peu à peu la trappe et la plupart se louaient comme guides ou hommes à tout faire pour les compagnies forestières, qui commençaient à reprendre du service après quelques années de vaches maigres. Durant l'été, beaucoup de métis, suivant l'exemple d'Andrew s'étaient mis à cultiver la terre.

Grâce aux chevaux que Jack avait pu ramener sur place, le potager d'Andrew s'était considérablement agrandi et un pacage pour ses bêtes le longeait maintenant. A quelque distance de là, le vieux Mathias, profitant d'une clairière naturelle, avait labouré suffisamment grand pour entretenir un champ de foin et d'avoine grâce auquel il pouvait nourrir les animaux d'Andrew. D'autres métis l'imitèrent également et, en quelques années, on récolta suffisamment de foin pour en vendre aux *djobbeurs* de la CIP⁴².

⁴² Canadian International Paper (Compagnie internationale de papier), qui confiait la coupe forestière à des contracteurs, surnommés *djobbeurs*.

D'autre part, la nouvelle école prospérait avec la population grandissante de *Sang-mêlés* autour de Jawbone's Point qui, maintenant grouillait de vie à l'année longue. Harry était la fierté des enseignantes. Très doué et bon travailleur, il avait maîtrisé les rudiments de la lecture en quelques mois. Harry pourtant ne manifestait pas de grande inclination pour les affaires et, bien qu'il seconda très bien ses parents au magasin, il préférait, et de loin, suivre chaque automne Jack, Nathanaël et Sophie vers leurs camps de chasse sur l'Ostaboningue.

Là-bas cependant, une nouvelle menace planait sur la petite communauté des Anichinabek.



Jawbone's point, il y a 40 ans.

26 – Le guet-apens

Harry et Jack avaient établi leur camp sur la rive orientale du lac Ostaboningué, tandis que Nathanaël et Sophie occupaient la rive opposée, du côté de la Rivière aux Cerises. Depuis quelques années ils subissaient l'intrusion régulière de chasseurs blancs sur leur territoire.

En effet, la filière hollandaise ne demeura pas longtemps un secret, et ces Blancs voulaient eux aussi profiter de la manne, pourchassant le pékan jusque sous le nez des Indiens. N'ayant pas de campement permanent dans les environs, ils ne s'y accrochaient cependant pas longtemps. On apercevait parfois leurs pistes peu après les premières neiges, aux confins des lignes de trappe. Jack ne les aimait pas beaucoup et chaque fois qu'il croisait des traces fraîches de raquettes, il les prenait en chasse et, les ayant rattrapés, leur intimait fermement, mais poliment, de s'éloigner de ses terres.

Si bien que ces chasseurs blancs avaient maintenant pris l'habitude de fréquenter plutôt l'autre rive de l'Ostaboningué, où Nathanaël et Sophie, plus tolérants et moins en forme pour les tenir à distance, les inquiétaient beaucoup moins. Une année cependant, peu après leur installation d'automne, Harry et Jack virent arriver à leur campement Nathanaël et Sophie.

- Des chasseurs blancs se sont emparés de mon campement et refusent de s'en aller !

- Quoi !

Jack bondit sur ses pieds comme un renard qui tente de débusquer une souris.

- Ils ont envahi ta cabane et refusent de s'en aller ! Combien sont-ils ?

- Deux. Mais ce sont de grands gaillards. Ils nous ont menacés de leurs armes quand nous avons voulu nous installer dehors pour attendre qu'ils daignent bien quitter la place.

Jack regarda Harry, les yeux pleins de colère.

- Comment ont-ils osé faire ça ? Demain ils vont nous envahir ici aussi. Il faut y aller et leur montrer que ce territoire est à nous. Nous partirons demain Harry !

Harry partageait les sentiments de Jack, mais il craignait l'issue d'un tel affrontement au milieu des forêts profondes où chaque homme défend sa peau comme une bête sauvage. Nathanaël essaya de les mettre en garde.

- Jack, il ne faut pas les provoquer, car je les sens capables de tout. Méfie-toi ! J'ai senti l'esprit du Porc-épic en eux.

- Voyons Nathanaël, ce ne sont que des imbéciles de Blancs. De gros fusils, mais une cervelle d'oiseau. Harry et moi, on trouvera bien un moyen de leur servir une bonne leçon. A la suite de ça, ils n'auront plus le goût de laisser moisir leurs os par ici.

Attelant leurs chiens, le lendemain, les deux hommes partirent au petit jour, équipés comme pour une chasse à l'original. Nathanaël leur fit un adieu d'un signe de tête :

- N'oubliez pas l'esprit du corbeau!

Au camp que Nathanaël avait abandonné, les deux intrus les attendaient. Ils les guettaient aux abords de l'Ostaboningué et dès qu'ils furent traversés, ils se postèrent selon leur plan d'attaque. Embusqué derrière un rocher, un des hommes se mit à crier au secours, comme s'il lui était arrivé malheur. Il tira même quelques coups de feu en l'air, pour être certain d'être entendu.

Émus, mais tout de même soupçonneux, Harry et Jack décidèrent de se séparer à quelque distance avant de s'approcher davantage de l'homme, dont ils distinguaient la silhouette couchée près de la rive. Il semblait blessé, et en s'approchant, aperçurent une mare de sang rouge près de sa jambe.

Jack s'avança vers le malheureux, pas mécontent au fond qu'un accident de la sorte se soit produit car cela lui faciliterait les choses pour se débarrasser de leur présence dans les parages. Arrivés à quelque distance de lui, ses chiens ralentirent au point de ne presque plus vouloir bouger. Jack eut beau les cingler de la voix et du fouet, ils ne firent que quelques pas hésitants. Jack n'était maintenant plus qu'à une trentaine de mètres du blessé qui se lamentait :

- C'est le ciel qui vous envoie ! Je vous en supplie aidez-moi. Je me suis *enfargé* dans une branche cachée sous la neige et j'ai accroché mon fusil en tombant. Le coup est parti tout seul et je l'ai reçu droit dans la jambe. J'ai déjà perdu beaucoup de sang...

- Je sais que tu n'es pas seul ici. Où est ton *partner* ?

- Je suis seul. Jos est parti hier remonter nos lignes de trappe à l'est au bout de la rivière-aux- Cerises. Il ne reviendra que tard

demain après-midi. Je vais mourir au bout de mon sang si ça continue. Je n'ai même plus la force de me traîner sur le ventre.

Jack scruta les environs tout autour. Il s'assura que Harry le couvrait par derrière, camouflé par un épais bosquet de sapins, à une centaine de mètres, tel que convenu entre eux. Devant l'hésitation de Jack, l'autre crut bon de recourir à son argument suprême :

- Je t'en supplie l'Indien, viens m'aider. J'ai du whiskey pour toi à mon camp...

En entendant ces mots, dits presque avec mépris, Jack eut bien du mal à ne pas l'achever d'une balle au cœur.

- Ton camp ! Misérable voleur ! Ce n'est pas ton camp, c'est celui de mon grand-oncle. Vous l'avez chassé de chez lui. Tu n'as que ce que tu mérites !

Le Blanc ne put retenir une grimace de rage. Il parvint cependant à se dominer pour répondre, l'air piteux :

- Oui, tu as raison. C'est mal ce qu'on a fait là. Mais on ne savait pas que ce camp appartenait à quelqu'un. Il était abandonné quand on est arrivé cet automne.

- menteur ! Tu savais très bien qu'il n'était pas abandonné. Mon grand-oncle y avait laissé son canot et ses pièges. N'importe qui aurait deviné qu'il allait revenir à l'automne.

- Écoute, on ne va pas s'obstiner là-dessus. Tu me tires du pétrin et je te promets qu'on déguerpit d'ici ensuite. Et vous n'entendrez jamais plus parler de nous autres !

- Je ne me fie pas à ta parole...

- Regarde, je te donne mon fusil et nos pièges. Tu ne nous reverras plus, c'est promis. J'ai eu ma leçon !

Ce disant, l'homme jeta sa carabine vers Jack, pour tenter de le convaincre. Jack fit alors quelques pas vers lui. Soudain, le complice du blessé, caché derrière un banc de neige, tira à lui une corde dissimulée sous la neige. Cette corde se terminait par un nœud coulant, juste sous l'endroit où se tenait Jack. Sans qu'il puisse se rendre compte de ce qui lui arrivait, il se retrouva par terre dans la neige, les deux jambes enlacées, hissé vers la rive. Jack se débattait pour essayer de se remettre debout.

Soudain la glace se rompit sous ses pieds et il s'enfonça dans l'eau glacée ! Il sut alors instantanément qu'il était tombé dans un guet-apens. Les deux compères avaient scié la glace près de la rive et avaient camouflé leur trou sous des branchages couverts de neige. C'était donc pour ça que ses chiens refusaient d'avancer vers le « blessé ».

Ses chiens !

- *Mouhigenitch, pijan ima !*

Jack venait d'appeler son chien de tête à la rescousse. Celui-ci s'approcha avec le reste de l'attelage derrière lui. L'homme tapi près de la rive se leva alors et partit à rire. Il se précipita sur sa carabine et mit en joue, visant Mouhigenitch. Avant qu'il n'ait eu le temps de compléter son geste, une balle siffla près de son oreille. Une seconde balle lui érafla la jambe. Puis une troisième partit en direction du complice qui rampait vers sa Remington.

C'était Harry qui vidait son chargeur sur les deux Blancs, prenant soin cependant de ne pas les blesser mortellement. Puis il lâcha ses chiens qui encerclèrent les deux hommes avant qu'ils aient

eu le temps de se remettre de leur surprise. Pendant ce temps, le chien de tête s'approcha du trou où se débattait Jack. Son maître réussit à s'agripper au collier et s'aidant de ses genoux, se hissa le tronc sur le rebord. *Mouhigenitch* eut beau se braquer fermement, il n'arrivait pas à retenir Jack et il allait être emporté vers le trou lui aussi. Jack commanda alors à l'ensemble des chiens de tirer vers le traîneau et, à eux six, ils réussirent à le grimper suffisamment loin sur la glace pour qu'il puisse sortir de l'eau.

Les deux assaillants craignaient maintenant le dénouement de leur petite mise en scène. L'un d'eux, ayant réussi à reprendre son arme, épaula en direction de Jack, qui gisait immobile sur la glace. Harry n'eut que le temps de crier.

Jack se retourna brusquement et le ricochet de la balle sur la glace résonna à ses oreilles. Harry n'eut alors pas le choix. Il visa l'homme à la jambe, le touchant du premier coup. Il s'effondra en hurlant de douleur avec toute la meute de chiens qui s'abattait dessus pour le déchirer à pleines dents. Jack saisit alors sa carabine et la braqua en direction du second chasseur.

- Les mains en l'air ! Sinon je te perce la cervelle comme une boîte de conserve !

L'homme épouvanté regardait son complice se débattre contre les chiens en laissant s'échapper des cris de terreur. Il sortit de sa cachette les mains repliées au-dessus de sa tête.

- Ne tirez pas, je vous en supplie. Épargnez-nous ! C'était juste pour vous faire peur. On ne vous voulait pas de mal. Ne nous tuez pas ! On s'excuse. On s'excuse...

Il larmoyait presque maintenant. Jack lâcha ses chiens vers lui pour le tenir en respect pendant que Harry récupérait son attelage près de l'autre assaillant, affalé par terre et qui saignait du vrai sang cette fois. L'odeur et la vue de la neige rougie excitait les huskies et les chiens-loups au point que leur maître eut du mal à les rappeler à l'ordre. Puis il s'approcha de l'homme et lui ficela les bras derrière le dos. Il fit de même avec le second compère pendant que Jack le tenait toujours en joue.

Rapidement, il s'empressa de réunir assez de bois pour monter un gros brasier près de Jack déjà roidi dans ses vêtements gelés. Les premiers rayons d'une chaleur violente commençant à chauffer l'espace autour d'eux, Harry se hâta de dévêtir Jack. Puis s'approchant de l'un des deux prisonniers il lui arracha la pelisse de peau d'orignal qu'il portait sur le dos. Tirant une couverture de laine parmi les bagages sur son traîneau, il en enveloppa le corps de son ami et le recouvrit ensuite de la pelisse. Il enleva ensuite le bonnet de l'autre homme pour en coiffer Jack qui cessa bientôt de claquer des dents.

- Tiens, gelez un peu maintenant vous autres ! lança-t-il à ses deux assaillants. Vous allez goûter un peu à ce que vous vouliez pour nous autres !

Le camp de Nathanaël n'était plus qu'à une demi-heure de marche de cet endroit. S'assurant que Jack disposait d'une provision de bois suffisante et l'ayant installé sur une couche de sapinage et sous une toile tendue contre le vent, Harry attela ses chiens et partit en direction du camp, chercher des vêtements de rechange et un peu de nourriture pour Jack. Ce dernier, fusil en main, faisait le guet des prisonniers, qu'Harry avait attachés à un arbre près de la rive. Un peu plus d'une heure plus tard, il n'était pas mécontent de le voir réapparaître,

petit point noir qui glissait silencieusement sur la neige blanche, au ras de la ligne des épinettes.

À son arrivée, Jack se dépêcha d'enfiler les vêtements secs que venait de lui apporter son ami. Puis, une tasse de thé bouillant à la main, les deux hommes discutèrent du sort qu'il fallait réserver à leurs agresseurs, maintenant à demi-gelés. Les conduire jusqu'à Jawbone's Point et, de là, les amener jusqu'à Kipawa puis par le train, vers un juge à Ville-Marie ou Ottawa, aurait été une entreprise d'envergure et qui aurait largement compromis leur saison de trappe.

On convint de les ramener au camp de Nathanaël jusqu'à ce que le premier se remette de sa blessure et ensuite de les relâcher vers Kipawa avec juste ce qu'il faut pour faire le voyage à pied et sans armes. Une fois rendu sur place, Jack constata à quel point leurs agresseurs avaient été peu respectueux de l'endroit, ayant tout laissé pêle-mêle et plein de saletés. On les installa sur un des lits, toujours liés l'un à l'autre. Ils n'avaient presque plus de provisions sur place et Jack en fut tout étonné.

- Comment comptiez-vous passer l'hiver ici avec si peu de réserves ?

Ils se contentèrent de hausser les épaules. Jack en conclut qu'ils devaient être peu expérimentés pour ce qui est de la vie en forêt. Les renvoyer seuls vers Jawbone's Point serait peut-être un trop grand défi pour eux. Le lendemain, Harry repartit avec ses chiens pour le camp de Jack, de l'autre côté du lac, pour ramener quelques provisions. Il voulait aussi consulter Nathanaël au sujet du sort à réserver aux deux malfaiteurs.

Deux jours plus tard, Harry revenait, accompagné de Nathanaël, au camp de la Rivière aux Cerises. Longtemps avant d'arriver, le

vieil homme avait remarqué le cri insistant d'un corbeau qui tournoyait au-dessus de l'emplacement de son camp. Son cœur se serra et un sombre pressentiment l'envahit.

Parvenu à quelque distance du camp, les deux hommes remarquèrent l'absence de fumée par la cheminée. Puis, s'approchant davantage, ils virent que la porte était restée ouverte, battant au vent malgré le froid cinglant. Le corbeau s'était tu, mais se tenait immobile à l'entrée, les attendant.

Harry entra le premier et trouva Jack étendu par terre, baignant dans une mare de sang, apparemment sans vie. Par ailleurs, la maison était vide, les deux prisonniers s'étant enfuis.

On l'avait froidement et lâchement abattu d'une balle dans le dos, l'abandonnant ensuite à son sort. Comment les deux hommes avaient-ils réussi à tromper la vigilance de Jack pour parvenir à défaire leurs liens ? Cela allait demeurer un mystère jamais résolu pour Harry, qui se reprochera toute sa vie de ne pas avoir pris plus de précautions face à de pareils assassins.

27 – Deuils et petit collier d'or

Après qu'elle eut entendu Harry raconter en quelques mots ce qui s'était passé, Joséphine se rua dehors puis, apercevant le corps de Jack étendu sur le traîneau, raide et déjà gelé, elle courut droit devant elle au milieu de la forêt, sans penser à rien, comme si elle essayait d'échapper à sa douleur. Elle s'arrêta devant un arbre où un oiseau perché l'appelait de son gloussement feutré.

Joséphine entra dans l'ombre de l'arbre et y disparut. Tous ces morts... Ils l'appelaient. Elle ne pensait plus qu'à les rejoindre. Elle passait à l'hiver de sa vie maintenant. Sa jeunesse allait mourir avec ce qui restait de fleurs, de feuilles et de verdure dans son sillage et laisserait à d'autres la joie de se réveiller au printemps prochain. À sa fille, à son chien, à sa mère et ses frères.

Où habitez-vous, morts que nous avons aimés ? On vous sent si proches dans l'ombre des arbres et pourtant vous êtes aussi loin de nous que les étoiles. Les étoiles... Luisantes maintenant au sommet du ciel. Comme les arbres, passant leur vie immobile à contempler le passage tumultueux de la vie à travers ses enveloppes éphémères sur la terre. D'un homme à son enfant, d'une fleur à une graine, du rocher au sable dans la rivière, de la pluie au soleil... C'est là qu'elle devait aller. C'est là que Jack l'attendait. Ah ! Source de toute vie ! Aux commencements du commencement, quand la fin n'est plus qu'un autre commencement.

Au-delà de la peur de quitter ce corps, qui n'aspire qu'à la lumière. Ne plus craindre la mort et sauter dans le noir de la nuit, l'ombre. Derrière les bras grands ouverts des arbres, le noir plumage du corbeau, l'Ombre qui ferait exploser sa lumière dans un autre *Anichinabe*. Comme dans le corps de Jack sur son traîneau, comme dans le corps de Lady dans son canot. Là-haut, avec tous les autres qui avaient traversé sa vie, lui avaient tracé un chemin vers les étoiles et maintenant l'appelaient, l'appelaient...

On retrouva son corps le lendemain. Toute la nuit Harry et Nathanaël l'avait cherchée, fouillant les moindres recoins de la forêt. Toutes les pistes ne menaient qu'à cet arbre et à cet abîme de noirceur dans la neige, où on ne distinguait rien. Au petit matin, les chiens hurlèrent à la mort. Nathanaël retourna jusqu'à l'arbre. Cette fois, elle était bien là. Ou du moins son écorce de chair, gelée et paisible.

Il la ramena dans ses bras, vieux et fatigués d'avoir déjà porté tant de douleurs, ses pas s'enfonçant profondément dans la neige immaculée de décembre et y creusant de grands trous noirs, comme autant de bouches sans voix tournées vers le ciel et mendiant en silence un peu de paix sur la terre des *Anichinabek*.

Quelle était donc cette espèce animale qui n'avait trouvé d'autre façon de survivre sur terre que de s'entredévorer de la façon la plus cruelle et qui pourtant avait inventé l'amour ? Amour qui à travers la bouche close d'une jeune femme allait figer la danse des constellations en commandant à Dieu : Soyez !

Jack et Joséphine furent étendus côte à côte sur un lit de branchages, hors de portée des loups dans le cimetière des

anciens, là où reposaient déjà le père de Nathanaël ainsi que quelques-uns de ses enfants. Le vieux sage ruminait encore cette idée qui lui trottait dans la tête depuis longtemps. A trop chasser le pékan, on a presque exterminé le seul ennemi capable de maîtriser Porc-épic. On croyait pouvoir lui échapper pour un temps. Mais voilà qu'il pourra revenir en force maintenant...

Harry tournait en rond dans le camp, comme un chien qui n'arrive pas à trouver sa couche. Il ne comprenait rien à tous ces malheurs qui s'abattaient sur eux sans qu'ils aient rien à se reprocher. Qui serait la prochaine victime ? De quelle faute mystérieuse les esprits malins cherchaient-ils à se venger ainsi ? Il n'avait plus toute sa tête et son cerveau refusait de penser.

Il finit par s'asseoir dans la chaise berceuse de Jack, où vint le rejoindre Clémence, la petite fille de Jack et Joséphine. Il serra dans ses bras la pauvre enfant, déjà orpheline à cinq ans, comme si elle avait été sa propre fille. À partir de ce moment-là, il ne fut plus jamais un enfant.

Il saisit la pelisse d'original qui enveloppait toujours le cadavre de Jack et en couvrit les épaules de Clémence pour la réchauffer un peu. En la retournant, sans s'en rendre compte, il fit tomber un petit bout de papier par terre, que la petite alla chercher pour lui montrer. Il provenait d'une poche secrète pratiquée dans la doublure intérieure de la peau, et que personne n'avait remarquée. Harry ouvrit le carré de papier soigneusement plié et y lut :

- Débarrassez-vous de lui le plus vite possible et ramenez-moi sa chaîne de cou⁴³. Je vous attends sur l'île Bryson pour la Noël et je vous paierai là-bas.

Et c'était signé : « P. »

Son cœur se serra en achevant de lire ces lignes. Ainsi, ce qu'il n'avait même pas osé s'imaginer était donc vrai. Ces deux bandits étaient des hommes de main envoyés exprès pour assassiner Jack. On avait délibérément sacrifié une vie pour un peu d'argent. Tout cela sous le couvert d'une rivalité pour des territoires de chasse au pékan !

Mais qui pouvait bien être ce « P », celui qui, de loin, avait tout orchestré et pourquoi craindre ou détester Jack au point d'acheter sa mort ?

Harry montra le petit mot à Nathanaël et le lui lut. Ce dernier hocha la tête, comme s'il avait toujours su ce qui s'était passé.

- Ce sont les porcs-épics. Je sens l'odeur du vieux, le dos argenté... , dit-il en humant le papier.

Ainsi les Porcupine avaient pris leur revanche. Pour les radeaux de bois volés, pour le yacht broyé sur les rochers, pour le magasin d'Andrew et les terres de l'île Bryson qu'ils n'avaient pas pu saisir, pour la pinède que Jack déroba à leurs dents... pour toute cette vie libre des *Anichinabeks* qu'ils n'avaient pas réussi à étouffer dans leur jardin de morts !

- Mais de quel collier parle-t-il ?

⁴³ De l'anglais *neck lace*

Harry n'avait jamais remarqué que Jack portait autour du cou une mince chaîne en or au bout de laquelle pendait un petit médaillon. C'est Nathanaël qui le lui avait donné.

- Lorsque Lady est morte, je lui ai enlevée cette chaîne qu'elle portait sur elle. Je l'ai conservée pour Jack. Ça été le seul objet qu'il aura retenu d'elle. Dans le médaillon, il y avait une photo d'elle et Bill avec Jack dans leurs bras. Porcupine a vu cette chaîne sur le cadavre de Lady et l'a sûrement reconnue au cou de Jack. Il a su, je ne sais comment, qu'elle ne le quittait jamais. Ça aurait été pour lui une preuve qu'il était bien mort.

Harry s'enferma dans un mutisme profond. L'injustice l'avait toujours révolté. Il ne laisserait pas ce crime impuni. C'était fini l'époque où les maîtres blancs disposaient de la vie et de la mort des territoires - et des Anichinabeks qui y étaient accrochés - d'un trait de crayon sur un bout de papier. Ce bout de papier-là, qu'il tenait dans sa main, allait désormais se retourner contre eux pour les écraser !

Une lumière lugubre enveloppa l'Ostaboningue et les quelques âmes vivantes qu'il contenait pendant le reste de cet hiver-là. Au lieu de se disperser sur deux territoires, les familles restèrent ensemble au camp de Jack. La chasse fut quand même bonne, pour ce qui restait de pékan. Mais le cœur n'y était pas. On écourta la chasse au castor du printemps et, dès que la débâcle libéra les eaux de l'Ostaboningue, les familles reprirent à la hâte le chemin de Jawbone's Point.

Harry annonça la nouvelle à Andrew et Prudence qui fondirent en larmes. Andrew se reprochait maintenant tous les tours qu'il avait joués aux Porcupine. Si au moins ils s'en étaient pris à lui ! Puis il considéra Harry. Ce serait probablement lui la prochaine

victime. Ils auront voulu d'abord se débarrasser de leur plus ancienne épine au pied, Lady et sa progéniture. Ensuite viendrait le tour des autres. Harry parlait déjà de se rendre au tribunal de Ville-Marie avec son bout de papier. Comme si les Blancs ne savaient pas se défendre dans ces cas-là. C'était comme les attaquer sur leur terrain, avec leurs armes et selon leurs règles de guerre. Non. Il ne fallait pas agir seul dans cette situation. Il fallait des alliés, expérimentés, qui pourraient les aider à voir venir les coups.

Prudence aurait préféré que son fils ne s'embarque pas dans ces histoires, et Nathanaël, malgré son grand âge, n'avait guère d'emprise sur le fougueux jeune homme. Andrew, plus téméraire, réussit tout de même à le convaincre de ne pas découvrir son jeu tout de suite. Si jamais on pouvait récupérer la chaîne et le médaillon chez les Porcupine, les preuves n'en seraient que plus compromettantes.

Andrew persuada son fils d'aller rencontrer le père Meilleur, le fondateur de la mission qu'on avait officiellement baptisée Hunter's Point, et dont le flair et le jugement les avaient toujours bien servis jusqu'ici. Le père avait justement besoin d'une équipe d'hommes jeunes et vaillants pour ramener une nouvelle recrue comme enseignante à l'école du village. Car cette année, les religieuses avaient renoncé à assumer l'enseignement estival, ayant trop de travail et peu de relève pour leurs établissements de Ville-Marie.

Harry s'embarqua donc avec la brigade de canots, mais pour tout autre chose que le maigre salaire qu'il en tirerait. Il avait laissé Clémence aux soins de Prudence, malgré que cette dernière souffrît d'une affection pulmonaire qui ne voulait pas guérir. Andrew s'affligeait d'entendre sa toux caverneuse et sa

respiration haletante. Il craignait, sans n'en souffler mot à personne, que ce ne soit la tuberculose. Tellement d'*Anichinabeks* étaient tombés aux mains de la mort blanche, qui s'introduisait silencieusement dans vos poumons, puis resserrait sur vous son étreinte, jusqu'à ce que plus un souffle d'air ne puisse y pénétrer ou n'en sortir. Quand le père Meilleur reviendrait avec la nouvelle institutrice, Andrew s'ouvrirait de son inquiétude lorsqu'il serait seul avec lui.

Harry, quant à lui, avait l'esprit trop préoccupé pour remarquer la gravité de la maladie de sa mère. Quand il vit les premières lueurs de Ville-Marie dans la pénombre, il porta la main à sa sacoche de cuir, dans laquelle il avait rangé le précieux écrit qui allait une fois pour toutes libérer les siens du harcèlement des Porcupine. Dès qu'il en eut la chance, il prit le père Meilleur à part. Ce dernier le salua :

- Salut Harry ! Content de te revoir. Je ne m'attendais pas à ce que tu sois de la brigade. Tu as plutôt l'habitude d'accompagner ton père à Montréal quand il va vendre ses fourrures !

- Bonjour père ! Cette année je ne suis pas allé à Montréal. Je suis venu ici pour Jack. Un grand malheur nous a frappés cet hiver...

Harry raconta alors toute l'histoire du meurtre de Jack et la mort subséquente de Joséphine. Et puis du message des Porcupine, trouvé dans la pelisse. Le clerc n'en croyait pas ses oreilles. Il n'aurait jamais cru les Porcupine capables de pareilles bassesses. Il lisait et relisait le petit mot, arpentant la pièce de long en large, mais incapable de rassembler ses idées éparées.

- Écoute Harry. À mon avis, ce bout de papier est bien suffisant pour justifier des soupçons envers les Porcupine. Mais ça ne

sera jamais une preuve devant un juge. Porcupine n'aura qu'à nier l'avoir écrit. Même si un graphologue réussissait à prouver que cette écriture ressemble à la sienne, il prétendra que quelqu'un a tenté de l'imiter. Ce qu'il faudrait c'est ... Ce qu'il faudrait, c'est mettre la main sur cette chaîne et leur demander ensuite d'expliquer comment il se fait qu'elle se soit retrouvée par hasard en leur possession, compte tenu de la teneur du message retrouvé dans la peau d'original par la petite Clémence. Si cela ne réussit pas à les faire condamner, ça les mettrait au moins dans un joli pétrin !!!

- C'est simple alors, père. On se rend sur l'île. On défonce la maison et on la fouille de fond en comble !

- Tu ne réussiras qu'à te faire emprisonner pour viol de domicile. Il faut y aller par la ruse Harry. Laisse-moi un peu de temps pour réfléchir à un moyen...

Peu de temps après, les deux hommes se rendirent sur l'île afin d'aller visiter la jeune fille que le missionnaire avait recruté pour prendre la relève des religieuses. Elle ne parlait guère l'anglais cependant et le père Meilleur comptait sur Harry pour lui faciliter la tâche pendant ses premières semaines à Hunter's Point. Ce dernier était l'un des rares de la bande à pouvoir s'exprimer un peu en français, à part Jack, Andrew et les Ramsay, qui avaient toujours côtoyé les Ménard de l'île.

Lorsque Harry aperçut Véronique, la sœur cadette d'Alphonse, pour la première fois, il en fut très intimidé, à tel point qu'il oublia un peu les pensées de vengeance qui envahissaient son cœur lorsqu'il apercevait le château des Porcupine au loin, derrière la cabane de Jack.

Véronique se souvenait également de cette première rencontre, mais elle avait à peine remarqué Harry, parmi les autres de sa race qui accompagnaient le père Meilleur. Elle se rappelait vaguement l'avoir vu quelques fois auparavant en compagnie de Jack, mais l'avait perdu de vue depuis que ce dernier ne venait plus sur l'île. Elle était surtout très loin de se douter des motifs qui l'avaient à nouveau ramené dans les parages.

Bien qu'elle eût côtoyé les Ramsay à chaque été dans l'île, elle connaissait peu de choses des territoires, pour elle mystérieux, où ils s'enfuyaient chaque année avec le départ des bernaches. Aussi, elle appréhendait un séjour si loin de sa famille, elle qui ne s'était jamais aventuré dans un autre inconnu que celui des marchés de légumes à Haileybury. Son frère Alphonse la rassura un peu en lui racontant que la vie là-bas serait pleine d'aventures. Quant aux *Sauvages*, elle n'avait pas à s'inquiéter de son sort : les Indiens prendraient soin d'elle mieux que les Blancs. Si parfois leurs mœurs paraissaient étranges, leurs cœurs étaient purs et leur esprit, jamais hypocrite. Bref, elle serait là en meilleure sécurité que parmi les Blancs de Ville-Marie.

Les parents ne voulaient pas la laisser partir, elle qui venait à peine de recevoir son diplôme d'enseignante et qu'ils considéraient encore comme leur bébé. Le père Meilleur et Alphonse durent user de beaucoup de patience pour arriver à les persuader. Finalement, ils consentirent ; surtout après avoir appris qu'un service de courrier reliait régulièrement la mission avec la maison-mère des oblats à Ville-Marie.

Lorsqu'elle s'embarqua sur le train, puis suivit la flottille de canots pour Jawbone's Point (Hunter's Point dans l'univers des Blancs), Véronique était loin de se douter que sa vie allait

basculer de l'autre côté du miroir, dans l'existence cachée des choses peuplant son petit univers, qu'elle croyait familier.

28 – Véronique à la rescousse

Grâce aux récits de Sophie, complétés par ceux de Prudence et du père Meilleur, Véronique avait fini par y voir plus clair dans toutes ces histoires de famille. En comparaison, l'histoire de sa propre famille lui semblait d'une ennuyante simplicité tellement on y retrouvait peu de rebondissements.

Elle passa une partie de l'automne à Hunter's point, à attendre Harry. Officiellement, elle y restait pour enseigner aux enfants, de plus en plus nombreux à demeurer au village pendant la majeure partie de l'hiver, leurs parents, en majorité métis, ayant délaissé la trappe pour des emplois saisonniers autour du village et dans les forêts avoisinantes. Si bien que les classes se prolongeaient maintenant jusqu'aux fêtes du Nouvel An, à la plus grande satisfaction du père Meilleur.

La jeune enseignante passait presque tout son temps libre avec Prudence et sa vieille mère, Sophie, qui l'avaient pour ainsi dire adoptée et qui, mine de rien, l'initiaient à la vie et à l'histoire des *Anichinabeks* du lac Ostaboningué.

À son arrivée, on lui avait déjà appris la mort de Jack et Joséphine, mais personne ne lui avait encore révélé les eaux troubles dans lesquelles baignait ce drame.

Harry n'aurait pas voulu la mêler à ces histoires tristes, mais il n'avait maintenant plus le choix. Il la laisserait prendre la décision qu'elle jugerait la meilleure. À son retour, pour la Noël, il entreprit de tout lui avouer de ses plans, au risque de la perdre ou même, d'être dénoncé. Il n'avait pas sitôt commencé à

aborder le sujet qu'elle l'interrompit pour lui annoncer que Sophie et Prudence lui avaient déjà révélé l'affaire, mais sans trop insister sur les détails.

Harry fut tellement soulagé d'apprendre qu'ainsi Véronique ne l'avait pas rejeté malgré la fatalité qui semblait s'acharner sur les siens, qu'il se mit en tête de lui décrire par le menu tout ce qui s'était passé, et surtout tout le remords qu'il en éprouvait, libérant du même coup le trop-plein d'émotions qui fermentaient en lui depuis longtemps.

Véronique écouta la version de Harry avec étonnement et révolte. Comment ces même Porcupine, qu'elle avait côtoyés sur l'île pendant toute son enfance, et qui avaient plusieurs fois rendu service à ses habitants, pouvaient-ils du même souffle, commettre autant de cruautés envers de faibles Indiens qui ne représentaient pas une bien grosse menace pour eux et leur empire ? La richesse, et surtout la peur de perdre les biens durement gagnés, durcissent le cœur, Véronique le pressentait bien un peu chaque fois qu'elle avait l'occasion de les fréquenter, mais elle n'aurait jamais imaginé jusqu'à quel point, si elle n'avait pu sentir la douleur sourdre des paroles de ce jeune homme.

Pour l'amour de Harry, mais aussi par un goût du risque et de l'aventure longtemps refoulé dans son inconscient, elle décida de plonger dans l'action et de l'aider à réclamer une juste vengeance contre les Porcupine. Elle n'avait pas encore vingt ans et ils décidèrent d'attendre l'année suivante pour se marier, de peur que les parents ne fassent obstacle à cette union de leur fille mineure avec un Indien. Entre temps, ils convinrent ensemble de trouver un moyen de pénétrer dans le domaine

des Porcupine pour y dénicher la chaînette et le médaillon de Jack, qui devaient sûrement s'y trouver.

À son retour à la maison, Véronique, qui n'était pas en mauvais termes avec les Porcupine, surtout le fils cadet, à peu près de son âge, allait faire en sorte qu'on l'engage comme cuisinière au château pour le printemps suivant et en profiterait pour chercher des indices au sujet du meurtre de Jack.

Harry, pendant ce temps, passerait la majeure partie du pré-printemps au lac Ostabonigue pour ne pas éveiller les soupçons. L'été suivant ramènerait Véronique dans la petite classe de Hunter's Point, auprès de Harry et de sa famille.

Les deux amoureux firent part de leur stratagème au père Meilleur, qui décida de les prendre sous son aile. D'autant plus qu'il estimait Véronique fort douée pour la pédagogie auprès des autochtones et qu'il ne lui déplaisait pas de pouvoir ainsi la retenir au service de sa cause.

Sur l'île Bryson, Véronique, dès qu'elle en eut la chance, ne manqua pas d'adresser quelques œillades au fils Porcupine, lui faisant innocemment savoir qu'elle en avait eu assez des Indiens et que maintenant, elle aimerait bien travailler comme gouvernante dans l'une des familles de la bourgeoisie témiscamienne. Terry saisit la balle au vol et plaida énergiquement sa cause auprès de son père. L'affaire fut bâclée en quelques semaines, sauf qu'on lui offrit plutôt une tâche de cuisinière.

Véronique ne se sentait pas très à l'aise dans son nouveau rôle d'espionne et se tint sur ses gardes au début, surtout après avoir deviné la méfiance de Porcupine père envers elle. Il ne faisait même pas d'efforts pour cacher son antipathie envers la

famille de son frère Alphonse, qu'il estimait un peu trop proche des métis de l'île.

La jeune fille employa donc ses premières semaines au château à se familiariser avec les coutumes de la maison et à se défendre des avances un peu trop insistantes de Porcupine fils. Ainsi se garda-t-elle bien d'accepter son offre d'occuper une des chambres dans les quartiers des domestiques et d'y passer la nuit, préférant plutôt se payer chaque jour le long trajet à pied entre la résidence paternelle et le château. Malheureusement, le fils Porcupine en profitait alors pour la raccompagner dans la nuit froide et noire. Ce qui la mettait dans l'embarras, car à chaque fois il se faisait plus audacieux dans ses approches.

Elle se décida d'en parler au père Meilleur, qui lui procura alors un équipage de chiens de *tobagganne* qu'elle apprit à maîtriser sans peine et qu'elle se fit ensuite un plaisir de lancer à toute vitesse sur la piste enneigée du chemin du Centre, semant rapidement son soupirant.

Au château, elle semblait montrer de l'intérêt pour sa tâche et passait le plus clair de son temps parmi les chaudrons, à concocter des mets simples mais savoureux. Quand venait l'heure des repas, une autre domestique s'occupait du service entre la cuisine et la salle à manger.

Véronique aurait bien voulu assister aux conversations entre les Porcupine père, mère et fils, mais elle craignait trop de dévoiler son jeu, craignant la perspicacité du patriarche. Parfois, vers la fin du souper, après que les convives se soient bien rempli la panse et qu'un peu de silence ait entouré leurs propos, elle tendait fortement l'oreille derrière les portes battantes de sa cuisine, glanant quelques bribes de leurs échanges. Mais leurs

voix basses et rapides, leur accent quasi britannique, l'empêchaient de suivre le fil des conversations, qui se déroulaient toutes en anglais, expressément pour se soustraire à la curiosité des domestiques françaises, aurait-on dit.

Du moins pouvait-elle les observer au bout du long corridor qui séparait les deux pièces dans lesquelles ils se trouvaient respectivement. Le père Porcupine trônait majestueusement à une extrémité de la grande table de chêne massif autour de laquelle toute la famille prenait place. Incontestable, son autorité planait dans l'air, prête à fondre sur la moindre tentative de s'opposer à lui de quelque façon que ce soit. Le fils, aux manières si fanfaronnes lorsqu'il pouvait coincer Véronique seule avec lui, jouait les petits chiens dociles dès qu'il se trouvait en présence du père. La mère amorçait habituellement les discussions, qui finissaient presque toutes par un monologue plus ou moins rageur, où le père exposait sa hargne contre toute son époque.

Véronique aurait bien voulu interroger les trophées de chasse qui partout encombraient les murs de la grande salle décorée de boiseries massives, soigneusement rongées de toute trace d'écorce, qui donnaient à la pièce un faux air de rusticité. Ces têtes décapitées d'originaux, de chevreuils, d'ours et de mouflons devaient être les témoins silencieux de bien des ruses scabreuses, dont la famille s'était fait une spécialité depuis des générations. Mais Porcupine savait bien que seule la mort peut sceller un secret et il aurait pu accrocher les têtes de bien des hommes et des femmes dans cette galerie de fantômes, victimes de son appétit de pouvoir. Sans compter les arbres. Plusieurs centaines de kilomètres carrés de forêt dégarnie,

passés au peigne fin, ne laissant sur place que les chicots et les espèces invendables...

C'était à ce prix qu'on pouvait se payer des soirées dans un château, bien arrosées de porto ou de sherry, enveloppés dans les volutes des cigares, à commenter les chroniques mondaines de la grande société dans les revues américaines bon chic bon genre. Pendant ce temps, les paysans voisins, aux mœurs frustes, soufflaient les chandelles et se couchaient tôt, espérant reprendre assez de forces pour affronter une autre journée de dur labeur le lendemain à l'aube. Ils ignoraient tout de ce qui se passait derrière les murs épais du château de ceux qu'on appelait presque respectueusement les « bourgeois ».

Au bout de quelques mois de cette routine, Véronique n'était guère plus avancée qu'au début dans ses recherches. Elle entreprit alors de questionner la bonne, une petite femme rondelette mais encore jeune, prénommée Estelle, qui assurait le service pendant les repas. Cette dernière lui parut bien plus maligne qu'elle n'en avait l'air. Véronique s'en douta lorsqu'elle finit par lui arracher une confidence : elle comprenait assez bien l'anglais, malgré qu'elle eût laissé croire le contraire au moment de son embauche dans la famille, tout comme Véronique l'avait aussi prétendu de son côté. Porcupine ne l'aurait jamais prise sous son toit s'il avait su qu'ainsi il n'était pas à l'abri des indiscretions.

Pourtant, c'était une fille honnête et simple, qui ne s'intéressait pas vraiment au contenu des discussions de ses maîtres, qu'elle jugeait trop compliquées. Véronique essaya de se rapprocher d'elle et de s'en faire une amie. Elle s'offrit même de rogner sur ses périodes de répit pour l'aider dans ses travaux d'époussetage et d'entretien ménager.

Or, un jour qu'elles s'affairaient ainsi dans la chambre à coucher de Porcupine père, Véronique eut l'idée d'en fouiller les différents meubles qu'elle contenait, espérant tomber sur une piste quelconque. Elle persuada sa compagne de la laisser seule finir la chambre pendant que l'autre commencerait la chambre suivante, accélérant ainsi la besogne quotidienne. Sitôt Estelle partie, Véronique ouvrit quelques tiroirs de commode pour n'y trouver que la lingerie et le bric-à-brac habituel qu'on y range.

Puis elle fouilla le tiroir de la table de chevet. En l'ouvrant, elle aperçut le coin d'une enveloppe qui dépassait sous un gros bouquin. Elle s'empessa de l'ouvrir et y découvrit la chaînette de Jack !

C'était la preuve que cet être sans scrupules avait bel et bien tiré toutes les ficelles pour exécuter Jack à distance. Pauvre Jack, il ne s'était pas assez méfié de cet homme qui en avait déjà trop commis pour se formaliser d'un meurtre de plus.

En se faisant cette réflexion, Véronique se rendit compte alors qu'elle mettait sa propre vie - et aussi celle de Harry - en danger, si elle s'aventurait plus loin dans cette affaire. Elle crut alors plus sage de remettre en place l'enveloppe et son contenu et de consulter le père Meilleur sur la conduite à tenir, avant de prendre l'initiative de subtiliser cette précieuse pièce à conviction.

Par sa mère, elle lui envoya un billet à la Procure des missionnaires, lui donnant rendez-vous à la sortie de la messe dominicale à Ville-Marie. Sur le parvis de l'église, une fois la foule éloignée, Véronique mit l'oblat au courant de sa trouvaille et de son indécision sur le choix de la meilleure stratégie.

- Vous avez bien fait Véronique, de remettre la chaînette à sa place. Dans cette affaire, il nous faudra être extrêmement prudents et éviter les gaffes. Porcupine est vraiment un monstre et pour l'instant il est encore redoutable. Il ne se laissera pas coincer sans se défendre et il a de puissants alliés en politique. Je ne l'aurais jamais cru capable de ... Faut-il qu'il les haïsse, ces Indiens ! Mais, dites-moi, êtes-vous bien sûre qu'il s'agisse de la bonne chaînette ?

- Je l'ai vue comme je vous vois là, mon père. Et le médaillon y était toujours accroché.

- Comment était-il ce médaillon ?

- Il était ovale et tout petit. Il avait un couvercle de métal tout ciselé. Je crois que c'était de l'or. Quand on l'ouvrait, on pouvait voir une peinture miniature de Bill, Lady et leur bébé, Jack.

- Comment être certain que c'était bien eux ?

- Au dos du médaillon, il y avait quelque chose de gravé.

- Quoi donc ?

- C'était écrit tellement petit. J'aurais aimé avoir une loupe pour mieux y voir. Mais je crois qu'on pouvait lire : *To my eternal love, Bill, 1901*

- Incroyable ! Ce médaillon est sûrement celui dont il est fait mention sur la note trouvée dans la pelisse d'original. Mais comment prouver que Porcupine l'a bel et bien en sa possession ?

- Que voulez-vous dire ? Je l'ai vu comme je vous vois là ! Bien caché dans le tiroir de la table de chevet de Porcupine père.

- Je te crois mon enfant, mais Porcupine niera sûrement et que vaudra ta parole contre celle du puissant Porcupine devant un juge ? Surtout si on démontre un lien affectif entre toi et les familles de Hunter's Point. Il nous faut au moins un autre témoin ... Est-ce qu'Estelle est au courant ?

- Non elle ne sait rien. J'ai préféré ne pas la mêler à tout ça. Elle aime bien son travail là-bas et semble bien dévouée envers ses maîtres, particulièrement le fils.

- Que veux-tu dire par là ?

- Entre femmes, on sent ces choses-là, sans avoir besoin de se le dire. Je crois qu'elle a un petit faible pour Terry. Si elle savait qu'il me poursuit de ses avances chaque fois que nous sommes seuls...

- Ah oui ! Intéressant cela. Décidément je ne comprendrai jamais rien à l'amour. Estelle est une bonne fille. Elle ne va pas se jeter dans la gueule du loup. Et si on essayait de lui montrer le véritable visage de Porcupine ?

Véronique et le père Meilleur mirent au point un petit stratagème pour s'allier Estelle. Véronique, de retour au château, s'arrangerait pour pousser Estelle aux confidences lorsqu'elles auraient ensemble des conversations. Elle lui parlerait de Harry, le comparant à Terry, un vulgaire coureur de jupons. Estelle serait bien piquée de cette remarque. Quelques jours plus tard, les deux jeunes filles en étaient déjà à ce point.

- Comment peux-tu prétendre cela? Moi je le trouve gentil, et bien à sa place, monsieur Porcupine fils !

- Ah oui ? Tu crois cela ? Faisons-lui subir un test : toi tu t'arranges pour lui manifester de l'intérêt et ensuite je ferai de même quelque temps plus tard. On verra bien s'il mord à tous les hameçons qu'on lui offre...

- Tu le crois vraiment capable de cela ? Je n'ose pas trop le faire tomber dans pareil piège. Les hommes sont parfois si .. Si attirés par les femmes que ... que...

- Est-ce ce genre d'homme que tu souhaiterais pour mari, Estelle ?

- Non. Sûrement pas ! Mais...

- Autant en avoir le cœur net alors !

- Tu as peut-être raison, Véronique...

Ce qui fut dit fut fait. Estelle, malgré sa grande timidité, finit par attirer Porcupine fils dans un coin discret, prétextant qu'elle avait reçu une publicité de catalogue en anglais qu'elle ne pouvait facilement déchiffrer. Il s'agissait de bas de soie. Il ne fut pas long à lui demander de relever ses jupes afin, prétextait-il, de prendre les mesures de sa jambe. Malgré les conseils de Véronique, elle ne put s'empêcher de vivement le repousser.

L'éclat de cette chair si brièvement mise à nu (mais sans qu'il fut giflé pour l'audace de son geste) lui fit perdre la tête et il s'enhardit rapidement, l'inondant d'éloges sur sa beauté si unique. Elle opposa un silence suffisant pour l'ébranler, mais assez poli pour ne pas le laisser désespéré.

Incapable de distinguer entre ses désirs et la réalité, la jeune fille éprouvait un grand trouble. Elle eut bien du mal à tenir tête à ses assauts (elle sentait en elle un bouillonnement qu'elle avait

du mal à contenir) et ce n'est qu'en lui promettant de l'accompagner dîner en ville lors de son prochain congé qu'elle put s'arracher à l'insistance de son étreinte.

Estelle attendait avec impatience le dimanche suivant, où elle aurait son après-midi de congé. Elle fut bien contrariée lorsque Véronique insista pour poursuivre l'épreuve selon le plan original. Mais elle n'osa pas dissuader Véronique de passer à la seconde étape, de peur de laisser deviner cette forte montée de jalousie dans sa tête, qui commençait à obscurcir sa raison.

Quelques jours plus tard, ce fut au tour de Véronique de se trouver, comme par hasard, en tête à tête avec le rejeton de la famille. Mine de rien, elle se frôla contre son épaule, jusqu'à sentir la chaleur de son haleine dans son cou. Cachée au fond d'une garde-robe, Estelle les épiait en silence. Véronique avait pris soin de se parfumer soigneusement quelques heures auparavant. Dès que cette odeur parvint à ses narines, Porcupine fils en éprouva des titillements jusqu'au bout des orteils et il n'arriva plus à se détacher de son encolure. Il s'attendait à ce que Véronique le repousse, selon son habitude, mais au contraire, elle lui parla d'un mal de dos qui la faisait horriblement souffrir et pour lequel, avait-elle lu dans une revue, le massage de la colonne lombaire donnait d'excellents résultats. Il s'empressa de lui donner raison et s'offrit à tenter l'expérience derechef.

- Ce serait un peu inconvenant, ne croyez-vous pas ? Après tout, nous ne sommes pas engagés l'un envers l'autre. Si quelqu'un nous surprenait ?

- Bof ! Je fermerai la porte à clef. Vous n'avez rien à craindre de moi, vous le savez bien. Jamais je n'oserai profiter d'une telle situation pour ... pour...

- Je sais. Vous paraissez tout avoir d'un homme fidèle. J'envie celle qui un jour pourra se vanter de vous avoir pour mari...

- Quoi ! Mais Véronique, vous savez que je vous aime et que je ne souhaiterais rien d'autre que de vous jurer mon amour devant l'autel, si vous vouliez bien de moi...

- Vraiment ? Tant d'autres femmes pourraient vous intéresser. Plus jolies. Et de meilleure société.

- Je vous jure sur la tête de mon grand-père, l'être que je vénère le plus au monde, je vous jure qu'aucune autre femme ne m'intéresse !

- Aucune autre ? Laissez-moi rire ! J'ai des amies à Ville-Marie qui m'ont assuré que vous étiez un vrai bourreau des cœurs. Vous auriez berné grossièrement des jeunes filles innocentes...

- C'est un peu exagéré tout ça. Et puis c'est de l'histoire ancienne, des folies de jeunesse ! C'est bien fini maintenant. Depuis que vous êtes entrée à notre service, je suis incapable de m'intéresser à qui que ce soit d'autre...

Véronique jugea qu'elle l'avait poussé assez loin pour le démasquer complètement aux yeux et aux oreilles d'Estelle qui, cachée dans sa garde-robe, ne pouvait retenir les larmes silencieuses glissant lentement sur ses joues. La douleur, la déception et la rage y ajoutaient un mélange corrosif et elles creusaient de profonds sillons sur le fard trop dispendieux

qu'elle y avait posé exprès pour lui, celui qu'elle appelait déjà « mon homme » dans son cœur.

Véronique repoussa violemment les mains griffeuses qui faisaient mine de lui masser le dos tout en l'enlaçant de plus en plus étroitement.

- En tout cas, sachez cher monsieur, que chez les Ménard on ne couche pas avec les filles de la famille sans les avoir épousées auparavant. Et puis, votre massage ne réussit qu'à m'étouffer à la longue ! Laissez-moi !

Il ne comprenait plus rien à la situation, qu'il croyait bien tenir en main quelques minutes auparavant. Véronique, sentant bien qu'Estelle ne pourrait se retenir bien longtemps de faire irruption dans la pièce, était pressée d'en finir. Renversant la tête en un geste de défi ou de dédain, elle s'arracha de ses bras et s'enfuit en courant vers sa chambre.

Porcupine fils ne se remit pas assez vite de sa surprise pour la retenir. Sa propre expérience de comploteur lui fit vaguement pressentir qu'il avait été le dindon d'une farce cruelle, dont il allait chèrement payer les conséquences plus tard. Un brin d'une angoisse mal définie commençait à empoisonner ce qui lui restait de cœur dans la poitrine. Il s'en alla tout piteux consoler cela dans un petit bar de Ville-Marie, où il savait pouvoir trouver des filles plus faciles...

Peu de temps après en avoir passé le seuil, Véronique vit arriver Estelle dans sa chambre. La pauvre n'était plus qu'un monceau de douleur écorchée vive au milieu de son réduit exigü. L'espoir que Véronique entretenait d'être accueillie par une amie reconnaissante de lui avoir ouvert les yeux juste à temps s'évanouit très vite en observant l'effondrement général des

traits qui se lisait sur le visage d'Estelle. Il était loin d'être acquis que cette dernière allait collaborer au plan déployé par le père Meilleur.

Véronique fit de son mieux pour essayer de la persuader qu'elle lui avait rendu un fier service au fond, que les alentours regorgeaient de gars honnêtes et fiables - moins fortunés que Porcupine certes, mais combien plus généreux - et qui ne demanderaient pas mieux que d'épouser une solide fille du pays, future mère d'une sympathique marmaille. Estelle lui en voulait trop en ce moment pour accepter d'être consolée par celle qu'elle considérait un peu comme son bourreau.

On fit donc appel au père Meilleur qui, remuant le vieux fond chrétien en elle, réussit à lui faire admettre que cette épreuve ne lui était advenue « en somme que pour mieux reconnaître les pièges du Malin à l'avenir. »

Pour renforcer ses arguments, il lui raconta les circonstances de la mort de Jack, l'ultime horreur dans laquelle la persécution des Porcupine avait entraîné les deux familles. S'il devait y avoir une justice sur terre, Estelle devait y contribuer en témoignant devant la cour de ce qu'elle avait vu et entendu chez les Porcupine, notamment la chaînette et le médaillon que Véronique lui avait montrés quelques jours auparavant, toujours à leur place dans le tiroir de la table de chevet.

Estelle était bien consciente qu'elle allait perdre sa place en collaborant ainsi avec les accusateurs de ses maîtres, mais elle ne tenait plus guère à côtoyer au quotidien l'auteur de sa dérision sous le toit du château.

Quelques semaines plus tard, le père Meilleur, accompagné de Harry et des deux femmes, vinrent produire leur déposition

devant un juge d'instruction au palais de justice de Ville-Marie. Celui-ci émit un mandat de perquisition chez les Porcupine, et un huissier trouva rapidement la chaînette et le médaillon dans la chambre des maîtres.

29 – La ruse du grand Porc-épic

Les Porcupine furent d’abord atterrés de constater qu’on allait peut-être dévoiler un de leurs *crimes parfaits* au grand jour. Cependant, le vieux renard de père se rassura bien vite. Nul doute que le scandale qui en résulterait allait risquer d’éclabousser bien des hommes politiques et ébranler le gouvernement lui-même qui, par le passé, s’était un peu trop compromis dans leurs intrigues. On allait sûrement essayer d’étouffer l’affaire en haut lieu. Ce qui ne sauverait pas la famille d’une certaine disgrâce, une sorte de purgatoire, mais en tout point préférable à l’enfer.

L’avocat de la famille, dépêché au château de toute urgence, abonda dans le même sens. Toutefois, il était moins optimiste que le patriarche sur les chances de s’en tirer à bon compte. Le gouvernement risquait aussi gros en cédant au chantage qu’en laissant les journaux se jeter sur la nouvelle. Cependant l’industrie forestière avait pris de l’importance en ces années de seconde guerre mondiale. Une intervention délicate s’imposait en première étape, relevant plus de la diplomatie que de la justice. Il fallait négocier avec les accusateurs un arrangement qui les satisfasse jusqu’à les désarmer. Par la suite, on verrait bien à se reprendre de quelque façon.

Maître Turner organisa dans le plus grand secret une rencontre à Ottawa avec quelques-unes des relations parmi les stratèges du parti au pouvoir, ainsi que leur pendant au Québec, afin de jauger ses chances de succès. Dès que l’avocat de Ville-Marie eut présenté un tableau assez fidèle de la situation, il eut à faire

face à une vague de reproches et de blâmes. Comment pouvait-on encore de nos jours utiliser de façon aussi désinvolte de pareilles méthodes de *gangsters* ?

Le gouvernement avait toujours traité de bonne foi avec les Porcupine et n'avait rien à se reprocher. Du moins, sûrement pas au point de les protéger derrière son ombre. Les risques ne valaient pas les enjeux impliqués. Après quelques heures de discussions, Turner comprit que le mieux qu'il pouvait espérer serait un appui, aussi discret qu'indirect, à une solution négociée qui rallierait les deux parties.

De retour à Ville-Marie, ces nouvelles mirent la famille Porcupine dans l'émoi. Cependant, le vieux rongeur au dos argenté sortit la dernière carte de son jeu. Il savait que le père Meilleur était l'âme de ce complot. Pourquoi ne pas user de la même tactique qui lui avait si bien servi lorsque jadis il avait eu affaire au frère Laforce ? Les religieux qui ont trop le sens des affaires peuvent être facilement muselés par leur vœu d'obéissance. Il suffit d'acheter leurs supérieurs.

Mais il fallait faire vite, car l'avocat ne pourrait bientôt plus faire s'étirer les délais administratifs avant l'instruction du procès. Porcupine s'en fut donc trouver le supérieur des Oblats à Ville-Marie. Il le mit au courant de toute l'affaire, tout en jurant de son innocence dans ce qu'il considérait être une machination ourdie contre lui par les descendants de Lady, pleins d'envie envers sa famille et qui avaient embrigadés le « bon père Meilleur », trop empathique envers ses ouailles, dans un complot très pernicieux contre les Porcupine, lesquels avaient « toujours encouragé l'œuvre civilisatrice des missionnaires auprès des pauvres Indiens » Il fallait bien comprendre, expliqua-t-il au supérieur, que si on l'attaquait, Porcupine se

défendrait, avec tout l'argent et les épines qu'il possédait, et qu'il n'hésiterait pas à traîner *Father* Meilleur - et toute sa congrégation avec lui - devant les tribunaux pour atteinte à sa réputation.

Le père Casavant tomba de haut en écoutant ce vieillard qui lui avait toujours paru respectable, lui raconter ses déboires. En son for intérieur, il fut un peu choqué de constater que l'un de ses prêtres ait pu si audacieusement jouer au détective, sans lui en avoir glissé un mot. Mais il estimait trop le père Meilleur pour en laisser paraître quoi que ce soit devant Porcupine.

Pourtant, le flair du vieux roublard lui permit de déceler une brèche derrière la mine impassible du Supérieur. Il s'enhardit à lui exposer la proposition que lui et ses avocats avaient forgée pour arriver à une *solution* qui accommode tout le monde. Le père Casavant, réputé pour sa prudence excessive, comprit assez vite qu'on pouvait s'éviter là un procès dont il était presque certain que sa communauté allait sortir mortifiée. Il s'approcha donc pour mieux saisir les subtilités que Porcupine, dans son français volontairement maladroit, tentait de lui communiquer.

Il eut finalement gain de cause, comme put le constater le père Meilleur lorsqu'il fut convoqué chez le Supérieur quelques heures plus tard. Un arrangement avait été conclu « pour le plus grand bien de tous », mais d'abord pour celui de la communauté, que le père Meilleur, à cause de son « inexpérience », n'avait « pas toujours bien servie »

Il tenta de protester au début, notamment devant les reproches d'avoir outrepassé les prérogatives dues à sa condition, sans d'abord en avoir informé l'autorité.

- Mais non, Père supérieur, j'allais justement vous en informer. Je voulais simplement accumuler suffisamment de preuves au préalable pour être certain de ne pas m'engager - et la communauté avec moi - dans une entreprise trop hasardeuse. Cette famille Porcupine a de puissants alliés en politique et il faut des arguments irréfutables pour s'y attaquer.

- Justement. Vous auriez pu me laisser à même de juger de la solidité de vos « preuves ». A ce qu'on m'a dit, en termes juridiques, il ne s'agit que de « coïncidences circonstancielles ». Suffisantes pour lever de graves soupçons envers les Porcupine, mais non pour les faire condamner, à moins qu'ils ne fassent des aveux spontanés. Ce qui est loin de leurs intentions actuellement.

- Je ne sais pas. J'aurais cru que nos pièces à conviction, jointes aux témoignages de mesdemoiselles Estelle et Véronique, ainsi qu'à celui de Harry...

- Vous savez bien que le témoignage d'un Indien n'aura guère de poids devant un jury. Quant à celui de ces deux jeunes filles - dont l'une est la fiancée de Harry - il ne vaut guère mieux. Non. C'est sur vous et votre seul témoignage que repose le fardeau de l'accusation. La communauté ne peut se permettre de perdre la face dans un tel procès, surtout dans le seul but de venir en aide aux héritiers de cette Lady, morte au début du siècle, oubliée du monde entier, à part quelques vieux Indiens, eux-mêmes tout aussi oubliés dans le fin fond de leurs forêts.

- Mais, mon père, ce n'est pas d'une seule famille qu'il s'agit. C'est toute la bande de Jawbone's Point qui est attaquée. On leur a enlevé leur territoire, morceau par morceau. Les forêts d'abord, avec les Porcupine. Et maintenant les animaux qui

assuraient leur subsistance, vaille que vaille. Les chasseurs blancs vont s'enhardir si ce crime demeure impuni. D'autres crimes de ce genre surviendront. Constatant qu'il n'y a pas de Justice pour eux, les Indiens ne se laisseront pas faire sans riposter. Ce sera la guerre dans les territoires de trappe. Le gouvernement enverra l'armée ! Comprenez-moi bien, père Casavant : nous n'avons pas d'autre choix que de tout faire pour éviter ce genre de dénouement. À quoi nous servirait de maintenir des écoles et des églises en place, si le troupeau que le Seigneur nous a confié se fait égorger dès qu'il cherche la nourriture pour son corps ?

- Ça suffit père Meilleur ! Votre cœur égare votre raison dans cette affaire, j'en ai bien peur. Cela est bien excusable, étant donné l'amitié qui s'est développée, au fil des années, entre vous et « votre troupeau », comme vous l'appellez. Vos craintes sont peut-être légitimes, mais ce ne sont que des hypothèses pour l'instant. Il me semble qu'elles ne justifient pas qu'on se lance dans une entreprise aussi risquée qu'un procès au criminel. Pourtant je conviens qu'il faut faire quelque chose pour éviter le pire.

- Quoi, par exemple ?

- Voilà. Porcupine est venu me trouver ce matin pour me proposer une solution qui devrait éviter tous les fléaux dont vous me parliez tantôt, tout en sauvant l'honneur des deux parties impliquées.

- Je le savais qu'il y avait du Porcupine là-dessous. Ne vous laissez pas avoir par cet homme. Ses motifs ne peuvent pas être honnêtes. Il ment comme il respire...

- Père Meilleur, pour la deuxième fois, je vous intime de garder votre calme. Je suis votre supérieur et vous ne devez pas me traiter comme un enfant d'école. Si la communauté m'a jugé digne de diriger cette mission à Ville-Marie, il me semble que vous devriez m'accorder le bénéfice du doute dans cette affaire. Si vous le permettez, je vais d'abord me faire ma propre opinion sur les intentions de monsieur Porcupine et sur la conduite à tenir pour respecter les intérêts supérieurs de notre communauté. D'ailleurs, je ne prendrais pas d'initiative sans en avoir discuté avec mes propres supérieurs, ne serait-ce que pour vous donner l'exemple...

Le père Meilleur sentait maintenant la partie perdue à l'avance. Il allait sûrement devoir payer cher son *ingérence* dans les affaires civiles, probablement une mutation dans une mission encore plus éloignée de toute civilisation. Quelque part à la baie d'Hudson ou dans le grand Nord chez les Esquimaux du cuivre.

- Il me semble à moi, donc, que la proposition de Porcupine -et de son avocat, notez-le bien- avait toutes les apparences d'un arrangement honnête...

Le supérieur lui expliqua alors que le gouvernement fédéral s'apprêtait à voter la conscription obligatoire pour tous les Canadiens en état de servir le pays. Même si au Québec cette mesure semblait bien impopulaire, elle soulevait l'enthousiasme dans le reste du pays. D'ici quelques mois à peine, ce serait probablement chose faite.

Or, les Indiens risquaient d'être les grands perdants dans ce conflit qui se passait bien au-dessus de leurs têtes. Il y avait fort à parier qu'ils serviraient, plus que tous les autres, de « chair à canon » dans une guerre plus meurtrière que toutes celles qui

l'avaient précédée. Il était question de les regrouper ensemble dans un corps spécial, sous le commandement de chefs de leur sang, lesquels auraient reçu un entraînement moderne de la part de l'armée. Mettant à profit leurs aptitudes et leurs connaissances pour la survie en forêt dans des conditions souvent extrêmement rudes, on les utiliserait comme commandos pour des *missions spéciales*, très périlleuses, se déroulant dans des régions boisées et peu habitées de l'Europe. Cependant avec le repli actuel des forces alliées vers l'Angleterre et l'avance quasi invincible des troupes d'Hitler, une telle compagnie n'aurait de chances d'être déployée que si on réussissait quelques percées victorieuses à l'intérieur des territoires conquis. Ce qui paraissait très improbable pendant les mois ou même les années à venir.

Harry, grâce aux contacts de Porcupine au gouvernement, pourrait être nommé officier d'entraînement au Canada, pour ce commando d'Indiens. De par ce statut, on lui éviterait l'envoi au front. Pour l'ensemble des Indiens enrôlés, bien que la mission soit risquée, ce serait une chance inespérée d'apprendre un métier, de sortir de leur dépendance envers une forêt qui sera de plus en plus ténue et un gibier de plus en plus décimé par les Blancs. Harry pourrait contribuer à sauver son peuple de la misère, tout en « sauvant lui-même sa peau ».

Au fur et à mesure que le père Casavant échafaudait devant lui les machinations concoctées par Porcupine et ses acolytes, l'étonnement grandissait chez le missionnaire, en même temps que son indignation.

- Si je comprends bien toute cette stratégie, c'est surtout Porcupine qui sauve sa peau dans cette proposition. Car

j'imagine que Harry n'aurait ce poste d'entraîneur pour l'armée qu'en échange de son silence au sujet du meurtre de Jack ?

Le père Casavant détourna alors son regard de celui du père Meilleur, un peu gêné d'avoir à en convenir.

- C'est que... j'imagine mal comment la chose pourrait se conclure autrement... On attend de lui, oui, une certaine discrétion à ce sujet, mais seulement pour la durée des hostilités. Une fois la guerre finie...

- Bien des choses ont le temps de changer d'ici la fin de cette guerre, qui s'annonce longue à mon avis. Porcupine aura gagné assez de temps pour ménager ses arrières. De toute façon, connaissant Harry comme je le connais, je ne pense pas qu'il accepterait un arrangement comme celui-là.

- Pas si c'est vous qui le lui proposez...

- Comment moi ? Je ne ferai rien pour venir en aide à ce monstre de Porcupine !

- Père Meilleur, vous n'avez pas l'air de bien comprendre la situation. Les choix sont ici bien limités : ou bien Harry accepte et il n'ira pas au front, ou bien il refuse et... il y aura moins que du ménagement pour lui à l'armée. Ou bien le procès a lieu et vous tomberez en disgrâce auprès de la communauté, ou bien le procès n'a pas lieu et vous demeurez ici auprès de vos chers Algonquins... N'oubliez pas que c'est vous-même qui avez entraîné la communauté dans ce guêpier. Il est normal qu'on vous demande de vous compromettre maintenant. Ai-je besoin d'en ajouter plus ?

Le père Meilleur baissa la tête en faisant signe que non. Puis il sortit du bureau austère de son supérieur, derrière lequel un grand crucifix imposait à tous l'exemple du devoir poussé jusqu'au sacrifice de sa vie. Avant de refermer la porte, il entendit la voix sévère de Casavant :

- Et je vous donne deux semaines pour m'apporter une réponse... positive, je l'espère.

30 – Le fugitif

Dès qu'il en eut terminé avec cet entretien, le père Meilleur s'en fut au couvent pour tenter, par la prière, de trouver la meilleure conduite à tenir dans les circonstances.

S'il avait été laïc, il n'y aurait pas eu à hésiter une seule seconde et il aurait accéléré toutes les démarches pour que justice soit faite. Car si Porcupine se donnait la peine de monter tous ces subterfuges, c'est qu'il se sentait vraiment acculé au pied du mur. Mais à cause de la soutane qu'il portait, il avait les mains liées. Cependant, au fond de son cœur, il ne se sentait pas le courage de proposer à Harry d'accepter le marché des Porcupine. En effet, advenant le cas où Harry refuserait leur marché, il savait que ces requins de la finance useraient de toute leur influence pour éliminer ce gêneur de leur chemin. Par contre s'il acceptait, il était loin d'être certain qu'ils lui laisseraient la vie sauve. Seuls les morts savent bien garder un secret. Comment se fier à la parole de gens aussi fourbes ? Et Véronique dans tout ça ? Elle chercherait sûrement à éviter l'envoi de son fiancé vers le champs de bataille, et comment l'en blâmer ? Il n'y avait pas de solution facile à ce dilemme. Il fallait se remettre entre les mains de Dieu, quelle que soit la décision prise. Tôt ou tard Sa justice immanente exigerait des Porcupine le tribut pour leurs crimes.

Il s'en fut donc trouver Véronique à l'île Bryson et l'informa des derniers développements. Désespérée devant la tournure des événements, Véronique n'avait plus maintenant qu'une idée en tête : protéger Harry des épines des Porcupine. Tous deux se

rendirent donc à Hunter's Point, par le train et par eau, profitant d'un bateau ravitailleur des compagnies forestières naviguant sur le Kipawa.

Sur place, Harry avait hélas bien d'autres soucis. Prudence semblait irrémédiablement atteinte par la tuberculose et Nathanaël aussi. En fait, beaucoup d'ânés et de jeunes enfants succombaient à la maladie, qui prenait les proportions d'une épidémie dans la bande.

C'est peut-être pourquoi Harry, contrairement aux deux autres, ne se faisait pas trop de mauvais sang à propos de toute cette histoire de mobilisation. Il connaissait peu de choses de la guerre et des armées et n'avait aucune envie de s'enrôler. Il n'arrivait pas à s'imaginer qu'on puisse venir le prendre de force, au milieu de ses territoires, pour aller se faire tuer à combattre de purs étrangers sur un autre continent, dont il ne connaissait rien, comme s'ils étaient la plus horrible menace à sa vie et à celle des siens.

On convint de ne rien tenter avant qu'un ordre de mobilisation lui soit signifié, ce qui risquait de prendre du temps. Il fallait maintenant s'occuper des malades et des mourants sur place.

Le père Meilleur suggéra qu'on transporte Prudence et Nathanaël à Noranda, une nouvelle ville minière d'Abitibi où on disposait d'un hôpital moderne et d'excellents médecins. Mais ces derniers refusèrent, préférant mourir parmi les leurs, au milieu des forêts qui les avaient nourris et ensorcelés. Leur agonie fut brève et on les enterra sur l'île du Kipawa où reposaient déjà Lady et plusieurs autres membres de la famille.

Pendant ce temps, Porcupine et ses avocats faisaient des pieds et des mains pour hâter la formation du contingent indien dans

l'armée canadienne, avec Harry Jawbone parmi les premiers officiers. Ils n'eurent pas trop de mal à convaincre les autorités de l'intérêt de leur plan et, quelques mois à peine après la mort de sa mère, Harry recevait par courrier express sa convocation au centre de recrutement de l'armée.

Véronique et le père Meilleur en furent tout affolés, mais Harry avait déjà tout prévu avec Andrew, son père. Il irait tout simplement se construire une cabane un peu plus loin sur la Rivière aux Cerises et, bien malin serait le petit Blanc qui pourrait le dénicher là. Il vivrait de chasse et de pêche et d'un peu de provisions que son père lui ferait acheminer discrètement par des chasseurs des alentours, fidèles amis de la famille.

Véronique estimait que c'était là la meilleure solution, du moins celle qui garantissait le mieux sa survie, à court terme. Pour plus tard, on verrait. Quant au père Meilleur, il avait le sentiment que la situation lui échappait totalement désormais. Estelle, leur seul témoin à charge crédible, avait donné sa démission chez les Porcupine et partait bientôt pour Québec, rejoindre sa sœur qui lui avait déniché une place de bonne dans une famille aisée de la Haute Ville. Le père Casavant, inquiet de la tournure des événements, avait déjà fait allusion à une mission auprès des Cris de la Baie James pour son confrère.

Avant son départ, et dans le plus grand secret, Georges Meilleur avait béni le mariage de Véronique et Harry, et ce geste fut l'une des plus grandes consolations de sa vie religieuse.

Tout augurait bien mal pour le procès, Véronique demeurant la seule disponible pour faire avancer les choses. Les Porcupine gagnaient du temps, s'ils ne gagnaient pas la guerre.

En effet, un an plus tard, plus rien ne bougeait dans la cause, déposée au palais de justice de Ville-Marie. Véronique, ayant perdu son emploi d'institutrice à Hunter's Point, enseignait maintenant à l'école de rang de l'île Bryson. Elle n'avait presque plus de nouvelles du lac Ostaboningué, sauf par les Ramsay qui y pratiquaient encore la chasse d'automne. Elle se morfondait d'inquiétude pour Harry et aussi pour la petite Clémence, la fille de Jack et Joséphine, dont l'arrière-grand-mère, Sophie, était la seule à pouvoir s'occuper maintenant.

L'été suivant, elle résolut de se rendre à Hunter's Point, dans l'espoir d'avoir des nouvelles de Harry et peut-être de le revoir en chair et en os devant elle. Elle se savait surveillée par la police militaire qui, n'osant s'aventurer dans les profondeurs de la forêt témiscamienne, comptait sur des indicateurs pour arriver à débusquer Harry. Ce que tout le monde ignorait, c'est que les Porcupine les retenaient du mieux qu'ils pouvaient par le biais de leurs amis haut placés à Ottawa.

En arrivant sur place, elle fut rassurée de revoir la petite Clémence toujours vivante. Elle s'était vraiment attachée à cette enfant qui avait commencé à fréquenter sa classe lors de sa dernière année comme enseignante sur l'Ostaboningué. Elle aurait même suggéré à Harry de l'adopter comme le premier enfant de leur couple, si les circonstances s'y étaient mieux prêtées. Sophie se faisait de plus en plus vieille et Andrew avait beau l'aider du mieux qu'il pouvait, son magasin l'occupait trop pour consacrer suffisamment de temps à l'enfant.

Véronique résolut alors d'approcher les grands-parents Ramsay de Clémence, pour qu'ils la prennent en charge. De cette façon, elle pourrait s'en occuper un peu elle-même, pendant la période de l'année que la famille passait encore sur l'île.

Au village d’Hunter’s Point, on était sans nouvelles de Harry depuis la fonte des glaces au printemps dernier. La dernière famille à l’avoir visité l’avait trouvé bien amaigri et souffreteux. Il soignait cette vilaine grippe du mieux qu’il pouvait, avec des infusions d’écorce d’épinette rouge et de *sawiyanne*⁴⁴, mais il refusait de sortir du bois pour consulter un médecin, de crainte d’éveiller les soupçons de la police militaire.

Véronique ne tenait plus en place depuis qu’elle avait appris cette nouvelle. Elle n’eut pas grand mal à convaincre Andrew d’organiser une expédition fantôme pour tenter de ramener son fils au village, dans la plus grande discrétion, car les espions des Porcupine s’activaient presque ouvertement autour d’eux, depuis qu’ils savaient Véronique sur les lieux. On organisa donc un rendez-vous entre Véronique et Harry, au confluent du lac Écarté et de la Rivière aux Cerises, pour la fin du mois.

Andrew dépêcha ses meilleurs chasseurs qui, de nuit, remontèrent le lac Ostaboningue jusqu’à la décharge de la rivière. Au même moment, il se rendit avec Véronique au cimetière de l’île du mont Nikik, entraînant à sa suite les limiers de Porcupine, qui les suivaient en canot, ostensiblement mais à bonne distance derrière eux. À la faveur de la nuit, Véronique et une jeune Indienne de même stature échangèrent leurs vêtements et, au petit matin, lorsqu’Andrew repartit en direction d’Hunter’s Point, les canots des pisteurs, sans se douter de rien, s’engagèrent dans son sillage, persuadés que sa passagère était bel et bien Véronique.

⁴⁴ Savoyane ou coptide trifoliée et coptide du Groënland

Dès qu'ils furent hors de vue, Véronique rejoignit un couple d'amis sûrs, cachés dans une baie à l'autre extrémité de l'île, qui l'amènèrent paisiblement jusqu'au bout du lac Saséginaga. Quant à ses poursuivants, ils en furent quitte pour rebrousser chemin, après s'être finalement rendu compte de leur méprise à leur retour à Hunter's Point. Mais il était déjà trop tard pour espérer retrouver un frêle petit canot dans l'immensité du territoire où il pouvait se cacher.

Lorsque Véronique et ses amis débarquèrent au point de ralliement convenu, l'expédition de chasseurs amis à la recherche de Harry était déjà sur place. La jeune femme chercha vainement des yeux celui qu'elle espérait tant revoir. Un mauvais pressentiment lui étreignit alors le cœur et elle aurait préféré que leur embarcation n'aborde jamais cette rive, elle qui, quelques minutes plus tôt, aurait voulu pourtant y voler.

À voir la mine déconfite des autres, les arrivants comprirent sans explications qu'un malheur était arrivé. D'un geste, on leur désigna un abri temporaire fait de branchages de sapins où le corps d'Harry reposait immobile. Une forte odeur de décomposition repoussa les arrivants. Véronique ne put retenir ses larmes, accumulées depuis tant de mois en elle qu'elle aurait pu se noyer dedans, si elle avait pu les déverser tout de suite en torrents silencieux.

On l'avait retrouvé mort dans sa cabane, située à quelques kilomètres du Saséginaga, le long d'un ruisseau qui se déversait vers la Rivière-aux-Cerises. Des suites de la tuberculose vraisemblablement. S'il avait été soigné au village, sa forte santé lui aurait probablement permis de surmonter la maladie, pour un temps du moins, mais seul au milieu des grandes forêts,

devant chasser par tous les temps pour assurer sa survie, il avait par trop épuisé ses forces.

Véronique imaginait sa longue agonie et s'en voulait de n'avoir pas su organiser plus vite les recherches. Pendant que les autres s'affairaient déjà à construire cette sorte de promontoire sur lequel on étend les morts chez les Algonquins, pour les mettre à l'abri des mammifères charognards, Véronique ressentait cruellement toute l'étendue de son impuissance devant les forces conjuguées du destin, employées à détruire l'union de deux êtres que tout aurait dû séparer. Comment survivre à pareille épreuve ? Si, au moins, elle avait eu un enfant de cet amour, elle aurait pu encore donner un sens à sa vie. Mais désormais, à quoi bon lutter, seule contre tous ?

Véronique s'éloigna un peu du groupe pour aller pleurer plus à son aise. Le soleil avait beau briller dans le ciel et illuminer toute chose sur terre, sa puissante lumière n'arrivait pas à percer les ténèbres qui avaient envahi son cœur. Pour elle, une longue nuit allait commencer dont elle n'espérait même plus s'extirper. On aurait dit que cette ombre l'avait dévorée vive.

Pourtant, au milieu de cette noirceur, elle finit cependant par distinguer un reflet quasi métallique et la lueur de deux yeux noirs qui la regardaient au centre de la nuit, tout près d'elle, presque à portée de main. Après être revenue de sa surprise, elle reconnut la forme noire d'un corbeau se détachant sur l'ombre engloutissante.

Dans son bec, l'oiseau tenait un petit sac en cuir ouvragé, du genre de ceux que les Indiennes utilisent pour y ranger ce qu'elles appellent les *trésors*. Elle tendit la main vers lui et le grand corbeau y laissa tomber son butin. Puis, elle fut prise

d'une envie irrésistible de s'approcher de cet animal et de lui caresser le plumage du dos. L'oiseau ne fit pas un geste pour s'esquiver. Au contraire, il s'approcha d'elle, suffisamment près pour que Véronique découvre la tristesse et l'amour qui animaient son regard. Il lui semblait qu'Harry lui-même était venu lui rendre une dernière visite. Le temps et le mouvement s'arrêtèrent entre eux deux. Rien ne bougea pour interrompre le passage d'une douce énergie, de lui à elle, comme si le meilleur de son être avait trouvé une voie pour se manifester, en elle et par elle, même au-delà de la mort.

Un grand vent du nord, brusque et vivifiant se leva, chassant l'ombre et son habitant, interrompant cet instant de bonheur fugitif qui pourtant la suivrait pour le reste de sa vie.

Véronique resta un long moment sur place, espérant que la magie revienne. En vain. Elle avait dû sûrement imaginer tout cela pour échapper à une douleur trop insupportable. Baissant les yeux, elle constata alors que ses mains, telles des serres de rapace, s'étaient inexorablement refermées sur une petite sacoche de cuir, en tout point semblable à celle qu'elle avait aperçue dans son rêve.

Revenue à elle-même, elle s'écarta davantage des autres pour examiner le contenu du sac. Il y avait là divers objets, dont certains très anciens, datant du siècle dernier, et quelques papiers, parmi lesquels le contrat original de Bill Gray, que Nathanaël avait récupéré de l'incendie, tombeau de Lady. Et puis un petit paquet enveloppé d'écorce de bouleau savamment travaillée, avec un nom écrit dessus à la pointe d'un couteau : Véronique.

Elle le déballa très vite et y découvrit un petit médaillon, très semblable à celui que Jack portait toujours sur lui et qui avait tant causé d'émoi aux Porcupine jusqu'ici. Celui-ci avait cependant une forme plus circulaire, et en l'ouvrant, Véronique y découvrit une photo miniature la représentant toute souriante à la proue d'un canot dont Harry occupait l'arrière.

Elle faillit défaillir en pressant sur son cœur ce talisman qu'Harry avait voulu lui transmettre, en même temps que son appartenance au clan des noirs visiteurs de l'ombre, qui par-delà la mort et l'humiliation, veillaient à garder vivante un peu de la flamme du feu sacré, parmi les cendres du peuple des *Anichinabeks*.

Lorsque Véronique revint des hauteurs du lac Saséginaga, elle traînait derrière elle le canot funéraire dans lequel on avait déposé le corps de Harry. Andrew, voyant arriver au loin la petite flottille, remorquant une embarcation vide, devina rapidement ce qui s'était passé. Il courut au rivage les accueillir, les sbires de Porcupine à ses trousses. En descendant de canot, personne ne dit un mot. On se contenta d'approcher le canot de Harry, contenant un corps soigneusement ficelé dans un linceul d'écorce de bouleau.

Andrew se retourna alors vers les hommes de Porcupine et leur cracha au visage :

- C'est celui-ci que vous vouliez. Eh bien emportez-le maintenant ! Son sang vous souillera les mains à jamais, à vous et à vos pareils !

L'un d'eux s'avança, souleva un peu les couvertures pour examiner le visage du cadavre et eut un mouvement de recul en découvrant les traits exsangues d'Harry. Il referma bien vite le

drap, rejoignit les autres qui partirent sans tarder du village, sans qu'on les revoie par la suite.

On enterra Harry avec les autres au cimetière de l'île du mont Nikik. Lady était loin d'y être seule. Il y avait maintenant plus de ses gens morts, à ses côtés, que parmi les vivants sur la terre ferme au village.

Véronique s'en retourna à Ville-Marie en compagnie de la petite Clémence qu'elle allait ramener chez les Ramsay. En arrivant chez elle, une courte lettre du père Meilleur, écrite sous la tente dans les territoires des Cris du Nord, l'attendait posée sur la table. La douleur et la déception lui avaient coupé les ailes. Tous deux convinrent qu'il valait mieux pour l'instant ne plus essayer d'affronter les Porcupine, à moins d'un revirement inattendu dans les événements.



Le chemin des âmes

31 - Clémence

Sur l'île Bryson, Véronique reprit sa classe à l'automne et Clémence fut installée dans la mesure des Ramsay, plantée au sommet d'une colline d'où on pouvait dominer les vastes espaces du lac Témiscamingue s'étalant dans le lointain. Véronique, en plus de la compter parmi les élèves de sa classe, allait la visiter régulièrement, s'attachant à elle comme s'il s'était agi de sa propre enfant.

Un jour ensoleillé de l'été suivant, alors qu'elle cueillait des fraises sauvages en sa compagnie, Clémence évoqua le souvenir de ses parents devant Véronique. Sophie avait eu le temps de lui expliquer que Jack et Joséphine habitaient maintenant parmi les étoiles et que, de là-haut, ils continuaient de veiller sur elle.

- Toutes les nuits d'été où il y a des étoiles, je guette leur retour. Papa et maman sont là-haut, avec la mère de papa. Ils brillent pour moi et parfois lorsque je dors dans ma chambre, j'ai l'impression que leur lumière passe par la fenêtre et vient me dire « Bonne nuit ! » en m'embrassant sur le front... Je voudrais tant pouvoir aller les rejoindre un jour...

Véronique fut toute remuée d'entendre ces paroles de la bouche de la fille de Jack. Elle aussi ressentait la même impression d'une présence attentive lorsque, la nuit, elle regardait le ciel en direction de la constellation du Corbeau. Aux côtés de Jack, Lady et Joséphine, elle distinguait cependant celles de Prudence, Nathanaël et surtout celle de Harry.

- Moi aussi Clémence, ils viennent me souhaiter bonne nuit les soirs frais d'été où le ciel est dégagé. Je suis certain que tes parents te protégeront toujours des...

Elle n'acheva pas, aimant mieux ne pas parler des Porcupine à la fillette. Elle se disait qu'elle apprendrait bien assez tôt dans la vie quel triste rôle ils avaient joué dans le destin de sa famille.

- Si tu veux, Clémence, ce sera notre secret, rien qu'à nous deux. On n'en parlera à personne. Les autres pourraient vouloir nous voler nos étoiles enchantées...

- Comme tu veux, tante Véronique...

Cela lui faisait toujours chaud au cœur de se faire appeler *tante* par la fille de l'oncle de Harry et Véronique ne pouvait alors s'empêcher de la serrer dans ses bras en s'imaginant comment Joséphine aurait aimé faire de même avec sa petite Clémence.

Après la classe, surtout au printemps, Véronique amenait souvent Clémence dans la pinède de Jack, dont les terres, abandonnées depuis son départ, repoussaient maintenant en friche. Clémence aimait courir dans ces sous-bois, poursuivant les lièvres et perdrix qui y trouvaient refuge et nourriture. Un jour, elle tomba nez à nez avec un cyprès qui dépassait tous les autres de beaucoup. Son tronc pointait vers l'azur comme une tête de flèche, prête à s'envoler d'un instant à l'autre. À force de lutter seul contre le vent du large, son corps ploiyait légèrement en aval de *Chawabinonè*, le vent d'Ouest. Mais, sous le sol, ses larges racines s'agrippaient férocement à la terre, et lorsque la bise s'amusait à lui faire plier l'échine, il lui concédait de grandes courbettes polies mais toujours il se redressait avec un air crâneur, comme s'il voulait mieux défier la tempête, malgré son déséquilibre apparent.

- Regarde Véronique, comme il est gros celui-là ! Il doit être très vieux.

- Celui-là fait partie des premiers petits arbres que ton père a planté par ici lorsqu'il a commencé à cultiver sa terre. C'est l'un des rares qui ait survécu à ...

- À quoi, tante Véronique ?

Véronique hésitait encore à lui parler des Porcupine, comme si elle avait voulu protéger l'innocence de Clémence contre des tempêtes qui tôt ou tard pourraient la ravager. Elle s'était juré que cet enfant grandirait à l'abri de la tourmente, du moins pendant ses jeunes années.

- Oh rien ! Un gros vent, une espèce d'ouragan qui un jour, il y a bien des années, s'est abattu sur l'île, y arrachant presque tous les arbres.

- C'est pour ça qu'il penche ainsi celui-là. Il a dû rester infirme après cette tempête. On dirait qu'il nous appelle pour nous consoler.

- T'en fais pas Clémence, il est plus solide qu'il n'en a l'air. Tu sais, il en a vu de toutes les couleurs depuis son enfance et il tient toujours debout. Il penche, mais il est quand même bien solide sur ses pattes !

Véronique avait d'autres soucis en tête maintenant. Elle allait approcher la trentaine et aurait aimé avoir une famille bien à elle. Depuis quelque temps, un jeune veuf de Ville-Marie lui faisait une cour assidue, qu'elle ne dédaignait pas. Elle n'avait pas oublié Harry, loin de là. Son médaillon ne la quittait jamais, mais son souvenir devenait flou, et la douleur moins cuisante

lorsque, parfois, certaines images du passé remontaient à la surface, comme du bois noyé qui émerge, à la faveur d'un courant ou d'un obstacle de fond. D'ailleurs, elle n'allait plus guère à Hunter's Point, sautant une année sur deux, parfois deux de suite.

Là-bas, tout avait bien changé. Andrew, devant la pénurie de fourrures, avait dû vendre son magasin, qu'un métis avait racheté et transformé en une sorte de magasin général. Les touristes américains commençaient à découvrir ce pays, qu'ironiquement ils appelaient un « paradis de chasse et pêche », alors que sous cet aspect, il n'était plus que l'ombre de lui-même. Andrew, imitant quelques autres parmi les aînés, s'était fait *guide* pour des pourvoyeurs de Témiscaming, conduisant ses clients vers certains coins encore giboyeux de son propre territoire de chasse.

Il se débrouillait plutôt bien dans ce nouveau métier et s'estimait très heureux avec sa nouvelle épouse. « Faut bien que la vie continue », disait-il à Véronique, comme pour excuser son geste. « Toi aussi tu devrais en faire autant ! » ajoutait-il en riant.

Elle prenait maintenant cette blague au sérieux, hésitant à finir ses jours en vieille fille, sèche et ratatinée par mille petites habitudes. Finalement, elle accepta la demande en mariage de Josephat Provencher, qui l'amena vivre avec lui dans sa maison de Ville-Marie.

Elle eut bien du mal à s'arracher à son île, même si elle n'en était séparée que de quelques kilomètres. Clémence lui manquait aussi, malgré que la jeune fille, maintenant adolescente, ne la visitait plus que sporadiquement, lui

préférant la compagnie de la *jeunesse*. Pourtant, à chaque dimanche, aussi fidèles qu'une horloge, elles se rencontraient toutes deux avec plaisir autour de la table des Ménard de l'île.

Les Porcupine quant à eux prospéraient à nouveau. Capitalisant sur le malheur, selon leur habitude, ils avaient regarni les coffres du trésor familial en participant, à leur manière à eux à « l'effort de guerre ». Ils avaient investi dans des usines de munitions qui avaient rapporté gros. Pendant les années qui suivirent la guerre, ils retournèrent à leurs chantiers forestiers, pour répondre à la demande accrue en bois de construction, en ces années fertiles où beaucoup de jeunes familles rêvaient de se construire une maison dans les villes nord-américaines en pleine croissance. Confortablement installés dans le pays, ils consacrèrent une partie de leur fortune à financer la construction d'une jetée reliant l'île Bryson à la terre ferme. Pourtant, le malheur ne les épargna pas complètement, puisque Terry junior, le dernier-né de la lignée, fut victime de la poliomyélite dans son enfance et en sortit boiteux, au terme d'une vaillante lutte contre la maladie.

Peu à peu, la famille réussit à amadouer presque tous les habitants, sauf les Ménard. Elle aurait également bien aimé se débarrasser des Ramsay, les derniers survivants à pouvoir témoigner de leurs « hautes œuvres » auprès de la bande indienne du lac Ostaboningue. Finalement, la chance tourna en leur faveur.

Les Ramsay, contrairement à leurs voisins Porcupine, menaient une existence de plus en plus précaire. Leurs enfants quittaient peu à peu le giron familial et s'exilèrent, comme les oiseaux migrants, aux quatre coins du pays. Ne restaient sur leur terre que les vieux et Clémence dans la vieille maison délabrée. Ils en

vinrent à négliger de payer leurs taxes, eux qui étaient habitués à s'installer là où le vent les déposait et là où le gibier abondait, sans rien devoir à personne. Les Porcupine, informés de la chose par leurs amis au sein du conseil municipal, s'empressèrent de racheter la ferme familiale pour le solde impayé des taxes.

Les Ménard, mis trop tard au courant de l'affaire, ne purent rien faire pour empêcher l'éviction de la famille par les nouveaux propriétaires. Les Ramsay n'eurent d'autre choix que de quitter l'île définitivement, entassant leurs maigres biens dans un petit camion à destination de Hunter's Point.

Clémence cependant accepta de demeurer à Ville-Marie, auprès de Véronique, qui avait déjà eu quelques enfants de Josephat. Elle se vit bientôt offrir de travailler comme cuisinière dans un chantier pour un contracteur de l'Est du Témiscamingue. Cette offre lui était arrivée par un de ses amis, nommé récemment contremaître dans le chantier en question, Aimé Dallaire. Ce jeune homme ne lui était pas indifférent et elle rougit de plaisir à l'idée d'aller travailler en sa compagnie. Véronique fut un peu réticente à la laisser partir si loin vers ces forêts éloignées, mais elle garda bonne impression d'une visite à la maison que lui fit Aimé, en compagnie de Clémence, et elle fut indulgente, songeant à ses propres audaces, lorsqu'à vingt ans, elle quittait père et mère pour aller enseigner chez les *Sauvages* de l'Ostaboningué .

Clémence s'adapta à merveille à la vie de chantier, bien qu'elle n'appréciât guère la vue de tous ces squelettes d'arbres coupés, empilés le long des chemins de halage. Aimé, ayant pratiqué ce métier depuis sa tendre jeunesse, ne comprenait pas vraiment ces sentiments, mais il respectait trop Clémence pour tenter de lui imposer sa propre vision des choses.

À part cela, leurs deux âmes s'entendaient à merveille et le reste des hommes au chantier ne fut pas long à deviner l'attirance réciproque qui les poussait l'un vers l'autre. L'hiver se passa ainsi, heureux et sans histoires pour Clémence qui, une fois son travail terminé, prenait le temps d'aller « parler aux étoiles », comme elle disait à Aimé. Elle faisait ainsi discrètement allusion à l'histoire de sa famille, n'osant lui révéler tout de suite le côté tragique de son enfance.

Aimé, pour sa part, lui parla abondamment de la sienne. Élevé sur la ferme maternelle, dans une famille pionnière de Guigues, il ne se sentait pas l'âme d'un agriculteur, rompant ainsi une longue tradition familiale. Il tenait cela sans doute du premier ancêtre, un des premiers colons à s'être installé à Ville-Marie, mais qui avait abandonné la charrue pour mener la vie libre des coureurs de bois. Il avait passé de longues années à vivre parmi les Sauvages dans les forêts du Témiscamingue et de l'Abitibi. On disait même dans la famille, que l'Irlandais - comme l'appelait sa mère - aurait confié son jeune fils à un couple de voisins, à la mort de sa femme, pour suivre une jeune Indienne dans les forêts de Kipawa. Tout ce que ce fils eut jamais obtenu de lui fut ce nom de Kelly, que la grand-mère d'Aimé portait encore à son mariage, comme une tache de naissance qui en faisait une originale parmi l'ensemble des autres familles du village, toutes de souche canadienne-française.

Clémence pouvait très bien imaginer ce sentiment, qu'elle avait elle-même éprouvé, lorsqu'elle était entrée à l'école de l'île Bryson, avec ce nom de Gray que son père lui avait transmis, accroché à son visage de métisse, et qui lui avait valu d'être toujours traitée en étrangère parmi son groupe d'amies de l'époque.

31 - Junior et le Corbeau

À la fin du printemps, particulièrement doux de cette année-là, on vit arriver au camp le rejeton des Porcupine, propriétaires des concessions forestières où les patrons d'Aimé faisaient chantier. Personne ne savait trop à quoi l'on devait cette visite surprise, mais on ne s'étonna pas outre mesure, car on savait « l'héritier » en train de faire ses classes dans les divers chantiers que son père exploitait par l'intermédiaire de *djobbeurs*.

Les ordres du père avaient été formels : qu'on le traite comme n'importe quel employé du chantier. Pour devenir un bon dirigeant, il lui fallait commencer au bas de l'échelle et acquérir une expérience concrète de tous les aspects du métier de forestier, de simple *show boy*⁴⁵, laveur de *bécosses*, jusqu'à contremaître en chef. C'était une idée du père, qui prétendait ainsi initier son fils à la vraie vie, bien différente de ce qu'il pouvait imaginer au pensionnat douillet qu'il fréquentait pendant l'année scolaire.

Cependant, une fois sur place, son véritable statut ne trompait personne. Bien qu'on lui confiât parfois certaines besognes physiquement exigeantes, sa naissance particulière et aussi son handicap physique avaient tôt fait de lui acquérir des privilèges dont personne d'autre ne jouissait sur le chantier. On « ménageait Terry junior-le-fils-du-grand-boss » comme l'enfant gâté de la famille. La sélection naturelle aurait

⁴⁵ Porteur d'eau

habituellement éliminé du métier un bûcheron aussi gringalet et infirme. Qu'à cela ne tienne, on surestimait publiquement ses mérites pour ne pas trop le décevoir, de sorte qu'il se leurrait lui-même sur son propre compte. Il estimait en effet valoir mieux que les autres puisqu'il fournissait un rendement *acceptable* tout en étant physiquement désavantagé.

Clémence éprouvait une répulsion viscérale à son égard. Non pas qu'elle le détestât personnellement, mais le peu qu'on lui avait appris sur l'emprise des Porcupine, qui s'était refermée comme les serres d'un aigle sur sa propre famille, renforçait un instinct profond de méfiance qu'elle ne pouvait réprimer dès qu'elle le voyait tourner autour d'elle.

Ce qu'il ne se gênait pas pour faire, toujours à fouiner autour des chaudrons, sous prétexte d'un « petit creux » en matinée, en après-midi ou alors en soirée, mais en profitant à chaque fois pour tenter de tourner autour des jupes de la seule femme du chantier.

Clémence ne l'attirait pas particulièrement. Sa beauté n'avait pas l'éclat retentissant des starlettes d'Hollywood qu'il avait épinglées aux murs de sa chambre, pour le plus grand ébahissement des autres hommes du chantier. Elle était comme un lac profond et calme, dans lequel il faut plonger tout entier pour en boire l'insondable mystère. Terry souhaitait la séduire par une sorte de défi dont il espérait sortir vainqueur aux yeux des matamores du camp. Or la chose s'avérait particulièrement difficile pour lui.

De quelques années son aînée, Clémence ne l'avait guère côtoyé sur l'île et elle avait ainsi toujours pu mettre une bonne distance entre eux. Elle l'avait perdu de vue depuis son départ

pour le pensionnat et n'aurait jamais imaginé qu'il rebondirait ainsi dans sa vie, venant de nulle part. Dans ces circonstances particulières, où il se permettait de jouer les petits patrons avec elle, il ne lui était plus aussi facile de l'éloigner que du temps de son enfance. Elle aurait bien laissé son emploi pour ne plus l'avoir dans les pattes. Mais elle aurait ainsi perdu la compagnie d'Aimé, dont elle ne voulait plus désormais se passer.

Aimé de son côté n'avait rien remarqué du petit manège de Terry, tout occupé qu'il était à paraître un bon contremaître aux yeux du futur magnat de la forêt. Pas plus que ce dernier n'avait, non plus, su deviner les penchants d'Aimé envers Clémence.

Un jour que la fille de Jack, profitant de quelques heures de repos entre deux corvées à la cuisine, se promenait dans un sentier au bout duquel elle croyait pouvoir tomber « par hasard » sur Aimé, Terry la suivit, en cachette et de loin, pendant un bon moment. Arrivée au bout du sentier conduisant à de nouveaux territoires de coupe, elle fut bien déçue en constatant qu'Aimé n'y était pas. Il lui avait pourtant mentionné qu'il travaillerait dans ce secteur pendant les quelques jours à venir. Il avait dû être appelé pour une besogne urgente ailleurs. Elle ne l'avait pas prévenu de sa visite, espérant surprendre une réaction de joyeuse surprise sur son visage au moment où elle apparaîtrait devant lui... Tant pis, ce serait pour une autre fois.

Rebroussant chemin, elle n'avait pas fait trois cents pas en direction du camp lorsqu'elle tomba inopinément sur Terry. Le pauvre avait été pris de court en la voyant faire si rapidement volte-face, et il n'avait pas été en mesure, avec sa jambe maladroite, de se camoufler assez bien pour ne pas se laisser repérer.

Clémence poussa un petit cri de surprise en l'apercevant sautiller sur son unique bonne jambe pour tenter de gagner un buisson où se cacher. Elle aurait pu prendre la fuite et le distancer rapidement, mais la surprise tout autant que la frayeur la clouèrent sur place. Terry, se sachant démasqué, n'avait plus que quelques secondes pour passer à l'action avant qu'elle ne retrouve ses moyens. Débouchant brusquement dans le sentier, il lui attrapa le bras, juste au moment où elle s'élançait pour lui échapper.

- Arrête, Clémence ! Pourquoi me fuis-tu sans arrêt ? Je ne te veux aucun mal. Souviens-toi, lorsque nous étions enfants sur l'île des Ménard⁴⁶, nous avons joué ensemble et tu n'avais pas peur de moi à cette époque.

- Je n'ai pas peur de toi, espèce de petit fanfaron ! Tu n'as même pas le nombril sec et tu veux faire l'homme devant les autres ! C'est ridicule. Même pas drôle ! Arrête de me tourner autour comme un jeune coq en chaleur ! Si tu as oublié qui tu étais, moi, en tout cas, je ne l'ai pas oublié !

Terry fut un peu décontenancé par sa fougueuse assurance.

- Bah ! C'est de l'histoire ancienne ces chicanes de famille ! C'est fini tout ça maintenant. La preuve : tu travailles pour nous aujourd'hui.

- Je ne travaille pas pour vous, mais pour monsieur Lépine, le *djobbeur*. Lorsque je me suis engagée, je ne savais pas qu'il *contractait* pour vous autres. Si j'avais su, je n'aurais jamais

⁴⁶ C'est ainsi que les habitants de Ville-Marie avaient pris l'habitude d'appeler l'île-du-Collège (île Bryson à l'époque).

accepté ce travail. Et surtout, si j'avais su qu'un jour un Porcupine viendrait fourrer son nez dans mes affaires, je me serais sauvée à mille milles d'ici !

- Oh ! là là ! Tu montes vite sur tes grands chevaux ! Moi non plus je ne savais pas que je tomberais sur toi en venant ici. Je ne suis pas en train de te persécuter quand même ! C'est mon père, ce vieux fou, qui me force à gaspiller ainsi mes étés et ma jeunesse dans ces maudits chantiers. Pas besoin d'avoir été bûcheron pour se lancer dans les affaires aujourd'hui. J'attends juste d'avoir atteint ma majorité pour échapper aux grimaces du vieux singe !

Comme il le prévoyait, Clémence fut étonnée et un peu soulagée de l'entendre parler ainsi de son père. Elle leva le regard vers lui comme pour s'assurer qu'il disait bien la vérité. Il en profita pour enchaîner, en s'essayant à lui prendre doucement la main.

- Écoute Clémence, c'est le hasard qui nous a fait nous rencontrer ici. Ce n'est pas pour rien que c'est arrivé. Profitons-en pour nous amuser pendant que nous sommes jeunes et libres et que personne se met de travers dans notre chemin.

- Es-tu devenu fou Porcupine ? Nous amuser ? Comment oses-tu me faire pareille proposition ? Une seule chose pourrait m'amuser et c'est que tu disparaisses de ma vie à jamais. Et pour commencer, tu vas te tasser de mon chemin !

Clémence retrouvait assez de fougue et d'énergie pour lui résister et, le repoussant avec violence pour lui faire perdre l'équilibre, elle allait s'enfuir.

Mais lui, réagissant avec une vitesse surprenante pour un être ordinairement peu agile, se releva promptement et lui attrapa un mollet juste avant qu'elle ne s'envole. En trébuchant, elle se frappa la tête sur un billot. Le choc fut rude mais ne la blessa que légèrement. Suffisamment cependant pour qu'elle mette plusieurs minutes avant de reprendre ses esprits.

La vue de ce jeune corps inerte et momentanément à sa merci fouetta la convoitise de Terry qui voulut se jeter sur elle pour l'embrasser. C'est alors qu'une ombre gigantesque, venue on ne sait d'où, s'interposa entre eux, dissimulant l'image de Clémence aux yeux de Terry. Levant les yeux vers le ciel, il cherchait quel nuage inusité avait ainsi pu faire la nuit en plein jour autour d'eux. C'est ce moment que choisit un noir corbeau pour s'échapper avec fracas de cette ombre, comme s'il y avait été perché depuis toujours. Avant d'être revenu de sa surprise, Terry ne put que le voir disparaître dans la forêt plus sombre que jamais auparavant.

Terry, qui ne croyait ni à Dieu ni à diable, fut tellement impressionné par cette apparition qu'il se releva pour vérifier ce qui se passait tout autour de lui. Il fit un rapide tour d'horizon, ne vit personne, et lorsque ses yeux se reportèrent à l'endroit où gisait Clémence, il constata que l'ombre avait disparu et que la jeune fille commençait à bouger et à frotter son crâne douloureux.

Sous le coup de l'étonnement, il avait rapidement perdu son appétit pour le corps de la jeune fille. Pris de remords, il se pencha sur elle pour l'aider à se relever. Mais Clémence le regardait épouvantée par la métamorphose qu'il avait subie. Son visage n'était plus que la mâchoire ouverte d'un énorme porc-épic, prête à se refermer sur elle. Son corps s'était hérissé

de piquants acérés qui allaient la transpercer au moindre contact.

Effrayée, elle laissa échapper un cri de terreur qui résonna jusqu'aux confins de la forêt. Un grand corbeau approcha à la rescousse et se mit aussitôt à attaquer Porc-épic du bec et des griffes. Puis tout s'embrouilla et Clémence sombra.

Lorsqu'elle s'éveilla quelques minutes plus tard, Aimé était à ses côtés, penché au-dessus d'elle et lui lavant le visage avec un peu d'eau. Dès qu'elle put distinguer son visage à travers sa vision brumeuse, elle lui adressa un large sourire, persuadée qu'ils s'étaient retrouvés tous les deux ensemble au paradis pour l'éternité. Aimé lui parla doucement pour la ramener sur terre.

- Clémence, c'est moi. N'aie pas peur. Tout est fini maintenant. Tu es hors de danger.

Clémence se redressa péniblement sur son siège, s'appuyant sur l'épaule d'Aimé, tout remué par ce geste de tendresse. Clémence, en rouvrant les yeux, aperçut alors le corps immobile de Terry à ses côtés. Elle eut un mouvement d'effroi et voulut crier à nouveau. Aimé étouffa son cri de ses mains.

- Il ne faut plus avoir peur de lui Clémence. Il ne te fera plus jamais mal. C'est fini maintenant.

- Tu l'as... Tu l'as tué, Aimé ?

- J'en ai bien peur. Je ne voulais que l'assommer, mais il m'a l'air aussi faible qu'un poulet. Un tout petit coup sec sur le nez et il en crève. C'est trop bête.

Un petit filet de sang à demi coagulé coulait du nez de Porcupine et c'était là tout ce qui semblait vivant de lui.

- Viens maintenant, nous devons fuir d'ici avant qu'ils nous retrouvent.

- Mais pourquoi ? Nous n'avons rien à nous reprocher. C'est lui qui... qui... Clémence ne pouvait achever.

- Il t'a violée le salaud, hein ? Je suis arrivé trop tard ?

- Non, non. Il ne s'est rien passé de grave. Du moins je crois. Il voulait juste m'embrasser de force je crois. Je me suis débattue. Je suis tombée contre un arbre, me suis assommée. Puis tout est devenu noir. Il ... Il s'est transformé en une bête... pleine de piquants, un porc-épic et voulait me dévorer, comme si j'étais un arbre ou je ne sais quoi. Puis tu es arrivé, je ne sais pas comment.

- Un corbeau s'est mis à s'égosiller près de moi. Puis j'ai entendu ton cri et ... c'était comme si j'avais des ailes... Sans trop savoir comment, je me suis retrouvé ici, presque instantanément. Quand j'ai aperçu Porcupine penché sur toi, qui criait de terreur, je n'ai pas hésité une seconde à le frapper avec le premier bout de bois sous la main... Vite, il faut se cacher maintenant !

La prenant dans ses bras, Aimé transporta Clémence jusqu'à sa camionnette stationnée à quelques centaines de mètres sur un autre chantier. Ils s'enfuirent en trombe vers le camp principal où ils avertirent le cuisinier qu'un accident était arrivé au fils Porcupine et qu'il fallait aller lui porter secours de toute urgence.

Puis ils filèrent droit devant eux, n'importe où pourvu que ce soit le plus loin possible de ce chantier. En chemin, Clémence reprit peu à peu ses esprits. Pourquoi craindre ainsi la Justice ?

Après tout ils étaient deux à pouvoir témoigner contre un mort. Ils pouvaient invoquer quelque chose comme la légitime défense. Avec un bon avocat, ça devait pouvoir s'arranger.

- Pauvre toi ! On dirait que tu ne connais pas encore bien les Porcupine. Tu oublies leur soif de vengeance depuis tant d'années. Ils mettront le paquet pour se payer les meilleurs avocats du pays et nous faire condamner pour meurtre... Mais j'y pense, en réalité, tu n'as rien à craindre. C'est moi qui l'ai tué. Toi, tu n'as été qu'une victime innocente dans tout ça. Je vais te déposer à Ville-Marie et tu iras tout expliquer à la police. J'irai seul me cacher en forêt. Je vais leur donner du fil à retordre avant qu'ils m'attrapent !

- Non Aimé, je ne te laisserai jamais t'enfuir tout seul ainsi dans le bois. Je mourrai d'inquiétude. S'il faut se sauver là-bas, on ira ensemble. Tu sais, dans mon enfance, j'ai longtemps vécu au fond des bois avec ma famille, et cette vie-là ne me fait pas peur.

- Tiens, mais c'est une idée ça. Pourquoi ne pas aller se cacher sur les terres de ta famille dans l'Ostaboningué ? On aura bien du mal à nous attraper là-bas. Et ta parenté pourra nous aider. Ils connaissent bien le territoire.

- C'est aussi ce que je pense. C'est probablement là que nous avons le plus de chances de nous en tirer. Même si mon père... Sans l'aide de personne, nous ne pourrions survivre longtemps comme des bêtes poursuivies par les chasseurs...

32 – L’ombre prend vie sur l’Ostaboninque

Quelques jours plus tard, Clémence et Aimé étaient installés dans la vieille cabane de Jack sur l’Ostaboninque, grâce aux bons soins d’Andrew et de ce qu’il restait de famille à Clémence parmi les Ramsay. Là-bas, la vie s’écoulait douce et paisible, s’avançant langoureusement vers l’été, comme un fruit qui germe à l’abri des revers du climat. Pourtant, leur âme était tourmentée et leur esprit constamment aux aguets, car les jeunes fugitifs savaient que la moindre erreur pourrait leur être fatale. Ils vivaient en sursis, chaque minute pouvant être la dernière.

Dans ces conditions, ils n’avaient plus rien à perdre et donnèrent libre cours à la passion amoureuse qui les dévorait. Ce furent de merveilleux moments de tendresse, des oasis d’abondance et de paix dans la parcimonie des joies qui peuvent encore habiter une vie qui se sait parvenue à sa fin. Chaque nuit, ils passaient ensemble de longs moments à veiller près du feu dehors, interrogeant le ciel, écoutant le chant nocturne des huards et la réponse silencieuse des étoiles.

La belle saison cependant se consumait rapidement et la chaleur des nuits d’été fit place à la fraîcheur de celles de l’automne. Les voiliers d’outardes passèrent au-dessus de leur tête, leur criant de prendre garde à l’hiver qui approchait et de chercher un refuge plus confortable avant qu’il soit trop tard. Clémence était enceinte et Aimé aurait préféré qu’ils sortent du bois pour l’hiver. Mais Clémence, qui n’avait jamais été si heureuse depuis longtemps, ne voulait pas quitter ces lieux où elle retrouvait

l'innocence de ses joies d'enfant. D'ailleurs sa mère avait accouché d'elle dans cette même cabane, avec la seule aide de Jack et de Prudence, et elle désirait que son enfant y naisse à son tour et, si possible, y grandisse.

Andrew leur fit parvenir une cargaison de provisions à la fin d'octobre ainsi qu'un petit mot contenant les dernières nouvelles au sujet de leur mésaventure. La tournure des événements était bien différente de ce qu'ils avaient imaginé.

Finalement, le porc-épic Junior n'était pas mort, plus coriace qu'il n'y paraissait à première vue. On lui avait porté secours après qu'Aimé eut averti le camp de sa condition précaire et ainsi on avait réussi à le rattraper, non sans mal. Aujourd'hui, il était relativement bien portant, mais sa mémoire était restée affectée. Il y avait de grands trous dans ses souvenirs récents, notamment les derniers moments passés auprès de Clémence. Ses explications laissaient tout le monde incrédule. Il parlait d'un nuage dans ses yeux effaçant toute réalité autour de lui. Dans ces conditions, il était difficile de porter une accusation précise contre les deux fugitifs, mais on les recherchait activement comme témoins importants pour faire la lumière dans cette affaire.

Malgré le soulagement ressenti, tout cela ne réussit pas à convaincre Clémence de s'approcher un peu plus près de la civilisation. Aimé se résigna, à contrecœur, à ce qu'ils passent l'hiver dans le haut Ostaboningué. Il redoutait d'avoir à y assurer leur survie pendant les grands froids de l'hiver. Une fois la glace prise sur le lac, fin novembre, leur seule issue praticable vers le reste du monde venait d'être scellée pour de longs mois à venir.

Effectivement, la santé de Clémence ne tarda pas à se détériorer. Avec l'état avancé de sa grossesse, elle ne pouvait presque plus mettre le nez dehors, à peine capable de bouger en raquettes dans la neige de janvier et février. Aimé s'acharnait, d'une noirceur à l'autre, à leur trouver de quoi manger, mais ils devaient souvent se contenter de *bannick* et d'un peu de bouillon préparé avec les restes des quelques lièvres attrapés au collet. De temps à autre, une perdrix fauchée en plein vol venait rompre la monotonie du menu. Il aurait fallu abattre un orignal, à la fin de l'automne ou du moins quelques castors pour arriver à subsister convenablement, mais Aimé jouait de malchance et l'abondance n'était plus ce qu'elle avait été du temps de Jack et de Harry.

Clémence s'affaiblissait à vue d'œil et, bien qu'elle essayât le plus possible de n'en laisser rien paraître, son état devenait critique. D'autant plus que l'accouchement prochain n'allait pas faciliter les choses. Aimé n'osait s'aventurer à plus de quelques heures du camp pour ne pas la laisser seule trop longtemps, diminuant ainsi ses chances de rapporter la venaison qui aurait pu l'aider à se rétablir. Lui-même s'épuisait dans ces courses folles en raquettes et il espérait qu'avant la fin mars, après les premiers dégels, une bonne *croûte* allait pouvoir se former sur la neige, afin de lui faciliter les déplacements.

Un jour qu'il revenait d'une brève visite à ses collets -toujours vides depuis quelque temps- posés aux alentours du camp, il constata, en ouvrant la porte, que le travail de sa femme avait débuté et que l'accouchement serait imminent.

Il fut long et pénible, comme le sont souvent les premiers accouchements des jeunes mères, et Clémence perdit beaucoup de sang. Finalement, après toute cette sueur et ces souffrances,

leur enfant lança son premier cri vers la chaleur et la lumière. Clémence avait retrouvé la joie et la sérénité. Son visage, pâle comme la mort, avait un sourire d'éternité, le petit blotti contre son sein.

Aimé resta là un bon moment à les contempler, oubliant la situation précaire où ils se trouvaient. Puis il coupa le cordon ombilical, à l'aide d'une lame chauffée dans la flamme du poêle.

Clémence saignait encore, mais l'hémorragie semblait se résorber lentement. La vue du bébé et de la famille qu'ils formaient maintenant tous les trois semblait raffermir son cœur et stopper l'exode du sang dans ses veines.

- On l'appellera Jackie, si tu veux bien Aimé. Il ressemble trop à mon père.

Toutes les émotions qu'ils avaient vécues depuis un an trouvaient leur exutoire et Aimé, comme le bébé, pleurait maintenant sans retenue, alors qu'il allait devoir porter le plus lourd fardeau de sa vie. Clémence le calma en couchant son époux sur son ventre, se saisissant de sa main pour caresser doucement leur enfant. Aimé faisait au-dedans de lui une prière secrète : Dieu tout-puissant, sauvez-les ! Leur vie contre la mienne, s'il le faut !

Après quelques jours passés dans la crainte et l'incertitude, la santé de Clémence commença à se stabiliser. Aimé, qui n'osait s'éloigner à plus de cent mètres de la cabane, pouvait espérer reprendre la pêche et la chasse dans les environs. Mais le pré-printemps est la saison de la famine en pays anichinabe et on commença à manquer sérieusement de viande fraîche, juste au moment où on en aurait eu le plus besoin.

Clémence cessa bientôt de prendre du mieux. Son corps anémique se vidant de ses dernières réserves pour l'allaitement. Aimé, désespéré, s'attaquait à tout ce qui bougeait : pies, écureuils et même les mésanges, fidèles compagnons de tout l'hiver, pour arriver à nourrir les siens. Lui-même ne mangeait plus, gardant tout pour la jeune mère.

Clémence s'en aperçut et le lui reprocha.

- C'est toi l'homme et tu dois manger d'abord. Car nous dépendons tous de toi pour notre survie. Si jamais tu faiblissais, qui nous nourrira ? Mange et reprends des forces. Après cela, tu iras courir l'orignal. Dieu nous en enverra un tout près, je le sens. Ma mère m'a appris à avoir confiance aux animaux. Ils viennent s'offrir aux Indiens à la pointe extrême de notre famine.

Aimé lui obéit et, au bout de quelques jours, il se sentit prêt pour la chasse. Il prit son fusil -le propre fusil de Jack, qu'Andrew lui avait donné- ses munitions et entassa tout ce qui était nécessaire à sa survie sur le long tobagganne, emprunté au camp de trappe d'Andrew. Il serait de retour dans deux jours tout au plus, peut-être même avant si la chance mettait un orignal sur son chemin.

- Ce n'est pas la chance, c'est ma maman là-haut qui le fera.

Il sortit et marcha kilomètre après kilomètre, vers le secteur que lui avaient conseillé les amis d'Andrew avant leur départ en octobre. C'était, sur un haut plateau, une sorte de sanctuaire pour les *ravages* des élans d'Amérique.

Dès qu'il eut atteint ces hauteurs, il tomba rapidement sur des traces récentes et, laissant là son tobagganne, se mit à les suivre

en courant. Mais ce faisant, il n'arrivait qu'à rabattre le troupeau devant lui. Les vieux mâles expérimentés s'amusaient à le faire tourner en rond autour d'un rayon d'environ un kilomètre de longueur.

Les heures, puis le jour passèrent, sans qu'il eut vraiment une bête à portée de fusil, malgré leur proximité évidente. Finalement, au beau matin, complètement épuisé, il s'effondra ; au sol, sombrant dans un sommeil profond.

Dans son rêve, il vit apparaître une bête gigantesque, comme il n'en avait jamais vue auparavant et qui le regardait doucement, prête à sacrifier sa vie pour sauver celle du chasseur.

La morsure du froid à ses extrémités le tira de sa léthargie et il se réveilla en sursaut. Ouvrant les yeux, il vit une femelle et son faon l'observant immobiles à faible distance. Remerciant l'originale pour sa Clémence, il saisit sa carabine à ses côtés et fit feu.

Pendant ce temps, la jeune mère seule au camp se morfondait d'inquiétude. Il y avait plus de deux jours écoulés depuis le départ d'Aimé. Un malheur pouvait facilement lui arriver, peu expérimenté qu'il était à la dure vie des trappeurs et des chasseurs. Elle emmaillota son jeune fils dans les fourrures qui leur servaient de couverture la nuit, le ficela dans un sac qu'elle balança sur son dos, à la manière des femmes indiennes. Puis elle partit à la recherche de son mari, dont on pouvait encore distinguer les traces dans la neige pourrie de ce début d'avril.

Il lui fallut peu de temps pour se rendre compte qu'elle ne pourrait aller bien loin ainsi, ses maigres forces l'abandonnant complètement. Elle dut se résoudre à faire demi-tour, ayant vraiment trop présumé de ses capacités et, à quelques trois

cents mètres du camp, elle décida de s'étendre un peu dans la neige pour se reposer.

Sa respiration haletante et son pouls rapide l'avertirent qu'elle avait dépassé la limite de ce qu'elle pouvait demander à son corps. L'enfant dormait paisiblement dans son abri douillet, qu'elle coucha sur son ventre. Elle ferma les yeux et s'endormit à son tour sous la caresse timide du soleil d'avril.

L'ombre descendit alors vers elle, planant et décrivant de larges cercles dans le ciel, puis la recouvrit complètement. Les étoiles apparurent devant ses yeux et elle leur tendit les bras comme un enfant appelant sa mère. Jack et Joséphine se détachèrent de la toile du ciel pour voler vers elle et se percher à ses côtés. Elle sentait la douce chaleur de leur présence immobile réchauffer son bébé. Cette chaleur aspirait sa vie et la libérait de son corps devenu trop faible pour l'héberger plus longtemps. Elle allait enfin les rejoindre au pays des oiseaux du ciel et veiller de loin sur le destin de son fils et d'Aimé.

Joséphine se rapprocha davantage de l'enfant et le réveilla d'une caresse de l'aile. Il se mit aussitôt à hurler, de frayeur, de froid et de solitude.

- Réveille-toi, Clémence ! Il n'est pas encore temps pour toi de venir nous rejoindre. Ton fils a encore besoin de toi pour quelques instants. Ce soir lorsque les étoiles brilleront au-dessus de ta tête, tu auras des ailes et nous viendrons te chercher.

L'ombre revint alors couvrir ses yeux et son esprit. Lorsqu'elle s'éveilla, Aimé était au-dessus d'elle, la secouant en pleurant, tout en tenant l'enfant dans ses bras. Elle lui fit un large sourire, qui fit disparaître les traits de panique et de révolte sur le visage d'Aimé.

Arrivés tous les trois dans la cabane, il lui fit part du succès de sa chasse, trop excité pour remarquer l'état de faiblesse dans lequel se tenait Clémence.

- J'en ai tué deux, Clémence ! C'est incroyable. Nous aurons enfin de la viande pour passer tout le printemps et une partie de l'été. Nos problèmes sont finis. Tu avais raison, il fallait faire confiance aux manitous. Ils ne nous laisseront pas tomber si nous sommes dans le besoin.

Il s'empressa alors de faire cuire un peu de foie, encore sanguinolent, et de préparer une sorte de bouillon pour l'agrémenter. Clémence souriait, mais ses yeux éteints n'arrivaient pas à se rallumer entièrement.

Elle goûta un peu de viande et fit mine de s'en délecter. Elle termina son morceau pour ne pas trop décevoir Aimé.

- Aimé, si jamais... si jamais, je vous laissais seuls ici, toi et Jackie, promets-moi d'emmener l'enfant à Véronique. Elle saura quoi faire pour lui. Fais-lui confiance, je t'en supplie...

- T'en fais pas. Mais pourquoi parler comme ça ? On s'en sortira maintenant. Y a pas de raison. Ne te laisse pas aller. Ma vie n'aurait plus de sens si tu partais. Je t'en supplie...

Clémence lui serra les mains et enfouit sa tête sous les couvertures pour cacher ses larmes.

- Tu as raison Aimé. Ce n'est qu'un mauvais moment à passer et on restera ensemble tous les trois. Je te le promets. Pour toute la vie.

Le soir venu, les oiseaux de l'ombre étaient au rendez-vous et vinrent se poser près de Clémence. Ils la prirent doucement sous

leurs ailes, l'emportèrent avec eux, et la lâchèrent dans le ciel où elle se mit à planer par elle-même, ajoutant une étoile de plus dans le chemin des étoiles...

Tôt le matin, Aimé fut éveillé par les cris du bébé qui se pressait contre le corps froid et sans vie de sa mère.

33 – Émile et ses ancêtres

Aimé crut devenir fou de douleur pendant les jours qui suivirent. Mais l'urgence d'assurer la survie du bébé l'obligea à chasser les idées noires qui hantaient son cerveau. L'enfant hurlait de faim et la seule nourriture à portée de main c'était la viande d'orignal rapportée de sa dernière grande chasse. Le bébé allait mourir d'inanition dans l'abondance !

Heureusement, le dégel avait été hâtif ce printemps-là et Aimé, rassemblant son peu de bagage dans le canot, y compris le maigre corps de Clémence enroulé dans des bandelettes de drap, s'élança sur les eaux tranquilles du lac Ostaboningué. Partout autour de lui, la vie jaillissait à nouveau, exubérante, majestueuse, sûre de son triomphe. Mais lui savait maintenant à quel prix.

Pagayant avec l'énergie du désespoir, il ne mit qu'une journée pour atteindre la rivière Ostaboningué, dans laquelle il s'engagea jusqu'à Jawbone's Point, où il sema la consternation générale en exposant le corps de Clémence aux côtés de son bébé à demi-mort de faim.

Les femmes du village prirent immédiatement en charge le petit Jackie et réussirent à le tirer d'affaire en quelques jours. Il souriait de satisfaction en découvrant le monde tout neuf à ses yeux.

Une fois l'enfant remis sur pied, la décision d'Aimé était prise. Il confierait Jackie à Véronique et irait ensuite se livrer à la police. Andrew tenta de l'en dissuader, faisant valoir que la mort de

Clémence paraîtrait suspecte et risquerait d'aggraver son cas devant les tribunaux. Mais Aimé, déjà cloué au sol par le désespoir, n'y vit qu'un argument de plus pour soulager sa culpabilité. A quoi bon la liberté si ceux qu'on aime doivent en payer le prix ? Le train du bonheur n'aurait qu'une gare pour Aimé, et son arrêt était définitif.

On alla déposer Clémence au cimetière de famille sur l'île du mont Nikik, déjà un peu à l'étroit parmi les siens. Andrew accompagna Aimé et Jackie jusque chez Véronique à Ville-Marie. Cette dernière, sans nouvelles de Clémence depuis près d'une année, poussa un cri de joie en voyant débarquer les trois visiteurs chez elle. Les larmes de bonheur se changèrent en larmes d'amertume lorsqu'on la mit au courant du drame ayant frappé la jeune famille. Son cœur commença à boiter et elle crut même s'évanouir, tellement le chagrin lui obscurcissait le cerveau.

En la voyant dans tous ses états, Aimé revivait tous les tourments qu'il avait connus lorsqu'il serrait dans ses bras le corps inerte de Clémence, au fond de leur cabane près de la Rivière-aux-Cerises. Ce fut lui qui s'effondra au sol.

Mais Véronique, puisant ce qu'il faut de courage dans le souvenir des malheurs qui avaient desséché sa propre jeunesse, prit l'enfant dans ses bras et murmura :

- Pauvre petit ! J'avais pourtant juré de prendre tellement soin de ta mère qu'elle serait à l'abri de tout malheur, du moins pendant sa jeunesse. Je crois bien que j'ai perdu mon pari. Mais, avec toi, la vie me donne une seconde chance !

Aimé comprit alors jusqu'à quel point Clémence avait vu juste en lui suggérant de confier leur enfant à Véronique.

Quelques mois plus tard, Aimé subissait son procès. Bien que les Porcupine ne puissent alléguer de motif pour son agression contre Terry, la disparition de Clémence, tel que l'avait prévu Andrew, contribua à désarmer la défense. La douleur et le remords ayant enlevé tous ses moyens à Aimé, celui-ci demeura muet pendant les audiences. Juges et jurés, rendus soupçonneux par les circonstances présumées entourant la mort de Clémence, furent impitoyables et il fut condamné à dix années de prison, dans un pénitencier fédéral du sud de l'Ontario. On fut sans nouvelles de lui par la suite.

Véronique sut d'emblée qu'il fallait agir vite si on voulait éviter le transfert de l'enfant dans un centre d'adoption. Pendant tout le temps que dura le procès, elle s'ingénia à faire accélérer les procédures afin de faire adopter Jackie par son neveu, Adrien Chénier, le fils de sa sœur Martine, marié depuis bon nombre d'années mais sans enfants. Ce couple encore jeune, plein de douceur et de générosité, pourrait assurer une enfance heureuse et sans histoire au fils de Clémence. Le père Meilleur, de sa lointaine Baie James, fut mis à contribution et facilita grandement les choses pour convaincre les autorités laïques de laisser au père de cet enfant naturel, pleine responsabilité pour désigner une famille d'adoption pour son fils.

Six mois après la mort de sa mère, le petit Émile Chénier -ainsi que l'avaient rebaptisé les nouveaux parents-de Jackie - dormait paisiblement dans un beau berceau tout neuf, façonné expressément par Alphonse, le frère de Véronique, avec le meilleur bois de l'île, tiré de la réserve personnelle de Frédéric, le père d'Adrien.

Au début, l'enfant semblait agité et nerveux, mais Louise, sa mère adoptive, se montra patiente, alliant un peu de fermeté à

tout ce qu'il faut d'affection pour venir à bout de l'inquiétude qui déjà avait envahi l'esprit de ce jeune poupon.

Émile grandit comme un enfant de l'île, heureux et insouciant de l'avenir. Mais vers l'âge de huit ans, cette jeunesse sans histoires fut perturbée par un nouveau drame. Ses deux parents adoptifs périrent dans un accident d'auto en revenant d'une visite à l'hôpital de Noranda, un soir d'hiver où les routes étaient particulièrement glissantes.

Encore une fois, ce fut Véronique qui se chargea d'assurer l'avenir du Jackie de Clémence. Émile adorait sa grand-mère et il fut bien heureux d'apprendre de la bouche même de Véronique que désormais, il irait habiter chez elle. Refoulant sa peine, il se raccrocha à la vie dans le giron chaleureux de sa grand-mère adoptive, Martine, comme seuls savent le faire les enfants familiers avec le bonheur.

Bien que peu démonstratifs, les grands-parents d'Émile s'étaient bien attachés à lui du temps où il vivait avec leur fils et ils ne se firent pas prier longtemps avant d'accepter de le prendre avec eux. N'ayant plus d'enfants sous leur toit depuis déjà quelques années, ils trouvaient les journées parfois bien longues à se bercer tout l'hiver devant la fenêtre, surveillant en silence les congères de neige jouer avec le temps et la lumière dans ces grands champs balayés par les vents du large.

Émile, malgré son calme docile, leur apportait un souffle de rosée qui redonnait aux choses vieilles et ternes un peu de leur couleur et de leur chaleur d'origine.

Lorsqu'il commença à s'intéresser à son grand cyprès, le géant penché qui dominait tous les autres dans les champs en jachère ayant déjà appartenu à Jack -ce grand-père dont il n'avait jamais

entendu parler- tous se regardèrent songeurs, impressionnés par la force de cet instinct, qui s'était frayé un chemin vers la lumière, malgré l'oubli profond sous lequel on avait cru l'ensevelir.

Alphonse et Véronique, plus perspicaces que les autres, devinaient la force cachée qui couvait chez cet enfant, qui un jour déploierait ses ailes et confondrait tous ceux qui croyaient avoir éteint la lumière de sa race. Alphonse l'initiait discrètement au monde de *l'entre-deux eaux*, celui des passages entre l'esprit des bêtes et celui des hommes, auquel la filiation de Lady était tant redevable.

34 – Un beau mariage

Une quinzaine d'années plus tard, la vie d'Émile se déroulait toujours comme un lac aux eaux calmes, sans que n'émerge au grand jour aucun des habitants de son monde souterrain. Véronique et Alphonse en étaient presque soulagés. Certes, le fait de voir les Porcupine prospérer en toute impunité les ulcérait profondément, mais ils hésitaient à tenter une quelconque action susceptible de réveiller les fantômes des morts endormis, risquant de compromettre la paix du cœur chez Émile.

Lorsque Béatrice parut, les deux anges gardiens sentirent la situation leur échapper. Dans la famille, on redoutait l'attirance d'Émile pour cette jeune fille, pourtant si différente de lui. Véronique craignait qu'il ne se brise les ailes dans une relation houleuse. Elle tentait d'éloigner Béatrice de l'île, l'attirant chez elle à Ville-Marie. Mais elle devait faire preuve de beaucoup de diplomatie pour ne pas heurter les sentiments déjà très profonds d'Émile à son égard. Elle aurait pu aussi éteindre directement les premières flammes de cet amour, en dévoilant les terribles secrets du passé, mais le risque était trop grand de remplacer une tragédie par une autre, pire encore. Elle serait sans doute arrivée à ses fins, par la méthode douce, si un incident imprévu n'était venu brouiller les cartes dans le jeu.

En effet, au cours de l'automne suivant, Béatrice et Émile prirent toute l'assistance par surprise lorsqu'ils annoncèrent, au cours d'une réunion familiale chez Martine, qu'ils allaient se marier à la Noël. C'est que Béatrice attendait un enfant d'Émile.

Véronique, plus que toutes les autres, se sentit désarçonnée par la nouvelle. La petite Béatrice, qu'elle avait cru si réservée, avait donc cédé aux libres mœurs, si fréquentes parmi ceux de cette génération. Pauvre Véronique, elle tombait de bien haut !

Elle croyait avoir suffisamment sondé le cœur de la jeune fille pour s'assurer que son attachement pour Émile ne pouvait être que très modéré, voir passager. Pour Émile, c'était une autre histoire hélas. Il avait pris feu comme une forêt qui a vieilli en conservant tout son bois sec. Il souffrirait probablement beaucoup de cette séparation, mais mieux valait qu'elle arrive tout de suite que plus tard, lorsque les possessions matérielles et les enfants viendraient la compliquer encore bien davantage.

Peut-être Béatrice avait-elle pressentie cette sourde résistance de la famille ? Placer tout le monde devant le fait accompli éliminerait toute forme d'opposition à un projet qu'elle caressait depuis presque les premiers jours de son arrivée sur l'île. Le mariage avec Émile, et surtout enfanter, pourrait peut-être combler ce vide insupportable qu'elle ressentait depuis la mort de sa propre mère. L'entourage de cette famille élargie, miraculeusement retrouvée sur place, lui était devenu plus précieux que tous les biens artificiels et les joies trop brèves qu'elle avait connus dans sa jeunesse d'enfant gâtée.

Elle n'avait pas eu à se donner bien du mal pour séduire Émile, une main tendue dans la nuit. Le reste n'avait été qu'un agréable jeu de paravent. Une fois mariée, Béatrice n'aurait plus à s'inquiéter au sujet de ses chances d'attirer le bonheur. Elle prendrait la mesure de son domaine et en exploiterait toutes les ressources.

Le mariage eut lieu, sans grand débordement d'enthousiasme. Véronique en fut quitte pour cacher ses larmes derrière ce sourire qu'elle avait appris à se composer pour rassurer tout le monde, elle-même y compris.

Les nouveaux mariés s'installèrent chez Martine, pendant le premier hiver. Puis au printemps suivant, Émile mit en branle un chantier pour ériger une maison, modeste mais confortable, tout aux côtés de celle de sa grand-mère, afin de mieux pouvoir veiller sur elle.

Béatrice et sa première fille, née à la saison des veaux nouveaux, purent emménager dans leur petit nid bien à eux dès l'automne suivant. Les mois précédents avaient paru bien longs à Béatrice, malgré qu'elle eût réussi à se faire accepter petit à petit de sa belle-famille, surtout après la naissance de Félicité.

Le deuxième hiver lui parut encore plus long. Le métier de mère à plein temps lui paraissait accaparant. Malgré le doux enivrement qu'il apportait, cela n'arrivait pas cependant à lui faire oublier la monotonie des jours, qui se succédaient toujours pareils à eux-mêmes, au milieu de ce paysage rassurant mais étroit, désormais inévitable.

Dès qu'elle se sut enceinte pour la deuxième fois, elle fut assaillie par la nostalgie. Elle avait peut-être trop espéré de la stabilité extérieure pour agir sur son âme. Ce n'était pas tant les conditions actuelles de son existence qui lui pesaient comme le sentiment de devoir renoncer à tous les autres possibles; son destin lui apparaissant désormais scellé, aussi prévisible que le déroulement des saisons. Elle eut la surprise de découvrir qu'on ne se satisfait pas du repos des passions, en guise de bonheur.

Véronique décelait bien un peu de cela derrière les manières parfois brusques de la jeune fille, lorsque le silence s'étirait pour la peine sous la chaleur de juillet. Émile, tout occupé à développer le potentiel des terres pour satisfaire les goûts pour la modernité chez sa femme, n'y vit que la manifestation d'un tempérament « main de fer,-gant de velours », hérité d'une femme forte telle Élisabeth.

35- Château et châtelains

Béatrice posa bien quelques questions sur le château et ses habitants au début de son arrivée sur l'île. Mais on lui répondit de manière si évasive, qu'elle n'insista pas, se réservant le plaisir de mener sa propre petite enquête plus tard, lorsque les circonstances s'y prêteraient.

Pendant la première année, elle n'eut que peu de contact avec les châtelains et en vint même à oublier leur présence. C'était d'ailleurs là, semble-t-il, le souhait des Porcupine. Ils se montraient peu, et les rares fois où ils le faisaient, c'était de façon presque furtive, le plus souvent pour bâcler prestement une affaire quelconque avec l'un des paysans voisins. La curiosité de Béatrice à leur égard s'émuoussa bien vite après qu'elle eût observé leur politesse plutôt distante envers les insulaires, particulièrement les Ménard.

Jusqu'à ce qu'un jour, au hasard d'une promenade dans le petit bois voisin de la pinède de Jack, elle tombe par hasard sur Terry, le quatrième du nom. Un attroupement de corbeaux attira son regard vers le bosquet alors qu'elle se promenait désœuvrée sur la route déserte en ce dimanche d'été. Les oiseaux volaient en cercles concentriques au-dessus des quelques arbres qui dominaient les buissons environnants. Leur vol tournoyant n'était pas fait de cette habituelle succession de piqués et d'ascensions, par à-coups sur les courants de vents chauds, au moyen desquels ils se pourchassent, en se houspillant mutuellement.

Cette fois, ils tournaient d'une manière régulière et insistante, comme s'il y avait eu au sol une pâture intéressante, mais encore trop vigoureuse pour s'en approcher. Mais c'était d'abord leurs cris qui lui avaient fait jeter un coup d'œil dans leur direction. Les corbeaux ont un registre de voix très varié et un répertoire saisissant. Mais cet après-midi-là, ils semblaient faire entendre des râles étouffés, lugubres, apparentés à la plainte d'un enfant blessé. Elle s'arrêta pour les observer un moment, puis sa curiosité la conduisit jusqu'au bosquet, par le petit sentier presque invisible qui y menait à partir de la route.

Comme elle approchait les premiers buissons, elle entendit un craquement de branches qui révélait la présence d'un animal quelconque. Ce fut bientôt un froissement rapide de buissons qui approchait dans sa direction. Elle n'eut que le temps de s'écarter un peu du sentier qu'un gros chien noir faisait irruption en aboyant vigoureusement sous son nez.

La bête lui paraissait menaçante, avec sa gueule béante et ses crocs luisants sous les babines retroussées. Elle fut soulagée d'entendre ensuite un commandement ferme, obligeant le chien à se calmer. Elle distingua bientôt la silhouette d'un homme qui s'approchait, en enjambant maladroitement les racines qui serpentaient le fond du sentier. L'homme s'arrêta subitement, surpris de trouver une jeune femme, plutôt qu'une perdrix, au bout du museau de son chien.

- Bonjour mademoiselle. N'ayez pas peur de Princesse. Elle ne vous touchera pas. Vous lui avez fait peur et c'est pour ça qu'elle jappe. Princesse, *come here* !

À cet accent et à ce ton de voix, Béatrice devina que l'homme devait faire partie de la famille des châtelains qui régnaient sur

le bout occidental de l'île. Le docile labrador alla rejoindre son maître, tête basse et fouettant l'air de sa queue.

- Vous venez du château des Porcupine j'imagine...

L'homme, un peu mal à l'aise de la question, enleva sa casquette comme s'il voulait machinalement se gratter la tête.

- Oui.. Euh... Je passais par là pour... mieux examiner ces arbres... Des pins, je crois. Il y a longtemps que ma famille veut acheter ce morceau de terre qui appartient à des Indiens, aujourd'hui disparus. Pourtant, quelqu'un en paie les taxes municipales chaque année.

- Oui, je sais. Il s'agit de ma grand-tante. Elle est très attachée à cet endroit.

- Votre tante ! Excusez-moi, je ne vous ai pas reconnue. Vous êtes la fille d'un des Ménard ?

- C'est à peu près ça... Mais je ne suis sur l'île que depuis quelques années.

Ils passèrent un moment à l'orée du boisé, à poursuivre les présentations, ce qui permit à Béatrice de vérifier qu'il s'agissait bien là du fils Porcupine. Bien planté sur ses deux jambes et vêtu à peu près comme l'un des cultivateurs de l'entourage, il lui parut plus sympathique et plus facile d'approche que ce qu'elle avait retenu de la description déjà faite par Véronique. Lui aussi de son côté fut agréablement surpris de constater que les traits un peu rustauds des ancêtres Ménard avaient fini par s'adoucir chez elle, avec le brassage des générations.

Apprenant qu'elle n'avait jamais visité son domaine, il s'empressa de l'inviter à faire la tournée des lieux. Sa curiosité

affamée depuis trop longtemps l'empêcha de décliner cette offre.

Chemin faisant, ils poursuivirent leur conversation, tout étonnés de se découvrir mutuellement, après des générations de vendetta au sein de leurs familles respectives. Elle apprit que Terry travaillait comme ingénieur forestier pour une grosse multinationale dans les pâtes et papiers, où il prenait de l'expérience dans les méthodes de coupe forestière *modernes*, avec force machines tentaculaires, inventées par le génie guerrier américain pour moissonner les arbres, comme on ferait d'un champ de blé. Plus tard, il prendrait la relève de son père, sur les concessions que la famille possédait toujours dans les forêts du Témiscamingue.

Béatrice fut moins impressionnée par ses leçons sur les techniques de récolte forestière que par la visite du château, qu'elle fit en sa compagnie. Jamais elle n'aurait imaginé pareille élégance à quelques arpents des résidences confortables, mais toutes simples, du commun des insulaires.

Le château n'était pas en soi très luxueux et on lui avait conservé sa vocation de villa champêtre pour laquelle il avait été conçu. Le lac majestueux, roulant ses eaux profondes le long des rives escarpées de la côte ontarienne, demeurait toujours le premier centre d'intérêt et les lignes basses et sobres de l'architecture permettaient de bien le souligner.

Mais dès qu'on mettait les pieds dans le domaine, on se sentait transporté ailleurs, tellement il était évident ici que l'argent n'avait pas manqué aux constructeurs, créant la troublante illusion que la vie pouvait être facile.

Béatrice céda rapidement à ce vertige qui enivre les petits bourgeois dès qu'ils peuvent s'asseoir aux premières loges dans le monde des vrais riches. Elle imagina sans peine la venue d'une châtelaine en ces lieux, entourée de ses serviteurs et de ses meubles médiévaux, faisant de sa vie un éloge à l'insouciance éclairée que seule l'aisance financière peut permettre.

Terry IV ne s'était pas trompé en misant sur les attraits du château pour éblouir la jeune fille. Mais il sentait chez elle une sorte de réserve dans l'enthousiasme qui lui était profondément sympathique. Il prit cela pour de la timidité, lui-même souffrant d'un manque de confiance en soi, que son père lui reprochait très souvent d'ailleurs.

- Ne vous laissez pas trop impressionner par ces vieilles choses. Ce n'est plus beaucoup à la mode aujourd'hui... glissa-t-il.

Mais Béatrice n'était pas tout à fait aussi naïve qu'il le supposait. Sa jeunesse tout entière avait déjà trempé dans le confort tout-à-l'électricité. Ce qu'elle découvrait ici était toutefois différent. Ce n'était pas tant le bien-être physique qu'on avait recherché lors de la construction, mais la beauté dans les formes et les matériaux ; une sorte d'effort, de recherche gratuite qui rejoignait celle d'un artiste. Elle caressait du bout des doigts les grosses pierres plates qui menaient à la rive et au milieu desquelles on avait planté une roseraie.

- Mais qui a fait bâtir le château ? Un de vos ancêtres, je suppose ?

- Non, pas vraiment. Un industriel de Pittsburgh et sa femme, au début du siècle. Des excentriques je crois, pour l'époque. Ils ne l'ont pas beaucoup habité. Une histoire un peu triste, m'a-t-on

dit. Lorsque mon grand-père l'a acheté, tout cela s'en allait à l'abandon depuis quelques années. Il a consacré une petite fortune à le rafistoler et à y faire installer les commodités modernes : électricité, eau courante, téléphone, plomberie, etc. Ces vieilles bâtisses n'avaient pas été conçues pour recevoir toute cette quincaillerie. Et même cela, il faudrait le refaire pour l'adapter aux perfectionnements d'aujourd'hui.

- Et pourtant, c'est ce qui fait son charme, d'appartenir à une autre époque.

- Ce n'est pas vous qui vivez dedans à longueur d'année ! Nous avons une autre maison à Ottawa. Beaucoup plus douillette, celle-là. Je ne sais pas pourquoi mon père tient tant à ces reliques...

- Vous ignorez donc votre chance ! C'est presque un château de contes de fées... comme dans mes rêves...

Le piège était tendu, prêt à se refermer sur le pauvre gamin.

- Vraiment ? Eh bien si vous vous y plaisez tant, pourquoi ne pas vous installer ici pour quelque temps ? Je serais bien honoré d'être votre hôte.

- Je ... Je ne peux pas. Je suis mariée, voyez-vous. J'ai même deux enfants et ...

- Ah ! Je vois... Revenez avec votre famille alors...

- Ce serait... inconvenant. D'autant plus que la famille de mon mari...

- Ouais... Je devine un peu de quoi il s'agit. Mais ce sont des chicanes qui datent de soixante ans ! Ça ne nous concerne plus

vraiment, nous les jeunes... Mais j'y pense : nous avons besoin d'un intendant pour s'occuper de l'entretien du château pendant les nombreuses absences de mon père ces temps-ci. Il me semble que vous seriez la candidate idéale.

- Moi, intendante ? Vous n'êtes pas sérieux ? Il faut quelqu'un avec du sens pratique et habile de ses mains. Je ne connais rien à l'électricité, la plomberie et la menuiserie. Je ne serais d'aucune utilité pour vous !

- Ce n'est pas d'un homme à tout faire dont nous avons besoin. Le vieux Mathias est à notre service depuis longtemps et il connaît tous les recoins de la maison. Vous pouvez compter sur lui pour les travaux de bricolage. Nous avons plutôt besoin de quelqu'un qui sache prendre les bonnes décisions au bon moment. Quelqu'un qui soit conscient du... comment dire, cachet particulier de la maison. Et si possible, une personne du pays, habitant à proximité, connue et appréciée dans les environs. Vous représentez tout cela et davantage. Ma mère vient de nous quitter... Vous me semblez une femme cultivée et charmante. Une hôtesse parfaite pour les gens d'affaires que nous recevons ici, parfois en notre absence. J'en parlerai à mon père et je n'aurai pas de peine à le convaincre dès qu'il aura pu vous rencontrer.

Béatrice n'en revenait pas de ce qui lui arrivait. Tout cela lui paraissait trop beau pour être vrai. Mais l'espoir d'être tirée de l'ennui de plus en plus gluant où elle s'enlisait fit taire sa méfiance naturelle devant de telles situations. Ils prirent rendez-vous pour la semaine suivante afin de discuter de la chose devant le patriarche de la famille.

Comme elle prévoyait des résistances certaines chez Émile et sa famille, Béatrice préféra n'en souffler mot du côté des Ménard à ce stade-ci. Elle se convainquit elle-même qu'il valait mieux négocier toute seule avec les Porcupine et, si jamais cela débouchait sur une proposition ferme, elle mettrait tout le monde devant le fait accompli, encore une fois. Ce qui éviterait bien des palabres inutiles.

Après tout, c'est Émile qu'elle avait épousé et non sa famille. Elle n'allait pas sacrifier une occasion unique de sortir de sa médiocre condition (à laquelle son éducation ne l'avait pas vouée) à cause de la méfiance insensée de sa belle-famille envers une autre famille, qu'elle-même ne connaissait ni d'Ève ni d'Adam !

De plus, le fils Porcupine lui paraissait un vrai gentleman, poli et cultivé ; tout le contraire du portrait haineux qu'on lui en avait fait chez les Ménard. Il la considérait pour autre chose qu'une paysanne et une ménagère. Cela réchauffait beaucoup son amour-propre, lequel s'était passablement ratatiné après ces quelques années dans l'anonymat sur une île perdue dans ce continent perdu qu'était déjà, en soi-même, le Témiscamingue.

Elle trouva donc un prétexte pour ne pas éveiller les soupçons lorsqu'elle se rendit à son rendez-vous avec Porcupine père. Elle obtint le poste, non pas tant à cause des efforts bien méritoires qu'elle fit pour en paraître digne, mais surtout grâce au plaidoyer implacable que Terry avait servi à son père la veille, lorsqu'ils avaient abordé le sujet au salon.

Porcupine père, vieux et vermoulu, avait depuis longtemps cédé devant certaines idées farfelues et « modernes » de son fils. Il ne les approuvait pas, loin de là. Mais il croyait plus sage de lui

laisser la chance de mener ses propres combats, pour les rares fois où il manifestait quelque intérêt aux affaires.

Parvenu à cet âge doré où l'on ne devrait plus que savourer le fruit de ses victoires, il avait découvert, à la première bouchée, que le goût en était bien amer. Ce que l'on croyait acquis, de si haute lutte, il fallait maintenant le quitter. Alors, à quoi bon avoir tant grugé et grignoté pour amasser un empire, si finalement il allait nous glisser entre les mains. Il avait voulu être maître de son destin. Il n'aurait été finalement qu'une marionnette au service des puissants de l'heure, un baise-pieds, peu différent en somme de n'importe quel nomade vivant au jour le jour et sans rien prétendre contrôler de son avenir ?

Dans ses pires moments d'égarement, il lui semblait que tout lui était égal et que cette fortune, arrachée à la terre et au ciel, aux pauvres et aux riches, et bien, il était prêt maintenant à la leur redonner, tellement il se sentait floué par la vie au dernier tournant.

Malgré tout, cela n'avait aucun sens qu'une vague descendante des Ménard vienne fourrer son nez dans ses affaires et risquer, comme ça avait été le cas avec Véronique, de compromettre ainsi la survie de sa lignée. Mais les choses avaient changé depuis ce temps. Après tout, on n'avait plus besoin de craindre grand-chose de ces paysans et Indiens qui avaient si bien secoué la famille naguère. Il s'amadoua à cette pensée. Une autre duel qui avait tourné à son avantage dans sa vie... Au fond, c'était seulement dans la bataille qu'il était vraiment heureux...

En réalité -et il n'osait pas se l'avouer à lui-même- une sorte de fluide émanait de cette jeune fille, qui l'attirait et le troublait tout à la fois. Il interpréta cela comme un désir de se rapprocher

un peu de sa propre jeunesse... Après tout, il serait là pour veiller au grain, sans se fier à son étourdi de rejeton. Au moment opportun, on saurait bien éloigner l'étrangère, si elle devenait un tant soit peu compromettante.

Le château, sis sur la pointe ouest de l'île, vu du lac Témiscamingue



36- Une ruse d'intendante

Pour arriver à convaincre Émile de la laisser conserver cet emploi chez les Porcupine, Béatrice sut comment s'y prendre. Elle exprima de plus en plus ouvertement ses frustrations de ne pouvoir jouir d'un tas d'objets de consommation, tous aussi dispendieux les uns que les autres : télé couleur, robes et manteaux dernier cri, voyages dans le Sud, etc.

Le pauvre Émile en regrettait presque d'avoir épousé une fille de la ville. Pourtant, il s'acharnait à la satisfaire. Toutes ses économies y passaient, lui qui aurait préféré consolider sa petite entreprise agricole. Aussi, lorsque Béatrice revint à la charge avec son dernier caprice, posséder sa propre auto, il osa protester.

- Mais voyons, Béatrice, tu n'as pas besoin d'une auto. Nous avons déjà la camionnette et je suis ici presque tout le temps !

- Comment ça, presque tout le temps ? On voit bien que ce n'est pas toi qui moisiss dans la maison à longueur de journée ! N'oublie pas que tu pars pendant toute une semaine pour les chantiers à chaque mois d'hiver. Et l'hiver est très long dans le Nord ! Pendant ce temps, je reste seule avec les enfants. Imagine s'il leur arrivait quelque chose et qu'aucun des voisins ne puisse me dépanner. Je serais clouée ici comme dans une trappe à souris...

- Mais... On a tous vécu comme ça depuis des dizaines d'années ici. Je ne suis pas millionnaire. J'ai déjà hypothéqué la ferme au maximum pour arriver à payer ta télé couleur, ton manteau de

fourniture et tes voyages à Montmagny. On n'a pas les moyens de se payer une deuxième auto, avec tout ce que ça comporte de dépenses pour l'entretien. Non vraiment, je ne vois pas comment j'y arriverais. Pas cette année en tout cas...

Béatrice changea de tactique.

- Je sais bien Émile que tu fais tout ton possible, et même plus, pour que je ne me sente pas trop perdue dans ce désert. C'est vrai que j'ai besoin d'une auto à moi, mais je n'ai jamais pensé te la faire payer, pauvre Émile...

Émile la regarda interdit. Qu'avait-elle donc derrière la tête cette fois ?

- Je la paierai moi-même cette auto, et toute la famille en profitera !

- Mais... où vas-tu prendre l'argent ? Vas-tu...

- Je le gagnerai en travaillant.

- En travaillant ? Mais où ça ? Y a pas de travail pour toi ici ?

- Pourtant je m'en suis déjà trouvé un !

Émile éclata de rire.

- Tu blagues ! Tu me fais marcher là !

- Non Émile. Un vrai travail. Bien payé à part ça. Pas trop loin d'ici, mais j'aurai besoin d'une auto pour m'y rendre.

Béatrice lui expliqua alors sa rencontre fortuite avec Terry, l'héritier des Porcupine, et le marché avantageux qu'il lui avait proposé. Émile en fut atterré.

Mais il eut beau geindre, invoquer le scandale qui allait rejaillir sur eux, se fâcher ou brailler, sa femme demeura inflexible, réfutant tous ses arguments et menaçant même de le quitter s'il voulait la garder emprisonnée dans la maison.

Il céda, la mort dans l'âme. Quelque chose s'était rompu entre eux, dont il ne se remettrait jamais, il le sentait bien.

Béatrice perçut elle aussi la cassure. Mais elle se dit qu'elle ne devait pas renoncer à préserver sa propre identité. Si elle devait rester malheureuse, le mariage ne tiendrait pas le coup de toute façon. Et puis elle trouverait bien un moyen de lui démontrer que tous ces vieux patriarches de Ménard s'étaient trompés, paralysés qu'ils étaient dans leurs douleurs passées.

Béatrice s'en fut donc au château, s'initier aux rudiments du métier d'intendant, laissant Émile se débrouiller pour annoncer la nouvelle à sa famille. Elle devina que son principal obstacle serait de vaincre la méfiance de Porcupine père, qui feignait l'indifférence à son égard. Il fallait trouver une façon de l'amadouer. Cette partie-là se jouerait plus tard. Il était plus urgent d'ajuster sa relation avec Terry, son seul allié dans la place pour l'instant.

Elle n'eut pas long à attendre avant de mettre à l'épreuve l'attachement qu'il semblait lui manifester. Quelques semaines après son embauche, elle le prit à l'écart.

- Terry, je ne sais pas si je pourrai continuer à travailler ici cet automne...

- Mais pourquoi donc ? Tu n'aimes pas ce travail ?

- C'est tout le contraire, crois-moi. Je n'ai jamais été aussi fière de moi de toute ma vie !

- Mais qu'y a-t-il alors ?

- C'est que mon mari va bientôt partir pour travailler dans les chantiers de la scierie de Béarn et moi je vais rester seule ici sans auto. J'habite trop loin pour marcher tout ce chemin en plein hiver. Il va me falloir une auto.

- Mais où est le problème ? Tu pourrais en acheter une ?

- Je suis allée à la Caisse populaire la semaine dernière pour un prêt et ils me l'ont refusé. Ça ne fait pas assez longtemps que je travaille et mon mari ne peut s'endetter davantage pour acheter un deuxième véhicule.

- Mais... je ne comprends pas. J'irai le rencontrer avec toi, ce gérant de Caisse populaire. Il tremble devant mon père. Il n'osera pas...

- Terry, ne mêle surtout pas ton père à tout ça. Déjà qu'il ne m'aime pas beaucoup. Il pourrait me congédier, s'il apprenait que le gérant ne me fait pas confiance.

- Ouais... Je n'avais pas vu ça de cette façon... Mais j'y pense! Il y a une solution très simple : je te prêterai l'argent moi-même ! Combien te faut-il ?

C'était là la preuve qu'elle recherchait. Ainsi, il l'estimait assez pour se compromettre financièrement. Il offrit même de l'accompagner à Ville-Marie, négocier chez les marchands d'autos. Béatrice en fut bien soulagée, elle qui ne connaissait rien aux autos et qui n'osait demander à Émile son aide pour conclure une affaire qui le chagrinerait certainement.

37 – Porcupine abat ses cartes

Béatrice rentra très tard à la maison cette nuit-là, stationnant sa nouvelle voiture à un endroit discret et éloigné des bâtiments de la ferme. Émile ne dormait pas, rongé par la jalousie.

Béatrice lui avait expliqué, pendant le déjeuner ce matin, qu'elle partait pour New Liskeard, ville ontarienne prospère, située près de la frontière, où l'on pouvait trouver de meilleures autos usagées et à meilleur prix, selon ce que lui avait raconté *un ami*, qui s'était même offert à l'accompagner pour son magasinage dans les garages. De plus, il parlait très bien l'anglais, ce qui allait faciliter davantage les choses. Bref, elle n'avait besoin ni de la permission, ni de l'aide d'Émile pour s'occuper de cette affaire.

Émile en ressentit un cruel pincement au cœur, mais sentant sa femme déterminée, il résolut de n'en rien dire pour éviter une autre scène, comme ils en avaient souvent depuis que Béatrice travaillait au château.

- J'essaierai de ne pas rentrer trop tard... avait-elle lancé en partant. Mais ne m'attends pas pour souper, car ça pourrait être plus long que prévu...

Émile s'était contenté de la saluer de la main, d'un geste triste.

Dès qu'elle eut rejoint Terry au coin de la route, Béatrice oublia tous ses remords, sauta allègrement dans la voiture et se laissa conduire à New Liskeard. Elle était particulièrement jolie dans son petit tailleur et son chemisier blanc, une tenue qu'elle avait

jugée plus classique et destinée à impressionner les gens d'affaires.

Quand ils eurent franchi la frontière, Béatrice se sentit plus légère, comme si, en pays étranger, elle n'avait plus à répondre de ses actions devant toute la tribu réunie. Elle s'émerveilla du paysage et de la richesse apparemment plus importante qui circulait du côté ontarien.

Terry l'amena tout de suite chez le garagiste de son père, que sa famille encourageait depuis des générations. Il savait que ce dernier lui proposerait une bonne affaire, car il soignait ce genre de clientèle.

Béatrice lorgna du côté des autos usagées les plus piteuses, estimant ne pas avoir les moyens de s'offrir mieux. Mais Terry l'entraîna plutôt vers les voitures neuves. Elle lui résista un peu.

- Tu ne les trouves pas à ton goût, celles-là, Béatrice ?

- Ce n'est pas la question. J'ai peur qu'elles ne soient trop chères pour mes moyens. Et puis, je n'ai pas vraiment besoin d'une auto neuve, juste pour de petits trajets sur l'île et à Ville-Marie.

- Mais ce ne sont pas des autos neuves ! Ce sont des usagées, mais des modèles plus luxueux. Elles ont été généralement mieux entretenues par leurs anciens propriétaires que celles des marques plus économiques. À la revente, tu les paies beaucoup moins cher, toutes proportions gardées, que les vieilles *minounes* que tu voulais choisir au départ

- Tu te moques de moi là ! Je suis certaine que ces autos valent une petite fortune comparée aux autres.

- Tu veux parier ? Faisons un test. Choisis celle qui t'intéresse le plus parmi celles-là.

Béatrice, se prêtant goût au jeu, pointa du doigt une Buick blanche aux lignes élégantes.

- Parfait ! Tu as beaucoup de goût. Maintenant, allons voir le gérant pour négocier un prix.

Le vendeur, un gros homme rougeaud et tout sourire dans son veston trop étroit, les accueillit dans son bureau. Ils ne se pressèrent pas pour parler de l'affaire, échangeant quelques mots sur leurs souvenirs mutuels de Porcupine père. Terry aiguilla tranquillement la conversation sur l'objet de leur visite en expliquant au garagiste que Béatrice - une nouvelle employée de la maison, et que son père estimait beaucoup - se cherchait une auto fiable, confortable et élégante et qu'il lui faisait confiance pour qu'elle en obtienne vraiment pour son argent.

De fil en aiguille, ils en vinrent à discuter au sujet de celle que Béatrice avait choisie sans trop y réfléchir. Ils se rendirent sur place pour l'examiner d'un peu plus près. Le vendeur allongea un prix, comme on se risque à prédire le temps qu'il fera demain. Il fut prompt à déceler une petite moue de déception chez Béatrice. C'était bien ce qu'il espérait :

- Mais pour vous, madame, étant donné que vous travaillez chez les Porcupine, je vous offre un rabais de 50 % ! Mais surtout ne le répétez à personne, sinon je courrais droit à la faillite !

Béatrice interloquée se tourna vers Terry, incertaine d'avoir bien compris l'anglais mâchouillé de l'autre. Terry lui lança un

sourire triomphant accompagné d'un clin d'œil. Pendant ce temps l'homme au veston feignait l'indifférence tournant autour d'une autre voiture, encore plus luxueuse, dont il vantait les mérites avec bonne humeur. Terry en profita pour tirer Béatrice à l'écart.

- Qu'en dis-tu ? Aurais-tu les moyens de te l'offrir à ce prix-là ?

- Certainement ! Mais est-il vraiment sérieux ou est-ce qu'il blague ?

- Il est très sérieux, crois-moi. Ces autos-là leur ont coûté assez cher à racheter et ils veulent s'en débarrasser le plus vite possible. Et puis, c'est un ami de la famille : il a fait un petit effort...

Le petit effort avait également bénéficié d'un généreux pourboire secrètement remis par Terry à leur arrivée. Mais on se garda bien de le lui faire soupçonner.

L'affaire fut conclue si rapidement que Béatrice en fut tout étourdie. A peine une heure après leur arrivée, voilà qu'elle sortait de la cour du garage, fière de s'exhiber au volant d'une superbe auto !

On avait du temps devant soi. Terry l'invita ensuite au restaurant pour fêter cet événement et elle accepta avec un sourire pétillant. Il l'amena dans un établissement situé sur le bord du lac Témiscamingue, où ils dînèrent en contemplant la grande baie - très échancrée en cet endroit - qui luisait de tous ses feux sous l'éclat d'une des dernières belles journées d'automne que l'on connaîtrait de l'année.

Terry commanda une bouteille de vin, puis des digestifs. Et soudain, on ne fut plus pressé de s'en revenir au bercail. Terry proposa de lui faire visiter un peu ce coin de pays qu'elle ne connaissait pas. Elle découvrit les petites villes minières du nord-est de l'Ontario, qui avaient déjà connu des années meilleures, mais dont il se dégageait encore un certain dynamisme qu'on ne retrouvait pas dans le calme des hameaux agricoles du Témiscamingue.

Pour le souper, ils se retrouvèrent à Haileybury, après avoir visité une extraordinaire librairie au sud de Cobalt, d'où Béatrice ressortit avec un tas de livres sous les bras.

Il y avait longtemps que Béatrice ne s'était sentie aussi en gaieté. Cela devait bien remonter aux années de vie insouciantes qui avaient précédé la mort de sa mère. Aussi fut-elle bien étonnée de s'entendre pouffer d'un rire franc et sonore après l'une des plaisanteries, pourtant assez faciles, de Terry. Elle en fut presque gênée, craignant que Terry ne la juge un peu superficielle.

Au contraire, ce lumignon d'enthousiasme déclencha chez lui une montée incontrôlable du désir et il lui prit la main, qu'elle ne retira pas. Une petite musique douce jouait en sourdine dans le restaurant désert en ce soir de semaine. Terry l'invita gaiement à danser quelques mesures au milieu des tables.

Après quelques cafés flambés, Béatrice avait la tête qui tournait un peu et elle se laissa aller dans ses bras sans offrir beaucoup de résistance. Juste assez pour qu'il comprenne qu'elle n'avait pas l'habitude de ce genre d'escapade, qu'ils terminèrent dans le lit d'une chambre de motel situé à quelque distance de la ville et dont Terry lui avait assuré la discrétion du propriétaire.

Béatrice dégrisa lentement sur le chemin du retour. Seule dans son auto, elle prenait maintenant conscience de la portée de son geste. Ce qui l'effrayait davantage, encore plus que le sentiment d'avoir été trop loin et surtout trop vite, c'est qu'elle ne ressentait aucun remords.

Au contraire, elle retrouvait des sentiments de joie et d'abandon qu'elle avait oubliés depuis longtemps. Elle avait l'impression d'avoir retrouvé une partie d'elle-même, qu'elle croyait perdue à jamais, ensevelie quelque part au fond de la tombe de sa mère. Elle craignait cependant de ne pouvoir venir à bout des soupçons d'Émile sur sa conduite.

Brusquement, une évidence qu'elle s'était toujours refusé d'admettre s'imposa à son esprit : si elle avait pu tromper Émile sans en ressentir la moindre culpabilité, mais au contraire se sentait libérée par ce geste, c'est qu'elle ne l'aimait plus ! Tôt ou tard, il faudrait donc envisager de le quitter. Plus vite cela se produirait, plus elle aurait du temps pour refaire sa vie.

Dans ces conditions, mieux valait simplement tout lui avouer, plutôt que d'attiser sa colère le jour où il découvrirait avoir été cocu, depuis des mois, voire des années.

Après avoir garé l'auto, elle leva les yeux vers leur chambre à coucher et constata avec soulagement que tout semblait sombre et tranquille. Émile devait dormir à poings fermés à une heure aussi tardive de la nuit. Aussi bien attendre demain pour lui apprendre la nouvelle.

Dès qu'elle pénétra dans leur chambre, elle tressaillit de surprise lorsque Émile prononça son nom en gémissant. Il ne dormait donc pas.

- Béatrice. Tu rentres très tard. J'étais inquiet. Tu n'as pas eu d'ennuis j'espère ? J'étais sur le point d'appeler la police pour ...

- La police ! Mais es-tu tombé sur la tête ? Je ne suis plus une enfant Émile. Je peux me débrouiller toute seule si jamais je suis dans le pétrin. J'aurais eu le réflexe de t'appeler par téléphone au besoin.

- Justement, tu aurais dû deviner que je m'inquiéteraï de ton retard et appeler pour avertir.

- Excuse-moi. Je ne savais pas que tu t'inquiéteraï à ce point. Tu sais, c'est assez long de choisir une auto et Terry a eu des ennuis mécaniques avec la sienne au retour. Il a fallu l'emmener chez un garagiste.

- Terry ! Oh ! Celui-là ! Grand parleur, ti-faiseur ! Il est tout juste bon à se pavaner avec son fric et à jeter de la poudre aux yeux. Pas de danger qu'il se salisse les mains à réparer une auto !

- Émile, je t'interdis de le traiter de cette manière ! Il ne t'a rien fait. Il est très bien, cet homme-là. Si ça n'avait été de lui, je n'aurais pas eu une pareille aubaine pour l'auto.

De l'entendre ainsi défendre ce Porcupine comme s'il descendait tout droit de la cuisse de Jupiter, cela lui fit l'effet d'un coup de poignard au cœur. Émile n'osait exprimer le fond de sa pensée, craignant de ne plus pouvoir contrôler l'éruption de sa jalousie, si jamais sa femme se mêlait d'en rajouter. La vérité, c'est qu'il ne se sentait pas à armes égales pour rivaliser avec Terry.

Il se contenta de la regarder avec des yeux déchirants.

- Béatrice, tu m'as toujours demandé de te faire confiance... je suis trop jaloux. Excuse-moi. J'ai eu une faiblesse. J'essaie de me contrôler, mais rien que de t'imaginer passer la journée avec lui...

Elle fut alors bien près de tout lui avouer, se sentant acculée au pied du mur par autant de sincérité. Mais elle fit volte-face à la dernière minute, se sentant incapable de lui asséner maintenant ce coup qui lui serait quasi mortel, elle le sentait bien maintenant.

Elle décida de garder le silence, refusant de le calmer avec des paroles mielleuses qui l'auraient rassuré sur ses sentiments pour lui. Elle ouvrait là une première brèche dans son cœur, par où elle pourrait peu à peu l'amener à s'exclure lui-même de sa vie, s'il voulait un jour mettre fin à ce doute, qui le rongerait comme un cancer.

Dès le lendemain matin, Béatrice s'en fut au château retrouver Terry, prétextant un travail urgent. Émile put alors constater qu'elle avait acheté une auto de grande classe, que lui-même n'aurait jamais eu l'ambition de s'offrir. Il en fut paralysé de dépit.

Béatrice avait hâte de revoir Terry. Elle l'attira dans le petit pavillon d'été que son père avait fait construire à quelque distance du château. Elle ne porta aucune attention à ce corbeau silencieux qui, dès qu'ils furent entrés dans la véranda, s'envola silencieusement vers le jardin où s'affairait le vieux Mathias, pioche en mains depuis le lever du jour.

- Terry, ça s'est mal passé avec Émile hier soir...

- Qu'est-il arrivé ? Sait-il déjà pour nous deux ?

- Non. T'en fais pas. Je ne lui ai rien avoué. Je m'en suis tenu à la version convenue. Ça n'a pas l'air de l'avoir convaincu cependant. Je n'ose plus rien dire ou faire, de peur de lui fournir un indice malgré moi. Je me sens ridicule devant lui. Je suis décidée à tout lui dire le plus tôt possible.

- Pas tout de suite Béatrice. Moi aussi, je voudrais que toute cette histoire soit déjà terminée, mais rappelle-toi ce dont nous avons parlé hier soir. Il y a trop d'obstacles pour l'instant à ce que nous puissions vivre ensemble. D'abord mon père. Ensuite Émile et sa famille. Et puis finalement, il y a tes enfants...

Les enfants ! Qu'allaient-elles devenir dans une tourmente pareille ? Décidément tout devenait très compliqué. Si seulement elle avait pu rencontrer Terry avant Émile ! L'euphorie de la veille faisait maintenant place à une grande noirceur. Ne sachant où se tourner pour s'en défendre, elle se blottit dans les bras du jeune Porcupine, le premier responsable de ses tourments, qui se mit à la bercer tendrement.

Quelques instants plus tard, ils se retrouvèrent fermement enlacés et brûlant de désir l'un pour l'autre. Oubliant tout des contraintes qui semblaient vouloir les séparer, ils donnèrent libre cours à leur passion.

C'est à ce moment qu'une ombre, que ni l'un ni l'autre n'avait remarquée, choisit de disparaître du carreau de la fenêtre où elle les avait observés depuis le début de leur rencontre. Le vieux Mathias, le dos voûté sur sa canne, s'en alla clopinant vers le château, où Porcupine père sirotait encore son whiskey devant la grande baie vitrée qui donnait sur le lac, dont il ne voyait plus, et depuis longtemps, l'immense beauté.

Le vieux Mathias s'approcha de lui sans faire craquer une seule des larges planches de pin vernies dont on avait recouvert le plancher.

- Tu es bien certain de ce que tu as vu et entendu ?

- Oh oui, monsieur ! Je les ai vus dans la cabane, en train de s'embrasser. Aussi vrai que je vous vois là devant moi !

Porcupine demeura songeur un long moment.

- Se pourrait-il que cette Béatrice soit ...

Il n'acheva pas sa phrase, gêné subitement de la présence de son fidèle serviteur à ses côtés.

De toute évidence, il fallait que Porcupine père commence à sortir de sa torpeur.

Il comprenait ce qui arrivait. Lui aussi avait cédé aux attraits des petites paysannes dans sa jeunesse. Il n'avait jamais pu oublier l'une d'entre elles. Elle était différente de toutes les autres. Il aurait même été prêt à l'épouser si... Quel gâchis il aurait fait de sa vie. Sa vie qui arrivait à terme maintenant. La onzième heure, celle du dernier bilan, inlassablement retourné dans sa tête. Les grandes décisions, les grands tournants, les tempêtes, les batailles... Avait-il toujours fait le bon choix ? Sa vie, la vie de son père et de son grand-père, devait-il les prolonger dans celle de son fils ? Oui, certes. C'était là son devoir, qu'on lui avait enseigné tout au long de son apprentissage. Mais pourquoi alors cette hésitation au moment d'achever son œuvre ?

Les tiraillements ne durèrent pas longtemps au fond de son cœur. Peut-être s'était-il trompé toute sa vie, mais il avait été trop loin sur la pente pour se permettre de reculer. L'angoisse

de tout perdre surmonta ses dernières réticences. Il n'y a qu'une justice et elle appartient à ceux qui savent se justifier de tout. Voilà. C'était réglé maintenant. Il savait ce qu'il lui fallait faire et le temps s'était remis au beau fixe dans sa tête... On pouvait passer enfin du pourquoi au comment.

Ça va trop loin et trop vite avec cette Béatrice. J'ai eu tort de permettre à Terry de s'en approcher. Il faut s'arranger pour étouffer l'affaire dans l'œuf. Parler à mon fils pour tenter de le rabrouer serait inutile. Il faut foutre le bordel dans ce petit couple et qu'ils se séparent sans jamais se douter de ce qui leur est arrivé.

Peu à peu, une autre idée machiavélique - il fut surpris de constater que cette spécialité-là de son cerveau ne s'était pas encore assoupie - germa en lui. Il se leva brusquement, congédiant Mathias, et monta à son bureau où il se mit à taper sur sa vieille machine à écrire, en grosses lettres majuscules. Il en ressortit avec une petite enveloppe qu'il s'en fut poster à la ville, en prenant bien soin de ne pas trop se faire remarquer. Mais aucun de ses gestes n'avait échappé au vieux corbeau qui le suivait depuis son départ du château.

Le volatile fila ensuite tout droit chez Véronique, qui habitait tout près du bureau de poste. Il se percha près de sa porte et attendit son retour. Véronique sut bientôt qu'il lui fallait frapper vite et fort si elle voulait déjouer les plans de Porcupine.

38 – De mère en fille

Les deux femmes étaient face à face et se regardaient en silence. Béatrice, même dans ses pires cauchemars, n'aurait pu imaginer pareille histoire d'horreur. Depuis plus d'une heure, Véronique venait de lui raconter l'histoire d'Émile et celle d'Élisabeth (la mère de Béatrice) qui, à leur insu, se trouvaient intimement mêlées.

- Tante Véronique, j'ai toujours eu confiance en vous. Mais je sais aussi que vous aimez bien Émile et que je ne suis, pour ainsi dire, qu'une étrangère dans la famille. Peut-être avez-vous inventé tout ce que vous venez de me dire pour vous venger, parce que vous croyez que j'ai été méchante avec Émile...

En vérité, Béatrice était très ébranlée par toutes les révélations que lui avait faites sa tante. Mais en même temps, ces histoires de corbeaux et d'Indiens lui semblaient tellement farfelues qu'un doute tenace subsistait dans son esprit. Pourtant, sa tante avait tout deviné, et très rapidement, à propos de son aventure avec Terry, alors qu'il n'y avait eu aucun témoin. À part peut-être quelques oiseaux ou écureuils, peut-être bien un ou deux corbeaux...

- Porcupine est un homme redoutable, Béatrice. Qui s'y frotte, s'y pique. Si tu vas te fourrer dans ses pattes, tu peux t'attendre au pire, même si..., même si...

Elle osa à peine achever sa phrase.

- Même si c'est peut-être mon père biologique ! , poursuivit Béatrice à sa place.

Véronique se contenta de hocher la tête.

- Sa mémoire commence à le hanter. Il va sûrement essayer de vous mettre des bâtons dans les roues, à toi et à Terry. Si tu veux en avoir la preuve, arrange-toi pour intercepter une lettre anonyme qu'il a adressée hier à Émile. Elle arrivera aujourd'hui ou demain.

- Comment avez-vous appris tout cela ?

Véronique haussa les épaules.

- Bof ! Au point où tu en es, tu ne pourrais pas comprendre...

Encore ces corbeaux, ces loutres et autres diableries ! Décidément, elle se moquait d'elle. Béatrice en avait assez entendu pour aujourd'hui. Elle quitta brusquement la pièce et alla se jeter en larmes sur son lit. Véronique quitta la maison sur la pointe des pieds, la laissant macérer dans sa rage et son chagrin.

Le lendemain, Béatrice se prit malgré elle à guetter la venue du postillon. En le voyant ralentir, puis s'arrêter devant leur boîte à courrier, elle en ressentit comme une morsure au cœur. Dès qu'il se fut éloigné, elle courut chercher l'enveloppe qu'il y avait déposée.

C'était bien une lettre pour Émile. L'adresse avait été dactylographiée en grosses lettres majuscules, sans qu'on puisse de quelque façon identifier l'expéditeur.

Avec un fer à vapeur, elle réussit à l'ouvrir sans la déchirer et en toute hâte, déchiffra le contenu de l'unique feuille qu'elle portait.

TA FEMME TE TROMPE AVEC LE FILS PORCUPINE.
BIENTÔT TOUTE LA VILLE LE SAURA, À PART TOI !

De rage, Béatrice déchira le lettre en miettes. Ainsi c'était donc vrai ! Émile pourrait devenir fou pour moitié moins que cela ! Béatrice n'osa même pas imaginer ce qu'il aurait pu faire s'il avait trouvé cette lettre. Et cela ne serait rien comparé au jour où il apprendrait sa véritable identité à elle...

Les paroles de Véronique lui martelaient les tempes. Comment échapper à ce destin abominable qui l'avait entraîné jusqu'ici ?

- Ta mère, tout comme toi, a eu une aventure avec un Porcupine alors qu'elle était encore très jeune, pas même vingt ans. Elle s'était laissé séduire par les belles manières et la belle villa du jeune Porcupine, Terry - le troisième du nom - celui qui maintenant est devenu Porcupine père. Elle est tombée enceinte, malheureusement. Elle n'osa pas en parler à son amant, tellement elle était sûre qu'il la rejetterait. À cette époque, ce genre de situation n'était pas une baliverne. Il n'y avait pas grand porte de sortie pour les filles-mères. Elle est venue me trouver, aussi désespérée qu'on puisse l'être, au bord du suicide. Ces beaux rêves avaient crevé comme une bulle de savon ! Avec l'aide du père Meilleur, j'ai pu lui obtenir une place chez les sœurs du Bon-Pasteur, à la crèche de Québec. On a raconté à tout le monde qu'elle s'était trouvée du travail dans l'enseignement par là-bas. Bien peu se sont doutés des vraies raisons de son départ. Même Porcupine ne l'a pas su, bien qu'il

se soit posé beaucoup de questions sur cet exil précipité et que ça lui ait causé plus de chagrin qu'il n'en a jamais eu dans sa vie par la suite. Même aujourd'hui, je ne crois pas qu'il ait pu éclaircir complètement le mystère.

Mais une fois rendu à Québec, je ne sais par quel miracle, elle a rencontré Michel et s'est arrangée pour précipiter le mariage. Tu es juste arrivée un peu vite, « quand même assez costaude... pour une prématurée ». Le pauvre Michel n'en a jamais rien su, du moins à cette époque, aveuglé par sa passion pour ta mère.

Béatrice réalisait maintenant pourquoi sa mère n'avait jamais été portée à renouer avec sa famille sur l'île. Ce qu'on prenait pour une attitude un peu hautaine, n'était autre qu'une peur viscérale de faire face aux Porcupine. Quelle existence misérable avait dû mener cette pauvre Élisabeth, à payer toute sa vie pour une passion somme toute bien naturelle !

Béatrice se mit alors à songer à sa propre vie à elle. Elle aurait fait l'amour avec... Comment appeler cette sorte d'inceste, même s'il était totalement inconscient. Enfin peu importe le nom qu'on lui donne, c'était s'enchaîner au remords pour le reste de sa vie. Elle avait l'obscur impression de devoir expier une faute de famille, qu'on se léguait de génération en génération, engeance maudite par les dieux.

Une autre pensée, encore plus effroyable, lui traversa alors l'esprit. Et si elle-même était enceinte de Terry ? Tout ça pour un geste qui lui paraissait presque banal, un défi, une bravade pour tromper l'ennui, alors qu'un peu d'alcool lui avait insufflé un vent de folie dans la tête !

Son cauchemar empirait. Elle revivait tous les instants de transes et de désespoir que sa mère avait dû connaître trente

ans auparavant. Elle n'existait donc pas ! Elle n'était que la réincarnation de sa mère. Et cet enfant que peut-être elle portait déjà en elle sans le savoir, perpétuerait-il lui aussi cette effroyable lignée ?

Au moins, sa mère en avait-elle fini de porter cette croix. Béatrice l'avait toujours imaginée si forte et si pleine de vie. Élisabeth semblait avoir peur de mourir pendant son hospitalisation. Elle feignait. Eh oui, encore une fois, une ultime fois : elle faisait semblant ! Comme elle l'avait fait pendant toute sa vie. Pourtant (Béatrice le comprenait dans sa propre chair aujourd'hui), sa mort, elle n'avait pas pu la voir comme autre chose qu'une véritable libération...

39 – À la rescousse de Jack

Béatrice se rendit le plus vite possible à une pharmacie de New-Liskeard et, toute tremblante, y déposa son petit flacon d'urine pour une épreuve de grossesse. Elle précisa à la dame en blanc derrière le comptoir qu'elle viendrait en personne s'enquérir du résultat des tests, une semaine plus tard.

Terry pendant ce temps jonglait à tout autre chose. Il voulait Béatrice pour lui et pour lui seul. Cet Émile de malheur, ce petit bouseux ignare, ce fils de rien ne connaissait pas son bonheur. Lui enlever Béatrice serait presque rendre service à l'humanité. De gré ou de force. De force serait probablement chose facile. Surtout si on y mettait un peu de subtilité...

Il résolut de poser un geste qui le mettrait hors de ses gonds, à un point tel qu'il perdrait tout contrôle sur lui-même et commettrait une gaffe irréparable... Mais quoi exactement ? Quelques jours plus tard, une idée scabreuse réussit à germer dans son cerveau plutôt lent.

Béatrice lui avait parlé une fois -en la qualifiant d'assez ridicule- de la passion d'Émile pour un arbre situé dans le petit boisé derrière chez Médée. C'était un grand cyprès, dont la tête dominait tous les autres. Sur un de ses flancs, on pouvait voir une large cicatrice, l'écorce grugée jadis par un porc-épic et aujourd'hui toute recouverte de résine séchée et durcie. Il ne devrait pas être trop difficile à reconnaître.

Un soir, sans en parler à qui que ce soit, il prit sa scie mécanique et monta au bois derrière chez Médée. Il ne fut pas très long à

reconnaître Jack, dont la cime bien garnie se balançait au-dessus des autres sous une brise d'été.

Parvenu à ses côtés, il nettoya les fardoques autour du tronc et fit démarrer la scie. Le bruit s'étendit à tous les environs à cette heure silencieuse de la soirée. L'arbre était de fait assez impressionnant, avec sa souche dont il ne pouvait faire le tour avec les deux bras étendus. Il décida de le coucher du côté de l'eau, la pente naturelle aidant.

Dès l'instant où les dents de la scie commencèrent à mordre dans les chairs, une ombre profonde commença à envahir les alentours. À tel point que Terry avait maintenant peine à guider les mouvements de sa coupe. Concentré sur l'entaille, il ne remarqua pas le vol d'un grand fantôme au-dessus de lui. L'oiseau, d'ailleurs aussi noir que l'encre, se détachait à peine de l'ombre de l'arbre, immense.

Aussi fut-il presque renversé de surprise lorsqu'il entendit subitement le cri du corbeau qui venait de se percher juste derrière lui. L'homme avait eu cette désarmante impression d'être pris sur le fait au moment d'accomplir un crime. Il était là, à quelques mètres de lui et le fixait droit dans les yeux. Mais il se confondait tellement avec l'ombre que Terry le perdait de vue par moments. Il arrêta sa scie et voulut le chasser, mal à l'aise de se sentir observé ainsi pendant qu'il accomplissait une sale besogne.

Il prit un bâton et s'approcha de l'endroit où l'animal semblait perché, donnant de grands coups dans le vide. Subitement, il entendit d'autres cris derrière lui. Un autre corbeau venait de sortir de l'ombre. Puis des mouvements d'ailes à sa gauche. Deux autres corbeaux venaient prêter main forte au premier.

Terry, de plus en plus décontenancé par la situation, suspendit son geste en plein élan. Regardant tout autour de lui, il ne voyait évidemment rien. Ces oiseaux venus de la nuit, semblaient se réfugier dans la noirceur comme derrière un paravent. Un moment on les voyait, leur œil brillant et leur bec grand ouvert, très rapprochés de vous et, la seconde où vous vous apprêtiez à faire un mouvement vers eux, cette faible lueur disparaissait, vous replongeant dans votre propre obscurité.

Terry, qui comme tous les Porcupine, ne croyait ni à Dieu ni à diable, résolut de ne pas se laisser impressionner longtemps par ce mystérieux manège. Après tout, ce n'était que des corbeaux et cette nuit subite qui recouvrait la terre, peut-être une éclipse solaire.

Il allait faire repartir sa scie lorsqu'un autre bruit lointain arrêta son geste. Un autre corbeau semblait arriver à la rescousse des premiers. Qu'est-ce qu'ils avaient donc à s'en prendre ainsi à lui ?

Un éclair traversa alors sa pensée. Il devait y avoir un ou plusieurs nids de cette engeance dans cet arbre. Ils ne faisaient donc que défendre leur territoire. Tout ce qu'il y a de plus normal. En son for intérieur, il se mit à rire de la frayeur ressentie quelques instants plus tôt.

Autant le mystère de la situation avait pu le désarçonner, autant le fait d'y épingler une explication rationnelle l'avait rassuré. Il fit redémarrer sa scie. Il plongea encore une fois l'acier froid dans le bois friable du cyprès. Mais un nouveau cri l'arrêta net.

- Terry, arrête ! Qu'est-ce que tu fais là ?

Cette fois, il ne rêvait plus. C'était bien la voix de Béatrice.

Il l'entendait qui se frayait péniblement un chemin parmi les aulnes et noisetiers envahissant ce champ abandonné depuis longtemps. Il arrêta sa scie et voulut courir à sa rencontre, mais il ne distinguait plus rien dans cette pénombre. Béatrice eut d'ailleurs tôt fait de le rejoindre et ne semblait nullement gênée dans ses mouvements même dans l'absence de clarté au dehors.

- Terry ! C'est moi Béatrice. Es-tu devenu fou ? C'est l'arbre d'Émile. Pourquoi veux-tu l'abattre ?

- Justement. Ça fait partie de mon plan. Viens ici que je t'explique...

Béatrice s'approcha et put bientôt distinguer l'entaille profonde que Terry avait eu le temps d'infliger à Jack. Une colère qu'elle avait du mal à contenir monta rapidement en elle.

Terry lui fit part de ses desseins. Béatrice fut stupéfaite de constater pareille cruauté chez un homme dont la naissance et l'éducation aurait dû l'éloigner de gestes aussi primitifs. Ne se laisserait-elle donc jamais de mettre certains hommes sur un piédestal ? La bête brutale n'est jamais bien loin dès qu'on gratte un peu le vernis. Son propre désespoir l'aveugla elle aussi et à son tour elle entra dans l'ombre de Jack...

Quelques jours plus tard, Béatrice était devenue méconnaissable. Émile, submergé par son propre chagrin, ne remarqua rien lorsqu'elle lui demanda d'amener les enfants en promenade au chalet de Véronique, le dimanche suivant.

40 – Échec et mat

Vraiment, elle avait de quoi être fière d'elle-même : une vraie Porcupine n'aurait pu faire mieux !

Devant elle, le corps grassouillet du vieux Porcupine hoquetait ses dernier soubresauts, cherchant un peu d'air pour soulager les spasmes dans sa musculature. Dans la remise, gisait le quatrième du nom, déjà inerte et froid. Mort depuis trente minutes.

Béatrice cracha sur le cadavre du père, tout comme elle l'avait fait auparavant sur celui du fils. Puis elle s'approcha lentement du cabinet à boisson et se versa un verre de liqueur écossaise, très rare, qu'elle assaisonna d'un peu de poudre grise. Elle s'assit au bout de la grande table de bois et , entourée des dizaines de têtes empaillées accrochées aux murs de la salle, elle commença à rédiger sa lettre.

- Cher Émile,

Quand tu liras cette lettre, je serai déjà morte. Pourras-tu me pardonner un jour tout le mal que je t'ai fait ? Mes dernières pensées auront été pour vous, toi et les filles.

J'ai été une bien mauvaise mère et la plus ingrate des épouses. S'il y avait un châtement pire que la mort, je le réclamerais. Ne pleurez surtout pas sur mon sort. Ma seule consolation aura été de vous avoir vengé définitivement, toi et tous les tiens. Dès que tu auras terminé la lecture de cette

lettre, va rejoindre tante Véronique, qui t'expliquera ce qu'il en est au juste.

Ce château te revient Émile, de même que toutes les concessions forestières des Porcupine sur l'Ostaboningue. Tu trouveras avec cette lettre tous les papiers nécessaires pour affirmer tes droits et ceux de nos enfants. Véronique te fournira d'autres preuves qu'elle détient chez elle...

La lettre continuait encore un peu, mais l'écriture devenait de plus en plus illisible à mesure que le poison s'emparait de ses dernières forces. Elle essaya de tracer son dernier adieu : *je t'aime !*, que son corps refusa d'écrire. Elle dut bientôt lâcher le crayon et releva la tête pour jeter un dernier regard sur le lac Témiscamingue.

Elle eut tout juste le temps de voir trois corbeaux s'envoler devant la fenêtre sous ses yeux. A mesure qu'ils déployaient leurs ailes au-dessus des flots, on aurait dit qu'ils se métamorphosaient peu à peu. Si elle avait pu les connaître dans une autre vie, Béatrice aurait pu dire que James Kelly, Lady et Nathanaël venaient de s'envoler devant elle pour aller enfin rejoindre leur âme tourmentée au pays des morts. Elle leur tendit les bras pour qu'ils l'emportent avec eux....

Depuis que Terry avait failli abattre Jack, Béatrice avait su désormais quel était son destin.

Ce soir-là, elle le cherchait pour lui annoncer qu'elle était enceinte de lui et qu'elle ne voulait pas de cet enfant. Mais en le voyant pousser le cynisme jusqu'à abattre le dernier, le seul ami d'Émile, un profond dégoût l'avait envahi et elle avait failli vomir.

Non vraiment, elle ne pouvait arriver à croire qu'elle était de la même race que ces Porcupine. Fuir n'aurait rien donné. On ne peut fuir la moelle de ses os. Aussi bien alors en finir avec la vie. Mais pas sans lui donner un sens. Pas sans résoudre le conflit de sa double origine. Surtout ne pas servir, en toute conscience, de fer de lance à la revanche des Porcupine. Tant qu'à avoir hérité de leur ruse ... pourquoi ne pas devenir le cheval de Troie qui mènerait à leur perte cette dynastie de grugeurs de bois ?

Incapable de se résoudre à les trouer de balles, elle avait résolu de les empoisonner. Il lui fallait quelque chose qui agisse vite et de façon irrémédiable.

Quelques jours auparavant, elle avait appris d'Alphonse qu'il possédait encore, dans son ancienne miellerie, un vieux flacon contenant du cyanure, dont il se servait pour tuer ses abeilles à l'automne, lorsqu'il ne pouvait les hiverner.

Un soir, sous prétexte d'aller admirer le jardin d'Alphonse, elle s'introduisit en douce dans la miellerie et subtilisa le flacon qu'elle glissa sous sa jupe. Le bras armé de la mort ainsi trouvé, il ne lui restait plus qu'à choisir le moment et l'endroit.

Quelques jours plus tard, elle donna congé à la cuisinière du château et annonça aux Porcupine qu'elle leur préparerait un bon souper avec du doré et de la truite grise du Kipawa, que Véronique avait obtenus d'un missionnaire oblat desservant encore les bourgades indiennes du haut Ostaboningué.

Mêlé à l'ail, au citron et au thym, le cyanure passa très subtilement et fit rapidement effet. Elle-même cependant n'en consuma que très peu, voulant garder le contrôle de la situation jusqu'à la fin.

Auparavant, elle avait passé une demi-journée avec Véronique et discuté de toutes les preuves dont elle disposait concernant la succession de Lady et de Bill Gray.

Béatrice se rendit ensuite chez un notaire, lui expliqua tous les tenants et aboutissants de l'affaire et le chargea d'entamer les procédures légales contre la famille Porcupine, une fois son testament personnel dévoilé. Testament où elle léguait tous ses biens et ses droits à son mari.

Si elle avait su alors que, par un revers inouï du destin, Terry venait de faire de même à son égard dans son propre testament...

Ils en avaient déjà discuté ensemble tous les deux lorsque Béatrice lui avait un jour mentionné qu'elle hésitait à quitter Émile parce qu'elle se retrouverait alors dans une totale insécurité financière, si jamais le jeune Porcupine la quittait un jour ou, plus bêtement encore, s'il se faisait tuer dans un accident.

Sans lui en avoir rien dit, Terry était alors allé consulter son notaire et avait fait d'elle sa légataire universelle. Il attendait le bon moment pour le lui annoncer : un argument de plus dans sa poche pour la convaincre de tout laisser pour le suivre. Si jamais les choses tournaient mal, il serait toujours temps de faire modifier le testament...

Quant à Porcupine père, son testament ne mentionnait qu'un seul bénéficiaire, soit son fils Terry IV. Pour régler la succession, il n'y eut même pas matière à procès, au grand dam de tous les Porcupine du monde...

41 – L’héritier de Lady

Émile dut bien mettre plus de deux ans avant de se remettre de tous ces événements. Incapable d’y voir clair dans sa propre vie, ni de se coller à la peau cette nouvelle identité qu’on venait de lui découvrir, il demeura prostré dans sa chaise des semaines durant, sassant et ressassant dans sa tête tous les détails de l’histoire de sa lignée.

Il avait toujours cru être un Ménard de source. Apprendre du jour au lendemain que le sang des Kelly, des Gray, des Crow et des Murray coulait dans ses veines le troublait profondément.

Véronique qui n’avait jamais cessé de le protéger de son aile depuis sa naissance, résolut de lui faire visiter les lieux de ses origines afin qu’il puisse mettre des images sur le visage de son passé.

En compagnie du missionnaire du poste, ils se rendirent à Hunter’s Point. On y avait maintenant accès par la route. Il n’y subsistait qu’une dizaine de misérables cabanes, habitées seulement durant la belle saison.

Ils y rencontrèrent les plus anciens de ce qui restait de la bande de Hunter’s Point. En entendant prononcer les noms de Harry et Andrew Jawbone, de Sophie Crow, de Jack et de Clémence Gray, leurs oreilles et leurs yeux plissés s’ouvrirent tout grands. Mais lorsqu’on leur apprit que celui-là qui se tenait timidement à l’écart dans un coin était le fils de Clémence, alors ils se levèrent tout tremblants et marchèrent vers lui. Puis, chose rare chez les

gens de la race, ils le touchèrent jusqu'au point de l'étreindre dans leurs bras.

Émile en ressentit une chaleur et une paix comme il n'en avait guère connues depuis des années. Il leur demanda alors de l'amener dans les forêts du haut Ostaboningue dont il venait d'hériter.

Arrivé sur les lieux, après une croisière sur les eaux limpides de ce lac encore imprégné de majesté, Émile constata que des îlots de grands pins et les épinettes blanches avaient survécu au massacre des chantiers. Les coupes y avaient été intensives il y a une vingtaine d'années, mais la repousse était vigoureuse, malgré de larges cicatrices bien visibles et de vastes étendues que les feuillus à croissance rapide avaient envahies.

Les Anichinabek, croyant lui faire plaisir, mentionnèrent qu'il y aurait encore pleins de dollars pour lui dans cette forêt que les Porcupine projetaient de raser de nouveau d'ici une quinzaine d'années.

En entendant ces paroles, son sang se mit à bouillir. De plus profond de ses tripes, il ne put retenir un cri puissant : Non ! On ne coupera plus ces arbres !

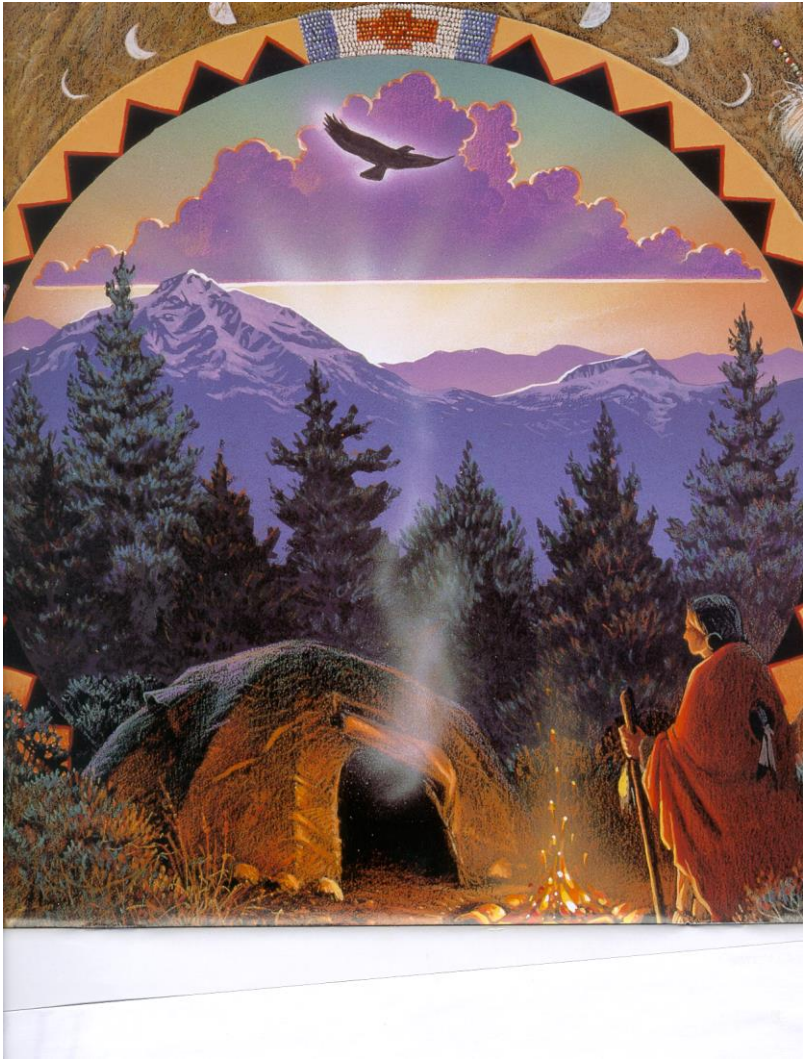
On reconnut alors le digne descendant de Lady, le fils du Feu. On l'amena alors visiter une cabane sise à l'écart des autres où un vieillard vivait en ermite. Le sage du village. En poussant la porte, Émile aperçut un homme assis dans sa berceuse qui le regardait fixement sans rien dire. Puis, ce dernier se leva et vint le serrer dans ses bras. Il se dirigea ensuite vers une commode et lui montra une vieille photo jaunie sur laquelle on pouvait distinguer une jeune femme au regard noble et fier. Au dos de la

photo, un nom qui terrassa le jeune homme lorsqu'il le lut :
« Clémence Gray, Hunter's point, épouse de Aimé Dallaire ».

Émile dut s'asseoir pour se ressaisir. Ainsi, cette femme était sa mère, selon ce que lui avait révélé Véronique quelque temps après la mort de Béatrice. Toutes ces histoires quasi invraisemblables avaient donc eu réellement lieu. Et cet homme devant lui, qui lui paraissait de moins en moins algonquin, sous sa peau basanée, qui paraissait avoir connu sa mère... Se pourrait-il qu'il s'agisse de ... son père?

Autour d'eux, les plus anciens avaient fait cercle. Ils connaissaient bien l'histoire d'Aimé Dallaire qui était venu s'enfermer ici il y a plus de 15 ans, après avoir purgé sa peine au pénitencier de Cornwall. Ils savaient qu'il avait eu un fils de Clémence et que ce dernier vivait sur l'Île du Collège avec Véronique et que, en quelque sorte, une boucle était bouclée dans le cycle mystérieux de la Vie. D'abord Lady et son fils Jack, les enfants du Feu. Ensuite Véronique et Clémence, les enfants de l'Eau. Puis Nathanaël, le grand Corbeau, maître de l'Air. Et enfin la Terre, avec Émile et Aimé qui vivaient bien enracinés chez les Arbres.

Ce n'est que bien plus tard que Aimé put expliquer tout cela à son fils retrouvé. Et aussi comment Matchi Manido s'était servi des Porcupine pour brouiller toutes les cartes, pour menacer l'équilibre de la création, s'abreuvant au passage de la mort de Lady, de Jack, de Clémence. Tout ce qu'il aura fallu de souffrances et de pleurs pour qu'un seul arbre survive, mais avec tout un peuple derrière lui. Le père et le fils retrouvé semblaient destinés à rétablir l'équilibre entre toutes ces forces.



Les quatre éléments en équilibre

Une idée commença alors à germer dans sa tête, qui allait donner ensuite un sens au reste de sa vie. Au bout de quelques mois de pourparlers avec ses avocats, ses notaires, les derniers représentants du conseil de bande de Hunter's Point, les multiples fonctionnaires locaux, régionaux et provinciaux et surtout avec Aimé, son père, il mettait la touche finale à son plan.

Il allait créer une fondation pour la protection et la préservation de la forêt de conifères du haut Ostaboningue. Dans un premier temps, le territoire touché ne contiendrait que les parcelles incluses dans les concessions dont il avait hérité, mais son ambition était de persuader les scieries qui exploitaient ce qui restait autour d'en inclure des parties dans la zone protégée.

Pour surveiller et voir à l'entretien de ces enclaves, il allait embaucher ce qui restait de la bande de Hunter's Point. Avec le temps, il espérait que les bois pourraient ainsi se regarnir de gibier et permettre à quelques familles de chasseurs et trappeurs d'y subsister, de même qu'à ceux qu'il embaucherait dans sa pourvoirie. Pour les approvisionner, ainsi que les touristes de passage, il reconstruirait, à Jawbone's Point, sur les vestiges de celui de son grand-oncle Andrew. Évidemment la majeure partie des provisions, telles la farine, les légumes et la viande proviendraient des terres de l'île du Collège, qu'Alphonse et lui-même continueraient à cultiver, avec l'aide des derniers descendants des Murray.

Pour la première fois de sa vie, l'avenir lui apparaissait comme un chemin qui menait quelque part. Des obstacles, des imprévus et des revers, il aurait sûrement à en affronter. L'argent et la volonté seuls ne suffisaient pas à changer le cours naturel des choses. La bande de Hunter's Point, maintenant regroupée avec

celle de Kipawa, lui causa bien des déceptions et, maintes fois, il ne fut pas loin de croire que les choses auraient été bien plus simples sans eux. Mais s'il voulait rester fidèle à son cœur lors de sa première visite sur l'Ostaboningue, il n'avait qu'un choix : la survie des forêts devait passer par la survie des Anichinabek, sans quoi une partie de son être se serait vidé de son sens. Un peu du cœur de Lady battait dans chacune de leurs poitrines, tout comme dans la sienne.

Le doute ne faisait désormais plus partie de sa vie. Il était devenu comme quelques-uns de ces hommes qui vont de par le monde avec une boussole dans le cœur et dans l'esprit. En toutes circonstances, ils savent quelle direction prendre et la suivent sans hésiter. Les chaînes de montagnes ont beau leur bloquer la route, ils savent contourner quand les armes leur manquent. Leur journée a beau être agitée, pendant la nuit, leur sommeil est toujours calme.

Parfois, lorsque la tension monte et que le but du voyage semble compromis, Émile part se réfugier auprès de Jack.

Eh oui, ce dernier a survécu lui aussi à l'attaque ultime des Porcupine. Cela n'a pas été chose facile. L'entaille laissée par la scie mécanique de Terry était profonde, autant que cruelle. Mais il restait tout un côté intact, par lequel la sève pouvait continuer à circuler. Aimé, Alphonse, Véronique et Émile mirent toute leur expérience et leur amour ensemble pour aider le grand conifère à cicatriser.

Après quelques années de léthargie et de valse-hésitation avec la mort, le grand cyprès se mit à reverdir et à saluer à nouveau la brise du lac d'un doux balancement de la tête, gonflant sa ramure comme une voile.

Ce qu'il y avait de vraiment nouveau cependant se passait à une dizaine de mètres plus bas, où un tapis de jeunes cyprès vigoureux et combatifs couvrait le sol tout autour de Jack. C'était là les propres graines de Jack, qu'Émile avait fait germer et planté en terre à leur deuxième année. On aurait dit une mère poule entourée de ses poussins. Ainsi, le géant de l'île se survivrait à lui-même, tout comme Émile et ses ancêtres se survivraient en ses filles.

Et pour honorer ce roi des arbres, une famille de corbeaux avait bâti son vaste nid circulaire juste sous sa tête, lui donnant à la fois un collier et une voix.

Année après année, le même couple y revenait nicher, élevant couvée sur couvée, aidé de deux aïeux en vigie sur les hautes branches, prêts à s'envoler avec l'ombre des arbres pour la déployer sur le monde, là où il le mérite.

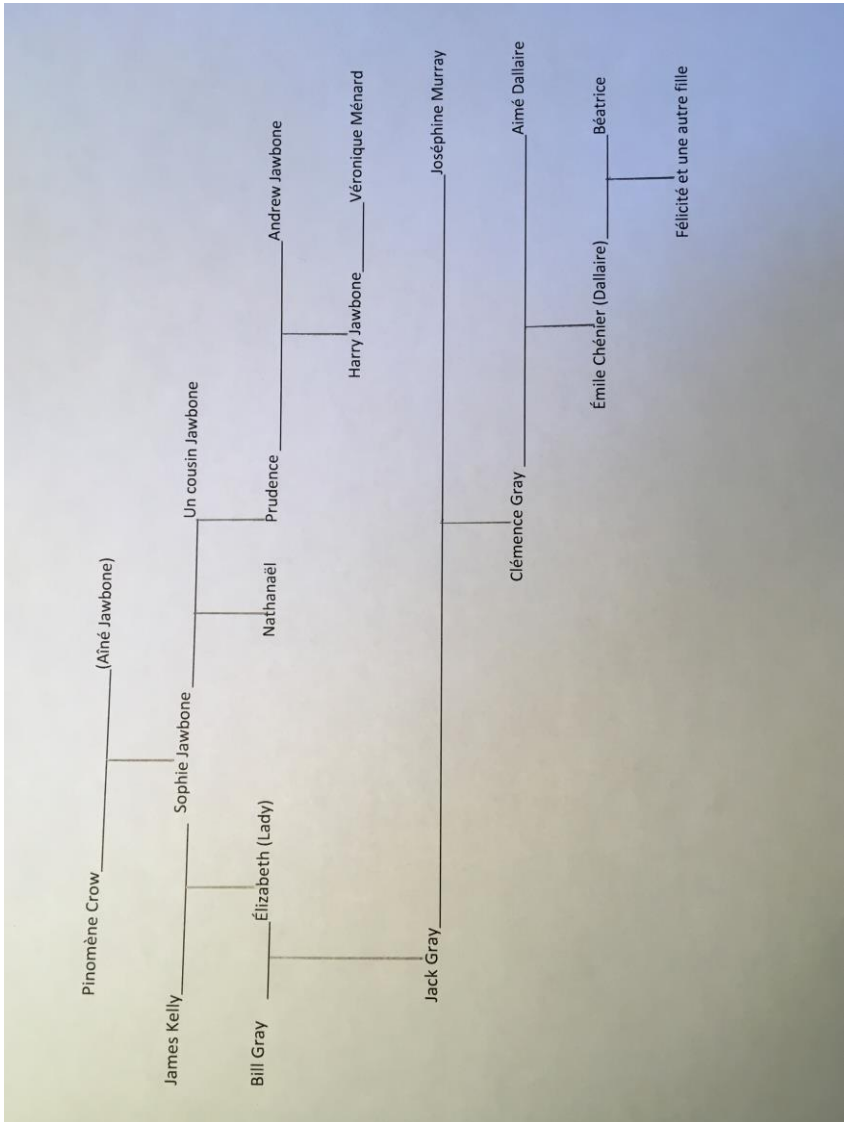
Fin

Pour en savoir plus sur le Bas-Témiscamingue

- Riopel, Marc, , Centenaire du Témiscamingue, Société d'histoire du Témiscamingue, c. 1990
- Farr, C., C. Tales of the Wild North East, Highway Book Shop, Cobalt, Ont., 1980
- Moore, Kernott A, Kipawa, Story of a People, Highway Book Shop, Cobalt, Ont., 1982

Annexes

Généalogie de la branche algonquine



Carte du Témiscamingue

